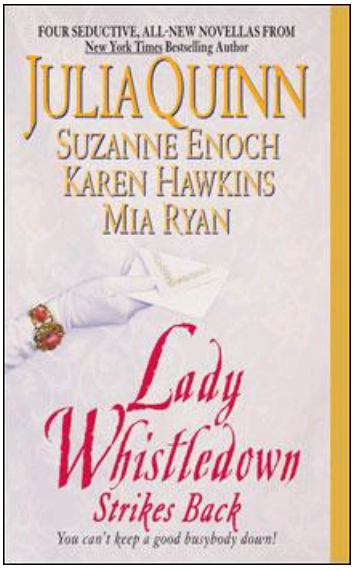


Julia Quinn

Lady Whistledown récidive

Le premier baiser

Julia Quinn

Lady Whistledown récidive.

Le premier baiser.

Chapitre 1

L'invitation la plus convoitée de cette semaine semble être la réception prochaine De Lady Neeley, qui aura lieu mardi soir.

La liste des invités n'est pas longue, elle n'est pas remarquablement exclusive non plus, alors que les commérages avaient été nombreux au sujet du dîner de l'année dernière, ou, pour être plus précise, du menu, et tous (ceux de Londres et plus particulièrement ceux des plus grandes circonférences) sont désireux d'y participer.

Votre dévouée chroniqueuse n'a pas été assez habile pour obtenir une invitation et doit donc souffrir à la maison avec un pichet de vin, une miche de pain et cette rubrique, mais ne vous tourmentez, chers lecteurs.

Contrairement à ceux qui assisteront à la réception, votre dévouée chroniqueuse ne disposera pas des oreilles indiscrètes de Lady Neeley.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

27 Mai 1816.

Tillie Howard supposait que la soirée ne pouvait pas empirer, mais en vérité, elle ne s'imaginait pas à quel point se serait le cas.

Elle n'avait pas voulu assister à la réception de Lady Neeley, mais ses parents avaient insisté, et voici donc pourquoi elle se retrouvait ici, essayant d'ignorer le fait que son hôtesse -à l'occasion redoutée, à l'occasion moqueuse- avait une voix qui ressemblait au crissement d'un ongle sur une ardoise.

Tillie essayait aussi d'ignorer les grondements de son estomac, qui protestait déjà depuis au moins une heure. La réception avait commencé à sept heures du soir, et Tillie et ses parents, le Comte et la Comtesse de Canby, étaient promptement arrivés à sept heures trente, avec l'espoir d'être conduits au souper à huit heures.

Mais maintenant, il était presque neuf heures, et Lady Neeley ne donnait aucun signe qu'elle allait renoncer à ses bavardages pour que ses invités puissent passer prochainement à table.

Mais la personne que Tillie aurait aimé ignorer le plus, qui en fait lui aurait fait fuir la salle si elle avait été en mesure de le faire sans causer un scandale, était l'homme debout à côté d'elle.

-Joyeux drille, explosa Robert Dunlop avec cette jovialité qui vous vient quand vous avez consommé un peu plus de vin que nécessaire. Il était toujours prêt à trouver un endroit pour s'amuser.

Tillie sourit hermétiquement. Il parlait de son frère, Harry, qui était mort un an plus tôt, sur un champ de bataille de Waterloo.

Quand elle et Monsieur Dunlop avaient été présentés, elle avait été heureuse de le rencontrer. Elle avait aimé Harry désespérément et il lui manquait avec une ardeur qui parfois lui coupait le souffle.

Et elle avait pensé qu'il serait merveilleux d'entendre des histoires des derniers jours de sa vie par l'un de ses camarades d'armes. Sauf que Robert Dunlop ne lui disait pas ce qu'elle avait envie d'entendre.

-Il parlait de vous tout le temps, continua t-il, même s'il venait de le faire dix minutes plus tôt.

Tillie ne fit rien que cligner des yeux, ne voulant pas l'encourager plus avant dans ses anecdotes. Ceci ne finirait pas bien. Monsieur Dunlop louchait sur elle.

-Il vous a toujours décrite toute en coudes et genoux et les tresses de travers.

Tillie porta doucement sa main à son chignon savamment coiffé. Elle n'avait pas pu s'en empêcher.

-Quand Harry est parti pour le Continent, j'avais toujours les tresses de travers, dit-elle, décidant que ses coudes et ses genoux ne requéraient aucune autre discussion.

-Il vous aimait beaucoup, déclara Monsieur Dunlop.

Sa voix était étonnamment douce et réfléchie, assez pour nécessiter toute l'attention de Tillie. Peut-être qu'elle ne devrait pas être si prompte à le juger.

Robert Dunlop voulait bien faire. Il avait certainement bon cœur et était plutôt beau garçon, et assez fringant dans son uniforme de militaire.

Harry avait toujours écrit sur lui avec affection, et même maintenant, Tillie avait du mal à penser à lui comme autre chose que « Robbie ». Peut-être y avait-il un peu plus en lui. Peut-être que c'était à cause du vin. Peut-être…

-Il parlait de vous avec enthousiasme. Enthousiasme, répéta Robbie, vraisemblablement pour y mettre un accent supplémentaire.

Tillie hocha simplement la tête. Elle avait manqué à Harry, même si elle venait de se rendre compte qu'il avait informé environ mille hommes qu'elle était une godiche maigrelette.

Robbie hocha la tête.

-Il disait que vous étiez la meilleure des femmes, si l'on pouvait regarder sous les taches de rousseur.

Tillie commença à inspecter les sorties, cherchant un moyen de prendre la fuite. Certes, elle pourrait simuler un ourlet déchiré, ou une horrible toux.

Robbie se pencha pour regarder ses taches de rousseur. Ou la mort.

La simulation de sa mort serait sûrement l'histoire principale dans le Whistledown de demain, mais Tillie était presque prête à se donner en spectacle. Ce serait mieux que cela.

-Il disait qu'il désespérait un jour de vous voir mariée, déclara Robbie, hochant la tête d'une manière plus conviviale. Il nous a toujours dit que vous aviez une excellente dot.

C'est tout. Son frère avait passé son temps sur les champs de bataille à solliciter les hommes de l'épouser, en utilisant sa dot (au lieu de son apparence, ou Dieu du ciel, son cœur) comme principale attraction. C'était bien d'Harry de mourir avant qu'elle ne puisse le tuer pour cela.

-Je dois partir, lâcha t-elle.

Robbie regarda autour de la salle.

-Où.

N'importe où, pensa Tillie.

-Dehors, déclara Tillie, en espérant que ce serait une explication suffisante.

Le front de Robbie se plissa de manière confuse comme son regard se porta jusqu'à la porte.

-Oh, dit-il. Eh bien je suppose…

-Vous voilà !

Tillie se retourna pour voir qui avait réussi à attirer l'attention de Robbie de sur elle. Un grand gentleman portant le même uniforme que Robbie marchait vers eux. Sauf que, contrairement à Robbie, il regardait d'une façon… dangereuse.

Ses cheveux étaient sombres, blond miel, et ses yeux étaient –et bien, elle ne pouvait pas dire de quelle couleur ils étaient à trois mètres de distance, mais cela n'avait vraiment pas d'importance parce que le reste de son apparence était assez plaisante pour que n'importe quelle demoiselle en ait les jambes qui faiblissent.

Ses épaules étaient larges, sa posture était parfaite et quand à son visage, c'est comme s'il avait été sculpté dans le marbre.

-Thompson, déclara Robbie. Comme c'est fichtrement bon de vous voir.

Thompson, pensa mentalement Tillie en hochant la tête. Ce devait être Peter Thompson, le meilleur ami d'Harry. Harry l'avait mentionné dans presque que toutes ses missives, mais il était évident qu'il ne l'avait jamais décrit, ou Tillie aurait été préparée à ce dieu grec debout devant elle.

Bien sûr, si Harry l'avait décrit, il aurait juste haussé les épaules et dit quelque chose comme :

-Un camarade avec une apparence ordinaire, je suppose.

Les hommes ne faisaient jamais attention aux détails.

-Vous connaissez Lady Mathilda ? Dit Robbie à Peter.

-Tillie, murmura t-il en prenant sa main tendue et en la baisant. Pardonnez-moi.

Je ne devrais pas être si familier, mais Harry vous a toujours appelé ainsi.

-C'est bien ainsi, dit Tillie, donnant à sa tête une petite secousse. Cela a été assez difficile de ne pas appeler Monsieur Dunlop « Robbie ».

-Oh, vous devriez, déclara Robbie affable. Tout le monde le fait.

-Harry nous a cités dans ses lettres, alors ? Demanda Peter.

-Tout le temps.

-Il vous adorait, dit Peter. Il parlait souvent de vous.

Tillie grimaça.

-Oui, Robbie m'en a parlé.

-Je ne voulais pas qu'elle s'imagine qu'Harry ne pensait pas à elle, expliqua Robbie. Oh, regardez, voici ma mère.

Tillie et Peter regardèrent, surpris de ce brusque changement de sujet.

-Je ferais mieux de me cacher, marmonna t-il, puis il s'installa derrière une plante en pot.

-Elle va vous trouver, dit Peter avec un petit sourire en travers de ses lèvres.

-Les mères le font toujours, approuva Tillie.

Le silence tomba et Tillie aurait presque souhaité que Robbie revienne et comble le vide avec son bavardage sympathique et légèrement stupide.

Elle ne savait pas quoi dire à Peter Thompson, ce qu'il fallait faire en sa présence. Et elle ne pouvait pas arrêter de se demander –l'âme misérable de son frère devait certainement en rire encore- s'il pensait à sa généreuse dot et aux nombres de fois où Harry en avait parlé comme étant son attribut le plus séduisant.

Mais alors, il dit quelque chose de complètement inattendu.

-Je vous ai reconnue dès l'instant où je vous ai aperçue.

Tillie cligna des yeux de surprise.

-Vraiment ?

Ses yeux, elle le réalisait maintenant, avaient une teinte envoûtante de gris-bleu, la regardaient avec une intensité qui la rendait mal à l'aise.

-Harry, vous a bien décrite.

-Pas de tresses de travers, dit-elle, incapable de ne pas garder une nuance de sarcasme dans la voix.

Peter eut un petit rire.

-Robbie vous a raconté des histoires, à ce que je vois.

-Un assez grand nombre, en fait.

-N'y faites pas attention. Nous avons tous parlé de nos sœurs, et je suis certain que nous les avons toutes décrites comme vous étiez quand vous aviez douze ans.

Tillie décida alors qu'il n'y avait aucune raison de l'informer qu'Harry la décrivait à un âge plus avancé.

Alors que toutes ses amies grandissaient et changeaient, et exigeaient donc de nouveaux vêtements plus féminins, les formes de Tillie étaient résolument restées enfantines jusqu'à l'âge de seize ans. Même maintenant, elle était aussi mince qu'un adolescent, mais avec quelques courbes en plus, et Tillie était ravie de chacune d'entre elles. Elle avait dix-neuf ans à présent, presque vingt, et par Dieu, elle n'était plus du tout « toute en coudes et genoux ». Et jamais elle ne le serait de nouveau.

-Comment m'avez-vous reconnue ? Demanda Tillie.

Peter sourit.

-Vous ne devinez pas ?

Les cheveux. Les misérables cheveux des Howards. Cela n'avait pas d'importance que ses tresses de travers aient fait place à un élégant chignon.

Elle et Harry et leur frère aîné William possédaient tous cette infâme couleur rouge.

Ce n'était pas un blond vénitien ni un blond roux. C'était une couleur rouge ou orange, un cuivré tellement vif que Tillie était tout à fait sûre que plus d'une personne avait été obligé de plisser les yeux en la regardant comme elle l'aurait fait avec la lumière du soleil.

D'une certaine manière leur père avait échappé à la malédiction, mais elle était de retour et se vengeait sur ses enfants.

-C'est plus que cela, dit Peter, sans même qu'elle ait eu besoin de dire avec les mots ce qu'elle pensait. Vous avez la même expression que lui. Votre bouche, je pense et la forme de votre visage.

Il le lui dit avec une intensité si calme et avec tant d'émotion contrôlée, que Tillie sut qu'il avait aimé Harry, lui aussi, qu'il lui manquait presque autant qu'à elle-même. Et cela lui donna envie de pleurer.

-Je… mais elle ne put continuer.

Sa voix se brisa, et à sa grande horreur, elle se mit à renifler et à haleter. Ce n'était ni distingué ni délicat, c'était une tentative désespérée pour ne pas sangloter en public.

Peter, voyant cela, la prit par le coude et la manœuvra de telle sorte que son dos fût fasse à la foule, puis il sortit son mouchoir et le lui tendit.

-Merci, dit-elle en tamponnant ses yeux. Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Chagrin, pensa t-il, mais il ne dit rien. Pas besoin devant l'évidence. Ils regrettaient tous les deux Harry. Chacun à leur manière.

-Qui vous a amenée chez Lady Neeley ? Demanda Peter, en décidant que le changement de sujet était de mise.

Elle lui sourit en le regardant avec reconnaissance.

-Mes parents ont insistés pour que je vienne. Mon père dit que son chef est le meilleur de Londres, et qu'il ne permettrait pas que l'on refuse une invitation.

Et vous ?

-Mon père la connait, dit-il. Je suppose qu'elle a eu pitié de moi qui vient juste d'arriver en ville.

Beaucoup de soldats recevaient ce genre de compassion, pensa Peter ironiquement. Beaucoup de jeunes hommes qui en avaient fini avec l'armée ou étaient sur le point d'être libres, se demandaient ce qu'ils allaient faire maintenant qu'ils ne tenaient plus de fusils et ne parcouraient plus les champs de batailles.

Certains de ses amis avaient décidé de rester dans l'armée. C'était une profession respectable pour un homme tel que lui, le fils cadet d'un aristocrate de petite noblesse. Mais Peter en avait assez de la vie militaire, assez de tueries, assez de la mort.

Ses parents l'avaient encouragé à entrer dans le clergé, qui était, en vérité, la seule possibilité acceptable pour un gentilhomme de peu de moyens. Son frère hériterait du manoir qui allait avec la baronnie ; il n'y avait rien pour Peter.

Mais le clergé lui semblait d'une certaine façon injuste. Pour certains de ses amis les champs de bataille avaient été une chose évidente, pour Peter cela avait été le contraire et il s'était senti suprêmement incapable de conduire une troupe sur le chemin de la victoire.

Ce qu'il aurait vraiment voulu, quand il s'était permis à rêver, était de vivre tranquillement à la campagne en étant gentleman farmer. Cela semblait si…

paisible. Si différent de la vie qu'il avait mené au cours de ces dernières années.

Mais une telle vie exigeait que l'on ait de l'argent pour acheter des terres, et de l'argent, Peter en possédait en quantité limitée. Il serait à la tête d'une petite somme une fois qu'il aurait vendu sa charge et aurait officiellement pris sa retraite de l'armée, mais cela ne serait pas suffisant.

Ce qui expliquait son arrivée récente à Londres. Il avait besoin d'une femme.

Une femme avec une dot. Rien d'extravagant –on ne permettrait jamais à aucune héritière d'épouser une personne comme lui, de toute façon.

Non, il avait juste besoin d'une jeune fille avec une modeste somme d'argent.

Ou mieux encore, un lopin de terre. Il serait enclin à s'installer presque n'importe où en Angleterre tant que cela signifiait l'indépendance et la paix.

Cela ne semblait pas être un objectif inaccessible. Il y avait beaucoup d'hommes qui seraient heureux de marier leurs filles au fils d'un baron, et à un soldat décoré en plus. Les pères des véritables héritières, des jeunes filles avec le titre de Lady ou autre chose d'aussi honorable devant leur nom, s'attendaient à avoir les meilleurs partis, mais pour le reste, il serait considéré comme tout à fait honorable.

Il regarda Tillie Howard –Lady Mathilda, se rappela t-il. Elle était exactement le genre de femme avec laquelle il ne pourrait jamais se marier. Richissime au-delà de l'imagination, la seule fille d'un Comte. Il ne devrait probablement même pas lui parler. Les gens l'appelaient chasseur de dot, et même si c'était exactement ce qu'il était, il n'en voulait pas l'étiquette.

Mais elle était la sœur d'Harry, et il avait fait une promesse à Harry. Et d'ailleurs, être ici avec Tillie… semblait quelque peu étrange.

Harry aurait dû lui manquer davantage, puisqu'elle lui ressemblait terriblement, les mêmes yeux verts innocents et cette même façon qu'ils avaient de tenir leurs têtes quand ils écoutaient.

Mais au lieu de cela, il se sentait juste bien. Détendu, même, comme s'il se trouvait là où il devrait être, comme si elle n'était pas la sœur d'Harry, mais simplement une jeune fille.

Il lui sourit et elle lui sourit en retour et quelque chose se serra en lui, quelque chose d'étrange et d'authentique et…

-La voilà ! Glapit Lady Neeley.

Peter se retourna pour voir ce qui avait précipité leur hôtesse à pousser un hurlement plus fort que la normale. Tillie se poussa sur la droite –il lui bloquait la vue- et laissa échapper un petit « oh » de surprise.

Un grand perroquet vert était perché sur l'épaule de Lady Neeley et poussait des cris rauques :

-Martin ! Martin !

-Qui est Martin ? Demanda Peter à Tillie.

-Miss Martin, corrigea t-elle. Sa dame de compagnie.

-Martin ! Martin !

-Je me cacherai, si j'étais elle, murmura Peter.

-Je ne pense pas qu'elle le puisse, dit Tillie. Lord Easterly a été ajouté à la liste des invités à la dernière minute, et Lady Neeley lui a demandé de rester pour équilibrer le nombre d'invités.

Elle le regarda, un espiègle sourire traversant ses lèvres.

-Sauf si vous décidez de fuir avant le dîner, la pauvre Miss Martin sera coincée ici pour le reste de la soirée.

Peter grimaça à la vue du perroquet qui s'élança hors de l'épaule de Lady Neeley et vola à travers la salle vers une jeune femme mince aux cheveux bruns, qui aurait clairement voulu être ailleurs que là où elle se trouvait.

Elle essaya de s'éloigner de l'oiseau, mais la créature n'avait pas l'intention de la laisser seule.

-La pauvre, déclara Tillie. J'espère qu'il ne va pas la picorer.

-Non, dit Peter, regardant la scène avec stupéfaction. Je pense qu'il s'imagine être amoureux.

Et bien sûr, le perroquet se blottit contre la pauvre jeune femme en roucoulant :

-Martin, Martin, comme s'il venait d'entrer au paradis.

-Milady, plaida Miss Martin, frottant ses yeux de plus en plus injectés de sang.

Mais Lady Neeley se mit juste à rire.

-J'ai payé cent livre pour cet oiseau et il ne fait que crier son amour pour Miss Martin.

Peter regarda Tillie, dont la bouche s'était serrée de colère.

-C'est terrible, dit-elle. Cet oiseau va rendre cette pauvre femme malade et Lady Neeley n'y prête même pas attention.

Peter prit cela comme une requête où il était supposé jouer le chevalier en armure étincelante, qui était censé sauver la pauvre dame de compagnie de Lady Neeley de son persécuteur, mais avant qu'il ne puisse faire un pas, Tillie avait déjà commencé à traverser la salle.

Il la suivit avec intérêt, observant la façon dont-elle tendit son doigt et encouragea l'oiseau à quitter l'épaule de Miss Martin.

-Merci, dit Miss Marin. Je ne sais pas pourquoi il agit de cette façon. Il ne prêtait pas attention à moi auparavant.

-Lady Neeley devrait le mettre à part, dit sévèrement Tillie.

Miss Martin ne dit rien. Ils savaient tous que cela n'arriverait jamais. Tillie ramena l'oiseau à sa propriétaire.

-Bonsoir, Lady Neeley, dit-elle. Avez-vous un perchoir pour votre oiseau ? Ou peut-être qu'on devrait le remettre dans sa cage.

-N'est-il pas adorable ? Dit Lady Neeley.

Tillie fit juste un petit sourire. Peter se mordit les lèvres pour ne pas glousser.

-Son perchoir est là-bas, dit Lady Neeley, faisant signe avec sa tête vers un endroit dans un coin. Les valets remplissent sa gamelle de graines ; il ne sera pas content d'y retourner.

Tillie inclina la tête et ramena le perroquet à son perchoir. Effectivement, il commença à picorer sa nourriture avec furie.

-vous devez avoir des oiseaux, dit Peter.

Tillie secoua la tête.

-Non, mais j'ai déjà vu d'autre personne s'en occuper.

-Lady Mathilda ! Appela Lady Neeley.

-Vous avez été convoquée j'en ai peur, murmura Peter.

Tillie lui lança un regard extrêmement irrité.

-Oui, eh bien, vous semblez avoir pris le rôle de mon chaperon, donc vous devriez venir avec moi. Oui, Lady Neeley ? Dit-elle, son ton devint

immédiatement plus conciliant et léger.

-Venez ici, je voudrai vous montrer quelque chose.

Peter suivit Tillie à travers la salle, se maintenant à distance lorsque leur hôtesse la tint par le bras.

-Voyez-vous cela ? Demanda t-elle en faisant tinter son bracelet. C'est nouveau.

-C'est charmant, dit Tillie. Ce sont des rubis ?

-Bien sûr. Ils sont rouges. Que seraient-ils d'autre ?

-Euh…

Peter sourit alors qu'il regardait Tillie essayer d'en déduire si oui ou non la question était rhétorique. Avec Lady Neeley, on ne pouvait jamais en être sûr.

-J'ai le collier assorti, continua allègrement Lady Neeley, mais je ne voulais pas en faire de trop.

Elle se pencha et lui dit d'un ton qui venant d'une autre personne n'aurait pas été décrit comme calme.

-Tout le monde ici n'a pas les poches aussi pleine que nous deux.

Peter aurait pu jurer qu'elle l'avait regardé, mais il décida d'ignorer l'affront.

On ne pouvait pas vraiment être offensé d'un commentaire de Lady Neeley ; le faire attribuerait beaucoup trop d'importance à son avis et en plus, on s'exposait à se sentir toujours insulté.

-Quoique je porte les boucles assorties !

Tillie se pencha et admira consciencieusement les boucles d'oreilles de son hôtesse, mais alors même qu'elle se redressait, le bracelet de Lady Neeley, celui dont elle avait fait une telle agitation, glissa de son poignet et atterrit sur le tapis dans un délicat bruit sourd.

Alors que Lady Neeley hurlait de consternation, Tillie se pencha et récupéra le bijou.

-C'est une belle pièce, dit Tillie, admirant les rubis avant de le remettre à sa propriétaire.

-Je ne peux pas croire à ce qui s'est passé, déclara Lady Neeley. Peut-être qu'il est trop grand. Mes poignets sont très délicats, vous savez.

Peter toussa dans sa main.

-Puis-je l'examiner ? Dit Tillie, lui donnant un coup dans la cheville.

-Bien sûr, déclara Lady Neeley, en lui remettant. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

Une petite foule s'était rassemblée, et tout le monde attendait pendant que Tillie inspectait et jouait avec le mécanisme du fermoir en or.

-Le fermoir est défectueux. Il va sûrement encore se détacher.

-Absurde, déclara Lady Neeley, tendant brusquement le bras. Miss Martin !

Rugit-elle.

Miss Martin se précipita à son côté et remit le bracelet. Lady Neeley poussa un

« Hmmph » et porta son poignet jusqu'à son visage, examinant le bracelet encore une fois avant de baisser le bras.

-J'ai acheté ceci chez Asprey et je vous assure qu'il n'y a pas de bijoutiers plus excellent à Londres. Ils ne me vendraient pas un bracelet avec un fermoir défectueux.

-Je suis sûr qu'ils n'avaient pas l'intention de…, dit Tillie, mais…

Elle n'eut pas le temps de finir. Tout le monde regardait le tapis à l'endroit où le bracelet avait atterri pour la deuxième fois.

-C'est certainement le fermoir, murmura Peter.

-C'est un scandale, annonça Lady Neeley.

Peter était plutôt d'accord, surtout depuis qu'ils avaient perdu de précieuses minutes avec son précieux bracelet alors que tout le monde aurait voulu commencer de souper.

-Que dois-je faire de ceci maintenant ? Dit Lady Neeley, après que Miss Martin eût ramassé le bracelet sur le tapis et le lui eût tendu.

Un grand homme aux cheveux bruns que Peter ne connaissait pas lui apporta une petite bonbonnière.

-Peut-être que cela suffira, dit-il.

-Allons souper, marmonna Lady Neeley, plutôt à contrecœur, en réalité, comme si elle n'avait pas particulièrement voulu reconnaître l'aide du monsieur.

Elle mit le bracelet dans la bonbonnière, et le plaça ensuite sur une crédence voisine.

-Là, dit-elle, arrangeant le bracelet dans un cercle élégant. Je suppose que tout le monde pourra encore l'admirer ici.

-Peut-être qu'il pourrait servir de centre de table pendant que nous soupons, suggéra Peter.

-Hmm, oui, excellente idée, monsieur Thompson. Il est presque temps d'aller souper, de toute façon.

Peter aurait juré avoir entendu quelqu'un murmurer « Presque ? »

-Oh, très bien, allons manger maintenant, déclara Lady Neeley, Miss Martin !

Miss Martin qui avait réussi à mettre plusieurs mètres entre elle et son employeur, se retourna.

-Veillez à ce que tout soit prêt pour le souper, dit Lady Neeley.

Miss Martin prit congé, et puis, au milieu des soupirs de soulagement de plusieurs personnes, les convives se déplacèrent de la salle de réception à la salle à manger.

Pour son plus grand plaisir, Peter constata qu'il était assis à côté de Tillie.

Normalement, il n'aurait pas dû se trouver à côté de la fille d'un Comte, et en vérité, il soupçonnait qu'on l'avait destiné à se rapprocher de la jeune fille sur sa droite, mais elle et Robbie Dunlop de l'autre côté, semblaient être absorbés dans une conversation très intéressante.

La nourriture était, comme les commérages l'avaient promis, exquise, et Peter appréciait tout à fait la cuillérée de bisque de homard dans sa bouche quand il surprit un mouvement à sa gauche et se tourna. Tillie le regardait, ses lèvres étaient entrouvertes comme si elles étaient sur le point de dire son nom.

Elle était belle, réalisa t-il. Belle d'une façon dont Harry n'aurait jamais pu la décrire, d'une façon que, en tant que son frère, on ne pouvait pas remarquer.

Harry n'aurait jamais été capable de voir la femme qui se cachait derrière la jeune fille, il n'aurait jamais réalisé que la courbe de sa joue demandait à être caressée, ou que lorsqu'elle ouvrait la bouche pour parler, elle faisait une pause, parfois elle pinçait d'abord ses lèvres légèrement ensembles, comme si elles attendaient un baiser.

Harry n'aurait jamais vu tout cela, au contraire de Peter, et cela le bouleversait au plus profond de son cœur.

-Vous vouliez me demander quelque chose ? Demanda t-il, surprit que le son de sa voix soit normal.

-Je…, dit-elle, bien je ne sais pas comment… je ne sais pas…

Il attendit qu'elle rassemble ses pensées. Après un moment, elle se pencha en avant, regardant autour de la table pour vérifier si quelqu'un les regardait, et demanda :

-Etiez-vous là ?

-Où ? Demanda t-il, même s'il savait exactement de quoi elle voulait parler.

-Quand il est mort, dit-elle tranquillement. Etiez-vous là ?

Il hocha la tête. Ce n'était pas un souvenir qu'il voulait se remémorer, mais il lui devait bien la vérité. Sa lèvre inférieure tremblait, et elle murmura :

-A-t-il souffert ?

Pendant un moment, Peter ne sut pas quoi dire. Harry avait souffert. Il avait passé trois jours dans ce qui devait être une douleur atroce, ses deux jambes cassées, celle de droite était si amochée que l'os était ressorti de sa chair.

Il aurait pu survivre à cela –peut-être même sans trop de dégâts- leur chirurgien était apte à remettre un os en place, mais alors la fièvre était arrivée, et ce ne fut pas très long avant que Peter ne se rende compte qu'Harry ne gagnerait pas cette bataille. Deux jours plus tard il était mort.

Mais lorsqu'il avait glissé tout doucement dans la mort, il avait été tellement apathique que Peter n'était pas certain de savoir s'il avait ressenti de la douleur, surtout avec le laudanum qu'il avait volé à son commandant et qu'il avait versé dans la gorge d'Harry.

Et donc, quand finalement il répondit à la question de Tillie, il lui dit juste :

-Un peu. Ce ne fut pas indolore, mais je pense que… à la fin… il était calme.

Elle hocha la tête.

-Je vous remercie. Je me suis toujours posée la question. Je suis contente de savoir.

Il tourna son attention vers sa soupe, en espérant qu'un peu de homard, de farine et de bouillon pouvaient bannir de sa mémoire la mort d'Harry, mais Tillie dit :

-C'est censé être plus facile parce qu'il est devenu un héros, mais je ne vois pas les choses ainsi.

Il se retourna vers elle, l'incertitude se lisant dans ses yeux.

-Tout le monde n'arrête pas de dire que nous devons être fiers de lui, expliqua t-elle, parce qu'il est devenu un héros en mourant sur le champ de bataille à Waterloo, en plantant une baïonnette dans le corps d'un soldat français, mais je ne pense pas que ce qu'il a fait fût facile.

Ses lèvres frémirent d'une façon inhabituelle, le genre de sourire impuissant que l'on esquisse quand on se rend compte que certaines questions n'ont pas de réponses.

-Il nous manque autant que si nous l'avions perdu à cause d'une chute de cheval, de la rougeole ou s'il s'était étouffé avec un os de poulet.

Les lèvres de Peter se serrèrent comme il essayait de digérer ses mots.

-Harry était un héros, s'entendit-il dire et c'était la vérité.

Harry avait prouvé qu'il était un héros plus d'une douzaine de fois, en se battant vaillamment et sauvant plusieurs fois la vie d'un autre soldat. Mais Harry n'était pas mort en héros, pas de la façon dont la plupart des personnes auraient aimé le penser.

Harry était déjà mort au moment où ils se sont battus contre les français à Waterloo, son corps désespérément mutilé dans un stupide accident, piégé pendant six heures sous un chariot de provisions que l'on avait essayé de réparer à de trop nombreuses reprises.

Le matériel endommagé aurait dû être débité en bois de chauffage depuis longtemps, pensa sauvagement Peter, mais l'armée n'avait jamais assez de tout, y compris d'un humble chariot d'approvisionnement, et le commandant de son régiment avait refusé de s'en séparer.

Mais il était clair que ce n'était pas l'histoire que Tillie avait entendue, et sans doute que ses parents non plus. Quelqu'un avait essayé d'atténuer le choc de la mort d'Harry en peignant ses dernières minutes avec les couleurs rouges profondes du champ de bataille, dans toute son horrible gloire.

-Harry était un héros, dit de nouveau Peter, parce que c'était vrai, et qu'il avait appris depuis longtemps que ceux qui n'avaient pas connu la guerre ne pourraient jamais comprendre la vérité sur celle-ci.

Et si cela pouvait apporter un certain réconfort de penser que tout décès pouvait être aussi noble qu'un autre, ce n'est pas lui qui lui retirerait ses illusions.

-Vous avez été un très bon ami pour lui, dit Tillie. Je suis contente qu'il vous ait eu.

-Je lui ai fait une promesse, laissa t-il s'échapper.

Il n'avait pas voulu lui dire, mais de toute façon, il ne pouvait plus se rattraper.

-Nous avons tous deux fait une promesse, en fait. C'était quelques mois avant sa mort, et nous avions tous les deux… Eh bien, la nuit précédente avait été macabre, et nous avions perdu beaucoup de soldats de notre régiment.

Elle se pencha en avant, les yeux écarquillés et brillants de compassion, et quand il la regarda, il vit l'aspect laiteux et rosé de sa peau, les légères taches de rousseur sur son nez, et plus que tout au monde, il aurait voulu l'embrasser.

Bon Dieu. Juste là au dîner de Lady Neeley, il aurait voulu attraper Tillie Howard par les épaules, l'attirer contre lui et l'embrasser autant qu'il l'aurait voulu.

Harry l'aurait remis à sa place.

-Que c'est-il passé ? Demanda t-elle.

Les mots auraient dû le ramener à la réalité, mais tout ce qu'il pouvait faire c'était de regarder ses lèvres, qui n'étaient pas du tout roses, mais plutôt de la couleur de la pêche, et il lui vint à l'esprit qu'il ne s'était jamais, jamais pris la peine de regarder la bouche d'une femme –du moins pas de cette façon- avant de l'embrasser.

-Monsieur Thompson ? Demanda t-elle. Peter ?

-Désolé, dit-il.

Il enfonça ses ongles dans ses paumes sous la table, pour que la douleur puisse en quelque sorte le ramener à la réalité.

-J'ai fait une promesse à Harry, poursuivit-il. Nous avons parlé de notre famille, comme on le faisait souvent dans les moments particulièrement difficiles, et il vous a mentionné et j'ai mentionné ma sœur –elle a quatorze ans- et nous nous sommes promis mutuellement que si quoi que ce soit devrait arriver à l'un d'entre nous, nous prendrions soin de la sœur de l'autre. De vous gardez en sécurité.

Pendant un moment, elle ne fit rien, mais le regarda, et puis elle dit :

-C'est très gentil de votre part, mais vous n'avez pas à vous inquiéter, je vous absous de ce vœu. Je ne suis plus une fillette innocente, et j'ai encore mon frère William. D'ailleurs, je n'ai pas besoin que l'on remplace Harry.

Peter ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa rapidement. Il ne se sentait pas l'âme fraternelle envers Tillie, et il était certain que ce n'était pas ce que Harry avait eu à l'esprit quand il lui avait demandé de garder un œil sur elle. Et la dernière chose qu'il voulait c'était prendre la place de son frère.

Mais l'instant semblait appeler une réponse et en effet Tillie le regardait d'un air narquois, sa tête inclinée sur le côté comme si elle attendait qu'il lui dise quelque chose de tout à fait significatif et d'intelligent ou, si ce n'était pas le cas, quelque chose qui lui offrirait l'occasion de le taquiner.

C'est pourquoi, quand Lady Neeley se mit à crier sauvagement à travers la pièce, Peter n'entendit pas ses hurlements lorsqu'elle dit :

-Il a disparu ! Mon bracelet a disparu !

Chapitre 2

L'invitation la plus convoitée de la semaine est désormais devenue l'évènement dont-on parle le plus. S'il est encore possible que vous, cher lecteur, vous n'ayez pas encore entendu les dernières nouvelles, votre dévouée chroniqueuse se doit de vous les raconter :

Les invités affamés de Lady Neeley n'avaient pas fini de souper quand leur hôtesse découvrit que son bracelet de rubis avait été volé.

Il y a, bien sûr, un certain désaccord sur le sort du précieux joyau.

Un certain nombre d'invités maintiennent que le bracelet a tout simplement été égaré, mais Lady Neeley qui prétend que ses souvenirs de la soirée sont restés aussi limpides que le cristal, affirme que c'était indiscutablement un vol avec effraction.

Apparemment, le bracelet (dont Lady Matilda Howard a constaté qu'il était défectueux) a été placé dans une bonbonnière (dénichée par l'insaisissable Lord Easterly) et mis sur une crédence dans la salle de réception.

Lady Neeley comptait emmener la bonbonnière dans la salle à manger, afin que ses invités puissent admirer son éclat, mais dans la précipitation pour atteindre la nourriture (mais à ce moment là, il a été rapporté à votre dévouée chroniqueuse, que l'heure était si tardive que les invités, qui étaient affamés, avaient abandonné la salle de réception et s'étaient hâtés vers la salle à manger), le bracelet a été oublié.

Lorsque Lady Neeley s'est souvenue du joyau dans la pièce d'à côté, elle envoya un valet de pied pour aller le chercher, mais il revint seulement avec la bonbonnière.

C'est à ce moment là, bien sûr, que l'agitation commença.

Lady Neeley voulut que tous ses invités soient fouillés, mais vraiment, est-ce que quelqu'un aurait pu croire que le Comte de Canby aurait consenti à ce que sa personne soit fouillée par le valet d'une baronne ?

On a alors suggéré que le bracelet avait été volé par un serviteur, mais Lady Neeley qui entretient une fidélité admirable envers ses serviteurs (qui lui rendent tout à fait remarquablement ce sentiment), a refusé de croire que l'un de ses serviteurs, dont aucun n'occupait ses fonctions depuis moins de cinq ans, l'aurait trahi d'une telle manière.

En fin de compte, tous les invités sont partis de mauvaise humeur. Et peut-être le plus tragique, toute la nourriture –sauf le potage- fut non consommée.

On peut seulement espérer que Lady Neeley aura jugé bon d'offrir le banquet à ses serviteurs, qu'elle avait si récemment défendus contre les accusations.

Et vous pouvez être sûr, cher lecteur, que votre dévouée chroniqueuse se fera un plaisir de commenter les derniers rebondissements sur cette affaire.

Est-il possible qu'un membre de la haute société ne soit rien de plus qu'un voleur ? Balivernes. Il faut être quelqu'un de vraiment extraordinaire pour pourvoir subtiliser une telle pièce de valeur, juste sous le nez de Lady N.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

29 Mai 1816.

-Et puis, s'extasia un jeune gentilhomme richement habillé, parlant dans le ton de celui qui est tout à fait certain qu'il est toujours au courant des derniers potins, elle a forcé Monsieur Brooks –son propre neveu- à retirer sa redingote pour que deux valets de pied puissent le fouiller.

-J'ai entendu dire qu'ils étaient trois.

-Il n'y en avait aucun, dit Peter d'une voix traînante, debout à l'entrée du salon des Canbys. J'étais là-bas.

Sept hommes se tournèrent vers lui. Cinq avaient l'air agacé, un ennuyé et l'autre amusé. Quand à Peter, il était profondément irrité.

Il ne savait pas à quoi il s'était attendu lorsqu'il avait décidé de se rendre à l'opulente résidence des Canbys à Mayfair pour voir Tillie, mais certainement pas à ceci. Le salon était rempli de trop nombreux hommes et de fleurs, et le petit bouquet d'iris qu'il tenait dans sa main semblait

plutôt superflu.

Qui aurait cru que Tillie était si populaire ?

-Je suis tout à fait sûr, dit le premier gentilhomme, qu'il y avait au moins deux valets de pied.

Peter haussa les épaules. Il ne se souciait pas si le dandy disait vrai ou non.

-Lady Mathilda était là aussi, dit-il. Vous pouvez lui demander si vous ne me croyez pas.

-C'est vrai, dit Tillie, lui souriant en le saluant. Bien que le Monsieur ait vraiment enlevé sa redingote.

L'homme qui avait prétendu que trois valets de pied avaient fouillé les invités se tourna vers Peter et lui demanda quelque peu malicieusement :

-Avez-vous enlevé votre veste ?

-Non.

-Les invités se sont révoltés après que Monsieur Brooks l'ait fait, expliqua Tillie.

Puis elle changea de sujet en demandant à sa galante assemblée :

-Connaissez-vous Monsieur Thompson ?

Seulement deux d'entre eux le connaissait, Peter était encore assez nouveau en ville, et la plupart de ses connaissances étaient limitées à des amis d'école d'Eton et de Cambridge.

Tillie fit les présentations d'usage, puis Peter fut relégué au rang de huitième prétendant dans le salon, car aucun de ces messieurs n'était prêt à céder sa place et à permettre à un autre d'avoir l'avantage de courtiser la belle et riche Lady Mathilda.

Peter qui lisait le Whistledown, savait que Tillie était considéré comme la plus riche héritière de la saison. Et il se rappelait quand Harry disait – assez souvent, d'ailleurs- qu'il devrait repousser les chasseurs de dot avec un bâton. Mais Peter n'avait pas réalisé jusqu'à aujourd'hui le nombre de jeunes hommes à Londres qui étaient prêt à se battre pour obtenir sa main.

C'était écœurant. Et à vrai dire, il le devait bien à Harry de s'assurer que l'homme qu'elle choisirait (ou ce qui était plus probable, l'homme que son père choisirait pour elle) la traiterait avec l'affection et le respect qu'elle méritait.

Donc il se donna le rôle d'examiner, puis le cas échéant, de faire fuir les prétendants mal intentionnés qui lui tournaient autour.

Pour le premier gentilhomme ce fut facile. Il lui fallut seulement quelques minutes pour déterminer qu'il n'excellait pas dans les chiffres triples, et tout ce qu'il lui resta à faire fut de mentionner que Tillie lui avait dit que l'activité qu'elle aimait par-dessus tout était de lire les livres traitant sur la philosophie.

Le prétendant se hâta vers la porte et Peter décida que même si Tillie ne lui avait pas mentionné une telle prédilection la nuit précédente, le fait était qu'elle était certainement assez intelligente pour lire des livres sur la philosophie si elle en avait décidé ainsi et que personne n'avait le droit de lui interdire.

Le monsieur suivant, Peter le connaissait de réputation. C'était un joueur invétéré. Il suffit simplement à Peter de mentionner qu'une course de chevaux se préparait incessamment sous peu dans Hyde Park pour qu'il fasse ses adieux. Et Peter fut satisfait qu'il entraîne trois autres jeunes hommes avec lui.

C'était une bonne chose que la course de chevaux ne soit pas fictive, bien que les quatre hommes puissent être un peu déçus quand ils réaliseraient que Peter avait menti sur l'heure de l'évènement, et que tous les paris avaient été placés une soixantaine de minutes plus tôt.

Oh, bien sourit-il. Il s'amusait beaucoup plus que ce qu'il aurait imaginé.

-Monsieur Thompson, vint une voix sèchement féminine à son oreille, essayez-vous d'effrayer les prétendants de ma fille ?

Il se tourna vers Lady Canby, qui le regardait avec une expression amusée, pour laquelle Peter lui était immensément reconnaissant. La plupart des mères auraient été furieuses.

-Bien sûr que non, répondit-il. Pas ceux que vous aimeriez qu'elle épouse, en tout cas.

Lady Canby leva les sourcils.

-Tout homme qui préfère dépenser son argent sur une course de chevaux au lieu de rester ici en votre compagnie n'est pas digne de votre fille.

Elle riait, et quand elle le fit, ce fut avec la même expression que Tillie.

-Bien parlé, monsieur Thompson, dit-elle.

-On se doit d'être très prudent quand on ait la mère d'une héritière.

Peter fit une pause, il ne fut pas certain que son commentaire fût aussi judicieux que son ton pouvait l'impliquer. Si Lady Canby savait qui il était –

et elle avait reconnu son nom immédiatement quand ils avaient été présentés la nuit d'avant- elle savait aussi qu'il ne possédait guère plus que quelques pennies.

-J'ai promis à Harry que je veillerais sur elle, dit-il, d'une voix flegmatique et résolu.

Il ne devait y avoir aucune confusion sur le fait qu'il était censé satisfaire une promesse.

-Je vois, murmura Lady Canby, penchant légèrement la tête sur le côté. Et c'est pourquoi vous êtes ici ?

-Bien sûr.

C'est ce qu'il était censé répondre. Au moins, se dit-il, c'est ce qu'il aurait aimé lui répondre. Cela n'avait pas d'importance s'il avait passé ces seize dernières heures à fantasmer sur les baisers de Tillie Howard.

Elle n'était pas pour lui. Il la regarda converser avec le jeune frère de Lord Bridgerton, grinçant des dents quand il réalisa qu'il n'y avait qu'une seule chose de répréhensible dans cet homme. Il était grand, fort et clairement intelligent et il était issu d'une bonne famille avec une grande fortune.

Les Canbys seraient ravis de cette alliance, même si Tillie en serait réduite simplement à Madame.

-Nous sommes plutôt satisfait de celui-là, dit Lady Canby, faisant un petit signe élégant de la main vers le monsieur en question. C'est un artiste de talent, et sa mère est mon amie depuis des années.

Peter hocha la tête.

-Hélas, déclara Lady Canby avec un haussement d'épaules, je crains qu'il n'y ait guère d'espoir. Je le soupçonne d'être venu ici simplement pour apaiser cette chère Violette, qui désespère de voir ses enfants mariés. Monsieur Bridgerton ne semble pas prêt à s'installer, et sa mère croit qu'il est secrètement amoureux d'une autre femme.

Peter se souvint de ne pas sourire.

-Tillie, ma chérie, dit Lady Canby, une fois que le beau et respectable Monsieur Bridgerton lui baisa la main et s'en alla, tu n'as pas encore discuté avec Monsieur Thompson. C'est si gentil de sa part de nous rendre visite en souvenir de son amitié pour Harry.

-Pas seulement, dit Peter en prononçant ces paroles d'une façon moins mielleusement expertes qu'il ne l'avait prévu.

-C'est toujours un plaisir de vous voir, Lady Mathilda.

-S'il vous plaît, déclara Tillie en faisant un signe de la main au dernier de ses soupirants, vous devez continuer à m'appeler Tillie.

Elle se retourna vers ma mère.

-C'est de cette façon que Harry m'appelait et apparemment il parlait de nous souvent tandis qu'il était sur le continent.

Lady Canby sourit tristement à la mention du nom du plus jeune de ses fils et elle cligna plusieurs fois des yeux. Ses yeux prirent une expression profonde, quoique Peter ne pensait pas qu'elle allait éclater en sanglots mais plutôt qu'elle se retiendrait. Il lui tendit immédiatement son mouchoir, mais elle secoua la tête et refusa son geste.

-Je crois que je vais aller chercher mon mari, dit-elle en se levant. Je sais qu'il aimerait vous rencontrer. Il n'était pas là nuit dernière lorsque nous vous avons été présentés et je… eh bien, je sais qu'il aimerait vous rencontrer.

Elle se précipita hors de la salle, laissant la porte grande ouverte et un valet de pied en fraction de l'autre côté de la salle.

-Elle s'éloigne pour pleurer, déclara Tillie, mais pas de manière à ce que Peter se sente coupable.

C'était juste une explication, un triste état de fait.

-Elle se comporte toujours un peu comme cela.

-Je suis désolé, dit-il.

Elle haussa les épaules.

-Il n'y a aucune raison de faire semblant, il me semble. Pour n'importe lequel d'entre nous. Jamais nous n'aurions pensé qu'un jour il pourrait mourir. Cela semble stupide maintenant. Cela n'aurait pas dû tant nous surprendre. Il était à la guerre, pour l'amour de Dieu. A quoi nous attendions-nous ?

Peter secoua la tête.

-Ce n'est pas stupide du tout. Nous avons tous pensé que nous étions un peu immortels jusqu'à ce que nous ayons vu réellement une bataille.

Il avala, ne voulant pas se rappeler ces horribles souvenirs. Mais une fois assemblés, il était difficile de les retenir.

-C'est impossible de le comprendre jusqu'à ce que vous y soyez confronté.

Tillie serra légèrement les lèvres, et Peter s'inquiéta qu'il puisse l'avoir insulté.

-Je n'avais pas l'intention d'être condescendant, dit-il.

-Vous ne l'avez pas été. Ce n'est pas cela. J'ai juste… pensé.

Elle se pencha en avant, une lueur nouvelle dans les yeux.

-Ne parlons plus d'Harry, dit-elle. Pensez-vous que nous le pourrions ? Je suis tellement fatiguée d'être triste.

-Très bien, dit-il.

Elle le regarda, attendant qu'il lui dise quelque chose de plus. Mais il ne dit rien.

-Euh, quel temps fait-il dehors ? Demanda t-elle finalement.

-C'est un peu brumeux, répondit-il, mais rien qui ne sorte de l'ordinaire.

Elle hocha la tête.

-Fait-il chaud ?

-Pas spécialement. Un peu plus chaud que la nuit dernière, cependant.

-Oui, il fait un peu froid, n'est-ce pas ? Et nous sommes en mai.

-Déçue ?

-Bien sûr. Ce devrait être le printemps.

-Oui.

-Tout à fait.

-Tout à fait.

Un mot, une phrase, pensa Tillie. Mais toujours pas une bonne conversation. Ils avaient certainement autre chose en commun que Harry.

Peter Thompson était beau, intelligent et quand il la regardait avec cette expression, qu'il lui semblait que ses paupières étaient lourdes et enfumées, cela lui provoquait des frissons tout au long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas juste qu'elle ait envie de pleurer à chaque fois qu'ils se parlaient.

Elle lui sourit en l'encourageant, attendant qu'il lui dise quelque chose de plus, mais il ne dit rien. Elle sourit à nouveau, en s'éclaircissant la gorge et il comprit l'allusion.

-Lisez-vous ? Demanda t-il.

-Je lis ? Répéta t-elle, incrédule.

-Pas que vous ne puissiez pas le faire, mais aimez-vous lire ? Clarifia t-il.

-Oui, bien sûr. Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

-Je pourrais y faire allusion comme je l'ai fait tout à l'heure à ce gentleman qui était présent.

-Vous pourriez faire quoi ? Avez…

Elle sentit ses dents se serrées. Elle n'avait aucune idée pourquoi elle était irritée par Peter Thompson, mais seulement qu'elle le devait. Il avait clairement fait quelque chose pour mériter son mécontentement, sinon il ne serait pas assis là avec cet air de chat devant un bol de crème, faisant semblant d'inspecter ses ongles.

-Quel Monsieur ? Demanda t-elle finalement.

Il leva les yeux, et Tillie résista à l'envie de le remercier de trouver cela plus intéressant que sa manucure.

-Je crois que son nom était Monsieur Berbrooke, dit-il.

Pas une personne avec laquelle elle aurait aimé se marier. Nigel Berbrooke était un gentil garçon, mais il était aussi muet qu'une carpe et serait probablement terrifié à l'idée d'épouser une femme intelligente.

On pouvait dire, si on se sentait particulièrement généreux, que Peter lui avait fait une faveur en lui faisant peur, mais tout de même, Tillie n'appréciait pas son intervention dans ses affaires.

-Qu'avez-vous dit que j'aimais lire ? Demanda t-elle, gardant une voix douce.

-Euh, ceci et cela. Je me suis peut-être un peu étendu sur la philosophie.

-Je vois. Et vous avez jugé bon de lui mentionner ceci parce que ?...

-Je pensais qu'il serait intéressé, dit-il avec un haussement d'épaules.

-Et juste pas curiosité, qu'espériez-vous en lui disant cela ?

Peter n'eut même pas la délicatesse d'avoir un regard penaud.

-Qu'il file droit vers la sortie.

-Imaginez-vous cela.

Tillie essaya de rester dédaigneuse et sèche. Elle voulait avoir un regard ironique sous ses sourcils arqués. Mais ce ne fut pas aussi élaboré qu'elle l'espérait, alors elle le foudroya plus positivement du regard lorsqu'elle lui dit :

-Et qui vous a donné l'idée que j'aimais lire les livres traitant de la philosophie ?

-Ne les aimez-vous pas ?

-Ce n'est pas la question, répondit-elle. Mais vous ne pouvez pas effaroucher tous mes prétendants.

-C'est ce que vous pensez que j'ai fait ?

-S'il vous plaît, se moqua t-elle. Après avoir vanté mon intelligence à Monsieur Berbrooke, n'essayez pas de l'insulter maintenant.

-Très bien, dit-il, croisant les bras avec cette expression que son père et son frère adoptaient quand ils étaient censés la sermonner. Voulez-vous vraiment vous engager envers Monsieur Berbrooke ? Ou, ajouta t-il, envers des hommes qui se sont rapidement volatilisés pour parier de l'agent sur une course de chevaux ?

-Bien sûr que non, mais cela ne signifie pas que je veuille que vous leur fassiez peur.

Il la regarda juste comme si elle était une idiote ou une femme. C'était une évidence pour Tillie que la plupart des hommes pensaient que ces deux mots étaient indissociables.

-Plus les hommes ne sont pas confiants, expliqua t-elle, plus les hommes sont déterminés à ne pas être confiants.

-Dois-je vous demander pardon ?

-Vous êtes des moutons. Pour la plupart d'entre vous. Vous n'êtes intéressés pas une femme que si quelqu'un d'autre est intéressé aussi.

-Et votre seul but dans la vie est de rassembler un maximum de ces messieurs dans votre salon ?

Son ton était condescendant, presque insultant, et Tillie était presque tentée de lui demander de sortir de la maison. Seul son amitié avec Harry et le fait qu'il agissait comme un tel cuistre, car il pensait que c'était ce que Harry aurait voulu, l'empêcha d'appeler le majordome.

-Mon objectif, dit-elle fermement, est de trouver un mari. Sans filet, sans piège et sans le traîner jusqu'à l'autel, mais d'en trouver un avec lequel je pourrais partager une vie longue et heureuse. Pour le moment le seul moyen de faire une sélection raisonnable pour une jeune fille, est de rencontrer autant de messieurs éligibles que possible, afin que ma décision soit fondée sur une large base de connaissance et pas, comme tant de jeunes femmes sont accusées, sur un coup de tête ou un caprice.

Elle se rassit, croisa les bras, et braqua un regard dur dans sa direction.

-Avez-vous des questions ?

Il la regarda avec une expression vide pendant un moment, puis demanda :

-Voulez-vous que je les retrouve et que je vous les ramène tous ?

-Non ! Oh, ajouta elle, quand elle vit son sourire narquois. Vous me taquinez.

-Juste un peu, objecta t-il.

S'il avait été Harry, elle lui aurait jeté un oreiller. S'il avait été Harry, elle aurait ri. Mais s'il avait été Harry, ses yeux ne se seraient pas attardés sur sa bouche quand il souriait, et elle n'aurait pas ressenti cette chaleur étrange dans son sang, ou ce terrible picotement, parce que Peter Thompson n'était pas son frère, et la dernière chose qu'elle voulait c'était de le considérer comme tel.

Mais apparemment, c'est exactement ce qu'il ressentait. Il avait promis à Harry qu'il s'occuperait d'elle, et maintenant elle n'était rien de plus qu'une obligation. L'appréciait-il quand même ? La trouvait-il vaguement intéressante ou amusante ? Ou supportait-il sa compagnie uniquement parce qu'elle était la sœur d'Harry ?

C'était impossible de le savoir, et c'est une question qu'elle ne pourrait jamais lui poser. Et voulait-elle vraiment faire semblant avec lui ? Mais ce serait faire preuve de lâcheté, et elle ne voulait pas être une lâche. Et elle devait être honnête en souvenir d'Harry, venait-elle de le réaliser. Pour pouvoir vivre sa vie avec courage et force comme il lui avait fait comprendre avant de mourir.

Affronter Peter Thompson semblait une comparaison plutôt pâle face aux actes courageux d'Harry comme soldat, mais personne n'était sur le point de l'envoyer au combat pour son pays, donc si elle voulait continuer dans sa quête pour faire face à ses craintes, aussi devait-elle avoir le courage de le faire.

-Vous êtes pardonné pour cette fois, dit-elle, croisant ses mains sur ses genoux.

-Dois-je vous demander pardon ? Lui demanda t-il à nouveau d'une voix traînante avec un sourire paresseux.

-Non, mais vous auriez dû le faire.

Elle sourit gentiment… trop gentiment.

-J'ai été élevée pour être charitable, donc je vous accorde l'excuse que vous ne m'avez pas demandée.

-Et vous l'acceptez aussi bien ?

-Bien sûr. Je serais grossière, sinon.

Il éclata de rire, un son riche et chaud qui la prit par surprise, puis la fit sourire à son tour.

-Très bien dit-il. Vous avez gagné. Vous avez gagné absolument, positivement, indubitablement…

-Indubitablement, aussi ? Murmura t-elle avec délice.

-Aussi, sans aucun doute, lui conféra t-il. Vous avez gagné. Je m'excuse.

Elle soupira.

-La victoire n'a jamais été aussi facile.

-Je n'étais pas obligé de le faire, dit-il les sourcils arqués. Je vous assure que je n'ai pas l'habitude de faire des excuses à la légère.

-Ou avec une telle bonne humeur ? Le mit-elle en doute.

-Jamais avec une telle bonne humeur.

Tillie sourit, en essayant de penser à dire quelque chose de terriblement plein d'esprit, quand le majordome arriva avec un service à thé non sollicité. Sa mère avait dû le demander, pensa Tillie, ce qui signifiait qu'elle serait bientôt de retour, ce qui voulait dire que son temps en tête à tête avec Peter allait bientôt prendre fin.

Elle aurait dû prêter attention à la vive déception qui serrait sa poitrine ou au flottement dans son ventre qui s'amplifiait à chaque fois qu'elle le regardait.

Parce que si elle l'avait fait, elle n'aurait pas été aussi surprise quand elle lui tendit sa tasse de thé, et que leurs doigts se touchèrent. Et ensuite elle le regarda, et il la regarda, et leurs yeux se rencontrèrent.

Elle se sentit comme si elle tombait. Tombait… tombait… tombait. Une bouffée d'air chaud l'enveloppa, lui volant son souffle, son pouls et même son cœur. Et quand tout fut fini -si toutefois ce fut fini, et pas simplement disparu- tout ce qu'elle put penser était que c'était un miracle qu'elle n'ait pas lâchée sa tasse de thé.

Avait-il remarqué ce moment où elle avait été transformée ? Elle reporta une attention particulière à la préparation de sa propre tasse, y mettant un soupçon de lait avant d'y ajouter le thé chaud.

Si seulement elle pouvait se concentrer sur les tâches banales qu'exécutait sa main, elle n'aurait pas à réfléchir sur ce qui venait de lui arriver. Parce qu'elle soupçonnait qu'elle était bel et bien tombée amoureuse. Et elle se doutait qu'à la fin, il serait sa chute.

Elle n'avait pas beaucoup d'expérience avec les hommes ; sa première saison à Londres avait été écourtée par la mort prématurée d'Harry, et elle avait passé une année isolée dans le pays, en deuil avec sa famille.

Mais finalement, elle savait que Peter ne pensait pas à elle comme une femme désirable. Il pensait à elle comme à une obligation, comme la petite sœur d'Harry. Peut-être même comme à une enfant.

Pour lui, elle était une promesse qui devrait être honorée. Rien de plus, rien de moins. Cela lui aurait semblé froid et glacial, si elle n'avait pas été touchée par son dévouement pour son frère.

-Est-ce que quelque chose ne va pas ?

Tillie analysa la question de Peter et sourit ironiquement. Quelque chose n'allait pas ? Plus qu'il ne le saurait jamais.

-Bien sûr que non, mentit-elle. Pourquoi me demandez-vous cela ?

-Vous ne buvez pas votre thé.

-Je le préfère tiède, improvisa t-elle, en soulevant la coupe à ses lèvres.

Elle but une gorgée, simulant de délicates manières.

-Voilà, dit-elle vivement. C'est beaucoup mieux ainsi.

Il la regarda avec curiosité et Tillie soupira presque dans son malheur. Si on développait une lubie non partagée pour un gentilhomme, le mieux était d'en choisir un qui n'ait pas une indéniable intelligence. Encore une bourde comme celle-ci, et il discernerait certainement ses vrais sentiments. Ce qui serait affreux.

-Avez-vous l'intention d'aller au grand bal des Hargreaves vendredi ? Demanda t-elle, décidant qu'un changement de sujet était la meilleure ligne de conduite.

Il hocha la tête.

-Je suppose que vous aussi ?

-Bien sûr. Ce sera une vraie bousculade, j'en suis sûr, et j'ai hâte de voir Lady Neeley arriver avec le bracelet de rubis à son poignet.

-L'a-t-elle retrouvé ? Demanda t-il étonné.

-Non, mais elle aurait pu, vous ne pensez pas ? Je ne peux pas imaginer que quelqu'un de la réception le lui ait volé. Il est probablement tombé derrière une table, et personne n'a eu le bons sens d'y jeter un coup d'œil.

-Je conviens avec vous que votre théorie est certainement la plus probable, dit-il, mais ses lèvres se pincèrent légèrement lorsqu'il s'arrêta, et il n'eut pas l'air convaincu.

-Mais… l'invita t-elle.

Pendant un moment, elle pensa qu'il ne répondrait pas, mais ensuite il dit :

-Mais vous n'avez jamais été dans le besoin, Lady Mathilda. Vous ne pouvez pas comprendre le désespoir qui pourrait pousser un homme à voler.

Elle n'avait pas aimé qu'il l'appelle Lady Mathilda. Il incluait, dans la conversation, une formalité qu'elle avait pensé qu'il avait supprimé. Et ses commentaires semblaient souligner le simple fait qu'il était un homme du peuple, et qu'elle était une demoiselle à l'abri du besoin.

-Bien sûr que non, dit-elle, car il n'y avait pas à faire semblant que sa vie soit autre chose qu'une vie privilégiée. Mais tout de même, il est difficile d'imaginer quelqu'un ayant l'audace de dérober le bracelet directement sous son nez.

Pendant un moment, il ne bougea pas, il la fixa d'une manière inconfortablement évaluatrice. Tillie avait le sentiment qu'il pensait qu'elle était terriblement provinciale, ou tout au moins naïve, et elle détestait que sa croyance en la bonté de l'homme en général la fasse passer pour une imbécile.

Ce n'était pas une bonne façon de penser. On ne devait pas faire confiance à ses amis et ses voisins. Et elle ne devait pas se ridiculiser en le faisant.

Mais il la surprit en disant :

-Vous avez probablement raison. J'ai depuis longtemps compris que la plupart des mystères ont des solutions parfaitement bénignes et ennuyeuses. Lady Neeley aura probablement retrouvé son bracelet avant la fin de la semaine.

-Vous pensez que je suis idiote d'être si confiante ? Demanda Tillie, se disant qu'elle devrait se donner un coup de pied pour l'avoir fait.

Mais elle n'arrêtait pas de se poser des questions sur cet homme, elle ne se souvenait pas que l'opinion d'une personne ait autant eu d'importance pour elle.

Il sourit.

-Non. Mais je ne suis pas nécessairement d'accord avec vous. Mais c'est plutôt agréable de partager le thé avec une personne dont la foi en l'humanité n'a pas irrémédiablement disparue.

Une douleur sombre déferla sur elle, et elle se demanda si Harry, lui aussi, avait changé à cause de la guerre. Il avait dû l'être, réalisa t-elle, et elle avait du mal à croire qu'elle ne l'avait pas réalisé auparavant. Elle avait toujours pensé à lui comme le vieil Harry, riant et plaisantant et faisant des farces à chaque occasion.

Mais quand elle regarda Peter Thompson, elle réalisa qu'il y avait des ombres derrière son regard, qui ne partiraient jamais tout à fait. Harry avait été aux côtés de Peter pendant la guerre. Ses yeux avaient vu les mêmes horreurs, et ils auraient eu les mêmes ombres s'il n'avait pas été enterré en Belgique.

-Tillie,

Elle leva rapidement les yeux. Elle avait gardé le silence plus longtemps qu'elle ne l'aurait dû, et Peter la regardait avec une curieuse expression.

-Désolée, dit-elle par réflexe, je rêvassais.

Mais comme elle sirotait son thé en le regardant subrepticement par-dessus le rebord de sa tasse, elle pensa qu'il n'était pas Harry. C'était Peter, et tout ce qu'elle pensait c'est qu'il ne devrait pas y avoir d'ombres derrière son regard.

Et elle voulait être la seule à les bannir à tout jamais.

Chapitre 3

… et maintenant que votre dévouée chroniqueuse a rendu public la liste des invités suspectés de la réception qui a mal tournée, votre dévouée chroniqueuse vous offre, en tant que délicieux petit cadeau, une analyse des suspects.

Ils ne sont pas nombreux ceux qui connaissent Monsieur Peter Thompson, bien qu'il ait été reconnu comme un soldat courageux pendant la guerre contre Napoléon.

La société déteste placer un héros de la guerre sur la liste des suspects, mais votre dévouée chroniqueuse serait négligente si elle ne soulignait pas que Monsieur Thompson est également connu comme étant un chasseur de dot.

Depuis son arrivée en ville, il s'est mis bien évidemment à la recherche d'une épouse, bien que votre dévouée chroniqueuse croit fermement à l'octroi du mérite quand le mérite est dû, et il le fait d'une manière résolument sobre et délicate.

Mais il est bien connu que son père, Lord Stoughton, n'est pas parmi les plus riches des barons, et en outre, Monsieur Thompson est un fils cadet, et comme son frère aîné a jugé bon de procréer, il est seulement quatrième en ligne pour la succession au titre. Et si Monsieur Thompson espère vivre avec un certain niveau de vie une fois qu'il aura quitté l'armée, il aura besoin d'épouser une femme avec beaucoup de moyens.

Ou, on pourrait spéculer, si on avait dans l'esprit d'obtenir des fonds d'une autre manière.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 May 1816.

Si Peter avait connu l'identité de l'insaisissable Lady Whistledown, il l'aurait étranglée sur le champ. Chasseur de dot. Il détestait ce surnom, c'était perçu davantage comme une caractéristique, et il ne pouvait même pas penser au mot sans cracher de dégoût.

Il avait passé le mois dernier à Londres à se comporter avec le plus grand soin, pour s'assurer que cette étiquette ne lui serait pas appliquée. Il y avait une différence entre un homme qui cherchait une femme avec une modeste dot et celui qui séduisait pour de l'argent, et la disparité pouvait se résumer en un mot : l'honneur.

C'était ce qui avait gouverné sa vie entière, à partir du moment où son père le lui avait inculqué à l'âge effroyable de cinq ans et lui avait expliqué comment se démarquait un vrai gentleman, et par Dieu, Peter n'allait pas permettre à certain échotier lâches de tacher sa réputation avec un seul coup de sa plume.

Si cette femme sanglante avait une once d'honneur, pensait-il sauvagement elle ne se cacherait pas modestement sous une autre identité. Seuls les lâches utilisaient l'anonymat pour insulter et attaquer.

Mais il ne savait qui était Lady Whistledown, et n'avait aucun soupçon sur son identité, pas dans son entourage, de toute façon, il dû se contenter de dispenser sa mauvaise humeur à ceux qui étaient à son contacte. Ce qui signifiait qu'il allait probablement devoir faire des excuses à son valet le lendemain.

Il tira sur sa cravate déambulant dans la salle de réception bondée de Lady Hargreaves. Il ne pouvait pas refuser cette invitation ; le faire aurait donné trop de crédit à chronique de Lady Whistledown.

Mieux valait jouer l'impudent et en rire et se réconforter dans le fait qu'il n'était pas le seul à avoir été égratigné dans l'édition de ce matin, Lady Whistledown avait consacrée sa rubrique à cinq personnes au total, y compris la pauvre Miss Martin, sur qui les regards seraient braqués, parce qu'elle était simplement la dame de compagnie de Lady Neeley et non pas, comme il l'avait déjà entendu dire par quelqu'un, une des leurs.

D'ailleurs, il était obligé de venir ce soir. Il avait déjà accepté l'invitation, et en outre, toutes les jeunes filles à marier de Londres seraient présentes. Il ne pouvait pas oublier qu'il y avait un but à sa présence en ville. Il ne pouvait pas se permettre de terminer la saison sans être fiancé ; au point où il en était, il pourrait à peine payer le loyer de son humble logement de célibataire au nord d'Oxford Street.

Il s'imaginait que les pères de ces demoiselles éligibles pourraient le considérer sous un aspect un peu plus prudent ce soir, et plusieurs d'entre eux n'autoriseraient sûrement pas leurs filles à le fréquenter, mais en ce cachant chez lui, aux yeux de la société, équivaudrait à un aveu de culpabilité, et il serait beaucoup mieux d'agir comme si rien ne s'était passé. Même s'il voulait plutôt désespérément abattre son poing contre un mur.

Le pire était que la seule personne qu'il ne pouvait absolument pas côtoyer ce soir était Tillie. Elle était universellement reconnue comme étant la plus grande héritière de la saison, et sa beauté et sa personnalité enjouée la rendait captivante en effet.

Il était difficile pour quiconque de lui faire la cour sans être étiqueté comme chasseur de dot, et si Peter était vu à ses côtés, il ne pourrait jamais se débarrasser de cette tache sur sa réputation.

Mais bien sûr Tillie était la personne –la seule personne- qu'il voulait voir.

Elle venait à lui dans ses pensées, dans ses rêves. Elle souriait, riait, puis elle était sérieuse, et elle semblait le comprendre, le calmer par sa présence même.

Et il voulait plus. Il voulait tout, il voulait savoir de quelle longueur était ses cheveux, et il voulait être le seul à les libérer de leur petit chignon sur la nuque.

Il voulait connaître l'odeur de sa peau et la courbe exacte de ses hanches. Il voulait danser avec elle plus étroitement que les convenances ne le permettaient, et aurait voulu l'emmener avec lui, là où aucun autre homme ne pourrait avoir un regard sur elle.

Mais ses rêves resteraient à l'état de rêves, il n'y avait aucun moyen pour que le Comte de Canby approuve une union entre sa fille unique, et le fils cadet sans le sou d'un baron. Et s'il s'échappait avec Tillie, si elle s'enfuyait sans la permission de sa famille… eh bien, elle serait perdue pour eux, et Peter ne voulait pas l'entraîner dans une vie de pauvreté.

Ce n'était pas, pensa Peter sèchement, ce que Harry avait eu à l'esprit quand il lui avait demandé de faire attention à elle.

Et donc, il resta aux bordures de la salle de bal, feignant d'être intéressé par son verre de champagne et plutôt content qu'il ne puisse pas l'apercevoir.

S'il savait où Tillie se trouvait, il ne pourrait pas s'empêcher de la surveiller. Et s'il le faisait, certainement qu'il s'enflammerait en la voyant. Et une fois que ce serait arrivé, pensait-il vraiment qu'il pourrait détacher son regard d'elle ? Elle le verrait, bien sûr, et leurs yeux se rencontreraient, et ensuite il faudrait qu'il aille lui offrir ses salutations, et puis elle pourrait vouloir danser…

Il lui vint une brusque lueur d'ironie qu'il avait arrêté de faire la guerre précisément pour éviter la menace de la torture. Il pourrait tout aussi bien s'arracher les ongles aujourd'hui.

Peter ajusta subtilement sa position de sorte que son dos fut face à la foule.

Puis il se mit à se réprimander lui-même mentalement lorsqu'il se surprit à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. Il avait trouvé un petit groupe d'hommes qu'il connaissait de l'armée, qui tous, il était sûr, étaient venus à Londres pour la même raison que lui.

A l'exception de Robbie Dunlop, aucun d'eux n'avait eu le malheur d'avoir été invité à la réception de Lady Neeley au dîner fatal. Et Robbie n'avait pas été choisi pour faire parti de la liste des suspects de Lady Whistledown, il semblait que cette mégère ratatinée savait que Robbie n'aurait pas été assez rusé pour concocter un tel vol, et encore moins le faire.

-Pas de chance au sujet de Whistledown, commenta l'un des anciens soldats, en secouant la tête avec une honnête commisération.

Peter grogna et hausa une épaule. Cela semblait une assez bonne réponse pour lui.

-Personne ne s'en souviendra la semaine prochaine, dit un autre. Elle aura un nouveau scandale à rapporter, et par ailleurs, personne ne pense vraiment que vous avez volé ce bracelet.

Peter se tourna vers son ami avec un soupçon d'effroi. Il ne lui était même pas venu à l'esprit que n'importe qui pourrait penser qu'il était effectivement un voleur. Il avait été simplement accusé par la haute société d'être un coureur de dot.

-Euh, je ne disais pas cela pour vous affoler, dit le jeune homme en bégayant, reculant quelque peu en voyant l'expression féroce sur le visage de Peter. Je suis certain que l'on apprendra bientôt que c'était sa dame de compagnie.

C'est le genre de femme sans le sou pour faire un coup pareil.

-Ce n'est pas Miss Martin, dit Peter hors de lui.

-Comment le savez-vous ? Demanda un des hommes. Est-ce que vous la connaissez ?

-Quelqu'un la connaît ? Demanda un autre.

-Ce n'est pas Miss Martin, redit Peter d'une voix dure. Et il est indigne de spéculer sur la réputation d'une femme.

-Oui, mais comment savez-vous…

-Je me tenais à côté d'elle ! Lança Peter. La pauvre femme était malmenée par un perroquet. Elle n'avait pas la possibilité de voler le bracelet. Bien sûr, ajouta t-il caustique, je ne sais pas qui va se fier à ma parole sur la question maintenant que j'ai été désigné comme étant le principal suspect.

Les hommes se précipitèrent pour lui assurer qu'ils avaient une entière confiance en sa parole, même si l'un d'entre eux fut assez idiot pour indiquer que Peter n'était pas le principal suspect.

Peter le foudroya du regard. Premier ou pas, il lui apparut que beaucoup de londoniens pensaient maintenant qu'il pourrait être un voleur.

Foutu enfer.

-Bonsoir, Monsieur Thompson.

Tillie. La soirée commença seulement à ce moment là.

Peter se retourna, souhaitant que son sang ne s'écoule pas avec tant d'énergie au simple son de sa voix. Il ne devrait pas la regarder. Il ne devrait pas vouloir la regarder.

-Comme il est bon de vous voir, dit-elle, souriant comme si elle avait un secret.

Il aurait voulu disparaître.

-Lady Mathilda, dit-il, en s'inclinant sur sa main tendue.

Elle se retourna et salua Robbie, puis elle dit à Peter :

-Peut-être que vous pourriez me présenter au reste de vos compagnons ?

Il le fit, fronçant les sourcils comme ils tombèrent tous sous son charme. Ou il lui vint à l'esprit, le charme de sa dot. Harry n'avait pas exactement fait preuve de circonspection lorsqu'il avait parlé d'elle sur le continent.

-Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre la façon dont vous avez défendu Miss Martin, dit Tillie, une fois les présentations terminées.

Elle se tourna vers le reste de la foule et ajouta :

-J'étais là-bas aussi, et je peux vous assurer qu'elle n'est pas la voleuse.

-Qui pensez-vous qui ait pu voler le bracelet, Lady Mathilda ? Demanda quelqu'un.

Tillie pinça les lèvres une fraction de seconde, juste assez longtemps pour informer quelqu'un qui l'observait de très près qu'elle était irritée. Mais pour quelqu'un d'autre (qui se composait de tout le monde sauf de Peter) son expression insouciante n'avait jamais faibli, d'autant qu'elle dit :

-Je ne sais pas. Je pense plutôt qu'il se trouve derrière une table.

-Lady Neeley aura sûrement déjà fait fouiller la salle, dit un des hommes d'une voix traînante.

Tillie agita une de ses mains, une geste insouciant que Peter soupçonnait être destiné à endormir les autres messieurs dans le fait qu'elle ne devait pas être dérangée afin qu'elle puisse réfléchir à une question aussi importante.

-Néanmoins, dit-elle avec un soupir.

Et c'est ce qui se passa, pensa Peter avec admiration. Personne ne prit la parole à nouveau. Un « néanmoins » et Tillie avait manœuvré la discussion là où elle le voulait.

Peter essaya d'ignorer le reste de la conversation. Qui était surtout des inepties au sujet de la météo, qui avait été un peu froide que la normale pour cette époque de l'année, agrémentées d'observations occasionnelles sur la tenue vestimentaire de quelques uns.

Son attitude, qu'il essayait de contrôler, était polie et ennuyée, il ne voulait pas paraître trop intéressé par Tillie, et tandis qu'il ne se flattait pas de penser qu'il était le sujet principal des commérages du bal, il aperçut une vieille rombière qui regardait dans sa direction puis qui se mit à chuchoter quelque chose derrière sa main.

Mais alors toutes ses bonnes intentions furent réduites à néant lorsque Tillie se tourna vers lui et dit :

-Monsieur Thompson, je crois que la musique a commencée.

Il n'y avait pas de malentendu dans cette déclaration et au moment même où le reste des messieurs se précipitaient pour réserver une danse sur son carnet de bal, il fut contraint de lui présenter son bras et de l'inviter sur la piste de danse.

C'était une valse. Il fallait que ce soit une valse. Et au moment où Peter prit sa main dans la sienne, luttant contre l'envie d'enlacer leurs doigts, il eut la sensation distincte qu'il allait tomber d'une falaise. Ou pire encore, se jeter sur elle.

Parce que, alors qu'il essayait de se convaincre que c'était une terrible erreur, qu'il ne devait pas être vu avec elle –enfer, il ne devait pas la fréquenter pendant quelque temps- puisqu'il ne pouvait faire disparaître ces affabulations, un picotement presque incandescent de joie monta et tourbillonna en lui alors qu'il la tenait dans ses bras.

Et si les commères voulaient lui mettre l'étiquette du pire chasseur de dot, alors qu'elles le fassent. Cela en valait la peine pour une danse.

Tillie avait passé les dix premières minutes du grand bal des Hargreaves a essayé d'échapper de l'emprise de ses parents, les dix secondes suivantes à rechercher Peter Thompson et trois quarts d'heures à ses côtés a discuter à propos de rien et de tout avec ses amis.

Elle allait passer les dix prochaines minutes, avec son attention complète au quel cas elle le tuerait. Elle était encore un peu irritée du fait qu'elle avait pratiquement dû le supplier pour danser avec elle, et sous le regard d'une douzaine d'autres messieurs. Mais il était inutile de ressasser à présent maintenant qu'il la faisait tournoyer avec élégance autour de la piste de danse.

Et comment se pouvait-il, se demanda t-elle, que sa main dans son dos puisse envoyer une telle précipitation, de désir, inconnue directement au cœur même de son être ? On aurait pu penser que si elle devait se sentir séduite, ce serait avec son regard, qui, après l'avoir ignorée

studieusement pendant dix minutes, brûlait dans le sien avec une intensité qui lui coupait le souffle.

Mais en vérité, si elle était prête à jeter toute prudence, il lui faudrait faire appel à toutes les dernières onces de son courage pour ne pas soupirer et sombrer devant lui et le supplier de toucher ses lèvres des siennes, tout cela à cause de cette main sur son dos.

Peut-être était-ce la position de sa main, à la base de sa colonne vertébrale, à quelques pouces d'un endroit intime de son corps. Peut-être était-ce la façon dont-elle se sentait attirée, comme si à tout instant elle allait se perdre, et son corps serait scandaleusement pressé contre le sien, chaud, scandaleux et plein de désir pour quelque chose qu'elle ne comprenait pas bien.

La pression était implacablement sensible, l'attirant vers lui, lentement, inexorablement… et pourtant lorsque Tillie regarda vers leurs deux corps, la distance entre eux n'avait pas changé alors que la chaleur avait explosé. Et elle brûlait.

-Ai-je fait quelque chose qui vous a déplu ? Demanda t-elle, essayant désespérément de diriger ses pensées vers autre chose que le désir enivrant qui menaçait de l'atteindre.

-Bien sûr que non, dit-il d'un ton bourru. Pourquoi pensez-vous à une chose aussi absurde ?

Elle haussa les épaules.

-Vous sembliez… oh, je ne sais pas… un peu lointain, je suppose. Comme si ma compagnie n'était pas la bien venue.

-C'est ridicule, grogna t-il, de cette façon dont les hommes faisaient quand ils savaient qu'une femme avait raison, mais qu'ils n'avaient pas l'intention de l'admettre.

Elle avait grandi avec deux frères, cependant, et savait qu'il valait mieux ne pas les pousser, donc au lieu de cela elle dit :

-Vous étiez magnifique lorsque vous défendiez Miss Martin.

Sa main se serra autour de la sienne, mais malheureusement, seulement pour une seconde.

-N'importe qui l'aurait défendue, dit-il.

-Non, dit-elle lentement. Je ne pense pas. Je dirais le contraire, en fait, et je crois que vous savez que j'ai raison.

Elle le regarda, ses yeux le provoquant, attendant qu'il la contredise. En homme intelligent qu'il était, il ne le fit pas.

-Un gentleman ne devrait jamais ternir la réputation d'une femme, dit-il sèchement.

Et elle réalisa avec un étrange pétillement de plaisir qu'elle aimait ses petites allusions ennuyeuses, qu'elle aimait qu'il soit gêné par son strict code de l'éthique. Ou peut-être que ce n'était pas le code mais plutôt le fait qu'il la surprenait. Il était beaucoup plus à la mode d'être un débauché insensible, mais Peter ne pourrait jamais être cruel.

-Une femme ne devrait jamais jouer avec la réputation d'un gentilhomme, peut importe qui il soit, dit doucement Tillie. Je suis désolée de ce qu'a écrit Lady Whistledown. Ce n'était pas bien de sa part.

-Et écoutez-vous toujours ce que raconte notre estimée chroniqueuse mondaine ?

-Bien sûr que non, mais j'approuve ses mots le plus souvent. Cette fois, cependant, je pense qu'elle a franchi la ligne.

-Elle n'a accusé personne.

Il haussa les épaules comme s'il ne s'en souciait pas, mais le son de sa voix ne pouvait mentir. Il était furieux et peiné par la chronique de ce matin, et si Tillie avait su qui était Lady Whistledown, elle l'aurait volontiers ficelée comme une dinde. C'était un sentiment étrange, féroce, cette colère sur la façon dont-il avait été blessé.

-Lady Mathilda. Tillie.

Elle leva les yeux de surprise, ne sachant pas qu'elle était restée plongée dans ses pensées. Il lui lança un sourire amusé et baissa les yeux vers leurs mains.

Elle suivit son regard, et ce fut alors seulement à ce moment là qu'elle réalisa qu'elle avait saisi ses doigts comme s'ils étaient le cou de Lady Whistledown.

-Oh ! Laissa t-elle échapper de surprise, suivi par le bredouillement d'un, désolée.

-Avez-vous l'habitude d'amputer les doigts de vos partenaires de danse ?

-C'est seulement lorsque je suis obligée d'agripper leurs bras pour qu'il m'invite à danser, tenta t-elle de l'accabler.

-Et moi qui pensais que la guerre était dangereuse, murmura t-il.

Elle fut étonnée qu'il puisse en plaisanter, surprise qu'il le fasse. Elle ne savait pas trop comment répondre, mais alors l'orchestre termina la valse, et elle n'eut pas à répondre.

-Dois-je vous ramener à vos parents ? Demanda Peter, la menant hors de la piste de danse. Ou, à votre prochain partenaire ?

-En fait, improvisa t-elle, j'ai plutôt soif. Peut-être à la table des rafraîchissements ?

Laquelle, elle avait noté, était de l'autre côté de la salle.

-Comme vous voulez.

Ils progressaient lentement ; Tillie gardait une allure inhabituellement tranquille, espérant gagner une ou deux minutes de temps avec lui.

-Est-ce que vous appréciez le bal ? Lui demanda t-elle.

-Comme ci comme ça, dit-il, en gardant son regard droit devant lui.

Mais elle vit le coin de sa bouche s'étirer vers le haut.

-Suis-je une bouchée ou un morceau ? Demanda t-elle audacieusement.

Il s'arrêta.

-Avez-vous une idée de ce que vous venez de dire ?

Trop tard, elle se souvint de ses frères qui parlaient des morceaux de mousseline et des morceaux de…

Son visage s'enflamma. Et puis, Dieu leurs vienne en aide, ils se mirent à rire.

-Ne le dites à personne, murmura t-elle en reprenant son souffle. Mes parents m'enfermeraient pendant un mois.

-Ce serait certainement…

-Lady Mathilda ! Lady Mathilda !

Quoi que Peter ait voulu dire, il fut coupé par l'arrivée impromptue de Madame Featherington, une amie de la mère de Tillie, une des plus grandes commères de la haute société, bousculant sur son passage pour les atteindre, traînant sa fille Pénélope, qui était vêtue d'une nuance regrettablement jaune.

-Lady Mathilda, dit Madame Featherington.

Puis elle ajouta d'une voix glaciale :

-Monsieur Thompson.

Tillie avait été sur le point de faire les présentions, mais ensuite elle se souvint que Madame Featherington et Pénélope étaient présentes au dîner de Lady Neeley. En fait, Madame Featherington faisait partie des cinq malheureux qui avaient été cités dans la rubrique de Lady Whistledown ce matin.

-Vos parents savent-ils où vous êtes ? Demanda Madame Featherington à Tillie.

-Je vous demande pardon ? Lui répondit-elle, en clignant des yeux de surprise.

Elle se tourna vers Pénélope, dont-elle avait toujours pensé qu'elle était plutôt agréable, si calme, en quelque sorte. Mais si Pénélope savait ce que sa mère était sur le point de dire, elle ne donna aucune indication, sauf une expression douloureuse qui conduisit Tillie à penser que si un trou s'était soudainement ouvert au milieu du plancher de danse, Pénélope aurait volontiers sauté dedans.

-Vos parents savent-ils où vous êtes ? Répéta Madame Featherington, cette fois plus ostensiblement.

-Nous sommes arrivés ensemble, répondit Tillie lentement, donc oui, je suppose qu'ils sont conscients…

-Je vais vous ramener à leurs côtés, l'interrompit Madame Featherington.

Et puis Tillie comprit.

-Je vous assure, dit-elle froidement, que Monsieur Thompson est plus que capable de me ramener à mes parents.

-Mère, déclara Pénélope en saisissant la manche de sa mère.

Mais Madame Featherington l'ignora.

-Une fille comme vous, dit-elle à Tillie, doit faire attention à sa réputation.

-Si vous vous référez à la rubrique de Lady Whistledown, déclara Tillie, sa voix inhabituellement glacée, alors je dois vous rappeler que vous avez été mentionnée aussi, Madame Featherington.

Pénélope haleta.

-Ses paroles ne me concernent pas, lui répondit-elle, je sais que je n'ai pas pris ce bracelet.

-Et je sais que Monsieur Thompson ne l'a pas pris non plus, lui rétorqua Tillie.

-Je n'ai jamais dit qu'il l'avait fait, dit Madame Featherington.

Puis elle surprit Tillie en se tournant vers Peter et disant :

-Veuillez m'excuser si j'ai donné cette impression. Je n'aurai jamais appelé quelqu'un voleur, sans avoir de preuves.

Peter, qui était debout à côté de Tillie, ne dit rien, mais cligna des yeux à ses excuses. Tillie soupçonnait qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour garder son sang froid.

-Mère, dit Pénélope, d'un ton presque désespéré maintenant. Prudence est près de la porte, et elle nous fait signe de la main d'une manière éperdue.

Tillie aperçut Prudence la sœur de Pénélope qui semblait joyeusement engagée dans une conversation avec une de ses amies. Tillie se dit mentalement qu'il fallait qu'elle se lie d'amitié avec Pénélope Featherington -qui était bien connue pour faire tapisserie- à la prochaine occasion possible.

-Lady Mathilda, dit Madame Featherington, en ignorant totalement Pénélope, je dois…

-Mère !

Pénélope tira durement sur la manche de sa mère.

-Pénélope !

Madame Featherington se tourna vers sa fille avec une irritation évidente.

-J'essaie de…

-Nous devons y aller, déclara Tillie, profitant de la distraction passagère de Madame Featherington. Je ne manquerai pas de transmettre vos salutations à ma mère.

Et puis, avant que Madame Featherington ne puisse se sortir de l'emprise de Pénélope, qui la tenait fermement par le bras, Tillie se sauva, traînant pratiquement Peter derrière elle.

Il n'avait pas dit un mot pendant l'échange. Tillie n'était pas complètement sure de ce que cela signifiait.

-Je suis terriblement désolée, dit-elle une fois qu'ils furent hors de portée de voix de Madame Featherington.

-Vous n'avez rien fait, dit-il, mais sa voix était pincée.

-Non, mais, bien…

Elle s'arrêta, incertaine de la façon de procéder. Elle n'avait pas particulièrement envie d'être blâmée pour ce qu'avait dit Madame Featherington, mais néanmoins, il semblait que quelqu'un devait faire des excuses à Peter.

-Personne ne devrait vous traiter de voleur, dit-elle finalement. C'est inacceptable.

Il lui sourit sans humour.

-Elle ne m'a pas traité comme un voleur, dit-il. Elle m'a trait comme un coureur de dot.

-Elle n'a jamais…

-Croyez-moi, dit-il en lui coupant la parole avec un ton qui la fit se sentir comme une fille stupide.

Comment avait-elle pu manquer un tel sous-entendu ? Etait-elle vraiment ignorante ?

-C'est la plus grosse bêtise que j'ai jamais entendu, murmura t-elle, tant pour se défendre qu'autre chose.

-En êtes-vous sure ?

-Bien sûr. Vous êtes la dernière personne qui épouserait une femme pour son argent.

Peter s'arrêta, fixant un regard dur sur son visage.

-Et vous en êtes arrivée à cette conclusion par rapport aux trois jours où nous nous avons liés connaissance ?

Ses lèvres se serrèrent.

-Je n'avais pas besoin de plus de temps.

Il ressentit ses paroles comme un coup, presque comme un choc de la force de sa croyance en lui. Elle regardait vers lui, le menton levé avec détermination, ses bras figés comme des bâtons à ses côtés, et il fut saisi par un étrange besoin de lui faire peur, de la repousser, de lui rappeler que les hommes étaient, par-dessus tout, des goujats et des idiots, et elle ne devait pas faire confiance avec un cœur si ouvert.

-Je suis venu à Londres, lui dit-il avec des mots délibérément tranchants, dans le seul but de me trouver une jeune épouse.

-Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, dit-elle avec dédain. Je suis ici pour trouver un mari.

-J'ai à peine cent livres à mon nom, déclara t-il.

Ses yeux s'écarquillèrent.

-Je suis un chasseur de dot, lui dit-il sèchement.

Elle secoua la tête.

-Vous ne l'êtes pas.

-Vous ne pouvez pas ajouter deux plus deux, et vous attendre à ce que le total soit trois.

-Et vous ne pouvez pas avancer de tels propos ridicule et vous attendre à ce que je comprenne un mot de ce que vous dites. Répondit Tillie.

-Tillie, dit-il dans un soupir, haïssant qu'elle l'ait fait presque rire.

Il était prodigieusement difficile de la faire fuir.

-Vous avez peut-être besoin d'argent, poursuit-elle, mais cela ne signifie pas que vous devez séduire quelqu'un pour l'obtenir.

-Tillie…

-Vous n'êtes pas un chasseur de dot, dit-elle plutôt avec force, et je le dirai à quiconque insinuera que vous l'êtes.

Et alors il devait le lui dire. Il devait tout lui mettre sur la table, lui faire comprendre la vérité de la situation.

-Si vous cherchez à redresser ma réputation, dit-il lentement, et avec un peu de lassitude aussi, alors vous devez vous écarter de mon entreprise.

Ses lèvres s'ouvrirent sous le choc. Il haussa les épaules et essaya de lui expliquer :

-Si vous voulez le savoir, j'ai passé ces trois dernières semaines à essayer plutôt désespérément à éviter d'être qualifié de chasseur de dot, dit-il, pas tout à fait capable de croire qu'il lui disait tout cela. Et j'ai plutôt bien réussi jusqu'au Whistledown de ce matin.

-Mais la situation va s'arranger, murmura t-elle.

Mais sa voix manquait de conviction, comme si elle essayait de s'en convaincre.

-Pas si on voit que je vous fais la cour.

-Mais c'est horrible.

C'était le seul mot, pensait-il. Mais il n'y avait aucune raison de le dire.

-Et vous ne me courtisiez pas. Vous accomplissiez une promesse faite à Harry.

Elle fit une pause.

-N'est-ce pas ?

-Est-ce important ?

-Pour moi, ça l'est, murmura t-elle.

-Maintenant que Lady Whistledown m'a étiqueté, dit-il, essayant de ne pas se demander pourquoi cela lui importait, je ne serai pas en mesure de me tenir près de vous sans que quelqu'un spécule que j'en ai après votre fortune.

-Vous êtes à mes côtés en ce moment, souligna t-elle.

Et une torture d'être condamné. Il soupira.

-Je dois vous ramener à vos parents.

Elle hocha la tête.

-Je suis désolée.

-Ne vous excusez pas, craqua t-il.

Il était en colère contre lui-même, et en colère contre Lady Whistledown, et en colère contre cette damnée société. Mais pas contre elle. Jamais contre elle. Et la dernière chose qu'il voulait, c'était de sa pitié.

-J'ai ruiné votre réputation, dit-elle, sa voix se rompant dans un rire triste, impuissant. C'en est presque drôle.

Il la regarda ironiquement.

-Nous, jeunes filles sommes celles qui doivent être surveillées pour nos moindres faits et gestes, expliqua t-elle. Vous, vous faites partie de ceux qui peuvent faire ce qu'ils veulent.

-Pas tout à fait, dit-il, déplaçant son regard sur son épaule, pour ne pas risquer de jeter un œil sur les zones défendues.

-Quel que soit le cas, dit-elle, agitant sa main de la même façon qu'elle l'avait fait avec succès un peu plus tôt dans la soirée, il semble que je sois un obstacle sur votre chemin. Vous voulez une femme, et bien…

Sa voix perdit sa désinvolture, et quand elle sourit, il manqua quelque chose en elle. Personne d'autre ne le remarquerait, réalisa Peter. Personne ne se rendrait compte que son sourire sonnait faux. Mais lui si. Et cela lui brisa le cœur.

-Celle que vous choisirez… poursuivit-elle, renforçant son sourire avec un rire creux, vous ne la trouverez pas si je suis près de vous, semble t-il.

Mais non, réalisa t-il, pas pour les raisons qu'elle pensait. S'il ne trouvait pas une femme avec Tillie Howard à proximité, ce serait parce qu'il ne pourrait pas la quitter des yeux, ne pourrait même pas commencer à penser à une autre femme alors qu'il sentait sa présence.

-Je devrais partir, dit-elle.

Et il savait qu'elle avait raison, mais il n'arrivait pas à se résoudre à lui dire adieu. Il avait évité sa compagnie précisément pour cette raison. Et maintenant qu'il devait la renvoyer une fois pour toutes, c'était encore plus difficile qu'il ne l'avait pensé.

-Vous êtes libéré de votre promesse faite à Harry, lui rappela t-elle.

Il secoua la tête, même si elle ne comprendrait jamais à quel point il aurait aimé rompre sa promesse. Il avait promis à Harry qu'il la protègerait.

Elle déglutit.

-Mes parents sont là-bas, dit-elle, faisant signe sur sa gauche derrière elle.

Il hocha la tête et lui prit le bras, la fit pivoter afin qu'ils puissent se rendre vers le Comte et la Comtesse.

Et ils se retrouvèrent face à face avec Lady Neeley.

Chapitre 4

On peut se demander quels évènements vont transpirer ce soir au grand bal des Hargreaves.

Votre dévouée chroniqueuse a eu un meilleur plan pour assister à celui-ci que pour celui de Lady Neeley, comme l'auront certainement fait tous les principaux suspects, à l'exception de Miss Martin, qui a reçu une invitation qui est dû à la discrétion de Lady Neeley elle-même.

Même Monsieur Thompson a répondu par l'affirmative, comme l'ont fait Monsieur Brooks, Madame Featherington et Lord Easterly.

Votre dévouée chroniqueuse peut simplement vous dire : « Que les Jeux commencent ! »

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Mai 1816.

-Monsieur Tompson ! Glapit Lady Neeley. Juste la personne que je recherche.

-Vraiment ? Demanda Tillie surprise, avant de se rappeler qu'elle était plutôt irritée contre Lady Neeley et qu'elle avait décidé d'être poliment glaciale lors de leur prochaine rencontre.

-En effet, répondit-elle sèchement. Je suis furieuse contre la chronique du Whisteldown de ce matin. Cette femme infernale n'obtiendra jamais rien si elle fait les choses à moitié.

-A quelle moitié faites-vous référence ? Demanda Peter.

-Le fait que l'on vous soupçonne d'être un voleur, bien sûr, dit Lady Neeley.

Nous savons tous que vous êtes un chasseur de dot.

Elle jeta un regard manifeste vers Tillie.

-Mais vous n'êtes pas un voleur.

-Lady Neeley ! S'écria Tillie, incapable de croire que même cette femme pouvait être si grossière.

-Et comment, dit Peter, en êtes vous venue à cette conclusion ?

-Je connais votre père, dit Lady Neeley, et il est assez respectable pour moi.

-Et s'il est respectable pour vous, je le suis aussi ? Demanda t-il sèchement.

-Précisément, répondit Lady Neeley en marquant le ton. D'ailleurs, je soupçonne plutôt Easterly. Il est trop hâlé.

-Hâlé ? fit en écho Tillie, en essayant de comprendre en quoi cela pouvait être lié à un vol de rubis.

-Et, ajouta Lady Neeley, plutôt officieusement, il triche aux cartes.

-Lord Easterly m'a toujours semblé être un homme gentil, se sentit obligé de dire Tillie.

Elle n'était pas autorisée à jouer, bien sûr, mais elle avait passé assez de temps dans la société pour savoir que l'accusation de tricherie était une accusation grave. Certains diraient, plus grave qu'une accusation de vol.

Lady Neeley se tourna vers Tillie avec un air condescendant.

-Vous, ma fille, vous êtes trop jeune pour connaître l'histoire.

Tillie pinça les lèvres et se força à ne pas répondre.

-Vous devriez vous assurer d'avoir des preuves avant d'accuser un homme de vol, dit Peter, son dos raide comme un piquet.

-Bah. J'aurai toutes les preuves que j'ai besoin lorsqu'ils trouveront mes bijoux dans ses appartements.

-Lady Neeley, avez-vous fait des recherches dans la salle ? La coupa Tillie, désireuse de changer de conversation.

-Sa salle ?

-Non, la vôtre. Votre salle de réception.

-Bien sûr que je l'ai fait, rétorqua Lady Neeley. Croyez-vous que je sois une imbécile ?

Tillie refusa de le commenter.

-J'ai fait faire des recherches deux fois, indiqua t-elle. Et puis j'ai recherché moi-même une troisième fois, juste pour être sure. Le bracelet n'est pas dans la salle de réception. Je peux le dire pour l'avoir fouiller.

-Je suis certaine que vous avez raison, dit Tillie, essayant d'arrondir les angles.

Ils avaient attiré une foule, et pas moins d'une douzaine de badauds se penchaient impatients d'entendre les échanges entre Lady Neeley et un de ses principaux suspects.

-Mais quoi qu'il en soit…

-Vous feriez mieux de faire attention à vos mots, coupa brusquement Peter.

Tillie haleta, abasourdie par son ton, et puis elle fut soulagée quand elle réalisa qu'il n'était pas dirigé contre elle.

-Je vous demande pardon, déclara Lady Neeley redressant les épaules devant cet affront.

-Je ne connais pas bien Lord Easterly, donc je ne peux pas garantir l'homme, dit Peter, mais je sais que vous n'avez aucune preuve avec laquelle vous pourriez l'accuser. Vous marchez dans des eaux dangereuses, Milady, et vous feriez bien de ne pas salir la réputation d'un gentilhomme. Ou il se peut que vous retrouviez, ajouta t-il puissamment, quand Lady Neeley ouvrit la bouche pour un nouvel argument, votre propre nom traîné dans la même boue.

Lady Neeley haleta, Tillie en resta bouche bée, puis un étrange silence tomba sur la petite foule.

-Ce sera certainement dans le Whistleldown de demain ! Dit finalement quelqu'un.

-Monsieur Thompson, vous vous oubliez, dit Lady Neeley.

-Non, dit Peter sinistrement. C'est la seule chose que je n'oublie jamais.

Il y eut un moment de silence, puis, juste au moment où Tillie était certaine que Lady Neeley allait cracher son venin, elle rit.

Elle rit. Juste là dans la salle de bal, laissant tous les badauds surpris.

-Vous avez du cran, Monsieur Thompson, dit-elle, je dois bien reconnaître cela.

Il hocha gracieusement la tête, ce que Tillie trouva plutôt admirable étant donné les circonstances.

-Je ne change pas mon opinion sur Lord Easterly pour autant, dit-elle. Même s'il n'a pas pris le bracelet, il s'est comporté effroyablement envers ma chère Sophie. Maintenant, dit-elle en changeant de sujet avec une vitesse déconcertante, où est ma dame de compagnie ?

-Elle est ici ? Demanda Tillie.

-Bien sûr qu'elle est ici, dit vivement Lady Neeley. Si elle était restée à la maison, tout le monde aurait pensé qu'elle était une voleuse.

Elle se tourna et braqua un regard perspicace sur Peter.

-Comme vous, je suppose, Monsieur Thompson.

Il ne dit rien, mais il inclina la tête un tant soit peu. Lady Neeley sourit –un étirement plutôt effroyable de ses lèvres- puis se tourna et beugla :

-Miss Martin ! Miss Martin !

Et elle disparut dans un tourbillon de soie rose volant derrière elle, et tout ce que Tillie pouvait penser c'était que la pauvre Miss Martin mériterait sûrement une médaille.

-Vous avez été magnifique ! Dit Tillie à Peter. Je n'ai jamais vu quelqu'un se dresser contre elle comme cela.

-Ce n'était rien, dit-il dans un souffle.

-Absurde, dit-elle. Ce n'était rien de moins…

-Tillie, arrêtez, dit-il, clairement à l'aise avec l'attention soutenue des autres invités.

-Très bien, lui concéda t-elle, mais je n'ai pas eu ma limonade. Voulez-vous m'y accompagner ?

Il ne pouvait pas refuser une demande si directe en face de tant de badauds, et Tillie essaya de ne pas sourire avec délectation, comme il lui prit le bras et la mena à la table des rafraîchissements.

Il avait l'air presque insupportablement beau dans sa tenue de soirée. Elle ne savait pas quand ni pourquoi il avait décidé de renoncer à son uniforme de militaire, mais il avait toujours aussi fière allure et c'était un plaisir enivrant que d'être à son bras.

-J'ai aimé ce que vous avez dit, chuchota t-elle. Vous avez été merveilleux, et Lord Easterly a une dette de gratitude envers vous.

-N'importe qui aurait…

-N'importe qui ne l'aurait pas fait, et vous le savez, le coupa Tillie. Arrêtez d'avoir honte de votre sens de l'honneur. Je trouve cela plutôt attrayant.

Il rougit et il sembla vouloir tirer sur sa cravate. Tillie aurait ri avec plaisir si elle n'avait pas été tout à fait sûre que cela lui aurait provoqué une gêne supplémentaire.

Et elle réalisa –elle pensait que c'était vrai, deux jours auparavant, mais maintenant elle savait- qu'elle l'aimait.

C'était un sentiment étonnant, qui était devenu particulièrement spectaculaire dans son cœur. Quoi qu'elle ait été auparavant, elle était devenue quelqu'un d'autre maintenant. Elle n'existait pas pour lui, et elle n'existait pas à cause de lui, mais de toute façon il était devenu un petit morceau de son âme, et elle savait qu'elle ne serait jamais plus la même.

-Allons dehors, dit-elle d'une façon impulsive, en le tirant vers la porte.

Il résista à son mouvement, tenant toujours son bras en ne cédant pas à la pression de sa main.

-Tillie, vous savez que c'est une mauvaise idée.

-Pour votre réputation ou pour la mienne ? Le taquina t-elle.

-Pour tous les deux, lui répondit-il puissamment, bien que je vous rappelle que je dois recouvrer la mienne.

Et ce serait la leur, pensa étourdiment Tillie, à condition qu'il l'épouse.

Non pas qu'elle voulait le piéger dans un mariage, mais encore, il était impossible de ne pas y penser, de ne pas fantasmer ici au milieu de la salle de bal en pensant qu'elle était debout à côté de lui à l'avant d'une église, tous ses amis derrière elle, l'écoutant tandis qu'elle prononçait ses vœux.

-Personne ne nous verra, dit-elle, en tirant son bras comme elle le put sans attirer l'attention. D'ailleurs, regardez, les invités ont quittés le jardin. Nous serons presque seuls au monde.

Peter suivit son regard vers les portes à la françaises. Effectivement, il ne restait que quelques couples aux alentours, mais suffisamment pour que la réputation de personne ne soit entachée.

-Très bien, dit-il, si vous insistez.

Elle sourit à sa victoire.

-Oh, j'insiste.

L'air de la nuit était frais, mais bienvenu après l'humidité écrasante de la salle de bal. Peter essaya de garder les portes à portée de vue, mais Tillie le tirait dans l'obscurité, et bien qu'il aurait dû rester sur ses positions et à l'endroit où il se trouvait, il constata qu'il ne le pouvait pas.

Elle le dirigea, et il la suivit, tout en sachant que c'était mal, mais il ne pouvait rien y faire.

-Pensez-vous vraiment que quelqu'un ait volé le bracelet ? Demanda Tillie une fois qu'ils furent adossés à la balustrade, regardant les flambeaux du jardin.

-Je ne veux pas parler du bracelet.

-Très bien, dit-elle. Je ne veux pas parler d'Harry.

Il se mit à rire. Il y avait quelque chose dans son ton qui devait être drôle, et elle devait l'avoir entendu aussi, parce qu'elle se mit à rire avec lui.

-N'avons-nous aucun autre sujet sur lequel converser ? Demanda t-elle.

-Le temps ?

Elle eut une expression vague protestation.

-Je sais que vous ne voulez pas discuter de politique ou de religion.

-Tout à fait, dit-elle avec espièglerie. Pas pour le moment, en tout cas.

-Très bien, alors, dit-il. C'est à votre tour de proposer un sujet.

-Très bien, dit-elle. Je suis partante. Parlez-moi de votre femme.

Il s'étouffa sur ce qui devait être le plus gros grain de poussière de la création.

-Ma femme ? Dit-il en écho.

-Celle que vous prétendez chercher, expliqua t-elle. Vous pourriez me dire le genre de femme que vous recherchez, puisque je vais clairement vous aider dans vos recherches.

-Vous allez faire quoi ?

-En effet. Vous m'avez dit que je vous faisais passer pour un chasseur de dot, et nous venons de passer ces trente dernières minutes en compagnie l'un de l'autre, à la vue de plusieurs commères de Londres. Selon vos arguments, je vous ai mis au ban de la société pendant au moins un mois.

Elle haussa les épaules, bien que le mouvement fût caché par la douce étole bleue qu'elle avait glissée fermement autour de ses épaules.

-C'est le moins que je puisse faire.

Il la regarda un long moment, puis perdit son combat intérieur et céda.

-Très bien. Que voulez-vous savoir ?

Elle sourit au plaisir de la victoire.

-Doit-elle être intelligente ?

-Bien sûr.

-Très bonne réponse, Monsieur Thompson.

Il inclina la tête gracieusement, souhaitant être assez fort pour ne pas jouir du moment. Mais il n'y avait aucun espoir pour lui ; il ne pouvait pas lui résister.

Elle tapota son index contre sa joue, comme elle réfléchissait à d'autres questions.

-Doit-elle être compatissante ? Demanda t-elle.

-Je l'espère ainsi.

-Bienveillante envers les animaux et les enfants ?

-Bienveillante envers moi, dit-il en souriant paresseusement. N'est-ce pas tout ce qui compte ?

Elle essaya de prendre une expression maussade et se mit à rire en se penchant un peu plus contre la balustrade. Une étrange léthargie sensuelle vola sur lui, et alla se perdre dans l'instant. Ils pouvaient être présents au plus grand bal de Londres, mais pour le moment, rien n'existait plus que Tillie et ses paroles taquines.

-Vous pouvez trouver, déclara Tillie, en regardant vers le bas de son nez de sa façon la plus condescendante, que si elle est intelligente –et il me semble vous avoir entendu dire que cela faisait parti de vos exigences-Il hocha la tête, lui accordant gracieusement le point.

-et que sa compassion doit vous être exclusive. Mais vous devrez le lui accorder en retour, et tout ce qui va avec.

-Vous pouvez être assuré, murmura t-il, que je serai très gentil avec ma femme.

-Vous le serez ? Murmura t-elle.

Et il se rendit compte qu'elle était proche. Il ne savait pas comment cela était arrivé, si elle s'était rapproché ou si s'était lui, mais la distance entre eux avait été réduite de moitié.

Elle était proche, très proche. Il pouvait voir chaque tache de rousseur sur son nez, capter chaque reflet du flamboiement scintillant de ses cheveux. Les tresses de feu avaient été tirées dans un chignon élégant, mais quelques mèches s'étaient échappées de la coiffure et pendaient autour de son visage.

Ses cheveux étaient bouclés, réalisa t-il. Il ne s'était pas rendu compte de cela auparavant. Il semblait inconcevable qu'il n'ait pas remarqué quelque chose d'aussi fondamental, mais il ne l'avait jamais vu ainsi. Ses cheveux étaient toujours tirés en arrière à la perfection, chaque mèche à sa place. Jusqu'à maintenant. Et il ne pouvait pas s'empêcher de rêver et de penser que d'une façon ou d'une autre ceci lui était destiné.

-A quoi devra t-elle ressembler ?

-Qui ? Demanda t-il distraitement en pensant à ce qui arriverait s'il tirait sur une de ses boucles.

Elle ressemblerait à un tire-bouchon, flexible et doux.

-Votre femme, répondit-elle amusée, sa voix ressemblant à de la musique.

-Je ne suis pas sûr, dit-il. Je ne l'ai pas encore rencontrée.

-Vous ne l'avez jamais rencontrée ?

Il secoua la tête. Il était dépassé par les mots.

-Mais comment la souhaitez-vous ?

Sa voix était douce maintenant et elle toucha sa manche de son index, le fit glisser sur le tissu de se redingote de son coude à son poignet.

-Sûrement que vous avez une image à l'esprit.

-Tillie, dit-il d'une voix rauque, regardant autour de lui pour voir si quelqu'un les regardait.

Il avait ressenti sa caresse à travers le tissu de sa redingote. Il n'y avait personne à sa gauche sur la terrasse, mais cela ne voulait pas dire qu'ils ne seraient pas interrompus.

-Cheveux foncés ? Murmura t-elle. Blonds ?

-Tillie…

-Roux ?

Et puis il ne put en supporter davantage. Il était un héros de la guerre, avait combattu et tué d'innombrables soldats français, avait risqué sa vie plus d'une fois pour tirer un compatriote blessé hors de la ligne de feu, et pourtant il n'était pas capable d'échapper à la voix mélodieuse d'une jeune fille et à ses mots ensorcelants. Il avait été poussé jusqu'à ses propres limites, et n'avait pas trouvé de remparts ou de murs, pas de défense ultime contre son propre désir.

Il l'attira vers lui, puis tout en la maintenant dans ses bras, se déplaça jusqu'à ce qu'ils soient masqués par un pilier.

-Vous ne devriez pas me provoquer, Tillie.

-Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle.

Ne pouvant plus se retenir, ses lèvres trouvèrent les siennes, et il l'embrassa.

Il l'embrassa bien qu'il sache que ce ne serait jamais assez. Il l'embrassa bien qu'il sache qu'il ne pourrait jamais en avoir plus. Et il l'embrassa jusqu'à l'altérer pour les autres hommes, laisser sa marque pour faire en sorte que lorsque son père finirait par la marier à quelqu'un d'autre, elle se souviendrait de ce baiser, et il la hanterait jusqu'à son dernier jour.

Il était cruel et égoïste, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Quelque part, au fond de lui, il savait qu'elle était sienne, et c'était un coup de poignard dans son ventre de savoir que sa sensibilité originelle ne valait rien dans le monde de la haute société.

Elle soupira contre sa bouche, un doux miaulement qui le toucha au plus profond de lui comme une flamme.

-Tillie, Tillie, murmura t-il, en glissant ses mains sur la courbe de ses fesses.

Il prit ses formes en coupe, puis la serra contre lui, étroitement et fermement, la marquant à travers les épais vêtements.

-Peter ! Haleta t-elle.

Mais il la fit taire d'un autre baiser. Elle se tortilla dans ses bras, son corps répondant à son assaut. A chaque mouvement, son corps se frottait, et son désir durcissait, plus chaud, plus intense, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait certain qu'il allait exploser.

Il aurait dû s'arrêter. Il devait s'arrêter. Et pourtant, il ne le pouvait pas.

Quelque part en lui, il savait que cela pouvait être sa seule chance, le seul baiser qu'il garderait à jamais à travers ses lèvres.

Et il n'était pas prêt d'y mettre fin. Pas encore, pas avant qu'il n'en ait eu plus.

Pas avant qu'elle n'en connaisse assez sur ses caresses.

-J'ai besoin de vous, dit-il, de sa voix rauque et exigeante. Ne doutez jamais de cela, Tillie. J'ai besoin de vous comme j'ai besoin de l'eau et de l'air. J'ai besoin de vous plus que tout cela, et…

Les mots lui manquèrent. Il n'y avait pas de mots pour l'égaler. Tout ce qu'il pouvait faire était de regarder, regarder profondément dans ses yeux et frémir quand il aperçut l'écho de son propre désir. Il poussa des petits halètements, puis elle toucha ses lèvres et murmura :

-Qu'avez-vous fait ?

Il sentit ses sourcils se lever à la question.

-De moi, précisa t-elle. Qu'avez-vous fait de moi ?

Il ne pouvait pas répondre. En le faisant, il exprimerait tous ses rêves frustrés.

-Tillie, réussit-il à dire, mais ce fut tout.

-Ne me dites pas que cela n'aurait jamais dû arriver, murmura t-elle.

Il ne le fit pas. Il ne le pouvait pas. Il savait que c'était vrai, mais il ne pouvait pas se résoudre à regretter ce baiser. Il le pourrait plus tard, quand il serait couché dans son lit, brûlant d'un besoin non satisfait, mais pas maintenant, pas quand elle était si proche avec son parfum qui l'enivrait et sa chaleur qui l'attirait.

-Tillie, dit-il encore, car il semblait que ce fut le seul mot qu'il puisse former sur ses lèvres.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais ensuite ils entendirent le bruit de quelqu'un d'autre qui s'approchait, et ils réalisèrent qu'ils n'étaient plus seuls sur la terrasse. Les instincts protecteurs de Peter reprirent le dessus, et il la tira loin derrière le pilier, en appuyant un doigt sur ses lèvres pour la réduire au silence.

C'était Lord Easterly, réalisa t-il, qui conversait à voix basse avec son épouse, qu'il, si Peter avait eu la bonne version de l'histoire, avait abandonné dans des circonstances mystérieuses douze ans auparavant.

Ils étaient trop impliqués dans leur propre conversation, et Peter était optimiste sur le fait qu'ils ne remarqueraient même pas leurs présences.

Il recula en essayant de se fondre plus profondément dans l'ombre, mais alors, il marcha sur le pied de Tillie.

-Aie !

Damnation.

Le Vicomte et la Vicomtesse se retournèrent vivement, élargissant leurs yeux quand ils réalisèrent qu'ils n'étaient pas seuls.

-Bonsoir, dit Peter courageusement, car il ne semblait pas avoir d'autre choix que d'avoir un air arrogant.

-Euh, beau temps, déclara Easterly.

-En effet, répondit Peter, à peu près au même moment que Tillie lâchait gaiement :

-Oh, oui !

-Lady Mathilda, dit la Vicomtesse.

C'était une grande femme blonde, le genre qui regardait toujours élégamment, mais ce soir elle paraissait nerveuse.

-Lady Easterly, rétorqua Tillie. Comment allez-vous ?

-Très bien, merci. Et vous ?

-Très bien, merci. J'avais juste, euh, un peu chaud.

Tillie agita sa main, comme pour indiquer l'air frais de la nuit.

-J'ai pensé qu'un peu d'air frais pourrait me raviver.

-Tout à fait, dit Lady Easterly. Nous avons eu la même idée.

Son mari grogna son assentiment.

-Euh, Easterly, dit Peter, en épargnant aux dames de poursuivre leur inconfortable conversation. Je dois vous avertir de quelque chose.

Easterly inclina la tête en le questionnant.

-Lady Neeley vous a accusé publiquement de vol.

-Quoi ? Exigea Lady Easterly.

-Publiquement ? L'interrogea Lord Easterly, coupant toute exclamation de sa femme.

Peter acquiesça sèchement.

-En termes non équivoques, je le crains.

-Monsieur Thompson vous a défendu, dit Tillie, ses yeux s'embrasant. Il était magnifique.

-Tillie, murmura Peter, essayant de la faire tenir tranquille.

-Merci d'avoir pris ma défense, dit Lord Easterly, après un hochement de tête poli pour Tillie. Je savais qu'elle me soupçonnait. Elle l'a montré très clairement. Mais elle n'avait pas encore été jusqu'à m'accuser publiquement.

-C'est fait maintenant, dit Peter sinistrement.

Près de lui, Tillie hocha la tête.

-Je suis désolée, dit-elle.

Elle se tourna vers Lady Easterly et ajouta :

-Elle est plutôt ignoble.

Lady Easterly acquiesça d'un signe de tête.

-Je n'aurais jamais accepté son invitation si je n'avais pas tellement entendu parler de son chef.

Mais son mari n'était pas clairement intéressé par la renommée du chef.

-Merci pour l'avertissement, dit-il à Peter.

Peter accepta les remerciements par un geste puis il dit :

-Je dois reconduire Lady Mathilda à la réception.

-Peut-être que ma femme serait une meilleure escorte, dit Lord Easterly, et Peter réalisa qu'il lui rendait sa faveur.

Lord Easterly ne mentionnera jamais qu'il avait trouvé Peter et Tillie tout seuls, et en outre, la réputation irréprochable de Lady Easterly ferait en sorte que Tillie ne fusse pas l'objet de ragots calomnieux.

-Vous êtes plus que bon, Milord, dit Peter en tirant doucement sur le bras de Tillie et en la dirigeant vers Lady Easterly.

-Je vous verrai demain, déclara t-il à Tillie.

-Vous viendrez ? Demanda t-elle, et il pouvait voir dans ses yeux qu'elle n'était pas farouche.

-Oui, dit-il, et à sa grande surprise, il se rendit compte que c'est ce qu'il voulait dire.

Chapitre 5

Comme il n'y a rien de nouveau à signaler dans le mystère du bracelet disparu, Votre dévouée chroniqueuse doit se contenter des sujets ordinaires, à savoir les marottes quotidiennes de la haute société, la façon dont ils procèdent dans leur quête de la richesse, du prestige et du conjoint parfait.

Le principal parmi les sujets de votre dévouée chroniqueuse est Monsieur Peter Thompson, qui, comme toute personne ayant un œil avisé l'aura

noté, courtise assidûment Lady Mathilda Howard, fille unique du Comte de Canby, depuis plus d'une semaine.

Le duo fut assez indissociable au grand bal des Hargreaves, et depuis, Monsieur Thompson a été aperçu devant la maison des Canbys presque chaque matin.

Ces activités ne peuvent qu'attirer l'attention. Monsieur Thompson étant connu pour être un chasseur de dot, bien qu'il faille le noter à son crédit, jusqu'à Lady Mathilda, ses aspirations pécuniaires avaient été plutôt modeste, et selon les normes de la société, indignes de tout reproche.

La fortune de Lady Mathilda, cependant, étant importante, il y a longtemps que la société à admis qu'elle n'épouserait pas moins d'un Comte. En effet, votre dévoué chroniqueuse a su de la plus haute autorité que le livre de paris du White la destinait au Duc de Ashbourne, qui comme chacun le sait, est le dernier Duc éligible restant de la Grande-Bretagne.

Pauvre Monsieur Thompson.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

10 Juin 1816.

Pauvre Monsieur Thompson, en effet.

Peter avait passé la dernière semaine en alternant entre la misère et le bonheur, son humeur dépendant entièrement du fait qu'il avait pu oublier que Tillie était une des femmes les plus riches de Grande-Bretagne et pour être tout à fait franc, lui ne l'était pas.

Ses parents voudraient certainement connaître ses intentions vis-à-vis d'elle. Il s'était rendu à la maison des Canbys presque chaque jour depuis le bal des Hargreaves, et aucuns n'avaient cherché à le dissuader, mais ils avaient aussi entendu parler de son amitié avec Harry.

Les Canbys ne se détourneraient jamais d'un ami de leur fils, et Lady Canby, en particulier semblait apprécier sa présence. Elle aimait lui parler d'Harry, entendre les histoires de ses derniers jours, surtout quand Peter lui avait dit comment Harry s'amusait à faire rire tout le monde, tout en étant entouré par les pires déchéances de la guerre.

En fait, Peter était tout à fait certain que Lady Canby aimait tellement entendre parler d'Harry qu'elle permettait qu'il courre désespérément après Tillie, même s'il était, bien que se soit clairement évident, l'une des perspectives les plus inconcevable pour le mariage.

Finalement, un jour viendrait où les Canbys s'assoiraient et auraient une petite discussion avec Peter, ils lui diraient alors dans des termes sans équivoques, que bien qu'il soit un admirable et honnête homme, et qu'il ait été certainement un bon ami pour leur fils, c'était tout autre chose que de faire un mariage avec leur fille.

Mais ce temps n'était pas encore arrivé, et Peter avait décidé de tirer le meilleur de la situation et de profiter de tous les moments consentis. A cette fin, lui et Tillie s'étaient donné rendez-vous ce matin à Hyde Park.

Ils étaient tous deux de fervents cavaliers, et s'était la première journée qui s'annonçait ensoleillée depuis plus d'une semaine, ils ne purent résister à une sortie.

Le sentiment semblait être partagé par le reste de la haute société. Le parc était rempli de cavaliers qui trottaient sur leur monture pour éviter les enchevêtrements et comme Peter attendait patiemment Tillie près de la Serpentine, il regardait paresseusement la foule en se demandant s'il y avait d'autres imbéciles de leur rang qui se languissaient d'amour.

Peut-être. Mais probablement personne qui se languissait autant d'amour –

tout aussi stupidement- que lui.

-Monsieur Thompson ! Monsieur Thompson !

Il sourit à la voix de Tillie. Elle avait toujours pris soin de ne jamais lui adresser la parole par son prénom en public, mais lorsqu'ils étaient seuls, et surtout lorsqu'il lui volait un baiser, il était toujours Peter.

Il n'avait jamais pensé au choix de ses parents pour son prénom, mais depuis que Tillie l'avait prononcé dans le feu de la passion, il en était venu à adorer le son de celui-ci, et il avait décidé que Peter était un très bon choix, en effet.

Il fut surpris de voir que Tillie était à pied, se déplaçant le long du chemin avec deux serviteurs, un homme et une femme la suivaient. Peter mit aussitôt pied à terre.

-Lady Mathilda, dit-il avec un signe de tête formel.

Il y avait un grand nombre de personnes à proximité, et il était difficile de dire qui était à portée de voix. Et tous savaient, que la misérable Lady Whistledown pouvait se cacher derrière un arbre.

Tillie grimaça.

-Ma jument favorite s'est fait une entorse, expliqua t-elle, je ne voulais pas la sortir. Est-ce que cela vous dérange si nous marchons ? J'ai amené mon palefrenier pour qu'il s'occupe de votre cheval.

Peter lui remit les rênes pendant que Tillie lui assurait :

-Jean est très bon avec les chevaux. Rosco sera plus en sécurité avec lui. Et d'ailleurs, ajouta t-elle dans un murmure, une fois qu'ils furent à quelques mètres des serviteurs, lui et ma femme de chambre s'apprécient. J'espère qu'ils seront facilement distraits.

Peter se tourna vers elle avec un sourire.

-Mathilda Howard, l'avez-vous planifié ?

Elle recula, comme si elle était offensée, mais ses lèvres tressautèrent.

-Je ne songerais jamais à mentir sur la blessure de ma jument.

Il gloussa.

-Elle a vraiment une entorse, déclara Tillie.

-Très bien, dit-il.

-Je vous assure, protesta t-elle. Vraiment. J'ai simplement décidé de profiter de la situation. Vous n'auriez pas voulu que j'annule notre sortie, n'est-ce pas ?

Elle regarda par-dessus son épaule, sa femme de chambre et son palefrenier étaient à quelques mètres, debout l'un à côté de l'autre près d'un petit amas d'arbres, bavardant joyeusement.

-Je ne pense pas qu'ils remarqueront si nous disparaissons, dit Tillie, à condition de ne pas nous éloigner.

Peter plissa le front.

-Il y a disparaître et disparaître. Si nous sommes hors de leur vue, cela a-t-il vraiment de l'importance à quelle distance nous nous aventurons ?

-Bien sûr, lui répondit Tillie. C'est le principe de la question. Je ne veux pas leurs créer d'ennuis, après tout, alors qu'ils envisagent de fermer gentiment les yeux.

-Très bien, dit Peter, en décidant qu'il y avait peu d'intérêt à suivre sa logique.

Cet arbre fera t-il l'affaire ?

Il indiqua un grand orme, à mi-chemin entre Rotten row et le chemin pour accéder à la Serpentine.

-Juste entre les deux rues principales ? Dit-elle, plissant son nez. C'est une effrayante idée. Allons là-bas, de l'autre côté de la Serpentine.

Et c'est ainsi qu'ils se promenèrent, juste un peu hors de la vue des serviteurs de Tillie, mais beaucoup, au soulagement et à l'inquiétude simultanés de Peter, hors de la vue de tous les autres.

Ils marchèrent pendant plusieurs minutes dans le silence et ensuite Tillie dit sur un ton plutôt informel :

-J'ai entendu des rumeurs sur vous ce matin.

-Pas quelque chose que vous avez lu dans le Whistledown, j'espère.

-Non, dit-elle pensivement, on m'en a parlé ce matin. Par un autre de mes prétendants. Et puis, il ne s'est pas étendu sur sa révélation, ajouta t-elle, puisque vous ne m'avez pas rendu visite.

-Je peux difficilement vous rendre visite tous les jours, dit-il. Cela se remarquerait, et d'ailleurs, nous avions pris des dispositions pour nous rencontrer cet après midi.

-Vos visites à mon docile ont déjà été remarquées. Je ne pense pas que cela attirerait plus l'attention.

Il se sentit sourire, un lent sourire paresseux qui le réchauffait de l'intérieur.

-Pourquoi, Tillie Howard êtes-vous jalouse ?

-Non, je ne le suis pas, lui rétorqua t-elle. Mais vous, l'êtes-vous ?

-Devrais-je l'être ?

-Non, admit-elle, mais pendant que nous sommes sur le sujet, pourquoi devrais-je être jalouse ?

-Je vous assure que je n'ai aucun indice. J'ai passé la matinée au Tattersall, à contempler des chevaux que je ne peux pas me permettre d'avoir.

-Cela semble plutôt frustrant, comment-elle, et vous ne voulez pas savoir quelle rumeur j'ai entendue ?

-Pas tellement, dit-il d'une voix traînante, étant donné que j'ai des soupçons sur ce que vous allez dire sur moi.

Elle grimaça à sa réponse, et dit :

-Je ne prête pas attention aux commérages… pas beaucoup, mais j'ai entendu dire que vous avez mené une existence un peu sauvage lorsque vous êtes revenu en Angleterre l'année dernière.

-Et qui vous a dit cela ?

-Oh, personne en particulier, dit-elle, mais là n'est pas la question…

-On peut se poser de nombreuses questions, murmura t-il.

-Comment est-il possible, poursuit-elle, ignorant ses grognements, que je n'ai jamais entendu parler de cette débauche ?

-Probablement, dit-il, plutôt pincé, parce vous ne devez pas entendre ces ragots.

-Cela devient plus intéressant à chaque seconde.

-Non au contraire, cela devient moins intéressant à chaque seconde, déclara t-il, sur un ton destiné à apaiser la discussion. C'est pour cette raison que j'ai décidé de changer de sujet.

-Vous donnez l'impression que le sujet est largement excitant, dit-elle avec un sourire.

-Il ne l'est pas.

-Qu'est-il arrivé, demanda Tillie, lui prouvant une fois pour toute que toutes tentatives qu'il avait faites pour l'effrayer étaient réduites à néant.

Il cessa de marcher, incapable de penser clairement et de se déplacer en même temps. On aurait pu penser qu'il en aurait maîtrisé l'art sur les champs de bataille, mais non, cela ne semblait pas être évident. Pas ici, à Hyde Park, de toute façon.

Et pas avec Tillie.

C'était drôle –il avait pu oublier Harry pendant une grande partie de la semaine écoulée. Il y avait eu des conversations avec Lady Canby, bien sûr, et la douleur indéniable qu'il ressentait à chaque fois qu'il voyait un soldat en uniforme, à chaque fois qu'il reconnaissait l'ombre creuse dans leurs yeux. La même ombre qu'il avait vu tant de fois dans le miroir.

Mais quand il était avec Tillie –c'était étrange, parce qu'elle était la sœur d'Harry, et lui ressemblait de tant de façons- mais quand il était avec elle, Harry disparaissait. Il ne l'oubliait pas exactement, mais il disparaissait tout simplement, ne s'accrochant plus à lui comme un spectre coupable, lui rappelant que lui était vivant et qu'Harry ne serait plus et ce serait ainsi pour le reste de sa vie.

Mais avant qu'il ne rencontre Tillie…

-Lorsque je suis rentré en Angleterre, lui dit-il de sa voix douce et lente, ce n'était pas longtemps après la mort d'Harry. C'était peu de temps après la mort de beaucoup d'hommes, ajouta t-il caustique, mais celle d'Harry est celle que j'ai ressenti plus profondément.

Elle hocha la tête, et il essaya de ne pas remarquer que ses yeux scintillaient.

-Je ne suis pas vraiment sûr de ce qui s'est passé, poursuivit-il. Je ne pense pas que je l'avais prévu, mais il semblait tellement fortuit que je sois vivant et que lui ne l'était pas alors ensuite une nuit je suis sorti avec quelque amis et soudainement je me suis senti comme si je devais vivre pour deux.

Il s'était fourvoyé pendant des mois. Peut-être un peu plus. Il ne se rappelait pas bien ; il avait été ivre le plus souvent. Il avait joué de l'argent qu'il n'avait pas et c'était seulement grâce à une chance inouïe qu'il n'avait pas été envoyé à l'hospice des pauvres.

Et il avait eu des femmes. Pas autant qu'il aurait pu en avoir, mais plus qu'il aurait dû en posséder et maintenant, comme il regardait Tillie, la femme qu'il était persuadé d'adorer jusqu'au jour de sa mort, il se sentait grossier et impur, et plutôt comme s'il s'était moqué de quelque chose qui aurait dû être précieux et divin.

-Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Demanda Tillie.

-Je ne sais pas, dit-il avec un haussement d'épaules.

Et il ne le savait pas. Il avait été dans un tripot une nuit et, dans un rare moment de sobriété, il avait compris que toute cette «vie » ne le rendait pas heureux. Il ne vivait pas pour Harry. Il ne vivait même pas pour lui-même. Il évitait simplement son avenir, repoussant par n'importe quels motifs le fait de prendre une décision et d'avancer.

Il s'en était sorti cette nuit là et n'avait jamais regardé en arrière. Et il s'était rendu compte qu'il avait été un peu plus circonspect dans sa dissolution qu'il ne s'en était rendu compte, parce que jusqu'à présent, personne n'avait soulevé la question. Même pas Lady Whistledown.

-Je me sentais de la même façon, dit-elle doucement ses yeux maintenant une légère distance, comme si elle était ailleurs, à un autre moment.

-Que voulez-vous dire ?

Elle haussa les épaules.

-Eh bien, je ne me suis pas mise à boire et à jouer, bien sûr, mais après que nous ayons été avisés de…

Elle s'arrêta, se racla la gorge, et détourna le regard, avant de poursuivre.

-Quelqu'un est venu nous voir à la maison, le saviez-vous ?

Peter hocha la tête, même s'il n'avait pas été au courant de cette information.

Mais Harry était le fils d'une des familles les plus nobles d'Angleterre. Il allait de soi que l'armée devait informer sa famille de son décès avec un messager personnel.

-C'était presque comme si je feignais de croire qu'il était encore avec moi, dit Tillie. Je suppose que je le faisais, en réalité. Tout ce que je voyais, tout ce que je faisais, je pensais en moi-même –qu'est-ce que Harry penserait ? Ou- oh, oui, Harry aimait beaucoup ce pudding. Il en aurait mangé une double portion et ne m'aurait rien laissé.

-Et vous en avez mangé plus ou moins ?

Elle cligna des yeux.

-Je vous demande pardon ?

-Du pudding, expliqua Peter. Quand vous avez réalisé qu'Harry aurait pris votre part, avez-vous mangé votre part ou l'avez-vous laissé ?

-Oh.

Elle s'arrêta et y repensa.

-Laissé, je pense. Après quelques bouchées. Il ne semblait pas juste que je puisse profiter d'autant de choses.

Subitement, il lui prit la main.

-Marchons un peu, dit-il, sa voix étrangement insistante.

Tillie sourit à son urgence et accéléra le rythme pour le suivre. Il marcha avec des longues enjambées et elle se retrouva presque à courir pour le suivre.

-Où allons-nous ?

-N'importe où.

-N'importe où ? Demanda t-elle perplexe. Dans Hyde Park ?

-N'importe où sauf ici, précisa t-il, avec huit cents personnes environ.

-Huit cents ?

Elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

-Je n'en vois que quatre.

- Une centaine, peut-être ?

-Non, seulement quatre.

Il s'arrêta, braqua son regard sur elle avec une expression vaguement paternel.

-Oh, très bien, concéda t-elle, peut-être huit, si vous êtes prêt à compter le chien de lady Bridgerton.

-Seriez-vous partante pour une course à pied ?

-Avec vous ? Demanda t-elle, ses yeux s'élargissant de surprise.

Il agissait de plus en plus étrangement. Mais ce n'était pas inquiétant, juste amusant, vraiment.

-Je vais vous donner de l'avance.

-Pour compenser le fait que mes jambes soient plus courtes ?

-Non, pour votre faible constitution, dit-il provocant.

Et cela fonctionna.

-Maintenant, ce sont des affabulations.

-Croyez-vous ?

-J'en suis sûr.

Il s'appuya contre un arbre, croisant ses bras d'une manière condescendante.

-Vous devez me le prouver.

-Devant huit cents spectateurs ?

Il plissa le front.

-Je n'en vois que quatre. Cinq avec le chien.

-Pour un homme qui n'aime pas attirer l'attention, vous êtes plutôt entreprenant pour le moment.

-Absurde. Tout le monde est plus qu'occupé par ses propres affaires. Et en plus, ils profitent tous du soleil pour y faire attention.

Tillie regarda autour d'eux. Il marquait un point. Les autres personnes dans le parc –et ils étaient considérablement plus de huit, bien que n'étant pas la centaine qu'il avait déploré- riaient et plaisantaient et, dans l'ensemble, agissaient de façon inconvenante.

C'était le soleil, réalisa t-elle. Ce ne pouvait être que cela. Le ciel était resté couvert pendant tellement longtemps, que cela avait paru comme des années, mais aujourd'hui le ciel était parfaitement bleu, et avec un soleil si intense que chaque feuille sur chaque arbre semblait plus vive, chaque fleur semblait colorée d'une nuance plus éclatante.

S'il y avait des règles à suivre -et Tillie était sûr qu'il y en avait, elles lui avaient été inculquées depuis sa naissance- alors toute la haute société semblait les avoir oublié cette après-midi, au moins celles qui régissaient les comportements guindés un jour d'ensoleillement.

-Très bien, dit-elle courageusement. J'accepte votre défi. Jusqu'ou devrons-nous courir ?

Peter désigna un groupe de grands arbres plus loin.

-Cet arbre là.

-Le plus proche ou le plus éloigné ?

-Celui du milieu, dit-il, juste pour être contrariant.

-Et combien de longueur d'avance puis-je obtenir ?

-Cinq secondes.

-Vous décompterez les secondes sur votre montre ou vous allez compter dans votre tête ?

-Gloire à la sagesse d'une femme, vous êtes un peu trop méticuleuse.

-J'ai grandi avec deux frères, dit-elle avec un regard hautain. J'étais obligée de l'être.

-Je compterai dans ma tête, dit-il. Je n'ai pas de montre sur moi.

Elle ouvrit la bouche, mais avant qu'elle ne puisse dire quelque chose, il intervint :

-Lentement, je compterai lentement dans ma tête. J'ai un frère, aussi, vous savez.

-Je sais, et il ne vous a jamais laissé gagner ?

-Par même une seule fois.

Ses yeux se plissèrent.

-Allez-vous me laisser gagner ?

Il sourit, lentement, comme un chat.

-Peut-être.

-Peut-être ?

-Cela dépend.

-De quoi ?

-De ce que j'aurai en échange si je perds.

-N'est-ce pas ce qu'est censé recevoir le gagnant ?

-Pas si on falsifie la course.

Elle haleta avec indignation, puis répliqua :

-Vous n'aurez pas à falsifier quoi que ce soit, Peter Thompson. Je vous verrai sur la ligne d'arrivée.

Puis, avant qu'il ne puisse faire un geste, elle se retourna, et fila à toute allure à travers la pelouse avec un abandon qui la hanterait sûrement le lendemain, quand toutes les amies de sa mère viendraient prendre leur dose quotidienne de thé et de ragots.

Mais cela n'avait pas d'importance pour le moment, avec le soleil qui brillait sur son visage et l'homme de ses rêves qui la talonnait, Tillie Howard n'avait pas envie de s'en soucier.

Elle était rapide, elle avait toujours été rapide, et elle riait en courant, une de ses mains absorbant toute son énergie, l'autre tenant sa jupe à quelques pouces au-dessus de l'herbe. Elle pouvait entendre Peter derrière elle, riant comme ses pas se rapprochaient des siens.

Elle allait gagner, elle en était tout à fait certaine. Elle allait soit gagner d'une façon juste et honnête, ou il serait renversé pendant la course et la tiendrait responsable pour l'éternité, mais elle ne voulait pas trop s'en soucier.

Une victoire était une victoire, et pour le moment Tillie se sentait invincible.

-Attrapez-moi si vous le pouvez ! Le railla t-elle, en regardant par-dessus son épaule pour mesurer les progrès de Peter. Vous ne pourrez jamais… oomph !

Son souffle s'échappa de son corps avec une vitesse étonnante, et avant que Tillie ne puisse émettre un autre bruit, elle se retrouva étendue sur l'herbe, empêtré avec –Dieu merci !- une autre jeune fille.

-Charlotte ! Haleta t-elle, tout en reconnaissant son amie Charlotte Birling. Je suis tellement désolée !

-Que faisiez-vous ? Exigea Charlotte, redressant son chapeau, qui était de guingois.

-Une course à pied, en fait, marmonna Tillie. Ne le dites pas à ma mère.

-Je n'aurai pas à le faire, répondit Charlotte, si vous pensez qu'elle n'entendra pas parler de ce…

-Je sais, je sais, dit Tillie dans un soupir. J'espère qu'elle pensera que ma folie a été causée par le soleil.

-Ou par l'éblouissement du soleil ? Vint une voix masculine.

Tillie leva les yeux et vit un grand homme aux cheveux couleur de sable, qu'elle ne connaissait pas. Elle regarda Charlotte, qui fit rapidement les présentations.

-Lady Mathilda, dit Charlotte, qui se remit sur ses pieds avec l'aide de l'étranger, voici Earl Matson.

Tillie murmura des salutations au moment où Peter s'arrêta en dérapant à côté d'elle.

-Tillie, vous allez bien ? Exigea t-il.

-Je vais bien. Ma robe est certainement ruinée, mais moi je n'ai pas trop de dégâts.

Elle accepta sa main et se leva.

-Connaissez-vous Miss Birling ?

Peter secoua la tête de dénégation, et Tillie fit les présentations. Mais au moment où elle se tourna pour lui présenter Earl, il hocha la tête et dit :

-Matson.

-Vous vous connaissez déjà ? Interrogea Tillie.

-De l'armée, lui expliqua Matson.

-Oh !

Les yeux de Tillie s'élargir.

-Avez-vous connu mon frère ? Harry Howard ?

-C'était un brave garçon, dit Matson. Nous l'aimions tous beaucoup.

-Oui, dit Tillie, tout le monde aimait Harry. Il était tout à fait spécial à sa façon.

Matson hocha la tête en acquiesçant.

-Je suis vraiment désolé pour votre perte.

-Comme nous le sommes tous. Je vous remercie pour vos respects.

-Etiez-vous dans le même régiment ? Demanda Charlotte en regardant Peter.

-Oui, nous l'étions, dit Matson, bien que Thompson ait eu la chance d'y rester jusqu'à la fin des combats.

-Vous n'avez pas été à Waterloo ? Demanda Tillie.

-Non, j'ai été rappelé chez moi pour des raisons familiales.

-Je suis tellement désolée, murmura Tillie.

-En parlant de Waterloo, dit Charlotte, avez-vous l'intention d'aller à la reconstitution de la semaine prochaine ? Lord Matson venait juste de se plaindre qu'il avait manqué les meilleurs divertissements.

-Je pourrai difficilement appeler cela un divertissement, murmura Peter.

-Très bien, déclara vivement Tillie, désireuse d'éviter un affrontement.

Elle savait que Peter méprisait les commémorations sur la guerre, et elle pensait qu'il aurait du mal à rester poli avec quelqu'un qui était réellement désolé d'avoir manqué des scènes de mort et de destructions.

-La reconstitution de Prinny ! Je l'avais complètement oublié. Cela se passe à Vauxhall, n'est-ce pas ?

-Pendant une semaine à partir d'aujourd'hui, confirma Charlotte. C'est la date d'anniversaire de Waterloo. J'ai entendu dire que Prinny est surexcité. Il paraît qu'il y aura des feux d'artifice.

-Parce que nous voulons que ceci soit une représentation exacte de la guerre, grogna Peter.

-Ou précisément l'idée de Prinny, de toute façon, déclara Matson, son ton sensiblement refroidi.

-C'est peut-être censé imiter les tirs, déclara rapidement Tillie. Voulez-vous y aller, Monsieur Thompson ? J'apprécierai votre escorte.

Il fit une pause pendant un instant, et elle savait qu'il n'avait absolument pas envie d'y assister. Mais cependant, elle ne put réprimer son égoïsme et elle dit :

-S'il vous plaît. Je veux voir ce que Harry a vu.

-Harry n'a pas fait…

Il s'arrêta et toussa.

-Vous ne verrez pas ce que Harry a vu.

-Je sais mais tout de même, c'est ce qui s'en rapproche le plus. S'il vous plaît, dites que vous allez m'accompagner.

Ses lèvres se serrèrent, mais il dit :

-Très bien.

Elle rayonnait.

-Je vous remercie. C'est très gentil de votre part, d'autant plus que…

Elle se tut. Elle n'avait pas besoin d'informer Charlotte et le Comte que Peter ne voulait pas y assister. Ils le déduiraient sans son aide, mais Tillie n'avait pas besoin de rentrer dans les détails.

-Eh bien, nous devons partir, dit Charlotte, euh, avant que quiconque…

-Nous devons rejoindre le chemin, déclara doucement le Comte.

-Je suis terriblement désolée pour la course à pied, dit Tillie en tendant la main et en serrant celle de Charlotte dans la sienne.

-De rien, répondit Charlotte, lui rendant son geste. Faites comme-ci j'étais la ligne d'arrivée et que vous aviez gagné.

-Une excellente idée. J'aurai dû y penser moi-même.

-Je savais que vous trouveriez un moyen pour gagner, murmura Peter une fois que Charlotte et le Comte se furent éloignés.

-Est-ce que vous en avez jamais douté ? Le taquina Tillie.

Il secoua lentement la tête, ses yeux ne quittant jamais son visage. Il l'observait avec une étrange intensité et elle se rendit soudainement compte que son cœur battait un peu trop vite et sa peau la picotait et…

-Qu'est-ce qu'il y a ? Demanda t-elle, parce que si elle ne parlait pas, elle était certaine qu'elle oublierait de respirer.

Quelque chose avait changé depuis la minute d'avant, quelque chose avait changé dans Peter et elle avait le sentiment que quoique ce fut, cela allait changer se vie aussi.

-Je dois vous poser une question, dit-il.

Son cœur explosa. Oh, oui, oui, oui ! Ce ne pouvait être qu'une chose. La semaine entière les avait mené jusqu'à cela et Tillie savait que ses sentiments pour cet homme n'étaient pas unilatéraux.

Elle hocha la tête vers lui, sachant que son cœur se reflétait dans ses yeux.

-Je…

Il s'arrêta et se racla la gorge.

-Vous devez savoir que je tiens beaucoup de vous.

Elle inclina la tête.

-Je l'espérais, murmura t-elle.

-Et je crois que vous me rendez mes sentiments ? Dit-il comme une question, laquelle la toucha absurdement.

Alors, elle hocha la tête à nouveau, puis elle jeta toute prudence au vent et ajouta :

-Beaucoup.

-Mais vous devez savoir qu'un mariage entre nous deux n'est pas ce à quoi votre famille, ou bien, tout la société pourraient s'attendre.

-Non, dit-elle prudemment, pas certaine de ce qu'il avait en tête en disant cela.

Mais je ne vois pas…

-S'il vous plaît, dit-il, lui coupant la parole, permettez-moi de terminer.

Elle resta silencieuse, mais elle ne se sentait pas bien et son humeur, qui avait filé vers les étoiles, redescendit brutalement sur terre.

-Je veux que vous m'attendiez, dit-il.

Elle cligna des yeux, ne sachant pas comment l'interpréter.

-Que voulez-vous dire ?

-Je veux vous épouser, Tillie, dit-il de sa voix insupportablement solennelle.

Mais je ne peux pas. Pas pour le moment.

-Quand ? Murmura t-elle, en espérant que se soit dans deux semaines, ou dans deux mois, voire dans deux ans.

N'importe quoi, pourvu qu'il lui donne une date.

Mais tout ce qu'il put dire fut :

-Je ne sais pas.

Et tout ce qu'elle put faire c'est de le dévisager et de se demander pourquoi. Et de se demander quand. Et de se demander… et de se demander… et…

-Tillie ?

Elle secoua la tête.

-Tillie, je…

-Non, je ne peux pas.

-Vous ne pouvez pas… quoi ?

-Je ne sais pas.

Sa voix était désespérée, et blessée, et entailla Peter comme un couteau. Il aurait pu dire qu'elle ne comprenait pas ce qu'il lui demandait. Et la vérité était, qu'il n'était pas certain non plus.

Il n'avait jamais eu l'intention de lui dire tout cela mais simplement de faire une promenade dans le parc, d'être simplement un autre de ses

prétendant qui composait la cour futile de Tillie Howard. Le mariage avait été la dernière chose à son esprit.

Mais quelque chose était arrivé, il ne savait pas quoi. Il l'avait regardé et elle avait souri, ou peut-être qu'elle n'avait pas souri, ou peut-être qu'elle avait juste bougé les lèvres d'une façon ensorcelante. Et ensuite ce fut comme s'il avait été transpercé par Cupidon et d'une façon ou d'une autre il fallait qu'il lui demande, qu'il lui dise ces mots éclatants et quelques peu audacieux, qui étaient enfouis au plus profond de son âme. Et il n'avait pas pu s'arrêter, bien qu'il sache qu'il avait tort.

Mais peut-être que tout n'était pas perdu. Peut-être pas tout à fait. Il y avait qu'une seule façon pour rendre cela possible. Il suffisait qu'il lui fasse comprendre…

-J'ai besoin de temps pour m'établir, essaya t-il de lui expliquer, je n'ai pas grand-chose pour le moment, presque rien, vraiment, mais une fois que j'aurai vendu ma charge, j'aurai une petite somme à investir.

-Qu'est-ce que vous racontez ? Demanda t-elle.

-J'ai besoin que vous attendiez quelques années. Donnez-moi un peu de temps pour acquérir une fortune sécurisante avant que nous nous mariions.

-Pourquoi le ferais-je ? Demanda t-elle.

Son cœur cogna dans sa poitrine.

-Parce que vous avez des sentiments pour moi.

Elle ne dit rien ; il ne respira plus.

-Vous en avez ? Chuchota t-il.

-Bien sûr que j'en ai. Je viens exactement de vous le dire.

Sa tête trembla légèrement, comme si elle essayait de ranimer ses pensées, les forcer à se fondre dans quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

-Pourquoi devrais-je attendre ? Pourquoi ne pourrions-nous pas nous marier maintenant ?

Pendant un moment, Peter ne fit rien que la regarder.

Elle ne savait pas. Comment pouvait-elle ne pas savoir ? Il avait passé tout ce temps dans un état d'agonie et elle n'y avait même pas songé.

-Je ne peux pas subvenir à vos besoins, dit-il. Vous devez bien savoir cela.

-Ne soyez pas bête, dit-elle avec un sourire soulagé. Il y a ma dot, et…

-Je ne veux pas vivre de votre dot, dit-il furieux.

-Pourquoi pas ?

-Parce que j'ai une certaine fierté, dit-il sèchement.

-Mais vous êtes venu à Londres pour faire un mariage d'argent, protesta t-elle.

C'est ce que vous m'avez dit exactement.

Sa mâchoire se serra dans une ligne décidée.

-Je ne veux pas me marier avec vous pour de l'argent.

-Mais vous ne le ferez pas pour de l'argent, dit-elle doucement. Le voulez-vous ?

-Bien sûr que non. Tillie, vous savez combien je tiens à vous…

Sa voix devint plus nette.

-Alors ne me demandez pas d'attendre.

-Vous méritez d'un homme ce que je ne peux vous offrir.

-Permettez-moi d'en juger par moi-même, siffla t-elle, et il comprit qu'elle était en colère.

Pas ennuyée, pas irritée, mais bel et bien en colère.

Mais elle était naïve aussi. Naïve comme quelqu'un qui n'avait jamais été confrontée à des difficultés. Elle ne connaissait rien à part l'admiration complète de la haute société. Elle avait été choyée et adorée, admirée et aimée, et elle ne pouvait même pas concevoir un monde dans lequel les gens chuchotaient derrière son dos ou la regarderait de haut.

Et certainement que ses parents ne lui avaient jamais rien refusés. Mais il lui refuserait cela, et plus précisément, ils le refuseraient lui. Peter était tout à fait certain de cela. Il n'y avait aucun moyen pour qu'ils lui permettent de se marier avec lui, non pas avec le peu de fortune qu'il avait en sa possession.

-Eh bien, dit-elle enfin, le silence entre eux s'étant éternisé depuis trop longtemps, si vous n'acceptez pas ma dot, alors ainsi soit-il. Je n'en ai pas besoin non plus.

-Oh, vous n'en avez pas besoin ? Demanda t-il.

Il n'avait pas voulu se moquer d'elle, mais les mots étaient sortis d'une manière vaguement moqueuse.

-Non, rétorqua t-elle, je n'en ai pas besoin. Je préfère être pauvre et heureuse que riche et malheureuse.

-Tillie, vous avez toujours été riche et heureuse, donc je doute que vous compreniez ce que pourrait être d'être pauvre…

-Ne me traitez pas avec condescendance, l'avertit-elle. Vous pouvez me refuser et vous pouvez me rejeter, mais ne vous avisez pas de me traiter avec condescendance.

- Je ne pourrais jamais vous demander de vivre de mes revenus, dit-il, en découpant chaque syllabe. Je romprais ma promesse faite à Harry, en vous obligeant à vivre dans la pauvreté.

Elle haleta.

-Est-ce tout ce dont-il s'agit. Harry ?

-Que diable est-ce que vous…

-Est-ce que c'est de-là que vient le problème ? Une stupide promesse faite sur le lit de mort de mon frère ?

-Tillie, ne…

-Non, maintenant vous allez m'écouter.

Ses yeux flamboyaient, et ses épaules tremblaient, et il l'aurait trouvé magnifique si son cœur n'avait pas été sur le point de se briser.

-Ne venez plus jamais me dire que vous ressentez quelque chose pour moi, déclara Tillie. Si vous le faites, c'est que vous aurez commencé à comprendre ces émotions, alors vous vous soucierez davantage de mes sentiments que ceux d'Harry. Il est mort, Peter. Mort.

-Je le sais mieux que quiconque, dit-il d'une voix basse.

-Je pense que vous ne savez même pas qui je suis, dit-elle, tout son corps tremblant d'émotion. Je suis juste la sœur d'Harry. La sœur un peu idiote dont Harry vous a fait promettre de vous occuper.

-Tillie…

-Non, dit-elle avec force. Ne dites pas mon nom. Ne parlez même plus de moi jusqu'à ce que vous sachiez qui je suis.

Il ouvrit la bouche, mais ses lèvres ne prononcèrent pas un son.

Pendant un instant, ils se regardèrent fixement dans un silence effroyablement silencieux. Ils ne firent aucun geste, en espérant peut-être que tout cela était une erreur, que s'ils restaient comme cela une minute de plus, les malentendus se dissiperaient, et qu'ils se quitteraient comme ils étaient auparavant.

Mais rien ne se produisit, bien sûr, et alors que Peter se tenait là, sans voix et impuissant, Tillie se retourna vers la gauche, et se mit à marcher dans une combinaison douloureuse de marche et de course.

Quelques minutes plus tard, le palefrenier de Tillie revint avec le cheval de Peter, et lui tendit les rênes sans un mot. Et au moment où Peter les prit, il ne put s'empêcher d'éprouver une certaine finalité dans l'action, comme si on lui disait, prenez ceux-ci et partez. Partez.

Et c'était, il s'en rendit compte avec surprise, le pire moment de sa vie.

Chapitre 6

Pauvre Monsieur Thompson ! Pauvre, pauvre Monsieur Thompson.

Tout cela prend une nouvelle signification, n'est-ce pas ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

17 Juin 1816.

Il n'aurait pas dû venir. Peter était assez positif sur ce point, il ne voulait pas aller voir une reconstitution de la bataille de Waterloo ; laquelle avait été assez cauchemardesque, merci beaucoup.

Il ne voulait pas savoir si la version que Prinny avait faite de la bataille -qui se déroulait actuellement sur sa gauche- était particulièrement effrayante ou précise, cela le rendait trop malade pour qu'il se rende compte que la scène de tant de morts et de destructions avaient été remplacés par des divertissements pour les gens de Londres.

Etait-ce si divertissant ? Peter secoua la tête avec dégoût en voyant les Londoniens de toutes conditions rirent et faire la fête en se promenant dans les jardins de Vauxhall. La plupart ne prêtaient même pas attention à la bataille qui était simulée.

Ne comprenaient-ils pas que des hommes étaient morts à Waterloo ? Des hommes bons. Des jeunes hommes. Quinze mille hommes. Et en ne comptant pas l'ennemi.

Mais malgré toutes ses réticences, il était là. Peter avait payé ses deux shillings et avançait dans les jardins –tout en essayant de ne pas regarder cette parodie de bataille ou de ne pas remarquer les lumières spectaculaires ou même de s'émerveiller devant le feu d'artifice, qui, avait-on dit, devait être l'un des plus beau que la Grande-Bretagne n'est jamais organisé.

Non, il venait voir Tillie. A l'origine il aurait du l'y accompagner, mais il se doutait qu'elle avait annulé ses plans étant donné qu'ils ne se parlaient plus.

Elle lui avait dit qu'elle avait besoin de voir la reconstitution, si ce n'est que pour enfin faire ses adieux à son frère. Tillie serait ici. Peter en était sûr. Ce qui était moins sûr, cependant, était de savoir s'il serait capable de la localiser.

Des milliers de gens étaient déjà arrivés dans les jardins, et des centaines d'autres arrivaient encore. Les sentiers étaient bloqués avec les fêtards et il vint à l'esprit de Peter que s'il y avait une chose à propos de cette soirée qui était une représentation précise de la bataille, c'était l'odeur.

Il manquait le parfum du sang et de la mort, mais il y avait certainement eu cette puanteur plutôt distinctive de trop de gens rassemblés trop étroitement entre eux.

La plupart, pensait Peter, tandis qu'il bifurquait vers une voie plus bas pour éviter une bande de vauriens qui arrivaient vers lui, ne s'était pas baigné depuis des mois.

Et qui a dit que celui qui prend sa retraite laisse derrière lui les plaisirs de l'armée ?

Il ne savait ce qu'il dirait à Tillie, en supposant qu'il puisse la trouver. Il ne savait s'il lui dirait quoi que ce soit. Il voulait juste la voir, aussi pathétique que cela semblait être.

Elle avait repoussé toutes ses tentatives d'approche depuis leur querelle dans Hyde Park la semaine précédente. Il s'était présenté deux fois chez elle, mais il avait été informé par deux fois qu'elle n'était pas « à la maison ». Ses messages lui avaient été retournés, sans avoir étés ouverts. Et finalement, elle lui avait envoyé une lettre, disant simplement que, qu'à moins qu'il ne soit prêt à lui poser une question bien spécifique, il n'avait pas besoin de la contacter à nouveau. On pouvait faire confiance à Tillie pour ne pas mâcher ses mots.

Peter avait entendu une rumeur qui disait que la plupart des gens de la haute société avaient l'intention de se rassembler dans un des jardins situé du côté nord, où Prinny avait mis en place une zone de visualisation de la bataille.

Il devait longer le périmètre du terrain, et garder ses distances avec les soldats, ne se fiant pas au fait qu'ils possèdent tous une diligence suffisante pour s'assurer que leurs fusils ne portaient pas de vraies balles. Peter se frayait un chemin à travers la foule, jurant dans un souffle comme il poursuivait son chemin vers les jardins du nord.

C'était un homme qui aimait marcher rapidement, avec de longues enjambées et cette bousculade à Vauxhall était sa version de l'enfer sur terre. Quelqu'un marcha sur son orteil, un autre lui tapa sur l'épaule, et quand au troisième…

Peter esquiva une main, qui, il en était tout à fait certain essayait de lui faire les poches.

Enfin, après presqu'une demi-heure de combat pour avancer sur le chemin à travers cette nuée, Peter déboucha sur une clairière ; les hommes de Prinny avaient évidemment évacués tous le monde sauf les plus nobles invités, donnant au prince une vue dégagée de la bataille. Laquelle, Peter nota avec reconnaissance, semblait se terminer.

Il scruta la foule, à la recherche d'une chevelure rousse familière. Rien. Aurait-elle décidée de ne pas y assister ?

Un canon retentit près de son oreille. Il sursauta. Où Diable était Tillie ?

Une explosion finale, et puis… Bon dieu, jouait-on du Handel ? Peter regarda à sa gauche avec dégoût. Effectivement, un orchestre composé de cents personnes avaient ramassé leurs instruments et commençaient à jouer.

Où était Tillie ?

Le bruit commençait à grincer. Le public hurlait, les soldats riaient, et la musique et pourquoi par l'enfer y avait-il de la musique ?

Et puis, au milieu de tout cela, il la vit, et il aurait juré que tout devint silencieux. Il la vit, et il n'y eu plus rien d'autre.

Tillie aurait souhaité ne pas être venue. Elle ne s'attendait pas à apprécier la reconstitution, mais elle avait pensé qu'elle pourrait… oh, elle ne savait pas…

peut-être apprendre quelque chose. Sentir comme un lien avec Harry. Ce n'était pas donné à toutes les sœurs d'avoir la chance de voir une reconstitution de la scène de la mort de son frère.

Mais au lieu de tout cela elle aurait juste souhaité apporter du coton pour ses oreilles. La bataille avait été forte, et en plus, elle s'était retrouvée à côté de Robert Dunlop, qui avait évidemment trouvé qu'il était de son devoir de lui offrir un commentaire de la scène qui se déroulait.

Et tout ce qu'elle avait pensé était, que ça aurait dû être Peter. C'est Peter qui aurait dû être debout à côté d'elle, Peter qui aurait dû lui expliquer ce que les manœuvres de bataille signifiaient, Peter qui lui aurait conseillé de couvrir ses oreilles au moment où le bruit était devenu assourdissant.

Si elle avait été avec Peter, elle aurait pu prendre discrètement sa main, pour la serrer lorsque la bataille était devenue trop intense. Avec Peter, elle se serait sentie à l'aise pour lui demander à quel moment Harry était tombé.

Mais au lieu de Peter, elle avait Robbie. Robbie, qui pensait que tout cela était une grande aventure, qui pour le moment se penchait et criait :

-C'était formidablement drôle, n'est-ce pas ?

Robbie, qui, maintenant que la bataille était terminée, allait vouloir papoter au sujet des gilets et des chevaux, et sans doute d'autre chose. C'était trop pénible d'essayer d'entendre. La musique était trop forte, et franchement, Robbie avait toujours été un peu difficile à suivre.

Et puis, au moment où la musique s'atténua, il se pencha et lui dit :

-Harry aurait aimé ceci.

Aurait-il aimé ? Tillie ne le savait pas, et quelque part cela l'irritait. Harry aurait été une personne différente s'il était rentré de la guerre, et elle souffrait de ne pas savoir qu'elle homme il était devenu durant ses derniers jours.

Mais Robbie voulait bien faire, et il avait bon cœur, alors Tillie hocha juste la tête et sourit.

-Dommage qu'il soit mort, déclara Robbie.

-Oui, répondit Tillie, parce que vraiment, qu'y avait-il d'autre à dire ?

-Quelle façon insensée de finir.

A cela, Tillie se tourna et le regarda. Cela semblait une étrange déclaration de la part de Robbie, qui n'était pas une fine pointe de subtilité.

-Toute la guerre est insensée, dit lentement Tillie. Ne le pensez-vous pas ?

-Eh bien, oui, je suppose, dit Robbie, bien que quelqu'un aurait dû aller là-bas et se débarrasser de Boney. Je ne pense pas, si vous le permettez, que cela aurait été une mauvaise chose.

C'était, réalisa Tillie, la phrase la plus complexe qu'elle ait jamais entendu de la part de Robbie, et elle se demandait si elle pourrait en savoir un peu plus, quand soudain… elle sut.

Ce n'est pas qu'elle avait entendu quelque chose, et ce n'était pas le fait qu'elle ait vu quelque chose. Plutôt, elle savait juste qu'il était là, et bien sûr, elle le vit.

Peter. Juste à côté d'elle. Il semblait étonnant qu'elle n'ait pas ressenti sa présence plus tôt.

-Monsieur Thompson, dit-elle froidement.

Ou du moins essaya t-elle d'être froide. Elle doutait d'avoir réussi ; mais elle était tellement soulagée de le voir. Elle était toujours furieuse contre lui, bien sûr et n'était pas du tout certaine de vouloir lui parler, mais elle se sentait si étrange ce soir et la bataille avait été éprouvante, et le visage solennel de Peter était comme une bouée de sauvetage pour sa santé mentale.

-Nous parlions justement d'Harry, déclara jovialement Robbie.

Peter hocha la tête.

-C'est dommage qu'il ait manqué la bataille, poursuivit Robbie. Je veux dire, qu'il est dommage d'avoir passé tout ce temps dans l'armée pour ensuite manquer la bataille.

Il secoua la tête.

-C'est dommage, vous ne pensez pas ?

Tillie le regarda confuse.

-Que voulez-vous dire par, il a manqué la bataille ?

Elle se tourna ver Peter juste à temps pour le voir secouer la tête frénétiquement à l'intention de Robbie, qui répondit d'une voix vive :

-Eh ? Eh ?

-Qu'avez-vous voulu dire ? Répéta Tillie, d'une voix forte cette fois, par qu'il a raté la bataille ?

-Tillie, dit Peter, vous devez comprendre…

-Ils m'ont dit qu'il était mort à Waterloo.

Elle regarda les deux hommes, cherchant leurs visages.

-Ils sont venus à la maison. Ils m'ont dit qu'il était mort à Waterloo.

Sa voix était de plus en plus stridente, paniquée. Et Peter ne savait plus quoi faire. Il aurait pu tuer Robbie ; est-ce que l'homme manquait autant de bon sens ?

-Tillie, déclara t-il, en disant à nouveau son nom, pour gagner du temps.

-Comment est-il mort ? Persista t-elle. Je veux que vous me le disiez tout de suite.

Il la regardait et elle commença à trembler.

-Tillie, je…

-Dites…

BOOM !

Ils sursautèrent tous les trois lorsqu'une explosion du feu d'artifice s'éleva à vingt mètres de leur emplacement.

-C'est vraiment un sensationnel spectacle ! Cria Robbie en levant son visage vers le ciel.

Peter leva les yeux vers le feu d'artifice, il était impossible de ne pas regarder.

Rose, bleu, verte… poussières d'étoile dans les cieux, crépitant, éclatant, pleuvant comme une pluie d'étincelles sur les jardins.

-Peter, déclara Tillie, tirant sur sa manche, dites-moi. Dites-moi maintenant.

Peter ouvrit la bouche pour parler, en sachant qu'il devait lui prêter toute son attention mais que de toute façon c'était impossible de ne pas garder les yeux sur le feu d'artifice. Il la regarda, puis regarda vers le ciel, puis la regarda…

-Peter ! A-t-elle presque criée.

-C'était un chariot, dit tout à coup Robbie, en la regardant pendant une accalmie des explosions. Il lui est tombé dessus.

-Il a été écrasé par un chariot ?

-Un chariot de marchandises, en réalité, déclara Robbie. Il a été…

BOOM !

-Whoa ! Cria Robbie. Regardez celui-là !

-Peter, le supplia Tillie.

-C'était stupide, dit Peter, se forçant à baisser les yeux. C'était stupide, horrible et impardonnable. Ils auraient dû le débiter en bois de chauffage depuis des semaines déjà.

-Qu'est-il arrivé ? Murmura t-elle.

Et il lui dit. Pas tout, pas les moindres détails, ce n'était le moment ou l'endroit.

Mais il lui explique d'une façon abrégée mais suffisante pour qu'elle comprenne la vérité.

Harry était un héros, mais il n'était pas mort comme un héros ; du moins pas de la façon dont l'Angleterre voit ses héros. Cela n'avait pas d'importance, bien sûr, mais il pouvait dire à l'expression de son visage que ça en avait pour elle.

-Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Demanda t-elle, d'une voix basse et tremblante. Vous m'avez menti. Comment avez-vous pu me mentir ?

-Tillie, je…

-Vous m'avez menti. Vous m'avez dit qu'il était mort au combat.

-Je n'ai jamais…

-Vous me l'avez laissé croire, cria t-elle. Comment avez-vous pu ?

-Tille, dit-il désespérément. Je…

BOOM !

Ils regardèrent tous les deux, ils ne pouvaient pas s'en empêcher.

-Je ne sais pas pourquoi ils vous ont menti, dit Peter une fois que l'explosion se transforma en une spirale d'étincelles vertes. Je ne savais pas que vous ne connaissiez pas la vérité jusqu'au dîner de Lady Neeley. Et je ne savais pas quoi vous dire. Je n'ai pas…

-Ne dites plus rien, dit-elle avec hésitation. Je ne veux plus rien entendre.

Elle venait juste de lui demander de lui expliquer.

-Tillie…

-Demain, dit-elle d'une voix étouffée. Venez m'en parler demain. Pour le moment je… pour le moment…

BOOM !

Et puis, au moment où des étincelles roses se mirent à tomber du ciel, elle releva ses jupes et courut aveuglément à travers un point plus clair dans la foule, passant juste devant Prinny et l'orchestre.

A tout jamais loin de sa vie.

-Espèce d'idiot ! Siffla Peter à Robbie.

-Hein ?

Robbie était occupé à regarder le ciel.

-Oublie ça, craqua Peter.

Il fallait retrouver Tillie. Il savait qu'elle ne voulait pas le voir, et d'ordinaire il aurait respecté ses souhaits, mais bon Dieu, ils étaient dans les jardins de Vauxhall, et il y avait des milliers de personnes qui s'affairaient, les uns pour se divertir et certains avec des intentions plus malveillantes. Il n'y avait pas de place pour une femme seule, surtout une femme manifestement aussi désespérée que Tillie.

Il la suivit à travers la clairière, marmonnant des excuses comme il heurtait un des gardes de Prinny. La robe de Tillie était claire, vert clair, presque éthérée à la lueur des lampes à gaz, et une fois qu'elle fut ralentie par la foule, elle fut facile à suivre.

Il ne pouvait pas la rattraper, mais au moins il pouvait la voir. Elle avançait rapidement à travers la foule, au moins plus vite que lui. Elle était petite et pouvait se faufiler à travers les espaces à travers lesquels il ne pouvait avancer qu'à coup de coudes.

La distance entre eux s'agrandit, mais grâce à la légère inclinaison Peter pouvait encore la voir, et ils tentèrent tous les deux de se frayer un chemin jusqu'en bas.

Et puis !

-Ah, bon Dieu, soupira t-il.

Elle se dirigeait vers la pagode chinoise. Pourquoi diable se dirigeait-elle là-

bas ? Il n'avait aucune idée de qui se trouvait à l'intérieur, s'il y avait quelqu'un.

Sans oublier le fait qu'il y avait probablement plusieurs sorties. Ce serait difficile de retrouver sa trace une fois qu'elle serait à l'intérieur.

-Tillie, maugréa t-il, redoublant ses efforts pour combler l'espace entre eux. Il ne pensait pas qu'elle savait qu'il la suivait, et pourtant elle avait choisi une manière infaillible pour le semer.

BOOM !

Peter recula. Un autre feu d'artifice, pour certains, mais celui-ci sifflait étrangement juste au dessus de sa tête, comme s'il avait été dirigé trop bas. Il recula de nouveau, essayant de comprendre ce qui s'était passé, quand…

-Oh mon Dieu.

Les paroles tombèrent spontanément de ses lèvres, faibles et tremblantes de terreur. Tout le côté Est de la pagode chinoise avait explosé.

-Tillie ! Cria t-il, et s'il savait que s'était difficile de se frayer un passage à travers la foule auparavant, il le savait mieux maintenant.

Il se déplaça comme un fou, renversant des gens, piétinant des pieds, donnant des coups de coudes et des coups d'épaules, et même aux visages, comme il se débattait pour atteindre la pagode. Autour de lui, les gens riaient en montrant la pagode en feu, de toute évidence ils pensaient que cela faisait parti du spectacle.

Il arriva enfin à la pagode, mais quand il essaya de courir vers les marches, il fut bloqué par deux gardes costauds.

-Vous ne pouvez pas aller là-bas, déclara l'un des deux, c'est trop dangereux.

-Il y a une femme là-bas, grogna Peter, qui luttait pour se libérer de leur emprise.

-Non, il…

-Je l'ai vue, cria t-il. Lâchez-moi !

Les deux hommes se regardèrent, puis l'un d'eux murmura :

-C'est sa responsabilité, et ils le laissèrent passer.

Il fit irruption dans le bâtiment, tenant un mouchoir sur sa bouche contre la fumée.

Est-ce que Tillie avait un mouchoir ? Etait-elle encore vivante ?

Il fouilla à l'étage inférieur, qui était envahi par la fumée, mais jusqu'ici, le feu semblait être contenu aux niveaux supérieurs. Tillie était introuvable. L'air se remplissait de crépitements et à côté de lui une pièce de bois tomba au sol.

Peter leva la tête ; le plafond semblait se désagréger devant ses yeux. Une minute de plus et il serait mort.

S'il voulait sauver Tillie il allait devoir prier pour qu'elle soit consciente car ils devraient se suspendre à une fenêtre à l'étage, parce qu'il ne pensait pas que les escaliers puissent tenir debout pour une ascension.

Etouffant dans la fumée âcre, il trébucha sur la porte arrière et lutta désespérément pour repérer les fenêtres supérieures, cherchant un chemin pour accéder à l'étage dans l'aile ouest de la construction, qui était toujours intacte.

-Tillie ! Cria t-il une dernière fois, bien qu'il se doutait qu'elle ne pouvait pas l'entendre par-dessus le hurlement des flammes.

-Peter !

Son cœur cogna dans sa poitrine alors qu'il se tournait vers le son de la voix, et il l'aperçut tout bonnement debout à l'extérieur, luttant contre deux grands hommes qui tentaient de l'empêcher de courir vers lui.

-Tillie ? Murmura t-il.

Elle réussit à se libérer, et courut vers lui, et ce fut alors seulement à ce moment qu'il sortit de sa transe, parce qu'il était encore trop près de l'immeuble en feu, et que dans une dizaine de secondes, elle y serait aussi.

Il la souleva avant qu'elle ne puisse jeter ses bras autour de lui, et s'éloigna à grandes enjambées jusqu'à ce qu'ils soient à une distance sécuritaire de la pagode.

-Que faisiez-vous ? Cria t-elle, en serrant toujours ses épaules. Pourquoi étiez-vous dans la pagode ?

-Je voulais vous sauver ! Je vous ai vu y entrer.

-Mais je suis aussitôt ressortie.

-Mais je ne le savais pas !

Ils manquèrent de mots et pendant un moment plus personne ne parla et ensuite Tillie chuchota :

-J'ai failli mourir quand je vous ai vu à l'intérieur. Je vous ai vu par la fenêtre.

Ses yeux le picotaient toujours et étaient larmoyant de fumée, mais de toute façon, quand il la regardait, tout était limpide.

-Je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie lorsque j'ai vu que la roquette a touché la pagode, dit-il, et il réalisa que c'était vrai.

Deux ans de guerre, de mort, de destruction, et pourtant rien n'avait eu le pouvoir de le terrifier comme la pensée qu'il aurait pu la perdre. Et il sut alors, qu'il ne pourrait pas attendre un an pour se marier avec elle. Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait pour que ses parents soient d'accord, mais il trouverait un moyen. Et s'il il n'en avait pas…

Eh bien, un mariage en Ecosse avait assez bien marché pour beaucoup de couples avant eux. Mais une chose était certaine, il ne pouvait pas faire face à la pensée d'une vie sans elle.

-Tillie, je…

Il y avait tant de choses qu'il voulait lui dire. Il ne savait pas par où commencer ou comment commencer. Il espérait qu'elle puisse le voir dans ses yeux, parce que les mots n'étaient tout simplement pas là. Les mots n'existaient pas pour exprimer ce qu'il ressentait dans son cœur.

-Je t'aime, lui chuchota t-il, même si cela ne semblait pas suffisant. Je t'aime, et…

-Tillie ! Hurla sa mère.

Elle courut vers eux à une vitesse que quiconque, y compris Lady Canby, aurait jamais rêvé qu'elle possédait.

-Tillie, Tillie, Tillie, ne cessait-elle de répéter, une fois qu'elle fut à leurs côtés et qu'elle étouffa sa fille dans ses bras avec des embrassades. Quelqu'un m'a dit que tu étais dans la pagode. Quelqu'un a dit…

-Je vais bien, maman, lui assura Tillie. Je vais bien.

Lady Canby la lâcha, cligna des yeux, puis se tourna vers Peter, prenant conscience qu'il était couvert de suie et ébouriffé.

-L'avez-vous sauvée ? Demanda t-elle.

-Elle l'a fait toute seule, admit Peter.

-Mais il a essayé, déclara Tillie. Il est entré dans la pagode pour me trouver.

-Je…

La Comtesse semblait à cours de mots et puis finalement elle dit juste :

-Je vous remercie.

-Je n'ai rien fait, dit Peter.

-Je pense que si, répondit Lady Canby, extrayant un mouchoir de son réticule et s'essuyant les yeux. Je…

Elle se tourna vers Tille.

-Je ne veux pas perdre un autre de mes enfants, Tillie. Je ne veux pas te perdre.

-Je sais, maman, dit Tillie d'une voix apaisante. Je vais bien. Comme vous pouvez le voir.

-Je sais, je sais, je…

Et alors quelque chose sembla se casser en elle, parce qu'elle se mit à vaciller en arrière, s'accrochant aux épaules de Tillie et commença à trembler.

-Que pensais-tu faire en partant seule en courant ? Cria t-elle.

-Je ne savais pas que la pagode prendrait feu, haleta Tillie.

-Dans les jardins de Vauxhall ! Sais-tu ce qui arrive aux jeunes femmes dans des endroits comme celui-ci ? Je vais te…

-Lady Canby, dit Peter, posant une main calme sur son épaule. Peut-être que ce n'est pas le moment…

Lady Canby s'arrêta et hocha la tête, regardant autour d'eux pour voir si quelqu'un autour d'eux avait assisté à la perte de son calme.

Etonnamment, ils ne semblaient pas avoir attiré la foule ; presque tout le monde était occupé à regarder le grand final de la pagode. Et d'ailleurs, même eux furent incapables de détourner les yeux lorsque la structure implosa et s'effondra sur le sol dans un brasier ardent.

-Bon dieu, murmura Peter, retenant son souffle.

-Peter, dit Tillie, s'étranglant avec son nom.

C'était juste un mot, mais il comprit parfaitement.

-Viens, nous rentrons à la maison, dit sévèrement Lady Canby, tirant sur la main de Tillie. Notre voiture est juste à côté de cette sortie.

-Maman, j'ai besoin de parler à Monsieur…

-Tu pourras lui dire demain.

Lady Canby jeta à Peter un regard tranchant.

-N'est-ce pas, Monsieur Thompson ?

-Bien sûr, dit-il. Mais je vais vous accompagner à votre voiture.

-Ce n'est pas…

-C'est nécessaire, lui indiqua Peter.

Lady Canby cligna des yeux à son ton ferme, et puis elle dit :

-Je suppose que ça l'est.

Sa voix était douce et un peu pensive, et Peter se demanda si elle ne venait pas de comprendre à quel point il se souciait de sa fille.

Il les raccompagna à leur voiture, et l'observa ensuite jusqu'à ce qu'elle s'éloigne de sa vue, se demandant comment il pourrait attendre jusqu'au lendemain. C'était risible, vraiment. Il avait demandé à Tillie de l'attendre pendant une année, peut-être même deux, et maintenant il ne pouvait pas se contenir pendant quatorze heures.

Il repartit vers les jardins, puis soupira. Il ne voulait pas y retourner, même si cela l'obligeait à emprunter la route sur laquelle les fiacres faisaient la queue en attendant les clients.

-Monsieur Thompson ! Peter !

Il se retourna pour voir le père de Tillie qui se précipitait vers la sortie.

-Lord Canby, dit-il. Je…

-Avez-vous vu ma femme ? L'interrompit le Comte frénétiquement. Ou Tillie ?

Peter lui raconta rapidement les évènements de la soirée et le rassura de leur sécurité, en notant que le vieil homme s'affaissa de soulagement.

-Elles sont parties il y a deux minutes, dit-il au Compte.

Le père de Tillie sourit ironiquement.

-En m'oubliant complètement, dit-il. Je ne pense pas que vous ayez une voiture dans le coin.

Peter secoua tristement la tête.

-Je suis venu en fiacre, admit-il.

Ce qui révélait son manque de moyen, mais si le Comte n'était pas déjà au courant de l'état de la bourse de Peter, il le serait bientôt. Aucun homme ne considérait une proposition de mariage pour sa fille, sans enquêter sur la situation financière du prétendant.

Le Comte soupira en secouant la tête face à la situation.

-Eh bien, dit-il plantant ses mains sur ses hanches comme il regardait la rue. Je suppose qu'il n'y plus rien d'autre à faire que de marcher.

-Marcher, Milord ?

Lord Canby l'évalua du regard.

-Etes-vous prêt à marcher ?

-Bien sûr, dit rapidement Peter.

Ils prirent donc le chemin pour Mayfair, où les Canbys vivaient, c'était assez éloigné de son appartement à Portman Square, mais ce n'était rien comparé à ce qu'il avait accompli sur la péninsule.

-Bon, je vous mettrais dans ma voiture lorsque nous serons à Canby House.

Ils marchaient vite, mais tranquillement sur le pont, ne s'arrêtant que pour admirer le feu d'artifice qui explosait encore dans le ciel.

-j'aurai cru qu'ils avaient tout tiré à cette heure-ci, dit- Lord Canby, se penchant sur le côté.

-Ou complètement arrêté, dit Peter brusquement. Après ce qui s'est passé avec la pagode…

-En effet.

Peter avait eu l'intention de reprendre la marche –il était tout à fait certain qu'il devait le faire- mais tous à coups, au lieu de le faire, il dit à brûle-pourpoint :

-Je veux épouser Tillie.

Le Comte se retourna et le regarda droit dans les yeux.

-Je vous demande pardon ?

-Je veux épouser votre fille.

Là, il l'avait dit. Deux fois même. Et au moins, le Comte n'avait pas l'air d'être prêt à le tuer.

-Ce n'est pas une surprise, je dois dire, murmura le vieil homme.

-Et je veux que vous lui laissiez sa dot.

-Ca, par contre, ça l'est.

-Je ne suis pas un chasseur de dot, dit Peter.

Un coin des lèvres du Comte se courba, pas exactement comme un sourire, mais au moins quelque chose qui s'en rapprochait.

-Si vous en n'êtes pas un, pour le prouver, pourquoi ne pas éliminer entièrement la dot ?

-Cela ne serait pas juste pour Tillie, dit Peter, se tenant avec raideur. Ma fierté ne vaut pas son confort.

Lord Canby marqua une pause qui devait être les trois secondes les plus longues de l'éternité, et ensuite demanda :

-L'aimez-vous ?

-De tout mon cœur.

-Bien. Approuva le Comte de la tête. Elle est à vous. Pourvu que vous preniez la dot entièrement. Et qu'elle accepte.

Peter ne pouvait plus bouger. Il n'avait jamais rêvé que cela aurait pu être aussi facile. Il s'était préparé à un combat, se résignant à une possible fugue.

-Ne me regardez pas ce cette façon si surprise, déclara le Comte en riant.

Savez-vous combien de lettres Harry à écrites sur vous ? Pour tout ce qui concernait les vauriens, Harry était un juge perspicace de nature, et s'il disait qu'il y avait une personne qu'il préférait voir se marier avec Tillie, j'étais enclin à le croire.

-Il a écrit cela ? Chuchota Peter.

Ses yeux le picotèrent, mais cette fois il n'y avait pas de fumée à blâmer.

Seulement le souvenir d'Harry, dans un de ses moments sérieux. Harry, qui avait fait promettre à Peter de s'occuper de Tillie. Peter n'avait jamais compris que cela signifiait qu'il voulait qu'il se marie, mais peut-être que c'était ce que Harry avait eu à l'esprit depuis le début.

-Harry vous aimait comme un membre de sa famille, dit Lord Canby.

-Je l'aimais aussi. Comme un frère.

Le Comte sourit.

-Eh bien, alors. Tout cela semble plutôt bien s'ajuster, vous ne pensez pas ?

Ils se tournèrent et se remirent à marcher.

-Vous viendrez voir Tillie demain matin ? Demanda Lord Canby comme ils descendaient la rive nord de la Tamise.

-C'est la première chose que je ferai, l'assura Peter. C'est vraiment la première chose que je ferai.

Chapitre 7

La reconstitution de la dernière nuit de la bataille de Waterloo a été, en reprenant les termes de Prinny, « un immense succès », votre dévouée chroniqueuse se demande si notre Régent n'avait tout simplement pas remarqué qu'une pagode chinoise -dont nous avons peu à Londres- avait complètement brûlée.

On murmure que Lady Mathilda Howard et Monsieur Peter Thompson ont tous deux été piégés à l'intérieur, mais pas -plutôt étonnamment, pour l'opinion de votre dévouée chroniqueuse- en même temps.

Aucuns d'eux n'a été blessé, et dans un fascinant retournement de situation, Lady Mathilda est repartie avec sa mère, et Monsieur Thompson avec Lord Canby.

Auraient-ils l'intention d'accueillir bientôt Monsieur Thompson dans leur famille ? Votre dévouée chroniqueuse n'ose pas spéculer, mais promet à la place d'annoncer seulement la vérité, juste au moment où elle sera disponible.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

19 Juin 1816.

Il y eu de nombreuses interprétations de la « première chose », et Peter avait décidé que cela signifiait qu'il devait passer à l'action à trois heures du matin.

Il avait accepté l'offre de Lord Canby de lui prêter sa voiture, et il était rentré chez lui un peu plus tôt, mais une fois là-bas, tout ce qu'il avait pu faire était d'aller et venir sans répit, en comptant les minutes qui lui restaient à attendre pour qu'il puisse se présenter à la porte des Canbys et demander formellement à Tillie de l'épouser.

Il n'était pas nerveux, il savait qu'elle accepterait. Mais il était excité -trop excité pour dormir, trop excité pour manger, trop excité pour faire autre chose que de marcher de long en large dans sa petite demeure, brandissant de temps en temps son poing en l'air d'un air triomphant.

-Oui !

C'était idiot et c'était juvénile, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Et c'est pour cette même raison, qu'il se retrouva sous les fenêtres de Tillie dans le milieu de la nuit, essayant de lancer des cailloux à sa fenêtre.

THWAP. THWAP.

Il atteignait toujours sa cible.

THWAP. THUNK

Whoops. Celui-ci était probablement un peu trop gros.

-Aïe !

Oups.

-Tillie ?

-Peter ?

-Vous-ai-je frappé ?

-Etait-ce une pierre ?

Elle se frotta l'épaule.

-Un caillou, en réalité, précisa t-il.

-Que faites-vous ?

Il sourit.

-Je vous courtise.

Elle regarda au alentour, comme si quelqu'un pourrait soudainement se matérialisé et les réprimander pour ce chahut.

-Maintenant ?

-Il me semble.

-Etes-vous fou ?

Il regarda autour de lui à la recherche d'un arbre sur lequel il pourrait grimper –

n'importe quoi pour qu'il puisse monter.

-Descendez et laissez-moi entrer, dit-il.

-Maintenant je sais que vous êtes fou.

-Pas assez fou pour escalader le mur, dit-il. Descendez jusqu'à l'entrée de service et laissez-moi entrer.

-Peter, Je ne peux…

-Tillie.

-Peter, vous avez besoin de rentrer chez vous.

Il pencha la tête vers le côté.

-Je crois que je vais rester ici jusqu'à ce que toute la maison soit réveillée.

-Vous ne le feriez pas.

-Si, lui assura t-il.

Quelque chose dans le ton de sa voix dût l'impressionner, car elle marqua une pause pour considérer la question.

-Très bien, dit-elle d'une voix de préceptrice. Je vais descendre. Mais ne pensez pas que vous allez rentrer.

Peter eut juste le temps de la saluer avant qu'elle ne disparaisse dans sa chambre. Mettant ses mains dans ses poches et sifflant, il se dirigea vers la porte des domestiques.

La vie était belle. Non, c'était plus que cela. La vie était spectaculaire.

Tillie avait presque succombé de surprise quand elle avait vu Peter dans le jardin. Eh bien, peut-être était-ce un peu exagéré, mais mon Dieu ! Que pensait-il qu'il faisait ?

Et pourtant, au moment même où elle l'avait sermonné, même si elle lui avait dit de rentrer chez lui, elle n'avait pas été en mesure de réprimer la joie vertigineuse qu'elle avait ressentie en le voyant là. Peter était correct et conventionnel, il ne faisait pas des choses comme cela. Sauf peut-être pour elle. Il le faisait pour elle. Les choses pourraient-elles être plus parfaites ?

Elle mit son peignoir, mais laissa ses pieds nus. Elle se déplaça aussi rapidement et silencieusement qu'elle le put. La plupart des serviteurs dormaient dans les étages supérieurs de la maison, mais le portier était en bas près des cuisines et Tillie devait passer directement par la suite de la gouvernante.

Après quelques minutes de course, elle atteignit la porte de service et tourna soigneusement la clé. Peter l'attendait à l'extérieur.

-Tillie, dit-il avec un sourire, puis, avant qu'elle n'ait eu la chance de dire un seul mot, il la prit dans ses bras et captura sa bouche avec la sienne.

-Peter, haleta t-elle, quand finalement il relâcha ses lèvres, que faites-vous ici ?

Ses lèves se déplacèrent dans son cou.

-Je suis venu te dire que je t'aime.

Son corps entier frissonna. Il lui avait dit la même chose dans la soirée, mais elle fut aussi ravie que lorsqu'il lui avait annoncé la première fois. Et puis il s'inclina en arrière, ses yeux devinrent graves, comme il lui déclara :

-Et j'espère que tu me diras la même chose.

-Je t'aime, murmura t-elle. Oui, oui. Mais j'ai besoin de…

-Tu as besoin de moi pour que je t'explique, finit-il pour elle, pourquoi je ne t'ai pas parlé d'Harry.

Ce n'était pas ce qu'elle était sur le point de dire ; étonnamment, elle n'avait pas pensé à Harry. Elle n'avait pas pensé à lui de toute la soirée, pas depuis qu'elle avait vu Peter à l'intérieur de la pagode en feu.

-Je voudrais avoir une meilleure explication, dit-il, mais la vérité est, que je ne sais pas pourquoi je ne t'en ai pas parlé. Le temps n'a pas arrangé les choses, je suppose.

-Nous ne pouvons pas parler ici, dit-elle, soudain consciente du fait qu'ils étaient encore dans l'embrasure de la porte. N'importe qui pouvait se réveiller et les entendre.

-Viens avec moi, dit-elle, lui prenant la main et le tirant à l'intérieur.

Elle ne pouvait pas l'emmener dans sa chambre –ce qu'il ne ferait jamais. Mais il y avait un petit salon à l'étage qui était loin des chambres à coucher.

Personne ne les entendrait là-bas.

Une fois qu'ils atteignirent leur destination, elle se tourna et lui dit :

-Ce n'est pas grave. Je comprends pour Harry. J'ai réagi d'une manière excessive.

-Non, dit-il, lui prenant les mains dans les siennes. Tu ne l'as pas fait. C'est à cause du choc de ce que tu as entendu, je suppose.

Il leva ses mains à ses lèvres.

-Mais je dois te demander quelque chose, chuchota t-elle. Me l'aurais-tu dit ?

Sans bouger, ses mains toujours dans les siennes, oscillants entre leur corps, il lui répondit calmement :

-Je ne sais pas. Je suppose que j'aurais fini par le faire, finalement.

« J'aurai fini ». Ce n'était pas tout à fait le libellé qu'elle aurait voulu entendre.

-Cinquante ans, c'est long pour garder un secret, ajouta t-il.

Cinquante ans ? Elle leva les yeux. Il était souriant.

-Peter ? Demanda t-elle, la voix tremblante.

-Veux-tu m'épouser ?

Ses lèvres s'entrouvrirent. Elle essaya de cligner des yeux, mais elle n'arrivait pas à les faire fonctionner du tout.

-J'ai déjà demandé à ton père.

-Tu…

Peter la rapprocha de lui.

-Il a dit oui.

-Les gens vont dire que tu es un chasseur de dot, murmura t-elle.

Elle devait le dire, elle savait que s'était important pour lui.

-Cela t'importe t-il ?

Elle secoua la tête.

Il haussa les épaules

-Alors rien d'autre n'a d'importance.

Et puis, comme si le moment n'était pas assez parfait, il chuta à genou, sans lâcher ses mains.

-Tillie Howard, dit-il d'une voix solennelle et sincère, veux-tu m'épouser ?

Elle hocha la tête. A travers ses larmes, elle hocha la tête, et d'une certaine façon, elle réussit à dire :

-Oui. Oh, oui !

Ses mains se serrèrent sur les siennes, puis il se remit debout, et puis elle se retrouva dans ses bras.

-Tillie, murmura t-il, ses lèvres chaudes contre son oreille. Je vais te rendre heureuse.

-Tu le fais déjà.

Elle sourit, leva les yeux vers son visage, se demandant comment il était devenu si familier, si précieux.

-Embrasse-moi, dit-elle de façon impulsive.

Il se pencha, déposa un baiser léger sur ses lèvres.

-Je devrais partir, dit-il.

-Non, embrasse-moi.

Il haleta.

-Tu ne sais pas ce que tu me demandes.

-Embrasse-moi, dit-elle à nouveau. S'il te plaît.

Et il le fit. Il pensait qu'il n'aurait pas dû ; elle le vit dans ses yeux. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Tillie frissonna de plaisir du pouvoir féminin que ses lèvres avaient sur les siennes, affamées et possessives, promettant l'amour, la passion. Promettant tout.

Il n'y avait plus de retour en arrière maintenant, elle le savait. Il était comme un homme possédé, ses mains errant sur son corps avec une intimité à couper le souffle. Il n'y avait pas grand-chose entre sa peau et lui, elle était vêtue seulement d'une chemise en soie et d'une robe de chambre, et chaque contact apportait une pression palpitante et de chaleur.

-Arrête-moi maintenant, la supplia Peter. Arrête-moi maintenant et fait en sorte que je me conduise honorablement.

Mais son emprise se resserra comme il parla, et ses mains trouvèrent la courbe de ses fesses et il les serra scandaleusement contre lui.

Tillie secoua juste la tête. Elle en voulait encore plus. Elle le voulait. Quelque chose s'était réveillé en elle, quelque chose de puissant et de primitif, un besoin qui était impossible à expliquer ou à nier.

-Embrasse-moi, Peter, chuchota t-elle. Et plus encore.

Il le fit, avec une passion qui vola même jusqu'à son âme. Mais quand il arrêta brusquement, il dit :

-Je ne te pendrai pas maintenant. Non pas ici. Pas comme ça.

-Je ne m'en soucie pas, gémit-elle presque.

-Pas tant que tu ne seras pas ma femme, jura t-il.

-Alors pour l'amour de Dieu, obtient un permis spécial dès demain, dit-elle sèchement.

Il appuya un doigt sur ses lèvres, et quand elle regarda son visage, elle réalisa qu'il était souriant. Tout à fait diabolique.

-Je ne vais pas te faire l'amour, redit-il, ses yeux se tournant malicieusement.

Mais je vais faire tout le reste.

-Peter ? Murmura t-elle.

Il l'emporta dans ses bras et la déposa sur le canapé.

-Peter, que fais-tu ?

-Rien dont tu n'ais entendu parler, dit-il avec un petit rire.

-Mais, haleta t-elle. Oh mon Dieu ! Que fais-tu ?

Ses lèvres étaient à l'intérieur de son genou, et elles commençaient à remonter.

-Plus que tu ne penses, j'imagine, murmura t-il, sa bouche chaude contre sa cuisse.

-Mais…

Il leva soudainement les yeux et l'égarement de ses lèvres sur sa peau fut dévastateur.

-Est-ce que quelqu'un remarquera si je ruine cette chemise de nuit ?

-Mon… non, dit-elle, trop hébétée pour dire quoi que se soit de complet.

-Bon, dit-il, et ensuite il donna un coup sec, ignorant l'halètement de Tillie quand le lien gauche se détacha du corsage.

-As-tu une idée du temps que j'ai passé à rêvé de ce moment ? Murmura t-il, remontant son corps le long du sien jusqu'à ce que sa bouche trouve son sein.

-Je… oh… oh…

Elle espérait qu'il ne se soit pas attendu à une réponse.

Ses lèvres trouvèrent son mamelon, et elle ne comprit pas comment cela était possible, mais elle jura l'avoir senti entre ses jambes. Ou peut-être que c'était sa main, qui la caressait malicieusement.

-Peter, dit-elle le souffle coupé.

Il leva la tête, juste assez longtemps pour regarder son visage et il dit d'une voix traînante :

-J'ai été distrait.

-Tu as été…

Si elle voulu dire autre chose, ce fut perdu, son visage replongea vers le bas, et ses lèvres remplacèrent ses doigts dans son endroit le plus intime.

Des dizaines de mots inondaient son esprit, la plupart impliquait son nom et des phrases comme « tu ne devrais pas, tu ne peux pas », mais elle ne pouvait pas s'empêcher de gémir et d'implorer en murmurant des « oh ! » de plaisir.

-Oh ! Oh !

Et ensuite une fois que sa langue fit quelque chose de particulièrement diabolique, elle gémit :

-Ah, Peter !

Il dut entendre le craquement dans sa voix, car il recommença. Et puis encore et encore jusqu'à ce que quelque chose de très étrange se passe, et qu'elle explose tout simplement sous lui. Elle haleta, s'arqua et vit des étoiles.

Et quant à Peter, il se releva et sourit à la vue de son visage, se lécha les lèvres, et dit :

-Oh, Tillie.

Epilogue

Triomphe !

Pour votre dévouée chroniqueuse.

N'avait-elle pas fait allusion directement dans cette rubrique qu'un mariage pourrait être envisagé entre Lady Mathilda Howard et Monsieur Thompson ?

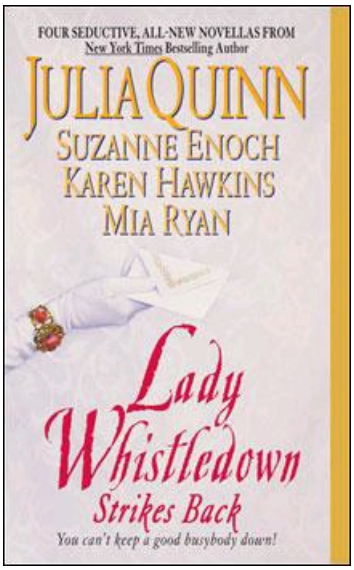
Un avis est paru dans le Times d'hier, annonçant leurs fiançailles. Et la nuit dernière, au bal des Frobishers, Lord et Lady Canby ont déclarés que ce mariage les enchantait.

Lady Mathilda était positivement rayonnante, et tout comme Monsieur Thompson –votre dévouée chroniqueuse a allègrement le plaisir de déclarer qu'elle l'avait entendu dire : « ce seront de très courtes fiançailles».

Mais maintenant alors, si seulement votre dévouée chroniqueuse pouvait résoudre le mystère Neeley…

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

21 Juin 1816.



Mia Ryan

Lady Whistldedown récidive

La dernière tentation

Mia Ryan

Lady Whistldedown récidive.

La dernière tentation.

Chapitre 1

… Votre dévouée chroniqueuse suspecte, cependant, que si n'importe lequel des invités de Lady Neeley devait mentionner la vraie tragédie d'hier, il ne citerait pas le bracelet disparu, mais plutôt la nourriture qui a été gâchée. (Les invités ont été, plutôt tragiquement, arrachés à leur repas au cours du potage).

Votre dévouée chroniqueuse a su de source sûre que le menu devait inclure des côtelettes d'agneau aux concombres, du ragoût de veau, des volailles au curry et du pouding de homard pour le premier service. Le deuxième devait se composer de selle d'agneau, de volailles rôties, de chapon bouilli avec une sauce blanche, de jambon braisé, de rôti de veau rehaussé d'une tourte.

Votre dévouée chroniqueuse ne fera pas de remarque sur les desserts, qui n'ont pas non plus été consommés. Ce serait beaucoup trop douloureux de méditer sur le sujet.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

29 May 1816.

Toute la maison sentait le homard : le homard tourné, serait exagéré. Mais pas non plus la délicieuse odeur alléchante qui avait donné l'eau à la bouche à Isabella lorsque Lady Neeley avait fait attendre tout le monde pour le dîner de la veille. Oh, non, ce matin l'odeur de homard avait pénétré chaque fil de chaque coussin de chaque sofa et de chaque chaise et ce n'était absolument plus alléchant.

Isabella Martin descendait tranquillement l'escalier des serviteurs derrière les cuisines. Elle retint son souffle et franchit soigneusement la marche qui craquait.

Elle ne voulait pas faire face à Lady Neeley, pas encore, du moins. Et elle ne voulait pas avoir à faire au damné perroquet de Lady Neeley. Cet oiseau stupide lui avait fait passer une terrible soirée à la limite de l'insupportable. Et le fait que Lady Neeley n'avait rien fait pour aider Isabella, cela lui laissait un très mauvais goût dans la bouche.

Après avoir été dix ans sa dame de compagnie, Isabella méritait, au moins, que la vieille dame mette ce parasite harceleur dans l'armoire pour une soirée.

Mais, non, Isabella avait passé toute la soirée à esquiver le chemin de ce stupide oiseau qui avait essayé de l'embrasser avec son bec péniblement aiguisé.

Saleté de perroquet qui appartenait à cette saleté de Lady Neeley, pensa Isabella lorsqu'elle poussa la porte de la cuisine.

Christophe était occupé à faire une sorte de pâte qui sentait étrangement le homard. Il leva les yeux, comme elle entrait.

-Bonjour, Christophe, dit Bella avec un sourire éclatant.

-Bon, demanda t-il. Vous utilisez ce mot mais je ne pense pas que je le comprenne. Peut-être, oui, maintenant que la belle Bella illumine ma cuisine avec son sourire.

Bella rit et sourit plus largement. Toujours aussi charmeur, ce Christophe.

Bella glissa sur un tabouret à côté du plan de travail du chef français qu'elle avait trouvé pour Lady Neeley environ cinq ans auparavant. C'était un petit homme, qui était à peu près cinq ans plus jeune que Bella et d'un bon pied plus petit qu'elle, avec des cheveux noirs et des yeux sombres. Et chaque fois que Bella se sentait même un peu triste, elle savait qu'elle pouvait s'asseoir dans la chaude cuisine de Christophe entouré par des arômes succulents et recevoir des compliments, les uns après les autres jusqu'à ce que sa tête soit surchargée.

Christophe secoua la tête et cligna des yeux comme s'il luttait contre les larmes.

-Mon dîner a été gâché ! Pleura t-il. Ruiné ! Et pour quoi, je vous prie ? Pour un certain bracelet complètement laid. Eh bien, je vais vous dire, Bella, cette maisonnée va manger de la soupe de homard et des biscuits de langouste jusqu'à ce qu'ils deviennent verts.

Bella sourit.

-Les biscuits ou les gens ?

Christophe fronça les sourcils et martela sa pâte.

-Je ne suis pas d'humeur à rire, ce matin, Bella, ma chérie. La société ne devrait-elle pas être en effervescence ce matin sur les talents artistiques qui sont sortis de ma cuisine ? Le sont-ils, oui ? Mais non ! Pas ce matin. Non, ce matin Lady Whistledown parle du dîner qui n'ai jamais eu lieu et de cet horrible bracelet.

Christophe renifla de manière spectaculaire et secoua la tête comme il piquait méchamment des morceaux de pâte qu'il avait fini de pétrir et les

plaçait dans des moules graissés.

-J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, mais, comme vous êtes chanceuse vous n'avez pas eu à subir les larmoiements de Christophe ce matin.

-Les larmoiements de Christophe semblent terriblement appétissants, je dois l'avouer, dit Bella.

Christophe fit une pause dans son travail, tenant un morceau de pâte grasse suspendu entre eux. Bella fronça les sourcils à l'odeur de crustacé qui s'en dégageait.

-Vous semblez plus guillerette que vous n'auriez dû l'être ce matin, déclara Christophe. Dois-je vous rappeler que votre réception a été ruinée la nuit dernière ? C'était ma nourriture, oui, mais vous êtes celle qui a tout organisé pour Lady Neeley. Et comme je le fais toujours, je vais à nouveau vous dire que vous avez été un génie.

Bella sourit.

-Merci, mon cher.

-Mais vous n'êtes pas du tout bouleversée ce matin ?

-Bien sûr, je suis un peu triste. Mais, vraiment, je suis juste heureuse d'être loin du perroquet.

Christophe grimaça.

-Que s'est-il passé avec cet oiseau de malheur ? Il a toujours été terrible avec tout le monde, mais tout à coup, maintenant voilà qu'il vous adore, je vous jure. Et selon Madame Trotter, il parle maintenant sans cesse. S'il ne se tait pas, il rendra folle la gouvernante.

-Oui, eh bien, j'ai été tentée à plusieurs reprises la nuit dernière de laisser une fenêtre ouverte dans l'espoir que la chose s'échapperait, déclara Bella.

Christophe rit autant qu'il le pouvait.

-Peut-être que Lady Neeley suivrait la redoutable chose.

-Christophe !

Bella fronça les sourcils en direction du chef. Il roula juste des yeux et haussa les épaules, puis cria :

-Mes tartes, et il courut vers le four.

Il se retourna, saisit une protection matelassée sur un crochet mural, ouvrit le four et retira un plateau chargé de belles tartes feuilletées recouvertes de fraises.

-Je savais que je sentais quelque chose qui ne faisait pas partie de la famille du homard.

Bella soupira et joint ses mains sur sa poitrine.

-Elles sont magnifiques !

-Attendez de les avoir goûtées, ma belle Bella, déclara Christophe, caracolant dans la cuisine tandis qu'il préparait une assiette pour elle. Nous ne devons pas oublier la pièce de résistance, dit-il en saupoudrant de sucre le lot entier.

Bella pouvait à peine se contenir et elle piqua dans la belle pâte à la seconde même où Christophe mettait l'assiette devant-elle.

-Ohhh, dit-elle entre deux bouchées collantes. Vous êtes divin, Christophe.

-Bien sûr que je le suis, lui dit-il. Et avant que je n'oublie, j'ai besoin que vous me disiez ce que vous voulez manger à votre anniversaire. Tout ce que votre cœur désire est pour vous. Et bien, dans le sens culinaire, tout au moins.

-Mon anniversaire ? Demanda Bella, léchant les morceaux de la tarte aux fraises qui s'étaient accrochés à ses lèvres.

Christophe battit des cils devant-elle.

-J'attendrai jusqu'à ce que vous ayez avalé avant de continuer cette conversation, merci beaucoup.

Bella rit et avala.

-C'est bientôt mon anniversaire, n'est-ce pas ? Cria t-elle. J'avais oublié.

-Bien sûr que vous l'avez oublié, ma chérie, Je l'oublierai probablement aussi lorsque j'atteindrai l'âge de trente ans. Mais Dieu merci, cela n'arrivera pas avant cinq bonnes années, cependant.

Bella cligna des yeux.

-Trente ans ?

-L'âge traumatisant, je pense, déclara Christophe. Alors vous m'écrirez exactement ce que vous souhaitez pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner, et se sera pour vous, ma chérie.

-Mais je ne vais pas vers mes trente ans, déclara Bella. Ce sera mon vingt-neuvième anniversaire, j'en suis formelle.

-Oh, allez, vous ne vous souveniez pas que c'était votre anniversaire. Et c'est certainement votre trentième.

La tarte aux fraises, qui avait été une perfection de légèreté et de douceur, avait soudainement comme un goût de terre dans la bouche de Bella.

-Le douze juin 1815, vous avez fêté vos vingt-neuf ans, Isabella Martin. Je m'en souviens clairement. Vous aviez bu un peu trop et vous avez chanté une chanson à Madame Trotter qui a fait pleurer Lady Neeley.

-Vous aviez promis de ne plus en parler, lui rappela Bella.

-Et cela signifie que dans deux semaine exactement, à partir d'aujourd'hui, vous atteindrez l'âge de trente ans, annonça Christophe avec un grand geste de la main.

Bella repoussa son assiette, son appétit avait disparu.

-Ce sera mon trentième anniversaire, dit-elle tranquillement. Trente. Ce n'est pas la fin du monde, bien sûr.

Mais soudain, elle se rendit compte qu'elle avait intentionnellement oublié son âge. Elle se souvenait d'avoir pensé l'année dernière que quelque chose changerait sa vie. Parce que si sa vie était la même quand elle atteindrait l'âge de trente ans, il n'y avait plus beaucoup d'espoir pour qu'elle devienne différente.

Parce que, à partir du moment où elle était devenue la dame de compagnie de Lady Neeley dix ans auparavant, à la mort de ses parents, Bella était sûre qu'elle passerait probablement le reste de sa vie comme célibataire dans la maison de quelqu'un d'autre. Jusqu'à présent, elle s'était raccrochée à une minuscule tranche d'espoir dans son cœur : que quelque chose d'autre pourrait lui arriver.

Mais franchement, après avoir atteint l'âge de trente ans, les chances de changer quoi que ce soit dans sa vie deviendraient très minces. Et elles n'avaient pas été plus nombreuses quand elle avait vingt-neuf ans.

-Maintenant, votre menu, Bella ?

Christophe était devant-elle, une plume à la main, un morceau de papier sur le plan de travail.

-Euh, dit Bella, la nourriture étant la dernière chose à son esprit.

-Vous êtes là, Miss Martin ! Glapit Lady Neeley.

Bella et Christophe se tournèrent vers la mince femme aux cheveux blancs qui entrait dans la cuisine, le misérable perroquet perché sur son épaule.

Christophe se raidit comme le perroquet se sauvait.

-Martin, Martin, Martin, cria t-il en se lançant sur Bella.

Les serres de l'oiseau percèrent la robe de Bella et grattèrent son épaule alors que son bec picorait impitoyablement son cou et son oreille. Elle allait tuer cet oiseau.

-Pourrais-je suggérer un ragoût de perroquet ? Chuchota Christophe.

-Je ne sais pas pourquoi il a soudainement trouvé Miss Martin aussi attrayante, mais il est assez mignon, n'est-ce pas ? Demanda Lady Neeley en riant.

-Emmenez cet oiseau hors de ma cuisine, déclara Christophe.

-Bien sûr, Christophe, bien sûr. Venez, Miss Martin, j'ai une très grande faveur à vous demander.

Lady Neeley sortit dans un bruissement de jupes. Bella se redressa, en essayant de garder le bec du perroquet loin de son globe oculaire ou autre chose qui pourrait être endommagé de façon irrémédiable, et suivit Lady Neeley.

Espérant que la vieille dame ne lui demanderait pas quelque chose de trop difficile. Bella avait vraiment envie de retourner dans son lit et de tirer les couvertures sur sa tête.

-Martin, Martin, hurla de nouveau le perroquet et il picora de nouveau son oreille.

Charmant, elle allait avoir trente ans et elle avait seulement été embrassée par un oiseau. C'était tout à fait pathétique. Et à cette seconde, Bella décida qu'elle devait vraiment faire quelque chose. Elle avait deux semaines, après tout, avant d'atteindre la trentaine.

Deux semaines. Bien que son imagination ait tendance à s'enfuir avec elle, elle savait, bien sûr, que son prince en armure brillante n'allait sûrement pas apparaître dans les deux prochaines semaines. Elle allait avoir trente ans, après tout et ne l'avait pas encore trouvé. Mais peut-être,

qu'elle pourrait au moins trouver quelqu'un qui l'embrasserait.

Le perroquet la picora de nouveau et Bella le chassa. De préférence elle préfèrerait une personne sans plumes et une bouche à la place d'un bec.

Chapitre 2

Il est communément admis que les matrones de la société sont les plus folles en ce qui concerne le mariage (pour leur progéniture, évidemment, pas pour elles-mêmes ; loin de votre dévouée chroniqueuse de suggérer que l'une des grandes dames de Londres rêvent secrètement de bigamie).

Cependant, comme il y a toujours une exception pour prouver la règle, votre dévouée chroniqueuse pourrait-elle montrer du doigt le Comte de Waverly ? Le Monsieur en question est une personne très affable, mais effroyablement résolue quand il s'agit de la situation de famille de son fils célibataire et héritier, Lord Roxbury.

Roxbury, qui est, votre dévoué chroniqueuse en a été informée, sur la sinistre pente des trente-cinq ans, n'a pas encore montré un intérêt particulier pour aucunes jeunes filles à marier. En tant que futur Comte, il est considéré comme une prise de premier choix par les personnes autres que ses parents. (Votre dévouée chroniqueuse vous assure à tous, chers lecteurs, que ça n'a pas toujours été le cas).

Mais saisons après saisons, Roxbury évite la corde conjugale, et votre dévouée chroniqueuse craint que le pauvre Lord Waverly n'expire de frustration avant que son fils ne satisfasse enfin ses désirs et qu'il remonte l'allée avec quelqu'un à son bras.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

29 Mai 1816.

Anthony Doring, Lord Roxbury s'adossa contre l'élégante soie rouge qui recouvrait son fauteuil préféré dans le salon et écoutait son père, Robert Doring, le quatrième Comte de Waverly, lui relater toutes les raisons pour lesquelles Anthony devait se marier. Anthony inclina la tête et sourit et inclina de nouveau la tête et sourit un peu plus et vérifia ensuite sa montre et de nouveau inclina la tête.

C'était effectivement une chose commune. Chaque mercredi matin, Lord Waverly s'asseyait avec son fils dans le salon de la maison de ville de Roxbury.

Et chaque semaine la conversation était essentiellement la même. Les subtilités de la météo et la santé étaient survolées rapidement, et suivait alors le décompte de toutes les nouvelles jeunes filles de la ville qui feraient une Lady Roxbury parfaite.

Et puis, bien sûr, Lord Waverly aimait rappeler à son fils les raisons pour lesquelles il devait se marier. Lord Roxbury était toujours cordialement d'accord avec tout ce que lui disait son père, car cela rendait l'expérience beaucoup plus acceptable et généralement plus courte.

Aujourd'hui, alors qu'il était arrivé à la cinquième raison de se marier, un léger coup à la porte l'interrompit. Anthony leva les yeux pour voir son majordome, Herman, à la porte.

-Pardon, Milord, il y a une dame…

Anthony fit un rapide geste de la main pour empêcher l'homme de continuer. Il se leva et marcha vers la porte.

-Introduisez-là dans le salon vert, dit-il tranquillement avant que le majordome ne puisse poursuivre.

Et ensuite il sourit et fit un clin d'œil à son père.

Il n'attendait pas à voir lady Brazleton si tôt dans la journée, mais la dernière chose qu'il voulait, c'était que la réunion de son père se poursuive avec la jeune femme dans son couloir. S'il devait rencontrer une femme mariée et seule dans son couloir, cela précipiterait sûrement une discussion sur la longue chute de sa débauche.

Et même si son père aurait au moins la décence de ne pas lui faire subir une telle tirade avec Lady Brazleton dans la maison, il prendrait probablement l'initiative d'une visite supplémentaire en plus de l'habituelle visite du mercredi, et, vraiment, il y avait des limites à ce qu'un fils pouvait supporter.

-Aujourd'hui, Roxbury, dit son père, j'ai pris une décision.

Anthony inclina la tête, mais ne sourit pas. Les décisions de son père étaient rarement des choses amusantes.

- Vous allez donner une réception, mon fils, dit son père.

Anthony inclina la tête et décida d'arpenter le salon, plutôt que de rester assis.

Il luttait avec beaucoup d'énergie refoulée pour écouter son père. Marcher à pas mesurés l'aidait. Quelques bons tours de ring à la **Gentleman Jim**

seraient exactement ce qui lui fallait, en fait, et Anthony allait généralement dans cet établissement tous les mercredis après-midi.

-Une réception, dites-vous ? Demanda Anthony.

-Oui, Monsieur, une réception. Vous avez réussi à devenir la persona non grata avec la plupart des jeunes filles à marier de la bonne société,

Roxbury. Elles croient toutes que vous êtes un débauché et un voyou et pas du tout un mari potentiel.

-Ah, et c'est exactement mon but le plus cher dans la vie.

-Non, votre but est le mariage.

-Bon, mais d'abord une réception, je présume, déclara Anthony, s'arrêtant un instant pour profiter de la vue d'un très bel oiseau dans l'arbre juste à l'extérieur de la fenêtre.

Le printemps était là, finalement. L'hiver avait été terriblement froid, et Anthony avait hâte de retrouver un peu de chaleur. Les femmes avaient tendance à porter moins de vêtements quand il faisait chaud. Ce qui rendait la vie un peu plus intéressante.

-C'est Lady Neeley qui m'en a donné l'idée, en fait, poursuivit son père.

-Ah, murmura Anthony.

Son père et Lady Neeley avaient passé dix années à se courtiser. En fait, son père avait demandé à Lady Neeley de se marier avec lui à plusieurs reprises, mais la dame avait l'intention de garder son indépendance. Il semblait qu'elle ait pris un malin plaisir à comploter sur lui, cependant.

-Je suppose, dit-il à son père, que cette réception que je dois organiser sur les recommandations de Lady Neeley précédera mon mariage ?

Habituellement, Anthony acquiesçait aux demandes de son père, mais l'idée entière de cette réception le faisait reculer.

-Oui, exactement, dit Lord Waverly, battant le sol avec sa canne à pommeau d'argent.

-Les mères verront que vous n'êtes pas complètement sans grâces sociales, et les jeunes filles verront que vous avez une belle maison. Je pense que cela rehaussera considérablement votre statut de célibataire.

-Belle maison ?

-Lady Neeley, bien sûr, sait très bien organiser les réceptions. D'ailleurs, elles sont toujours les meilleures.

-J'ai entendu dire que son dîner d'hier soir n'avait pas été une très grande réussite. En fait, je crois que ses invités n'ont pas pu manger et qu'ils ont été fouillés pour compléter la soirée.

Lord Waverly pinça les lèvres et lui jeta un regard aigre.

-Je ne sais pas de quoi vous parlez, mon garçon. Maintenant que Lady Neeley m'a révélé son arme secrète sur la réussite de ses réceptions, Je vais vous la faire envoyer.

-Elle ?

Anthony laissa l'oiseau à ses gazouillements et continua de marcher à pas mesurés sans rire. S'il devait passer ne serait-ce qu'une seule minute seul dans la société avec Lady Neeley, il deviendrait sûrement fou.

-Vous comprendrez plus tard.

Lord Waverly se leva à l'aide de sa canne.

-Je vais me montrer optimiste. J'attendrai une invitation à votre réception dans la semaine, et je voudrais voir l'évènement prévu avant la fin de juin. C'est un bon mois pour une réception, n'est-ce pas ?

Anthony hocha la tête et sourit, et décida qu'il aurait peut-être un voyage de prévu hors de la ville pendant quelques semaines. Son père avait arrêté le harcèlement et avait définitivement franchit la ligne de l'intrusion. Ceci était une très mauvaise chose.

Comme Lord Waverly sortait, Anthony laissa son sourire faire place à un froncement de sourcils, mais ensuite il se rappela le morceau de choix qui l'attendait dans le salon vert, et il sourit de nouveau.

Lady Brazleton, juste ce qui lui fallait pour le distraire de son père, Lady Neeley et des réceptions. Anthony lissa son gilet, comme il quittait le salon et traversa le hall pour se diriger vers le salon vert. Il inclina la tête et fit taire Herman, trop impatient de rejoindre Lady Brazleton, et se glissa à travers la porte entrouverte.

Lady Brazleton était courbée sur la table qui était placée contre le mur opposé, intriguée par l'incrustation en ivoire. C'était une très belle table, admit-il. Bien que la vue plongeante qu'il avait pour le moment l'égalait largement.

Il s'arrêta un instant, appréciant la manière dont le tissu léger de la robe bleue de Lady Brazleton s'accrochait à la courbe de ses fesses. Elle avait un bonnet, et de toutes les choses envisageables, avec un énorme bord qui l'empêchait de distinguer ses cheveux ou son visage, mais qui mettait sa nuque en valeur.

Il n'avait jamais réalisé la délicatesse du cou de Lady Brazleton. Il était long et mince, et il ressentait le besoin d'appuyer ses lèvres sur la douce région qui se situait entre la jonction de son cou et de son dos. Anthony s'avança, et mit sa main sur la cambrure de Lady Brazleton, et posa sa bouche ouverte contre son cou délicat. Au lieu du son sensuel auquel il s'attendait, la jeune femme émit un glapissement de surprise, redressa la tête, et cogna sauvagement son nez avec l'arrière de sa damnée tête dure.

Anthony se mordit la langue, et il était sûr que son nez était cassé. Il cligna des yeux comme la lumière sembla éclater devant ses yeux et ensuite il vit de très grands yeux gris qui le regardaient fixement. Lady Brazleton, s'il se souvenait bien, avait les yeux bleus pâles, il pensa vaguement que l'obscurité évinçait sa vision périphérique.

Pendant un moment, Isabella ne fit que regarder Lord Roxbury qui était dans un état de choc complet. Mais ensuite elle se rendit compte qu'il saignait abondamment, et semblait plutôt sur le point de défaillir.

-Oh, dit-elle.

Et puis elle attrapa son mouchoir qu'elle avait mit dans une des poches de sa veste et le mit contre son nez.

-Pincez votre nez, lui dit-elle. Cela va arrêter les saignements.

Il cligna des yeux et ne bougea pas, alors elle lui pinça le nez avec le mouchoir et le conduisit sur le canapé.

-Allongez-vous, mettez votre tête en arrière, ordonna t-elle.

Cette fois, il fit exactement ce qu'elle lui dit de faire. En espérèrent que cela signifiait qu'il reprenait ses esprits. Elle avait frappé tellement durement. Elle se frotta l'arrière de la tête. Elle allait avoir une méchante bosse à cet endroit.

Isabella pressa le nez de Lord Roxbury et se mordit la lèvre. Elle avait vraiment envie de rire sottement, mais sans doute, n'était-ce ni lieu ni le moment.

-Evidemment, vous avez pensé que j'étais quelqu'un d'autre, dit-elle.

Indéniablement en gloussant.

Les yeux bruns foncés lui lancèrent un regard furieux par-dessus le mouchoir.

-Désolée, dit-elle, essayant de maîtriser son fou rire. Vous devez me pardonner, Lord Roxbury, je n'ai jamais été touchée ainsi, et cela m'a choquée. Je ne vous avais même pas entendu rentrer dans la salle.

Il ne lui répondit pas, mais il avait toujours un regard furieux comme si elle était une enfant dévoyée. Ce n'était vraiment pas juste du tout.

-En tout cas je suis désolée de vous avoir désappointé, dit-elle.

Et puis elle ruina ses excuses en laissant un autre rire s'échapper.

Lord Roxbury la fixa un peu plus, puis alors, il cligna des yeux et sembla plus dérouté qu'en colère. C'était déjà mieux. Elle ne voyait vraiment pourquoi il serait aussi fâché contre elle. Il avait touché ses fesses après tout. Et il l'avait embrassée dans le cou.

Elle réalisa soudain qu'elle avait été embrassée, et son visage s'échauffa, et probablement qu'il vira au rouge. Eh bien, la bonté divine avait été rapide. Elle n'était pas sûre qu'elle puisse trouver un homme qui l'embrasserait avant son trentième anniversaire, et c'était arrivé ici. Elle avait trouvé cela charmant aussi.

Elle ferma les yeux pendant un instant et essaya de se rappeler ce contact passager. Lord Roxbury avait la réputation d'être un voyou complet, donc il devait très bien embrasser. Bella se rappela que quelques secondes avant qu'elle ne réagisse, les lèvres chaudes de Lord Roxbury avaient été très douces contre son cou.

La peste soit-elle. Elle aurait vraiment souhaité remonter le temps. Plutôt que de briser le nez de cet homme, elle se serait retournée dans ses bras et aurait tenté d'obtenir un baiser sur ses lèvres avant qu'il n'ait compris son erreur.

Bella soupira et ouvrit les yeux. Lord Roxbury la regardait fixement. Elle cligna des yeux, elle avait un peu oublié sa présence. Il se redressa et mit sa grande main sombre sur la sienne.

Pendant un long moment, Bella ne fit que regarder le dos de la main de Lord Roxbury. En toute honnêteté, elle n'avait jamais été aussi proche d'un homme avant. En fait, elle était presque sûre qu'aucun n'avait touché sa main, à l'exception de son père, bien sûr. Mais son père avait été un homme de petite taille, avec des mains menues.

Lord Roxbury n'était pas un homme de petite taille. Elle l'avait déjà vu avant, bien sûr, mais toujours à distance. Maintenant, Bella réalisait, qu'il avait des épaules très larges, comme il avait du mal à garder l'équilibre sur le petit canapé. Et sa main sur la sienne ressemblait à celle d'une poupée de porcelaine.

Il leva ses sourcils sombres sur elle, et Bella se rendit compte avec émoi qu'il tenait le mouchoir, et qu'elle pouvait retirer sa main. Evidemment, il avait attendu qu'elle retire sa main pendant un moment. Comme lorsqu'il l'avait embrassé.

Bella se redressa rapidement et entrelaça ses doigts ensembles devant elle.

Lord Roxbury s'assit, puis retira soigneusement le mouchoir de son visage. Il plia la chose ensanglantée et il la déposa à côté de lui sur la table avant de la regarder.

-Qui êtes-vous ? Demanda t-il enfin.

Bella aurait presque encore rit, mais elle réussit à se dominer face au regard un peu austère de Lord Roxbury.

-Martin, dit-elle. Je suis Isabella Martin. Lady Neeley m'a dit que vous deviez m'attendre.

-Lady Neeley, dit Lord Roxbury en secouant la tête.

Et puis il regarda autour de lui.

-Ne devriez-vous pas avoir de chaperon ?

Bella se mit vraiment à rire.

-Oh, je n'ai pas l'habitude d'avoir un chaperon avec moi. Je ne suis pas quelqu'un d'important… c'est à dire, personne ne fait attention à moi.

Personne ne remarque que je n'ai pas de chaperon, donc je ne pense pas que se soit nécessaire.

Lord Roxbury plissa des yeux puis appuya sa tête contre ses mains.

-Pourriez-vous vous asseoir, dit-il, les mots ressemblaient à une question, mais le ton était celui d'un ordre.

Bella s'assit rapidement, à côté de lui, puis se rendit compte que le canapé était assez petit, mais il serait horriblement inconvenant de se remettre debout et de s'assoir sur une chaise. Elle envisagea le problème pendant un moment, ses yeux fixés sur le très petit espace entre ses genoux et les cuisses de Roxbury.

-Vous êtes la dame de compagnie de Lady Neeley, dit-il. Je vous reconnais maintenant.

Bella hocha la tête et ne dit rien, bien qu'elle aurait bien aimé être une petite effrontée pour lui demander à qui il s'attendait. Qui était-il censé recevoir à cette heure avancée, avec de doux baisers et la caresse de ses grandes mains ?

Bella frissonna et se rendit compte que son regard était de nouveau dirigé vers la cuisse de Lord Roxbury. Elle ne pouvait pas vraiment faire autrement, cependant. Il y avait un muscle sur toute la longueur de sa cuisse que l'on pouvait effectivement apercevoir. Bella pensait qu'elle n'avait jamais réellement vu les muscles d'un homme à travers ses vêtements.

Cette pensée la fit rire. Comme si elle avait vu les muscles d'un homme sans ses vêtements. Bella mit sa main contre ses lèvres pour essayer de retenir son rire.

-Vous trouvez cet incident plutôt amusant, n'est-ce pas ? Demanda sombrement Roxbury.

Bella ne fit que hausser les épaules, car si elle parlait, elle aurait ri.

Elle ne pouvait pas retirer de son esprit ou de ses yeux les jambes de lord Roxbury. Et dès qu'elle réussit à lever son regard jusqu'à son visage, sa seule vue soulignait le fait qu'elle était proche d'un homme exceptionnellement beau.

Il avait les yeux bruns chocolat qui semblaient étinceler d'un amusement dissimulé, même quand il était irrité, comme maintenant. Il avait un visage long et une mâchoire dure, avec des cheveux bruns raides, qui pour le moment, avaient tendance à retomber devant ses yeux.

De son poste d'observation habituel, assise dans les coins éloignés de la salle de bal pendant les soirées, quand elle accompagnait Lady Neeley, Bella avait observé Lord Roxbury. Elle savait que quand il assistait à un bal, il avait toujours tendance à repousser ses cheveux à l'arrière de son visage. Elle n'avait jamais vraiment su que le corps de Lord Roxbury bourdonnait d'une énergie qui rayonnait de chaleur et de quelque chose d'autre qui la rendait extrêmement nerveuse.

-Etrange, dit Lord Roxbury. De mon expérience, généralement les jeunes filles crient, hurlent, pleurent et sont hystériques, si quelque chose comme cela leur arrive.

Bella sourit.

-Vous voulez dire que vous avez fait cela à d'autres jeunes filles ? Demanda telle.

-Eh bien, non, pas exactement, mais…

-Quoi qu'il en soit, Lord Roxbury, je ne suis pas une jeune fille.

Bella s'assit un peu plus droite.

-Je peux même vous dire que j'atteindrai l'âge de trente ans dans deux semaines à partir de ce jour. Et, je vous remercie…

Bella toucha légèrement son genou puis retira sa main rapidement.

Honnêtement, elle n'avait pas eu l'intention de le toucher, ça avait été un réflexe. Quelque chose qu'elle n'avait jamais fait auparavant dans sa vie, jusqu'à aujourd'hui. Bella recroquevilla ses doigts dans sa jupe et s'éclaircit la gorge.

-Vous me remerciez de quoi ? Insista Roxbury.

-Je vous remercie de m'avoir embrassée avant que je ne passe le cap des trente ans.

Vraiment, ce n'était pas le genre de chose qu'elle aurait dû dire. Lady Neeley serait tombée raide morte sur le sol si elle avait entendu ses propos.

Roxbury cligna des yeux. Et puis il pencha la tête en arrière et rit.

-Désolée, dit Bella. C'était impertinent de ma part.

-Terriblement impertinent de votre part, dit-il en hochant la tête. Mais si vous pensez que vous avez été embrassée, alors, évidemment, ce n'est vraiment pas une chose à laquelle vous êtes habituée.

Bella fronça les sourcils.

-Est-ce que vous vous moquez de moi, Milord ?

-Tout à fait. Je suppose, Miss Martin, que vous êtes ce dont mon père me parlait quand il m'a dit que Lady Neeley m'envoyait son arme secrète pour ma réception.

Bella soupira de soulagement. Enfin un sujet qu'elle pouvait maîtriser.

-Oui, je suis censée vous aider à organiser une grande réception.

-Et pourquoi allez-vous m'aider ?

-Parce que je suis très bonne dans ce domaine, Milord. J'organise toutes celles de Lady Neeley. A l'exception de celle de la nuit dernière, les réceptions de Lady Neeley ont toujours été merveilleuses. Et la débâcle de la nuit dernière ne venait pas du tout de mes compétences.

-Bien sûr que vous n'y êtes pour rien.

-Maintenant alors, Lord Roxbury, je pensais que nous pourrions faire quelque chose sur le thème de l'Asie pour le décor de votre maison. Peut-être une réception à la japonaise ?

-Une réception à la japonaise ?

Lord Roxbury avait l'air perplexe.

-A quoi ressemble une fête à la japonaise ?

-Je n'en ai aucune idée, dit Bella avec un rire. Mais nous pourrions faire quelques recherches.

Bella se leva lentement et se dirigea vers les tableaux asiatiques de Lord Roxbury qui étaient suspendus sur ses murs.

-Nous pourrions faire de merveilleuses choses avec la décoration. Et vous pourriez embaucher des filles habillées en kimono qui proposeraient des plateaux de hors-d'œuvre.

Roxbury ne dit rien, alors Bella poursuivit :

-Ou vous pourriez demander aux femmes invitées de revêtir un costume japonais. Les gens aiment quand vous les faites participer dans le thème de la fête.

Roxbury se mit debout lentement.

-C'est vous qui avez organisé la réception hantée de Lady Neeley, n'est-ce pas ?

Bella sourit largement.

-Oui, j'ai fait toutes ses réceptions depuis que je suis avec elle, mais la fête avec la demeure hantée est celle dont je suis le plus fière.

-Comment diable avez-vous fait pour que la fumée s'élève du plancher ?

Demanda Roxbury.

-Je ne le dirai jamais, déclara Bella, en levant la main comme si elle faisait un serment. En quoi étiez-vous déguisé ce jour là ? Demanda t-elle.

Il eut un sourire des plus malicieux que Bella n'avait encore jamais vu auparavant. Elle sentit ses genoux faiblir.

-Eh bien, on nous avait demandé de nous déguiser en une personne célèbre que nous préférions et qui n'est plus de ce monde…

Bella l'arrêta en plaçant une main sur son bras.

-Oh non, je me souviens ! Cria t-elle. Je me souviens que vous êtes venu en Napoléon. Vous avez été cruel, Lord Roxbury, vous étiez censé vous déguiser comme quelqu'un qui était décédé.

-Il l'était, au sens figuré. Je suis juste blessé que vous l'ayez oublié, dit-il.

-Seulement quelques instants.

-Mais je pensais que j'avais été inoubliable, dit Lord Roxbury.

Bella roula des yeux.

-Oui, eh bien, je suis sûr que vous êtes presque toujours inoubliable.

Elle rit et se rendit compte que sa main reposait toujours sur le bras de Lord Roxbury. Son rire s'éteignit doucement, et elle s'éclaircit la gorge comme elle retira sa main et la serra contre sa taille. Elle devait vraiment arrêter de toucher Lord Roxbury ou il penserait qu'elle était effrontée.

-Quoi qu'il en soit, dit-elle, je suis sûr que vous serez fier de votre réception, Lord Roxbury.

Il hocha la tête, mais son expression était devenue sombre. Il se détourna d'elle, et alla vers la fenêtre, et puis il se retourna.

-Oui, dit-il enfin. J'ai confiance en vous, Miss Martin.

-Donc, je vais faire un peu de recherche si vous pensez que vous souhaitez continuer avec le thème de l'Asie ?

-Très bon raisonnement.

-Nous devons nous dépêcher, lui dit-elle. Lady Neeley m'a dit que vous vouliez que votre réception ait lieu rapidement ?

-Deux semaines, en fait, dit Lord Roxbury. Deux semaines à partir d'aujourd'hui.

-Bonté, déclara Bella. Cela nous laisse très peu de temps. Je vais me mettre immédiatement au travail. Je vais faire une ébauche de ce que je compte faire et je vous la ferai envoyer ici demain.

-Non, je voudrai que vous me l'ameniez, dit Lord Roxbury.

Bella acquiesça.

-Bien sûr, dit-elle.

Lord Roxbury sourit, et ce fut encore un sourire malicieux.

-Je vous raccompagne, dit-il.

Et il mit sa main sur son coude. Bella put à peine contenir le frisson qui la traversa à son contact. Bonté, elle agissait comme une idiote. Pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher de remarquer combien Lord Roxbury était très grand à côté d'elle, et combien son odeur était agréable. Il devait utiliser un savon spécial, pour que son parfum d'homme enivre autant ses sens.

Elle avait toujours su qu'elle était une personne sensuelle. Elle aimait sentir bon et aimait et adorait dépenser son argent dans des huiles spéciales pour mettre dans son bain. Et elle aimait les vêtements doux et avait même un oreiller recouvert de soie dans son lit.

Elle avait décidé, en fait, que si elle devait vivre un jour seule, son premier achat serait des draps de soie pour son lit. Et alors elle s'y étendrait complètement nue.

A la pensée de cette fantaisie, Bella laissa échapper un soupir très langoureux.

Lord Roxbury baissa les yeux vers elle avec un étrange regard dans les yeux.

Bella cligna des yeux vers lui, pinça les lèves, le regarda et commença à avancer.

Tout cela n'était pas bon pour elle. Elle songerait au contact de Lord Roxbury pendant des mois et se rappellerait son parfum jusqu'à ses vieux jours, elle en était sûre. Et pour quoi ?

C'était un débauché, une canaille, un voyou. Elle ne voulait rien avoir à faire avec lui. A cette pensée, Bella éclata de rire. Comme si Lord Roxbury voulait faire quelque chose de plus avec elle que d'avoir son projet pour la réception.

Bonté divine, mais son imagination avait tendance à vagabonder toute seule de temps en temps.

-Y a-t-il quelque chose de drôle ? Demanda Lord Roxbury.

-Oui, répondit-elle en retirant soigneusement son bras de son emprise comme ils arrivaient devant la porte. Je vous verrais demain, alors ?

Roxbury hocha la tête.

-Bon, donc je vais lire tout ce qui concerne les japonais.

Le petit homme qui l'avait fait entrer se précipita de nulle part et lui ouvrit la porte. Bella sursauta et se remit à rire.

-Merci, dit-elle au majordome.

Il baissa la tête, et Bella descendit avec souplesse le bas du perron de la maison de Lord Roxbury et tourna vers la gauche en direction de la

maison de ville de Lady Neeley.

Herman regarda Miss Marin exactement de la même manière que Anthony la regardait. Anthony tourna son regard vers son majordome.

-Pourquoi regardez-vous cette jeune femme, Herman ? Demanda Anthony.

L'homme sursauta un peu et se tourna vers lui.

-Je pense, Milord, que c'est la première fois qu'une personne me remercie d'avoir ouvert la porte pour elle.

Anthony hocha la tête.

-Oui, elle est différente, n'est-ce pas, Herman ?

Le majordome se retourna dans la rue à nouveau.

-Très, dit-il.

-Il y a un mouchoir ensanglanté dans le salon vert, Herman. Demandez à quelqu'un de s'en occuper… s'il vous plaît. Dit Anthony à son majordome.

-Bien sûr, Milord.

-Et j'utilise le mot juste. Le mouchoir est vraiment ensanglanté.

-Oui, Milord.

Anthony regarda encore pendant une minute le grand bonnet qui ornait la tête de Miss Martin. Il pouvait encore l'apercevoir marchant le long de la rue. Il y avait quelque chose en Miss Martin qui l'inciterait peut être à l'embrasser avant sa damné réception. Il l'embrasserait pour de vrai, de sorte que, avant qu'elle n'atteigne ses trente ans, elle aurait vraiment été embrassée.

Mais soudain, Anthony réalisa qu'il ne pouvait pas faire cela. Ce n'était pas comme avec une femme mariée, blasée, avec lesquelles il était habitué de jouer. Miss Martin était vraiment différente des femmes qu'il avait rencontrées. Elle aurait dû le gifler, et le tancer, ou tout au moins lui crier après pour la façon dont-il l'avait saisie. Au lieu de cela elle avait ri.

Avec un long soupir, Anthony ferma la porte. Non, il ne pouvait pas profiter de quelqu'un comme Miss Martin. Il s'assurerait de ne pas être présent lorsqu'elle reviendrait chez lui demain.

Chapitre 3

… Et dans la liste des suspects, on ne peut écarter l'insaisissable Miss Martin.

Etant la dame de compagnie de longue date de Lady Neeley, elle avait, plus que tout autre fêtard, une connaissance plus intime de la maison et du bracelet. Et de nouveau, étant donné son poste dans la maison de Lady Neeley, il est difficile d'imaginer que sa position financière serait telle qu'elle n'aurait pas besoin de l'argent que rapporterait un tel colifichet.

Mais votre dévoué chroniqueuse serait anormale si elle ne faisait pas remarquer que Lady Neeley refuse d'envisager ne serait-ce qu'une once de soupçon sur l'un de ses serviteurs, et en particulier sur sa dévouée dame de compagnie, comme étant la voleuse. Et elle a déclaré, tout à fait publiquement, qu'elle ne fouillerait pas les appartements de Miss Martin.

Donc peut être que la seule façon d'être en mesure de prouver que Miss Martin est en effet une aventurière -en quelque sorte une voleuse- est de voir soudainement la femme en question circulant dans les bas fonds avec des allures altières et des pièces de monnaies dégoulinant de ses doigts.

Peu probable, mais une image intéressante néanmoins.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 mai 1816.

Anthony essaya difficilement de faire semblant de ne pas avoir remarqué Miss Martin. S'il avait été dans le bon sens, il ne l'aurait pas remarquée du tout. Elle tendait à se fondre dans le décor.

Malheureusement, il n'était pas dans le bon sens. A la seconde où il avait franchi la porte du grand bal de Lady Hargreaves, il l'avait repérée. Elle était assise sur l'une des chaises disponibles. Elle avait heureusement laissé son atroce bonnet à la maison, et portait un délicat chapeau épinglé au-dessus de ses cheveux noirs.

Avec l'énorme bonnet, il n'avait pas remarqué que Miss Martin portait ses cheveux courts. Il n'y avait pas une mèche de cheveux sur sa tête qui soient plus longues de deux pouces. Et chaque mèche semblait agir à sa guise, bouclant de-ci de-là.

Anthony avait toujours aimé les femmes aux cheveux longs qui retombaient sur lui et sa partenaire lorsqu'ils faisaient l'amour. Pour le moment, cependant, il décida que ce pourrait être intéressant de faire l'amour à une femme avec une tignasse qui lui chatouillerait le nez lorsqu'il lui embrasserait le cou.

Il secoua la tête et fixa son regard loin de Miss Martin. Assurément, elle devait être une sorcière pour lui faire songer à ces choses étranges au

milieu d'une salle de bal. Surtout pendant le grand bal de Lady Hargreaves. Il n'avait jamais eu une pensée lascive au grand bal annuel de Lady Hargreaves.

Anthony fit sa tournée habituelle en baisant les mains des veilles dames décrépites, des femmes mariées et des débutantes –les mains d'autant de femmes qui pourraient ensuite le médire étant donné qu'elles ne pouvaient le lier à aucune femme en particulier. Beaucoup pensaient que c'était sa façon de se conduire qui rendait fou son père, mais c'était simplement parce que le vieil homme n'obtenait pas ce qu'il espérait.

Ce soir, Anthony avait un mal fou à se rappeler quelles mains il avait embrassées. Ce serait le pire de tous les crimes, s'il baisait la main de quelqu'un deux fois de suite. Les commérages ne parleraient certainement de rien d'autre pendant au moins une semaine.

Son père allait certainement lui rappeler son engagement et exiger une invitation. Anthony décida qu'il valait mieux qu'il se dirige vers la salle des joueurs de carte.

Probablement qu'il n'aurait pas dû venir, mais il devait admettre avoir un intérêt pervers à regarder Lady Hargreaves jouer avec ses petits-enfants comme des jouets sur une corde. Pauvres bougres, tous à rivaliser pour ses faveurs afin d'être nommés dans son testament. Elle leur survivra certainement à eux tous.

Comme il évoluait parmi les groupes de personnes, tous debout à cause du manque déplorable de chaises, Anthony repéra Lady Easterly. Il attira son attention et lui fit un clin d'œil, et Sophie lui en fit un en retour en lui souriant.

Anthony faisait toujours usage de clin d'œil à la blonde sculpturale, car elle le lui rendait toujours. Il avait essayé d'offrir un réconfort particulièrement chaleureux à cette femme lorsque son mari l'avait abandonné il y a douze ans, mais il avait été poliment repoussé. A la connaissance d'Anthony, elle était restée fidèle à son mari. Une merveilleuse femme, pensa t-il.

Et c'est avec cette pensée, qu'Anthony aperçut Miss Martin à nouveau. L'exact opposé de Lady Easterly, Miss Martin : une petite jeune femme brune, assise sur une chaise dans un coin.

Anthony trébucha un peu, quelque chose qui ne lui arrivait jamais. Miss Martin leva la tête à ce moment là et leurs regards se verrouillèrent. Même de loin, Anthony pouvait voir le gris de ses beaux yeux. La seule chose qu'il remarqua, cependant, c'est la façon dont ils brillaient de reconnaissance lorsqu'elle le vit.

Et puis elle se mit debout. Anthony ne put s'empêcher de rester immobile comme Miss Martin se frayait un chemin à travers la foule pour venir vers lui.

Petite chose courageuse, qui cherchait à l'atteindre.

Il ne se souvenait pas d'une seule femme dans sa vie qui ait essayé de l'approcher pendant une réception. Surtout une jeune femme seule comme Miss Martin. En réalité, elle n'était plus vraiment toute jeune. C'est juste qu'elle semblait si fraîche et éclatante. Elle le faisait se sentir comme un vieil homme blasé et terriblement triste.

Elle réussit enfin à le rejoindre.

-Lord Roxbury ! Dit-elle légèrement essoufflée. J'espérais vous voir.

Elle se pencha vers lui et mit une de ses mains gantées sur son avant-bras.

-Vraiment ? Demanda t-il, un peu secoué par ce contact.

Elle n'avait même pas fait attention. Mais lui si. Et il avait remarqué qu'elle l'avait déjà touché lorsqu'ils s'étaient rencontrés la première fois. Il avait apprécié. Mais il ne le devait pas. Et bon sang, elle ne devrait pas être aussi naïve à trente ans. Certains hommes pourraient profiter d'elle. Pourquoi diable Lady Neeley ne lui prêtait-elle pas plus attention.

-Je vous ai apporté mes esquisses, tout comme vous me l'aviez demandé, mais vous étiez absent, dit-elle avec un sourire. J'ai réalisé que nous n'avions pas arrêté de date. J'espère que vous les avez eus.

-Ah oui, Herman a fait en sorte que je les ai.

-Ah bon, et qu'en pensez-vous, alors ?

Elle attendit sa réponse, son petit visage levé vers le sien, ses yeux gris étincelants comme des étoiles. Elle était vraiment une charmante petite chose : si impatiente et si diablement heureuse. Qu'est ce qui la rendait si heureuse ?

-Elles semblaient très bien, dit-il, même s'il n'y avait jeté qu'un coup d'œil.

Ce qui lui avait valu un regard furieux de la part d'Herman. Anthony soupçonnait que son majordome soit tombé amoureux de la jeune femme.

-Bien, bien, je vais donc pouvoir continuer. J'aurai besoin d'avoir des comptes ouverts à votre nom aux endroits que j'ai énumérés afin que je puisse commander ce dont j'ai besoin. J'ai fait une liste, bien sûr, des sommes que je vais dépenser. Je suis assez fière de moi, vraiment. J'ai réussi à faire des économies en faisant les invitations moi-même. J'ai eu une merveilleuse idée pour elles. Elles seront superbes. J'ai appris à faire des grues en pliant du papier, et l'invitation sera écrite sur le papier.

-Hmm, déclara Anthony, car il avait du mal à se concentrer sur les paroles de Miss Martin.

La raison était qu'il venait simplement de se rendre compte qu'elle avait une belle bouche, ses lèvres étaient parfaitement dessinées comme celles des poupées. Vraiment, il adorait la façon dont sa lèvre supérieure formait un arc parfait. Il était sûr qu'il aimerait être intime avec la bouche de cette femme.

Elle lui sourit.

-Est-ce que cela vous plaît ?

-Oh oui, dit-il.

-Bon, je suis tellement contente. Je n'avais jamais travaillé pour quelqu'un d'autre que Lady Neeley, et elle me permet toujours de faire ce que je veux.

-J'ai remarqué, déclara Anthony sombrement.

Honnêtement, Miss Martin avait besoin d'un protecteur. Elle était une belle et innocente femme, justement ce qu'attendaient certains voyous lubriques pour la ruiner complètement. Il regarda aux alentours.

-Où est Lady Neeley ?

Miss Martin haussa les épaules.

-Elle parlait avec Monsieur Thompson et Lady Mathilda, je me suis donc vite trouvée un siège éloigné d'elle. Je ne suis pas d'accord avec la façon dont Lady Neeley traite le problème de son bracelet disparu, donc j'essaye de m'éloigner lorsqu'elle en parle.

-J'ai entendu dire qu'elle n'avait pas été très subtile en accusant les personnes qui étaient présentes lors de sa réception.

Miss Martin roula des yeux.

-N'est-ce pas horrible ?

-J'ai aussi entendu dire que vous faisiez parti de la liste des suspects.

Miss Martin rit.

-Oh, c'était seulement dans la chronique de Lady Whistledown. Lady Neeley n'accuserait jamais quelqu'un de son personnel.

La plupart des femmes se seraient probablement mises dans leur lit, complètement malades, en voyant leur nom lié au vol dans la chronique de Lady Whistledown. Evidemment, ce n'était pas le cas de la riante Miss Martin.

-Pouvez-vous le croire Lord Roxbury ? Demanda t-elle, ses yeux éclairés de l'intérieur. Mon nom dans l'honorable chronique de Lady Whistledown. Je n'ai jamais été aussi excitée de ma vie. Je pense que c'est grâce à mon anniversaire.

J'ai été un peu déprimée lorsque je me suis souvenue que j'allais atteindre l'âge de trente ans alors qu'il y a tant de choses que je n'ai pas réalisées. Et voilà, mon anniversaire est dans deux semaines et j'ai été citée dans la rubrique à commérages et embrassée par un Comte !

Ces derniers mots leurs valu quelques coups d'œil.

-Whoops, dit Miss Martin. Je suppose que je devrais être un peu moins exubérante en public, ou j'aurai l'honneur de figurer de nouveau dans la rubrique de Lady Whistledown. Je vais prendre congé alors et je vous ferai parvenir une copie de l'invitation dès demain. Votre père m'a donné la liste des invités, de sorte que je n'aurai pas besoin de vous pour la faire.

Cela n'annonçait rien de bien.

-Non, affirma Anthony. Je vous enverrai une liste d'invités. Vous pouvez brûler celle de mon père.

-Etes-vous sûr ? Demanda t-elle.

Et puis elle rit et mit sa main sur son avant-bras, comme elle se penchait sur lui.

-Votre père semblait très déterminé à ce que vous invitiez les gens de sa liste.

Anthony hocha simplement la tête. Jamais dans sa vie aucune femme n'avait flirtée avec lui de cette façon. Et le pire était qu'elle ne se rendait même pas compte qu'elle flirtait. Il pouvait le voir dans ses yeux. Elle n'avait aucune idée que lorsqu'elle se penchait vers lui de cette façon, il captait une bouffée d'eau de rose qu'elle utilisait. Et cela l'excitait beaucoup.

-Je dois vous demander, dit-il alors, faites-vous partie du personnel de Lady Neeley ?

Miss Martin se redressa et cligna des yeux.

-Excusez-moi ? Demanda t-elle.

-Eh bien, vous avez dit tout à l'heure que Lady Neeley avait confiance dans tout son personnel, et je me demandais si vous étiez employée par elle. Quelque part dans mon esprit, je pourrais jurer que mon père m'avait dit que vous étiez liée à Lady Neeley.

Miss Martin sourit largement ;

-Vraiment ? Vous vous rappelez avoir entendu parler de moi ?

Elle battit des mains.

-Comme c'est charmant !

-Vous vous êtes suffisamment amusée, je pense.

-C'est vrai.

Elle sourit largement, évidemment pas du tout ennuyée de rire d'elle-même.

-Mais de toute façon, je suis les deux à la fois. Je suis une parente embauchée.

Lady Neeley me paie pour le travail que je fais comme dame de compagnie. Et elle est la deuxième cousine de ma mère.

-Et votre mère et votre père où sont-ils ?

Miss Martin pencha la tête vers le côté, ses yeux gris s'obscurcissant.

-Ils sont tous les deux morts.

-Oh, je suis désolé.

-Tout va bien. Ils étaient âgés lorsque j'ai été conçue. Je me sens bénie d'avoir passé une vingtaine d'années avec eux.

Pendant un moment Anthony regarda au loin. Bien que sa mère fût morte vingt ans auparavant, il avait encore son père, et le fait qu'il n'avait jamais pensé à cela comme à une bénédiction le faisait se sentir comme un crapaud misérable.

Comme il jetait un coup d'œil dans la salle, Anthony réalisa qu'il y avait quelques personnes qui les regardaient. Damnation.

-Pourquoi ? Lui demanda t-elle alors.

Il se tourna vers elle.

-Excusez-moi ?

-Pourquoi voulez-vous en savoir plus sur ma relation avec Lady Neeley ? Etes-vous inquiet au sujet de votre réception ? Voulez-vous que je vous ramène quelques échantillons de mon travail ?

-Oh non, ce n'est pas nécessaire, vraiment, déclara Anthony, j'étais juste intéressé…

Ses propres mots l'arrêtèrent. Il était intéressé, lui avait-il dit. Et c'était vrai. Il était tout simplement intéressé par cette étrange créature qu'était Miss Martin.

En vérité, il n'avait pas encore trouvé grand-chose d'intéressant. Et il s'alarmait sur le fait qu'il soit intrigué par les réponses qu'elle faisait à ses questions. En plus de cela, phénomène plutôt étrange, Anthony réalisa qu'il voulait vraiment montrer à Miss Martin qu'elle n'avait pas été embrassée… pas vraiment, et pas encore. Du moins, ce dernier point était beaucoup plus proche de son personnage.

Alors, Anthony fixa Miss Martin pendant un moment, et essaya de comprendre pourquoi diable il voulait l'embrasser complètement, car cela finirait certainement par une catastrophe –pour chacun d'eux.

-Je vous ai bouleversé, Milord ? Demanda Miss Martin, sans même un soupçon de crainte. J'ai l'impression que vous voulez jeter quelque chose, et de préférence ma personne.

-Non, mais je dois prendre congé. Votre réputation est en jeu.

Miss Martin se pencha en avant, ses épaules tremblantes, et pendant une fraction de seconde Anthony crût qu'elle pleurait. Puis elle se redressa, ses yeux se dirigeant vers lui, et il se rendit compte qu'elle riait. Elle garda sa main sur sa bouche pendant un moment pour essayer de se contrôler.

-Oh, Lord Roxbury, je n'ai pas de réputation.

Elle agita sa main vers les gens qui les entouraient.

-La plupart des gens n'ont aucune idée de qui je suis. Je pense que c'est votre réputation que vous avez peur de ruiner.

Elle lui sourit.

-Bien sûr que non.

Miss Martin rit.

-Je plaisantais seulement. Mais vous avez déjà ruiné votre réputation à mes yeux, Milord. Vous aimez faire croire que vous êtes la parfaite canaille, alors qu'en fait, vous êtes le parfait gentleman.

Maintenant il y avait deux choses qu'il devait dissuader Miss Martin de croire : qu'elle avait été correctement embrassée et qu'il était un parfait gentleman.

-Je ne suis pas une personne parfaite, Miss Martin, je vous assure.

-Si vous le dites, Milord. Pour le moment, je voudrai vous faire savoir qu'il y a une belle exposition japonaise au British Muséum. Si vous aviez le temps d'aller la voir, peut-être que cela pourrait vous donner quelques idées pour votre réception. Deux avis c'est toujours mieux qu'un seul quand il s'agit de ce genre de chose.

Anthony essayait encore de digérer que cette gamine croyait qu'il était un parfait gentleman. Il jeta de nouveau un regard autour d'eux et il savait que Miss Martin se trompait complètement. Il était en train de totalement la ruiner.

-Vraiment, Miss Martin, nous ne devrions pas discuter aussi longtemps et intensément en public.

-Sommes-nous en train de parler intensément ? Demanda Miss Martin, ses yeux s'élargissant et abaissant sa voix à un chuchotement.

Elle se pencha vers lui.

-C'est intense, n'est-ce pas, Milord ?

Elle regarda autour d'eux puis revint vers lui.

Elle le taquinait. Cela faisait très longtemps que personne ne l'avait taquiné, mais il réalisait qu'elle le faisait en ce moment. Il roula des yeux, et elle rit de nouveau.

A vrai dire, Anthony n'avait jamais apprécié les femmes qui riaient. Mais avec Miss Martin, c'était différent. Ses fous rires n'étaient pas aigus ou irritants. Et ce n'était certainement pas quelque chose qu'elle utilisait pour essayer de se faire paraître plus naïve et innocente. Elle ne savait évidemment pas comment utiliser quoi que ce soit pour faire croire qu'elle était autre chose que se qu'elle était.

Fondamentalement, les rires de Miss Martin étaient purs et doux et communicatifs. Ils lui donnaient envie de rire aussi. Rire bêtement, pour l'amour de Dieu. Il était certainement devenu fou.

-Je vais mettre fin à votre calvaire, Milord, dit-elle alors. J'ai besoin d'un punch de toute façon, ma bouche est aussi sèche que le Sahara, je le jure. Et je vais donc prendre congé de vous. Bien, c'est une chose que je peux faire souverainement.

Elle regarda autour d'eux, revint vers lui en levant dramatiquement les sourcils, puis se tourna dans un grand geste et se dirigea vers la gauche. Dans son sillage, Anthony entendit le léger bruit de son rire.

Il secoua la tête comme il la regarda pendant un moment. Il aurait aimé, en fait, qu'ils soient seuls. Il aurait voulu continuer à parler avec elle. Il voulait la faire rire de nouveau.

Etrange, il n'avait jamais de sa vie entière rencontrer une femme avec laquelle il voulait rester seul parce qu'il souhaitait converser avec elle. Anthony ferma les yeux et plaça le dos de sa main sur son front. Peut-être qu'il avait de la fièvre.

Chapitre 4

On ne pouvait pas s'empêcher de noter que la dame de compagnie de Lady Neeley était certainement la seule femme qui n'est pas été embrasée par Lord Roxbury lors du bal des Hargreaves.

Très bien, votre dévouée chroniqueuse se réfère uniquement à la main, et non aux lèvres, mais vraiment, l'homme aurait besoin d'être un peu moins sélectif.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

3 Juin 1816.

Bella était censée faire des esquisses. Elle regarda le carnet ouvert devant elle et puis regarda le kimono exposé dans la vitrine du musée. Elle se tortilla, essayant de trouver une position plus confortable sur la chaise à dossier qu'Ozzie lui avait trouvée.

Ozzie revint à cette seconde, un petit oreiller carré dans sa main.

-J'ai pensé que cela pourrait vous être utile, dit-il en lui présentant.

Bella sourit au jeune homme en tendant la main.

-Merci beaucoup, Ozzie, c'est très gentil à vous.

Une rougeur très prononcée s'étendit jusqu'au cou d'Ozzie. Si la plupart des gens avaient le teint clair ou foncé ou bien jaune, celui d'Ozzie pouvait être décrit comme rouge. La couleur rouge dominait entièrement son visage, ce qui donnait un aspect désespérément orange à certaines de ses

taches de rousseur. Ses cheveux, également, ressemblaient à la couleur d'une orange, alors qu'en vérité, ils étaient blonds très clairs.

Bella prit l'oreiller et le laissa tomber sur le siège de la chaise, puis plaça son carnet de croquis sur le dessus.

-Je crois cependant que je vais marcher un peu avant de continuer mes esquisses.

Ozzie baissa les yeux vers le carnet.

-vous avez fait un travail merveilleux. Vous êtes très talentueuse.

Bella sourit.

-Je vous remercie. Depuis que je conçois des décorations pour les réceptions, je dois dire que ces esquisses m'aident beaucoup. Pourtant, je ne suis pas très compétente en dessin si je ne recopie pas quelque chose. Donc, je crois qu'on peut dire que mon talent est limité.

Elle rit d'elle-même avec condescendance, comme elle commença à marcher vers le hall. Elle appréciait qu'Ozzie marche à ses côtés. Le jeune homme était un charmant compagnon.

Elle l'avait rencontré la semaine d'avant, lorsqu'elle était venue faire des recherches sur les japonais. Il travaillait dans les entrailles du musée en aidant à reconstituer et préserver les objets exposés. Et il en savait particulièrement beaucoup sur les objets japonais, ce qui lui avait facilité son travail. En fait c'était Ozzie qui lui avait enseigné l'art de plier les invitations dans l'art japonais du pliage de papier qu'on appelait origami.

-Je regretterai certainement de ne pas avoir vu la décoration de votre réception, dit-il.

Bella s'arrêta.

-Vous savez, je suis sûr que vous le pourriez. M'aideriez-vous à installer le décor de la réception la veille ? De cette façon vous pourriez voir le résultat final.

Les yeux verts d'Ozzie lui rappelaient ceux d'un chiot empressé. Bella rit sottement.

-Je reconnaîtrais ce son n'importe où, dit une douce voix masculine.

Bella sursauta et Ozzie se voûta.

-Eh bien, mon Dieu ! Dit Bella, par tous les saints, ne serait-ce pas Lord Roxbury.

Bella essaya de sembler nonchalante, ce qui était extrêmement difficile étant donné que chaque nerf dans son corps avait commencé à vibrer, contrairement à ce qu'elle essayait de faire croire. Elle appuya ses doigts contre sa poitrine, se demandant si elle était sur le point de s'écrouler d'une apoplexie, étant donné que son cœur battait très vite.

-Je suis venu voir l'exposition japonaise dont vous m'avez parlé, Miss Martin, dit-il, ses yeux s'attardant lentement sur Ozzie jusqu'à ce que le jeune homme bafouille une excuse intelligible et déguerpisse.

Lord Roxbury observa Ozzie pendant une minute alors qu'il fuyait, puis retourna toute son attention sur Bella. Bonté, recevoir toute l'attention de Lord Roxbury était assez intimidant, se dit Bella. Pas étonnant qu'Ozzie ait détalé comme une souris face au plus grand chat de la chrétienté.

Ses yeux bruns, qu'elle se souvenait avoir distinctement admirés parce qu'ils avaient toujours une lueur d'humour en eux, l'avaient très nettement perdue. Il semblait réellement être de mauvaise humeur. Et Bella réprima une envie intense de caresser les cheveux bruns sur son front et de lui en demander la raison.

Au lieu de cela, elle joignit ses mains solidement entre elles, à titre de précaution.

-Avez-vous eu les invitations que je vous ai faites parvenir, Milord ? Dit-elle avec un sourire.

-Oui, ainsi que mon père. Il était complètement sous le charme de cette conception unique.

Bella sourit.

-Oh, très bien, je suis si contente.

-Oui, malheureusement, cependant mon père ne faisait pas partie de ma liste d'invités.

-Oh, eh bien, j'ai pris l'initiative de combiner votre liste et la sienne, c'est pourquoi il a reçu une invitation.

-Vraiment ? Je paie pour cette réception, mais c'est mon père qui décide des invités ? Demanda Lord Roxbury.

-Non, pas complètement.

Bella resserra son emprise sur ses doigts.

-J'ai remarqué que chacune de vos listes étaient extrêmement différentes.

-Extrêmement différentes ?

-Et bien, c'est-à-dire, j'ai remarqué que la liste de votre père était composée essentiellement de jeunes femmes célibataires et de leurs mères, et que la votre était majoritairement composée d'hommes et de femmes âgées et mariées, dit Bella.

-Et ?

-Et donc j'ai pris une partie de chaque liste et j'ai mélangé le tout. De cette façon vous aurez un mélange plus diversifié d'invités.

Lord Roxbury hocha la tête mais ne dit rien pendant un long moment.

-Ne pensez-vous pas, dit-il enfin, que vous avez plutôt outrepassé vos limites, Miss Martin ?

-Pas du tout. Je suis ici pour que votre soirée soit un succès, et cela signifiait que je devais prendre en charge la liste des invités. Si cela vous dérange tant que cela, Milord, je quitte le poste.

-Je ne vous ai pas exactement embauchée.

-Exactement, dit Bella avec un sourire. C'est votre père qui a demandé à Lady Neeley que je vous aide. C'est pour cette raison, que je me suis sentie dans l'obligation de prendre certaines décisions pour la liste de votre père et de ne pas la brûler, comme vous me l'avez suggéré. Mais comme au final, c'est votre réception, c'est pour cette raison que je voulais aussi inviter des personnes de votre liste.

-En d'autres termes, vous agissez comme un diplomate entre mon père et moi ? Demanda Lord Roxbury.

-J'essaye juste de prendre le rôle d'une femme face à deux mâles têtus, dit-elle légèrement.

Lord Roxbury cligna des yeux. Il était attendrissant lorsqu'il était troublé. Même si, en vérité, elle était sûre que personne d'autre dans la société ne songerait à mettre Lord Roxbury et attendrissant dans la même phrase.

Même maintenant, il essayait de paraître fâché et pompeux et il n'y arrivait pas le moins du monde. Elle avait compris le jour où elle avait fait sa connaissance qu'il était probablement un des hommes les plus gentils qu'elle connaissait. Elle l'appréciait vraiment beaucoup.

-Maintenant, Milord, voulez-vous voir l'exposition japonaise ? Elle est exquise, et je dois vous dire que je suis réellement très heureuse d'avoir eu l'opportunité d'étudier le Japon. J'ai appris beaucoup de chose sur une autre culture et je me suis bien amusée.

Roxbury resta là à la regarder comme si elle était un fantôme. Ou une femme.

Evidemment, il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui parlait de lui-même, c'était cela ou il n'avait jamais écouté aucunes femmes qu'il avait rencontrées.

Bella se mordit la lèvre inférieure pour s'empêcher de rire.

-Milord ? Demanda t-elle. Voulez-vous voir l'exposition ? Ou préférez-vous que l'on continue notre dispute au sujet de quelque chose qui est déjà fait ?

Plus tard Bella se rendit compte qu'elle était devenue si suffisante à ce moment donné de la conversation, qu'elle avait probablement commencé à ressembler à une institutrice ennuyeuse, une je-sais-tout. Elle aurait probablement mérité que l'on lui rabaisse son caquet, mais, vraiment, elle ne s'attendait pas à ce qui se passerait ensuite… bien qu'elle l'ait tout à fait apprécié.

Chapitre 5

Quelqu'un a-t-il remarqué que Lord Roxbury semble plutôt sérieux ces derniers temps ? Après avoir embrassé toutes ces mains au bal des Hargreaves, il est devenu un véritable moine. Il n'a pas assisté à une seule réception de toute la semaine. Cette réclusion ne lui ressemble pas.

On peut que se demander si son père s'en réjouit ou en sanglote de désespoir.

Le manque de réjouissance pourrait indiquer une certaine volonté de s'installer, mais d'autre part, on ne peut rencontrer des jeunes filles éligibles si l'on ne quitte jamais sa maison, n'est-ce pas ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

7 Juin 1816.

Anthony était de très mauvaise humeur lorsqu'il s'était mis en quête de Miss Martin. Il avait été informé par Lady Neeley que sa dame de compagnie était à l'exposition du musée. Cela l'avait tracassé au plus haut point. La vieille dame ne se souciait pas le moins du monde que sa jeune dame de compagnie –

terriblement belle- soit seule dans le musée. Miss Martin avait besoin d'un chaperon.

Au moment de monter sur son cheval pour aller au musée, Anthony était devenu encore plus agité. Il avait passé le week-end dans une humeur que l'on pouvait seulement appelé noire. Et les gens qui le connaissaient bien, savaient qu'Anthony n'avait jamais été autrement qu'heureux et détendu. Le week-end dernier avait prouvé sans aucun doute qu'il était bien le fils de son père.

Car il avait commencé à ressembler à l'homme : aboyant des ordres au pauvre Herman et en s'asseyant dans une position voûtée à son bureau, ses yeux lançant des dagues à quiconque l'aurait dérangé.

Et, la chose la plus étrange de toutes, Anthony n'avait pas été avec une femme depuis mercredi. Il avait passé le week-end entier sans ressentir le besoin de voir une femme et encore moins parler avec l'une d'entre elle, ou redoutant même la pensée d'en toucher une.

Bien sûr, Miss Martin avait envahi ses pensées les plus redoutables, et le désir de la toucher était presque accablant. Qu'est-ce qui n'allait pas avec lui ?

Quand il avait appris que son père avait reçu une invitation, Anthony avait été immensément soulagé, parce que maintenant il pouvait être en colère contre Miss Martin. Cela semblait une émotion plus sûre que ce qu'il avait ressenti pour elle avant.

Mais au moment où il l'avait vu marcher aux côtés du jeune homme, il avait ressenti le besoin, entre toute autre chose, d'étrangler le pauvre bougre. Elle était une petite chose si légère et si mince, avec ses cheveux bouclés comme ceux d'un elfe.

Elle portait une robe grise toute simple qui aurait eu l'air vraiment horrible sur quelqu'un d'autre, mais elle avait ajouté une jolie ceinture bleue qui accentuait sa taille et ses yeux paraissaient plus brumeux. Elle avait également épinglé un petit bouquet de fleurs à son col, et quand il se tenait près d'elle, leur parfum allait tout droit à sa tête.

En vérité, chaque pensée dans son cerveau ressemblait à celle d'un écolier hébété. Et puis elle avait ri de lui et lui avait parlé de cette façon directe et intelligente qui lui était propre et Anthony avait vraiment ressenti le besoin de l'embrasser profondément.

Et alors il le fit, finalement.

Ensuite, il n'était plus sûr de ce qui l'avait poussé exactement à le faire, mais à ce moment là, il se rappelait s'être senti comme tiraillé entre, soit la frapper ou l'embrasser. Et il n'aurait jamais frappé une femme, alors il avait attrapé son bras, l'avait attiré à lui, et il avait pris sa bouche.

Et puis elle lui avait rendu son baiser, et il s'était vraiment senti perdu comme il ne l'avait jamais été auparavant.

Il était brusque au début, mais elle s'était immédiatement ouverte à lui : ses bras se glissant autour de son cou, son corps se moulant contre le sien, et sa bouche était si douce. Il durcit de désir dans la seconde, certainement comme un jeune idiot hébété.

Il courba son bras autour de son dos et se pencha sur elle et l'embrassa comme il n'avait jamais embrassé une femme. Il l'embrassa avec une urgence qui était au-delà de l'attrait physique.

Lorsqu'il revint finalement à la réalité et qu'il réalisa qu'ils étaient dans un lieu public, et qu'il pouvait complètement ruiner sa réputation à la seconde où une seule personne les verrait, il s'éloigna d'elle.

Il tint un instant son bras pour s'assurer qu'elle reprenait bien son équilibre, puis alors il la lâcha complètement et fit même quelques pas loin d'elle.

Elle le regarda simplement fixement et il aurait souhaité qu'elle ne le fasse pas.

Il n'était pas lui-même. Il ne comprenait pas ²qui il était ou ce qu'il ressentait, mais ce n'était pas normal, et c'est tout ce qu'il savait.

-Faites-vous cela à toutes les femmes qui vous exaspèrent ? Demanda t-elle enfin.

-Non, dit-il.

-Cependant, je peux dire maintenant que l'on m'a embrassée. N'est-ce pas ?

Il secoua la tête, confus.

-Vous aviez trouvé ça drôle lorsque j'avais pensé que vous m'aviez embrassé quand vous aviez baisé mon cou. Ceci, quoique…

Elle agita la main.

-Ceci était certainement un baiser, n'est-ce pas ?

Il ferma les yeux un instant. Elle ne mesurait pas à quel point c'était un baiser.

-Oui, dit-il. C'était un baiser.

Elle sourit.

-Et bien, c'est très bien alors. Maintenant, voulez-vous voir l'exposition ?

Anthony avait du mal à se rappeler de quoi elle parlait. Il mit un dur moment à se souvenir de l'endroit où il se trouvait et qui il était. Sincèrement, ceci aurait du être un choc pour la femme qui se tenait en face de lui, mais au contraire, c'était lui qui était en état de stupeur.

-Euh, dit-il.

-Venez alors, dit-elle en se retournant et s'éloignant du hall.

Charmant, il avait été bouleversé pour toujours par un baiser, et la femme qu'il l'avait inspiré s'en fichait.

Anthony resta un moment à regarder le plafond. Assurément, c'était la façon perverse qu'avait trouvé Dieu de lui rappeler sa débauche des

années passées.

Avec un hochement de tête, Anthony suivit Miss Isabella Martin la petite nymphe.

-N'est-ce pas beau ? Demanda t-elle lorsqu'il l'eut rejoint.

Elle fit signe vers le mur avec sa main. Anthony essaya de regarder la vitrine, mais son regard resta rivé sur la main de Miss Martin.

C'était une main charmante, mince avec des ongles parfaitement arrondis.

Probablement qu'à un moment de la soirée il s'assiérait et écrirait un sonnet sentimental sur les mains de Miss Martin.

Il devait vraiment s'éloigner d'elle. Ou peut-être qu'il avait juste besoin de se perdre dans une autre femme ? Peut-être que cela briserait ce sort étrange.

-Miss Martin, dit-il. Comment diable avez-vous eu un nom comme Isabella ?

C'était une des nombreuses questions qu'il s'était posé lorsqu'il était resté tassé à son bureau le week-end dernier.

Elle secoua la tête, visiblement décontenancée par le changement de sujet, mais elle lui sourit.

-Ah, cela vient de ma mère. C'est-elle qui ma prénommée ainsi. Elle me parlait constamment de princesses espagnoles et de princes anglais. Elle m'a prénommé Isabella, comme la reine espagnole.

Anthony avait médité à mort tout le week-end sur son prénom, et il était loin de penser que ce serait quelque chose d'aussi extravagant.

-Mes parents étaient âgés lorsqu'ils m'ont eu, et ils savaient qu'ils allaient mourir alors que je serais encore très jeune, donc ils se sont assurés que j'ai un endroit où aller et une personne pour prendre soin de moi.

-Lady Neeley ? Demanda t-il.

-Oui, Lady Neeley leurs a offert de me prendre comme dame de compagnie.

Mais ma mère a toujours insisté sur le fait que n'importe quoi pourrait se produire. Que je rêve de toutes sortes de choses sauvages et merveilleuses, parce qu'on ne sait pas si cela peut nous arriver.

Miss Martin soupira, et ses grands yeux gris devinrent tristes pour la première fois depuis qu'Anthony la connaissait.

-J'ai gardé cette pensée pendant toutes ces années, mais il semble que ce soit la fin.

-Excusez-moi ? Demanda Anthony, un peu alarmé.

-Je veux dire, je vais avoir trente ans la semaine prochaine. Je ne pense pas qu'un prince anglais viendra chercher une princesse espagnole de trente ans.

-Mais vous n'êtes pas une princesse espagnole.

Miss Martin rit.

-Evidemment, vous n'avez pas beaucoup d'imagination, Milord.

C'était discutable. Il pouvait, en fait, en ce moment même, imaginez Miss Martin complètement nue sur son lit.

-Tout ce que je peux dire, Miss Martin, c'est qu'une Miss anglaise de trente ans, à peut-être plus d'espoir qu'une princesse espagnole de trente ans.

Miss Martin rit doucement. Et il pensa à ce moment là, qu'il ne se lasserait pas d'entendre ce son tous les jours pour le restant de sa vie. Il l'imaginait très bien.

Elle lui jeta un coup d'œil, sa tête légèrement penchée vers l'arrière de sorte que ses yeux étaient légèrement voilés par ses longs cils noirs. Oh oui, il l'imaginait très bien, merci beaucoup. Il s'imaginait très bien l'embrasser en traçant un chemin sur la courbe du cou de Miss Martin.

Anthony se força à détourner les yeux de la personne séduisante à côté de lui et de regarder l'exposition d'objet japonais devant lui.

C'était de très beaux objets, il avait toujours aimé les couleurs et l'apparence de l'art japonais. C'est pourquoi il avait utilisé de nombreuses pièces japonaises pour décorer sa maison de ville.

Il avait été ravi, en fait, lorsqu'il avait vu les invitations que Miss Martin avait faites. Elles étaient parfaites. Il avait également reçu le menu et un échantillon de tous les aliments qui seraient servis aux invités, et tout était exquis. Miss Martin avait fait un magnifique travail jusqu'à présent. Il ne pouvait pas imaginer sa réception autrement que comme un succès complet.

Il se tourna vers elle brusquement.

-Pourquoi diable ne vous faites vous pas payer pour cela ? Demanda-t-il.

Elle regarda autour d'eux, puis revint vers lui.

-Excusez-moi ?

-Vous faites un travail incroyable, et vous travaillez très dur. Pourquoi ne puis-je pas vous payer ?

-Parce que je le fais comme une faveur pour votre père.

-Personne ne devrait faire des faveurs à mon père, il a assez d'argent pour payer n'importe quelle personne qui lui accomplirait n'importe quelle demande.

Miss Martin rit d'une façon qui le fit sourire.

-Miss Martin, dit-il, vous avez vraiment du talent pour cela. Vos compétences d'organisations sont impeccables, mais vous avez une merveilleuse imagination qui donne à chaque réception que vous faites une qualité différente. Les invités s'en souviennent et les apprécient. Pourquoi ne faites-vous pas cette activité en étant rémunérée ? Vous pourriez gagner beaucoup d'argent, je vous l'assure.

Miss Martin avait plutôt l'air abasourdie. Elle le regarda un instant, puis se tourna vers le kimono en face d'eux.

-Je pourrais faire cela ? Demanda t-elle.

Mais il ne pouvait pas dire si elle lui avait posé la question. Elle se tourna de nouveau vers lui, un sourire s'étendant sur son visage qui était la plus belle des choses qu'il n'ait jamais vue. Anthony en avait vu beaucoup au cours de ses trente cinq ans sur terre.

-Vous, Milord, vous venez de me sauver. Vous êtes mon prince anglais, et vous avez changé ma vie. C'est juste que ce n'est pas arrivé comme je le pensais.

Elle battit des mains et ensuite le saisit aux épaules, se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

-Merci ! Dit-elle.

Anthony n'était pas tout à fait sûr de ce qui se passait, et il essayait encore de se remettre de la sensation des lèvres douces contre sa joue. Ayant eut beaucoup d'expérience auprès des femmes, le baiser de Miss Martin ressemblait au jeu d'un enfant, mais ce qui lui parut le plus étrange c'est que cela le paralyse ainsi.

Quoi qu'il en soit, il ne fut pas capable de dire quoi que ce soit lorsque la jeune femme prit son bloc à dessins et son crayon, fit voleter ses doigts sur lui, et prit congé.

Tout à coup, Anthony réalisa qu'il était seul et qu'il était terriblement abasourdi. Sans mentionner le fait qu'il était aussi excité qu'un cavaleur, tout ça pour un petit baiser sur la joue. Probablement, se faisait-il aussi des illusions sur la fièvre qui n'était jamais apparue.

Le vieux Barney était assis à sa place de cocher en haut de l'élégante voiture de Lady Neeley, où il attendait Bella comme il le faisait toujours. Elle grimpa à bord du véhicule, mais elle ne put continuer à rester assise pendant tout le voyage, son cœur battait beaucoup trop rapidement pour que son corps reste immobile.

Elle décida donc de demander à Barney de la laisser descendre à Mayfair, et elle marcha jusqu'à la maison. Charles, un des valets de Lady Neeley, accourut à toute vitesse alors que Bella n'avait pas encore parcouru un bloc.

-Barney m'a envoyé, dit-il en la saluant, puis il prit position à environ deux pas derrière elle.

Habituellement, Bella détestait cela et, lorsque lady Neeley n'était pas avec elle, elle essayait d'amadouer les jeunes garçons pour qu'ils marchent à ses côtés, mais aujourd'hui elle était heureuse pour le moment d'être seule. Son esprit était dans une telle ébullition qu'elle était certaine de ne pas pouvoir converser.

Maintenant sa vie allait changer. Elle savait qu'elle allait le faire. Elle savait qu'elle pourrait le faire. Et elle en était ravie.

Bonté ! Les pieds de Bella avalèrent à toute vitesse les pavés du trottoir comme elle courait tout le reste du chemin jusqu'à la maison.

Elle retira prestement son manteau et son chapeau comme elle franchissait la porte de la maison de Lady Neeley.

-Est-elle à la maison ? Demanda t-elle.

Madame Trotter, qui attendait pour prendre le manteau de Bella lui répondit :

- Dans L'arrière-salle, Miss Martin, mais…

Bella n'attendit pas la fin. Après avoir patientée pendant trente ans pour que quelque chose arrive, Bella ne pouvait pas reporter d'une seule minute pour faire de sa nouvelle vie une réalité.

-Lady Neeley, dit-elle, en courant presque jusqu'aux portes déjà ouvertes de l'arrière-salle.

Lady Neeley leva les yeux, une tasse de thé à mi-chemin de ses lèvres, le père de Roxbury, Lord Waverly, assit en face d'elle, sa bouche pleine à craquer d'une des pâtisseries de Christophe.

-Miss Martin, dit Lady Neeley. Vous êtes revenue du musée plus tôt que je ne le pensais.

-Oui, dit-elle et elle hésita.

Elle voulait désespérément parler avec Lady Neeley du sujet qui la préoccupait.

Mais Lord Waverly avait tendance à s'attarder pendant des heures lorsqu'il venait prendre le thé avec Lady Neeley.

-Bon après-midi, ma chère, déclara Lord Waverly dès qu'il eut avalé la plupart de la pâtisserie. J'ai reçu l'invitation pour la réception de mon fils. Elle est vraiment remarquable. Vous êtes une jeune femme imaginative, je vous admire.

-Merci, Milord, dit Bella avec un petit nœud. En fait, c'est ce dont j'ai besoin de parler avec vous, Lady Neeley. Dès que vous en aurez le temps.

Lady Neeley reposa sa tasse de thé sans en prendre une gorgée, et ses sourcils blancs se levèrent.

-Prenez un siège, chérie. Je suis sûr que vous pouvez me parler maintenant de ce qui vous tracasse.

Bella prit une profonde inspiration et regarda Lord Waverly. Ce pourrait être une bonne chose d'avoir la présence de cet homme.

Son côté imaginatif était une aubaine pour elle. Elle s'assit à côté de Lady Neeley sur le petit canapé.

-Je veux démarrer ma propre affaire, dit-elle rapidement.

Il valait mieux en venir droit au but avec Lady Neeley. On n'était jamais vraiment sûr de la façon dont-elle allait réagir à quelque chose. Parfois, elle pouvait se montrer une vieille rombière égoïste, ou faire quelque chose qui était complètement à l'opposé, comme rapporter à la maison une nouvelle robe pour Bella parce que la couleur correspondait à ses yeux.

-Vraiment ? Déclara Lady Neeley à cette déclaration.

Elle reprit sa tasse de thé et cette fois-ci en prit une gorgée.

-Quel genre d'affaire ? Demanda Lord Waverly.

-Elle veut organiser des réceptions, déclara Lady Neeley. Ai-je raison ?

Demanda t-elle en se tournant vers Bella.

Bella acquiesça.

-Vous êtes un génie pour ces choses, je dois dire Miss Martin, dit Lord Waverly.

C'était vraiment une bonne fortune que Lord Waverly soit présent.

-Oui, elle l'est, mais c'était très agréable de l'avoir toute à moi, dit Lady Neeley.

J'ai toujours su que mes réceptions éclipsaient celles des autres. Sauf bien sûr pour la dernière.

Les lèvres de Lady Neeley s'éclaircirent, comme elle les pressait ensemble. Le bracelet. Bella joignit les mains étroitement ensemble sur ses genoux et dit une petite prière pour que Dieu efface cette dernière pensée de l'esprit de Lady Neeley.

Au moment où elle parla du bracelet manquant, l'humeur de la vieille dame se dégrada fortement et elle commença à marmonner de la façon dont la peau de Lord Easterly était trop foncée et que la bonne société pouvait aller en enfer puisque l'on ne pouvait pas se fier à un pair.

-Ma chère, ma chère, ne vous inquiétez pas. Je vous ai déjà dit que je vous achèterai un nouveau bracelet, dit Lord Waverly.

-Vous n'en ferez rien, Waverly.

Lady Neeley regarda fixement le visage toujours aussi beau de Lord Waverly.

Lord Waverly avait proposé au moins dix fois le mariage à Lady Neeley et elle avait toujours refusé. Elle avait dit à Bella qu'elle avait déjà été mariée et élevée trois fils, et qu'elle voulait vivre pour elle-même et pour personne d'autre.

Bella pouvait le comprendre, mais elle pensait vraiment que cela ressemblait plutôt à une existence solitaire, d'autant plus que Lord Waverly semblait être un homme charmant et doux. Du moins, il était toujours comme cela avec elle, ainsi qu'avec Lady Neeley, elle l'avait seulement entendu crier après son palefrenier une fois.

-Je savais que vous décideriez finalement de vivre par vos propres moyens un jour ou l'autre, dit Lady Neeley.

Bella dit un petit mot de remerciement pour la prière. Le bracelet était oublié temporairement.

-Je vais devoir trouver quelques investisseurs, dit Bella. Et j'aimerai que vous disiez aux gens ce c'était moi qui organisait vos soirées.

-Bien sûr, et je serai votre premier investisseur, dit Lady Neeley.

Bella battit des mains de surprise.

-Vraiment ? Demanda t-elle.

-Pourquoi diable êtes-vous si surprise, Bella ? Je ferai tout mon possible pour vous aider à réussir. En fait, vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous en aurez besoin, et je vous laisserai Christophe lorsque vous partirez.

-Quoi ? S'écria Lord Waverly.

-Sans mentir ? Demanda Bella.

-Il m'engraisse, déclara Lady Neeley avec un vague geste de la main. Toutes ces pâtisseries et tartes sont trop riches pour mon vieux corps. J'ai besoin d'un mauvais cuisinier pendant un moment. Je tiens à remettre ma robe de soie bleue préférée avant de mourir.

Lord Waverly la regarda désespérément.

-Ses tartes aux fraises me manqueront, dit-il tristement et il en attrapa une sur le large plateau, comme si elle pouvait disparaître à tout moment.

-Chaque femme devrait connaître l'indépendance, déclara Lady Neeley, en tapotant le genou de Bella. Ce serait une bonne chose pour notre sexe. Cela forge le caractère. Tout ce dont vous aurez besoin, il suffira de me le demander Bella.

Sans réfléchir, Bella se pencha sur le canapé et mis ses bras autour de sa compagne depuis dix ans. Lady Neeley s'était raidie sous les embrassades de Bella.

-Merci, dit doucement Bella et elle se détacha.

Pauvre Lady Neeley qui la regardait comme si elle allait se mettre à pleurer.

Mais elle se mit à battre des mains et dit sèchement.

-Oui, eh bien, je vais devoir trouver une nouvelle compagne, je suppose.

-Et un nouveau chef, lui rappela Lord Waverly.

Elle fronça les sourcils.

-Est-ce tout ce que je suis pour vous ? Un lieu pour manger des tartes aux fraises ?

-Je… euh… euh pas.

Bella dit rapidement :

-Je vais vous laisser profiter de votre thé.

Et elle sortie précipitamment. Elle ne pouvait pas attendre pour commencer. Et elle n'avait pas envie de regarder Lady Neeley entrer dans une bataille verbale avec Lord Waverly.

Chapitre 6

Le secret est enfin dévoilé ! Les réceptions fabuleuses de Lady Neeley n'avait rien à voir avec l'organisation (ou l'imagination) de notre hôtesse mais à sa compagne de longue date (ou son endurante dame de compagnie ?) dame de compagnie Miss Isabella Martin.

Il semble que la créative Miss Martin ait pris finalement prit conscience de la valeur de ses compétences, parce que votre dévouée chroniqueuse a su de source sûre qu'elle envisageait d'ouvrir sa propre affaire, et moyennant des honoraires, toute maîtresse de maison peut l'embaucher pour planifier une réception.

Cela signifie, bien sûr, que Miss Martin est maintenant dans le commerce, ce qui la contraint bien sûr, à démissionner. Mais vraiment, étant donné ses longues années de service auprès de Lady Neeley, quelqu'un peut-il le lui reprocher ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

10 Juin 1816.

-Venez avec moi, Bella, vous ne vous amusez plus désormais. Tout ce que vous faites, c'est travailler.

Lady Neeley était debout dans l'embrasure de la porte de la cuisine son perroquet perché sur son épaule.

Bella leva les yeux de son menu, qu'elle et Christophe vérifiaient juste une fois encore. La réception de Lord Roxbury avait lieu demain soir, et toute la semaine dernière Bella avait été trop nerveuse pour dormir correctement.

-Allez-y, dit Christophe en poussant l'épaule de Bella. Regardez dehors ! Le soleil brille pour la première depuis très longtemps. Vous ressemblez à une noctambule. Allez-y.

Bella roula des yeux et soupira.

-Merci, Christophe, vous savez exactement quoi dire pour flatter une jeune femme.

Christophe haussa les épaules, puis se détourna en prenant le menu avec lui. Il était aussi nerveux que Bella. Ils étaient partenaire dans cette entreprise, donc la réception de Lord Roxbury pourrait aussi changer sa vie.

-Je vous accompagne au parc seulement si vous laissez l'oiseau à la maison, dit Bella, pointant un doigt vers le redouté perroquet.

Au moins la chose stupide ne l'avait pas persécuté en poussant des cris rauques et en essayant de l'embrasser.

La vieille dame hocha la tête et haussa son nez pointu.

-Vous vous donnez des grands airs, ma fille, depuis que vous êtes indépendante.

Elle se détourna.

-L'oiseau reste ici, alors.

Bella sourit et alla se changer. Lady Neeley pouvait la taquiner d'être une personne qui se donne des grands airs, mais Bella savait que c'était pour plaisanter. Lady Neeley semblait presque aussi excitée de la nouvelle entreprise de Bella que Bella elle-même. La vieille dame lui avait dit l'autre jour qu'elle aurait aimé faire quelque chose comme Bella lorsqu'elle était jeune.

Elle avait fait l'éloge des talents de Bella à tout le monde et attribué tout le succès de ses réceptions à sa jeune dame de compagnie. Personne n'était venu voir Bella encore, mais Christophe lui avait dit qu'il était sûr qu'il y aurait un troupeau à la porte de Bella lorsque la réception de Lord Roxbury aura été un succès. Rien de tel pour mettre un peu de pression.

En seulement une semaine, Lady Neeley, Christophe et Bella avaient trouvé un très joli bâtiment juste à côté d'Oxford Street. Il y avait deux fenêtres en forme d'arc sur la façade de devant et deux bureaux en bas ainsi qu'un petit appartement à l'étage.

Lord Waverly avait investi en payant un acompte pour la location du bâtiment, et Lady Neeley avait fait peindre sur la façade : « les idées de Bella ». Bella était prête à emménager dans l'appartement du dessus le lendemain de son trentième anniversaire. Elle avait même embauché une femme de ménage.

Au moins il faisait plus chaud que ces derniers temps. Bella était bien contente de porter son habituel ensemble en laine, même si, la vive petite brise lui fit se frotter les mains entre elles comme elle s'installait avec Lady Neeley dans les sièges en cuir du phaéton ouvert de la vieille dame.

Le vieux Barney savait parfaitement conduire les chevaux, donc c'est à peine si elles ressentir le sursaut au démarrage.

Bella pencha la tête en arrière pour pouvoir sentir le soleil sur son visage.

-Pourrions-nous prendre un rendez-vous hebdomadaire, ma chère ? Demanda Lady Neeley.

Bella jeta un coup d'œil à sa compagne.

-Un rendez-vous hebdomadaire ? Demanda t-elle.

-Une promenade dans le parc chaque mardi après-midi, si la météo le permet.

Ou prendre le thé à la maison si la météo est contre nous ?

Lady Neeley semblait plutôt désespérer lorsqu'elle lui demanda cela.

Impulsivement, Bella étendit le bras et referma ses doigts sur ceux de Lady Neeley.

-Bien sûr, ce sera notre rendez-vous. Puisque j'ai l'intention de venir vous voir plus souvent que cela, j'espère que vous ne vous ennuierez pas de moi.

-Jamais, dit succinctement Lady Neeley.

-Regardez là-bas, je crois que quelqu'un est en train de faire une course à pied, on aura tout vu ! C'est vraiment inconvenant.

Lady Neeley fit un bruit de dégoût avec sa langue contre ses dents, et Bella pencha sa tête en arrière et ferma les yeux de nouveau.

Elle les rouvrit rapidement, parce qu'elle aurait juré qu'elle venait de voir quelqu'un se cacher derrière une haie. Elle allongea le cou. Elle avait aperçu Lord Easterly rôder dans les buissons.

Elle haussa les épaules et ne dit rien, cependant. La dernière chose qu'elle voulait faire, c'était de glisser le nom de Lord Easterly dans la conversation. A la simple mention du nom de Lord Easterly, Lady Neeley entrerait dans une tirade sur le vol de son bracelet, et l'après-midi entière serait ruinée.

Non, elle ne parlerait pas de Lord Easterly. Bella ferma les yeux à nouveau.

-Ne devriez-vous pas être chez moi pour installer ma réception ? Dit une voix à côté d'elle.

Bella sursauta et ouvrit ses yeux sur un chevalier en armure étincelante. Ou, plutôt, sur Lord Roxbury, grand, sombre et magnifique sur son cheval. Il trottait à côté de leur voiture ouverte.

Bella fit de l'ombre de sa main pour ses yeux.

-Bon après-midi, Lord Roxbury, dit Lady Neeley. Je suis impatiente d'assister à la réception que vous avez décidé d'organiser le jour de la naissance de ma chère Bella.

-Je suis impatient d'y être aussi, en fait, dit-il.

Bella ne semblait plus pouvoir parler. Elle n'avait pas revu Lord Roxbury depuis le jour où sa vie avait changée. Le jour où il l'avait embrassé comme un homme est censé embrasser une femme.

Elle avait repoussé le baiser dans un petit coin de son cerveau, et il ne revenait que la nuit. Il trottait dans sa tête, la bouleversait et lui faisait battre le cœur, ce qui l'empêchait complètement de dormir.

Une nuit, elle avait même imaginé qu'elle était la maîtresse de Lord Roxbury. Et il semblait très intéressé. Du moins elle avait imaginé qu'il l'était. Et maintenant, elle avait une nouvelle vie en tant que femme indépendante, peut-

être qu'elle pourrait vraiment, vraiment être une femme indépendante ?

Encore cette idée qui revenait la narguer.

Roxbury était l'un des hommes les plus beaux qu'elle ait jamais vu. Et lorsqu'elle lui parlait, elle ne voyait pas le scélérat dont tout monde parlait. Il lui avait dit au bal qu'il était intéressé par elle. Et elle devait admettre, qu'elle avait les mêmes sentiments pour lui. Elle voulait, elle aurait aimé lui poser la question et lui demander une réponse. Elle aurait aimé qu'il l'embrasse comme la dernière fois.

Mais elle ne voulait pas être sa maîtresse. Elle ne pensait pas avoir le courage de devenir sa maîtresse.

Elle se rappelait de la façon dont-il l'avait touchée la fois où il ne savait pas qui elle était. Il avait pensé qu'elle était quelqu'un d'autre. Si elle était sa maîtresse, il la toucherait sûrement encore de cette façon. Mais il toucherait encore d'autres femmes comme cela. Non, elle ne pouvait pas être sa maîtresse.

Elle rit soudainement à haute voix. Comme s'il lui avait posé la question.

Comme si c'était devenu une possibilité.

Bella secoua la tête. Son imagination était sérieusement scandaleuse parfois.

Lady Neeley était habituée à ses brusques éclats de rires. Mais Lord Roxbury ne l'était pas. Il cligna des yeux et lui jeta un regard étrange.

-Est-ce que quelque chose vous amuse, Miss Martin ?

-Oui, dit-elle avec un sourire. Ne vous inquiétez pas pour votre réception, Lord Roxbury. J'ai tout sous contrôle. Je serai à votre porte très tôt demain pour mettre tout en place. Vous n'aurez même pas besoin d'être présent, lui assura t-elle.

Il l'avait évité depuis leur rencontre au musée.

-Je pense, Lord Roxbury, que votre réception a déjà eu l'effet souhaité ! Dit Lady Neeley. Avant même qu'elle ne se soit déroulée.

Elle fit un signe de main à une voiture qui les croisait.

Bella fronça les sourcils et jeta un coup d'œil à Lady Neeley.

-L'effet souhaité ? Demanda t-elle.

-Oui, très chère, Lord Waverly à voulu que son fils donne une réception pour montrer à la société qu'il n'était pas seulement un débauché irresponsable. Il veut que les mères le voient d'une autre façon et que leurs filles puissent admirer la maison de Lord Roxbury pour qu'il soit perçu comme un mari potentiel. Il veut que Roxbury se marie.

-Oh, dit Bella.

La liste d'invités disparates avait un peu plus de sens.

-Oh, dit-elle de nouveau.

Roxbury la regardait intensément.

-De toute façon, Roxbury, poursuivit Lady Neeley, j'ai entendu les brides d'une conversation l'autre jour. Madame Fitzherbert mentionnait à Lady Reese Forbes que vous vous êtes complètement apaisé récemment. Ces deux dames ont des filles qui ont entre quinze et vingt ans, et chacune à une dot assez considérable.

Roxbury avait l'air plutôt peiné.

-En avez-vous parlé à mon père ?

-Bien sûr ! Cria Lady Neeley.

-Charmant.

-Voyez qui vient par ici en ce moment même. Tenez-vous droit, Roxbury ! Siffla Lady Neeley.

Bella se mordit durement la langue pour ne pas rire de la situation. En effet, mieux valait se tenir droit.

-Bonjooour, Lady Neeley ! Leur beugla une grande femme avec un chapeau encore plus grand.

Elle agita largement la main de sa voiture ouverte, lorsqu'ils furent à sa hauteur.

-Lady Neeley, je voudrais vous présenter ma fille. Voici Lady Meliscent.

Elle désigna une pauvre jeune fille que personne ne pouvait voir. Elle jeta un coup d'œil en se détachant de l'ombre de sa mère et Bella se rendit compte que la jeune fille était terrifiée par le monde qui l'entourait.

Après les présentations d'usage, Lady Reese Forbes tenta désespérément de forcer sa timide fille à parler à Lord Roxbury. La pauvre fille se rendait complètement ridicule, ou, plutôt sa mère se ridiculisait. La jeune fille ne pouvait pas aligner plus de deux mots sans bégayer terriblement.

Bella aurait voulu l'aider. Elle voulait sauter dans la voiture et prendre la jeune fille dans ses bras.

Mais alors, Lord Roxbury le fit. Eh bien, il la sauva du moins. L'homme descendit soudainement de cheval et se dirigea vers la voiture ouverte de Lady Reese Forbes.

-Pourrais-je avoir le plaisir de votre compagnie, Lady Meliscent ? Demanda t-il.

Le bavardage entre Lady Neeley et Lady Reese Forbes s'arrêta complètement.

La pauvre Meliscent semblait prête à vomir. Mais sa mère réalisa finalement ce qui ce passait et jeta sa fille hors de la voiture.

Lord Roxbury sourit chaleureusement et lui tendit le bras, puis aida la jeune fille à mettre sa main sur son coude, car elle ne bougeait pas du tout. Lady Reese Forbes mit un coup sur la tête de son cocher avec le manche de son ombrelle.

-Allons-y. Suivez derrière pour que ma fille garde sa réputation intacte, s'il vous plaît.

Le jeune homme bondit dans la voiture et gagna sa place puis suivit Lord Roxbury et Lady Meliscent.

Lord Roxbury essayait de se rétrécir. C'était comme s'il avait été tiré vers l'intérieur de son corps : ses épaules étaient inclinées vers le bas, ses genoux étaient pliés, sa tête était baissée. Evidement, il essayait de ne pas être si grand et si effrayant à cause de la jeune fille.

Bella sourit et secoua la tête. Elle lui avait dit qu'il était un parfait gentleman. Et il le prouvait là une fois de plus. Un Monsieur parfait, avec des baisers parfaits.

Elle l'adorait absolument.

Elle sourit et ensuite couvrit sa bouche de sa main quand elle réalisa ce qu'elle venait de penser. Elle l'adorait. Elle l'aimait. Isabella Martin aimait Lord Roxbury. Elle eut un moment de pur bonheur suivit par une douleur totale.

Bien sûr, l'amour était comme cela : la douleur et la peine sur un même pied d'égalité.

Chapitre 7

Lord Roxbury finira t-il par se marier ? Avec Lady Meliscent Reese Forbes ? Ils semblent le plus improbables des couples, mais ces deux personnes ont été vus marchant bras dessus bras dessous dans Hyde Park, hier, et Lord Roxbury était penché vers la jeune fille comme s'il était tout à fait absorbé par leur conversation.

Votre dévouée chroniqueuse n'ose pas spéculer davantage. Peut-être que nous en saurons plus lors de la soirée du bal japonais de Lord Roxbury, qui, incidemment, sera les débuts de la nouvelle entreprise de Miss Isabella Martin,

« les idées de Bella ».

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

12 Juin 1816.

La réception était parfaite. Alors que Bella courait pour s'assurer que les bassines de punch étaient remplies et que les geishas avaient leurs kimonos attachés à la perfection, cinq personnes lui avaient demandé d'organiser leurs réceptions. Lady Neeley lui avait dit que, au moins vingt personnes avaient demandé des informations sur Bella.

Bella avait fait faire des cartes avec des informations sur son entreprise, et elles étaient toutes parties.

Le seul petit problème de la soirée avait été lorsqu'une jeune fille en costume de geisha avait trébuché avec ses pantoufles en bois et était tombé sur Ozzie.

La jeune fille s'en sortait bien, elle n'avait qu'une cheville contusionnée. Et Ozzie ne semblait pas avoir été blessé. En fait Ozzie avait même offert de raccompagner la jeune fille chez elle, et Bella ne l'avait pas revu depuis.

Certainement que pour Ozzie, tout allait plus que bien.

Lord Waverly semblait ravi de la réception. Et Lord Roxbury avait agi, bien sûr, en parfait gentilhomme.

Maintenant, c'était enfin fini. Et Bella prit un moment pour s'asseoir sur une chaise rembourrée dans le grand salon de Lord Roxbury. Elle avait renvoyé Christophe chez lui, et elle devait maintenant superviser les servantes qu'elle avait embauchées pour la soirée. Un jour elle aurait une équipe de nettoyage digne de confiance qu'elle pourrait embaucher de façon permanente. Pour le moment, cependant elle regardait chaque pièce en argent et chaque couvert comme un faucon.

Mais ses pieds souffraient et elle était morte de fatigue. Dix minutes, seule dans une pièce sombre la raviverait, décida t-elle, assez pour qu'elle puisse finir son travail. Elle retira une de ses chaussures et massa ses orteils avec ses doigts.

La porte s'ouvrit et Roxbury entra. Bella remit son pied sur le sol et repoussa sagement ses jupes. Lord Roxbury vint directement vers elle comme s'il avait su qu'elle était ici.

-Dites-moi quelque chose, dit-il.

Bella inclina la tête et lui sourit.

-Que voulez-vous savoir ? Demanda t-elle.

-Qu'est-ce qui vous rend si heureuse ?

-Que voulez-vous dire ? Demanda t-elle avec étonnement. Pourquoi ne devrais-je pas être heureuse ? Je viens d'organiser une réception qui s'est déroulée parfaitement, ce qui semble de bon augure pour mon entreprise.

Lord Roxbury se passa la main sur le visage.

-Oui, oui, oui, dit-il. Il y a cela. Mais il y a deux semaines vous étiez aussi heureuse. Vous n'aviez pas d'entreprise prospère et vous aviez un perroquet qui essayait d'embrasser votre oreille.

Bella se mit à rire.

-Vous avez bu un petit coup de trop. Je suis même étonnée que vous puissiez marcher droit.

-Vous n'imaginez pas à quel point.

Bella soupira et regarda en direction de ses pieds endoloris. Et soudain, Roxbury se mit à genoux à côté d'elle. Ses mains atteignirent ses pieds sous sa jupe. Il en posa un sur ses genoux, puis commença à le masser avec ses grandes mains. Elle ne s'était jamais sentie aussi bien.

-Ohhh, dit-elle avec un long soupir. Ahhh.

-Ne me taquinez pas, dit-il.

Elle fronça les sourcils, confuse.

-Pourquoi, dit-il. Dites-moi pourquoi vous êtes heureuse ?

Elle haussa les épaules et se renversa dans son fauteuil. Elle pensa à sa question pendant un moment, puis elle dit :

-Ces moments n'arriveront plus. A la seconde même, ils viennent juste de se terminer.

-C'est douloureusement profond.

-Ne me taquinez pas si vous voulez que je vous réponde.

-J'arrête de vous taquiner.

Bella ferma les yeux.

-Certains moments sont faciles. Ils sont agréables, amusants et magnifiques, et je suis heureuse. D'autres sont moins faciles. Mais c'est mon choix d'être heureuse à tout moment. Je ne peux pas contrôler toutes les choses, mais je peux contrôler mes sentiments. Et je veux être heureuse. Donc je trouve quelque chose dans chaque moment qui me rend heureuse.

-Alors, vous ne pleurez jamais ? Demanda t-il.

-Bien sûr que je pleure. Pleurer est merveilleux. C'est comme de nettoyer les toiles d'araignée. J'aime pleurer.

Elle ouvrit les yeux et lui sourit. Il arrêta de lui masser le pied, et elle eut vraiment envie de pleurer. Au lieu de cela elle glissa son autre pied sur les genoux de Lord Roxbury. Il secoua la tête et rit. Et puis il lui massa son autre pied.

-J'ai organisé ma réception le jour de votre anniversaire, pour une raison, dit-il enfin.

-Vraiment ? Et quelle est cette raison ?

-Eh bien, c'est parce que je voulais m'assurer que vous soyez dans ma maison le jour où vous atteindriez l'âge de trente ans pour que je puisse vous embrasser et vous auriez su alors que vous n'aviez jamais été embrassée. Mais je l'ai déjà fait.

-J'aurais seulement obtenu un baiser ? Demanda t-elle, en espérant de tout son cœur d'avoir tort.

Il secoua juste la tête, ce qui pouvait signifier n'importe quoi, le bougre.

-Mais maintenant les choses sont différentes, dit-il.

Il mit sa main dans sa redingote et sortit un paquet.

-Heureux anniversaire, dit-il en lui tendant le paquet.

-Merci, dit-elle en le prenant.

Elle le tint un instant au creux de ses paumes.

-C'est un présent pour mon anniversaire.

-Est-ce que vous profitez de ce moment ? Demanda t-il avec un sourire.

Elle sourit.

-Toujours.

-Eh bien, permettez-moi de profiter du moment où vous l'ouvrirez.

Bella ouvrit le papier d'emballage et découvrit une magnifique boîte carrée argentée. Elle la prit dans sa main, et lut l'inscription gravée sur le dessus : « les idées de Bella ».

-C'est un porte-carte, dit-il en le prenant pour l'ouvrir.

A l'intérieur se trouvait un tas de magnifiques cartes avec le nom de son entreprise. Elles valaient certainement beaucoup plus chères que celles qu'elle avait fait faire pour elle.

-J'en ai une boîte entière pour vous dans mon bureau. Mais elles ne tenaient pas toutes dans ce porte-carte.

-Merci, Lord Roxbury.

-Je vous en prie, Miss Martin.

-J'ai une question pour vous maintenant, déclara Bella. Pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

-Mon père est inflexible sur le fait que le titre doit rester dans la famille, et je ne vois pas le problème. Si je vis juste ma vie et que je meurs, le titre ira à mon cousin au troisième degré, Richard Milhouse. Richard est un homme très bon. Il est honnête et gentil, et il fera probablement un meilleur travail avec les responsabilités de ce titre que je ne le ferais jamais.

-Ah.

-Je ferais un père terrible, et un pire mari. Pourquoi devrais-je infliger cela à une pauvre jeune fille et à un enfant ?

Bella hocha la tête, mais la colère lui fit détourner le regard pendant une minute. Elle ne se fâchait pas très souvent, mais la douleur qui brûlait dans son cœur, lui donnait envie de frapper Lord Roxbury directement sur la tête.

-C'est de la lâcheté, lui dit-elle.

Bella retira son pied des mains de Roxbury et se rechaussa.

-Vous parlez de votre titre comme d'un fardeau dont vous voulez vous débarrasser aussi vite que vous le pourrez. Comment osez-vous. C'est un héritage, une histoire, une tradition dont on vous a fait don. Vous avez une famille et vous pourriez donner ce nom à votre enfant et lui transmettre beaucoup de choses. A tout instant, vous pouvez sortir de chez vous et allez voir votre père et lui prendre la main. Vous pouvez apprendre des choses de lui. Vous pouvez lui parler. C'est une bénédiction que vous rejetez et dont vous ne vous souciez pas.

Bella secoua la tête.

-Je ne comprends pas. Je donnerais tout ce que j'ai, chaque chose matérielle, mon activité, mon âme même pour avoir une famille. Je ne pourrai jamais donner un nom à un enfant. Je ne pourrai jamais partager avec personne les souvenirs de la merveilleuse imagination de ma mère, et de

mon père infatigable et aimant. Mon histoire s'arrêtera lorsque je mourrai. Vous avez la possibilité de poursuivre un héritage. Au lieu de cela, vous préférez faire croire que vous êtes un coquin et un débauché afin que personne ne veuille vous épouser.

Bella fit un bruit de pur dégoût.

-Comment diable pouvez-vous être si ingrat ? Demanda t-elle.

-Je ne sais pas. Mais je sais que je ne veux pas être un ingrat plus longtemps.

Soyez mon épouse Isabella.

Il se leva rapidement et prit ses mains dans les siennes.

-J'ai été un idiot, et je ne veux pas continuer sur cette voie. Je veux avoir des enfants avec vous. Je veux leurs donner mon nom, et je veux qu'ils aient vos yeux. Et je veux que vous leurs enseigniez ce que vous m'avez appris, il suffira pour cela de vous assurer de le faire avant qu'ils ne ruinent leur vie en se comportant comme des ingrats. S'il vous plaît.

Il lui sourit largement. Bella sentit sa bouche s'assécher. Elle ne pouvait plus parler. Les mots ne voulaient pas sortir de sa gorge sèche.

-Non, dit-elle enfin.

-Non ? Demanda t-il. Est-ce un non à cause du choc ou parce que vous ne voulez pas vous marier avec moi ?

Elle ferma les yeux et secoua la tête.

-Je ne peux pas. Vous ne pouvez pas m'épouser, Lord Roxbury.

-Appelez-moi Anthony.

-Non, non, non.

Elle retira ses mains des siennes.

-Je ne suis pas la personne dont vous avez besoin. Je n'ai rien à vous donner. Et maintenant, je suis une femme dans le commerce. Ce serait un scandale. Votre père serait dévasté. Nous ne sommes pas du même milieu. Et je ne peux pas.

Surtout maintenant !

-Je ne vous demanderai pas de renoncer à l'organisation de vos réceptions.

Bella secoua juste la tête. Elle ne pouvait pas y croire. C'était ce qu'elle avait attendu, mais elle ne pouvait pas épouser Lord Roxbury. Il avait besoin de quelqu'un d'autre. Il avait besoin de quelqu'un avec un héritage comme elle venait de lui mentionner. Son père fabriquait des chaussures, pour l'amour du ciel ! Elle ne pouvait pas mettre ça dans l'arbre généalogique de Lord Roxbury.

-Je vous aime assez pour vous dire non, lui dit-elle avant de se retourner et de partir.

Chapitre 8

Etant donné que Lord Roxbury n'a pas eu un brin d'attention pour Lady Meliscent Reese Forbes à son bal japonais de mercredi soir, votre dévouée chroniqueuse doit en venir à la conclusion que la marche précipitée dans Hyde Park mardi n'était rien de plus qu'une innocente promenade.

En effet, Lord Roxbury n'a prêté aucune attention particulière à aucune dame de sa réception (votre dévouée chroniqueuse est certaine de la consternation de son père), sauf pour l'intrépide Miss Martin, mais on ne peut rien en déduire, étant donné qu'elle faisait son travail. Sans oublier qu'elle est maintenant dans le commerce, et il est difficile d'imaginer que le Lord Waverly puisse oublier un détail comme celui-ci.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

14 Juin 1816.

Lady Neeley avait organisé sa propre réception, et Bella avait été invitée comme si elle était une de ses amies au lieu d'une employée. C'était étrange, pensait Bella d'être assise en face du neveu de Lady Neeley, Monsieur Henry Brooks.

Ils étaient au milieu d'une fête spéciale organisée par le Régent qui commémorait la victoire de Wellington à Waterloo. Lady Neeley avait loué un belvédère privé et, tandis que les invités du Régent se régalaient dans les jardins de fines tranches de jambon arrosé d'un punch un peu trop léger, leur comité de dix se restaurait de canard rôti et de salade de cresson, accompagnés d'une sélection de vins qui firent tourner la tête de Bella.

Lady Neeley avait emprunté Christophe pour ce petit dîner, puisque son nouveau chef était tellement mauvais qu'il pouvait à peine faire des scones comestibles. Mais Lady Neeley était également nettement plus mince, et plus heureuse.

A cette pensée, Bella eut envie de pleurer. C'était un poignard poussé un peu plus profondément dans son cœur à chaque fois qu'elle pensait au bonheur maintenant.

Cette semaine, qui avait suivi son anniversaire, la vie de Bella avait changé de façon spectaculaire. Elle avait sa propre maison. Elle avait même

acheté des draps de soie pour son lit. C'était comme ci elle dormait sur un nuage. Elle avait son carnet de commandes rempli pour une année entière, et avec l'ensemble des acomptes, que ses clients lui avaient versés, les idées de Bella avaient réalisé des profits. Lord Waverly avait été si heureux qu'il avait vraiment gloussé.

-Ma fille, lui avait-il dit l'autre jour, je ne pense pas qu'aucune autre entreprise dans la ville ait si rapidement fait des bénéfices. Vous êtes merveilleuse.

Bella avait souri, mais elle savait qu'il lui manquait quelque chose. Et elle savait exactement ce que c'était. Et maintenant, elle n'arrivait plus à trouver du plaisir dans les petites choses comme elle le faisait auparavant.

Alors qu'elle était assise, sirotant son vin et que la lune s'était levée et que l'obscurité était tombée, Bella se demandait si cela n'aurait pas été mieux si rien n'avait jamais changé.

-Ma chère enfant, dit une voix au-dessus d'elle.

Elle sourit à Lord Waverly.

-Marchez avec moi, dit-il.

-Bien sûr, Milord, dit-elle en se levant.

Elle mit son châle sur ses épaules pour se protéger de la brise fraîche qui s'était levée une fois que le soleil s'était couché, et elle posa sa main sur le bras de Lord Waverly. Elle s'excusa auprès de Monsieur Brooks, et ils quittèrent le belvédère pour se diriger vers la foule grouillante.

Bella n'avait jamais été à Vauxhall avant. Il y avait des musiciens qui jouaient en permanence et des magiciens itinérants. C'était étonnant et Bella regrettait de ne pas pouvoir s'arrêter et regarder tout cela. Mais ils passèrent devant cette agitation et descendirent vers la rivière.

-J'ai entendu dire, dit Lord Waverly une fois qu'ils eurent trouvé un endroit calme sur la passerelle, que vous avez refusé l'offre de mariage de mon fils.

Bella avala durement et commença à tousser.

-Est-ce que ça va, ma chère ? Demanda Lord Waverly, lui martelant le dos, ce qui, en toute vérité aggrava la situation.

Bella reteint finalement son souffle. Elle se redressa, sa main posée sur sa poitrine.

-Je ne voulais pas vous choquer, dit Lord Waverly.

-Bien sûr que non, murmura Bella.

-Vous rendez vous compte, poursuivit Lord Waverly, que j'ai passé les dix-sept dernières années de la vie de mon fils à lui rendre visite une fois par semaine ?

Il n'est jamais venu me voir. Mais cette semaine, il est venu me voir tous les jours.

-Vraiment ?

-Pour vous dire la vérité, il me rend fou, je souhaite que vous vous mariiez avec lui et que vous le fassiez sortir de mon giron.

Bella s'arrêta et trébucha.

-Mais…

Lord Waverly secoua la tête et ne la laissa pas continuer.

-Je sais, je sais… le scandale et tout ce qui s'en suit. Quelle foutaise.

Il se tourna vers elle et prit son visage entre ses mains.

-Il y a déjà un peu de scandale, n'est-ce pas ? Vous n'entacherez pas notre nom, je vous le promets. Avoir des petits enfants avec votre intelligence est une bénédiction au-delà de toute description.

Il ponctua son discours en lui baisant le front.

-Continuons, dit-il en se tournant et en marchant une fois de plus vers la rivière. J'ai dit à mon fils que je n'essayerai pas de vous parler. Je respecte qu'une femme puisse avoir le droit de dire non. N'est-ce pas ce que me répète Lady Neeley depuis dix ans ?

Il s'arrêta, comme s'il voulait une réponse, ce qu'elle fit.

-Euh, oui, Milord.

-Ne soyez pas effrontée, jeune fille.

-Désolée.

-Mais alors que j'étais assis à cette table ce soir et que je vous observais, je n'ai pas pu le supporter. Vous ressembliez à un chien qui a perdu son os favori.

-Charmant.

-Non, c'est carrément décourageant, dit Lord Waverly.

L'homme n'avait manifestement jamais appris le sens du mot tact.

-Vous aviez l'habitude de d'étinceler, jeune fille, alors que vous n'aviez rien. Et maintenant vous avez quelque chose qui devrait vous rendre heureuse, vous êtes devenue un nuage noir.

Bella commençait à se sentir repoussante, à cause des métaphores de Lord Waverly.

-Maintenant, je dirais que vous avez besoin de vous illuminer et d'accepter la proposition de mon fils. Et je ne veux pas entendre parler de scandales ou de noms ternis. Vous allez rendre mon fils heureux et me donner des petits-enfants, c'est tout ce que je ne pourrais jamais vous demander.

Bella ne sut pas quoi lui répondre.

-Le voilà maintenant, dit Lord Waverly.

Bella leva les yeux, et aperçut Lord Roxbury. Elle s'arrêta, le cœur battant durement dans sa poitrine comme il marchait à grands pas vers eux, passant devant des groupes de personnes qui se tenaient sur le côté dans l'attente de la venue du Régent.

-Merci de me l'avoir amené, Père, déclara Roxbury.

L'homme hocha simplement la tête.

-Je vais poursuivre mon chemin alors. Je vais aller informer Brooks que vous ne l'accompagnerez pas pour le spectacle, ma chère, lui dit Lord Waverly.

-Oh, dit Bella, se rappelant soudain le pauvre Monsieur Brooks.

Elle voulut rejoindre Lord Waverly, mais Roxbury la tint fermement.

-Oh non, vous n'irez nulle part.

Bella leva les yeux vers les doux yeux bruns de Lord Roxbury.

-Je ne peux pas dire oui, dit-elle.

-Si, vous le pouvez, dit-il. Essayez, c'est facile. Vous devez plaquer votre langue sur vos dents du bas et rapprocher vos lèvres…

Il s'arrêta au moment où Bella roula des yeux.

-Ecoutez, Bella, dit-il.

Elle cligna des yeux, c'était la première fois qu'il disait son nom. Elle avait aimé qu'il le prononce.

-J'ai besoin de vos services.

-Vous voulez m'engager ?

-Oui, j'ai besoin de vous engager pour organiser chaque réception que je vais faire pendant le restant de ma vie. Et il semble que ce serait vraiment plus facile si vous viviez dans ma maison. Ne pensez-vous pas ?

Bella secoua la tête et rit.

-Bien, rire c'est bénéfique, déclara Roxbury. Par contre refuser ma proposition ce n'est pas bien du tout.

-Mais …

-L'accepter, ce n'est pas bien non plus. Mais vous pouvez aussi ne rien dire.

Bella rit.

-Ce serait bien, aussi, dit Roxbury.

-D'accord, oui, je ferai toutes vos réceptions.

-En commençant par celle de mon mariage ? Demanda t-il. Dans laquelle vous serez l'attraction en tant que qu'épouse ?

Bella s'arrêta un moment et observa juste son visage. Un si beau visage chez un homme si bon. Elle avait su que c'était un homme bon dès la

première fois où ils s'étaient rencontrés.

-Je sais pourquoi je t'aime, dit-elle. Mais pourquoi m'aimes-tu ?

-Je ne sais pas, dit-il.

Bella fronça les sourcils.

-Mais je t'aime. Je n'ai jamais rien ressenti de tel de toute ma vie, Bella. Pensé à me marier et à fonder une famille m'a toujours semblé d'un ennui mortel, mais maintenant, si tu veux bien être ma femme, c'est une aventure que j'envisage.

Je t'adore, Bella. Tu me fais croire que je peux être un parfait gentleman.

Bella sourit.

-Alors ? Demanda t-il.

-Alors, oui je veux bien t'épouser, dit-elle rapidement, avant d'essayer de partir en courant.

Tout cela lui faisait un peu peur, mais elle savait aussi qu'elle ne pourrait pas revivre ce qu'elle avait vécu la semaine dernière, craignant chaque jour et souhaitant retourner vivre comme par le passé. Mieux valait sauter le pas vers un avenir effrayant, mais prometteur, plutôt que de rester dans un présent triste.

Les yeux de Roxbury brillèrent, et puis s'obscurcirent, et il pencha sa tête vers elle.

-Viens avec moi, dit-il.

Elle ne put s'empêcher de glousser pendant que Lord Roxbury l'entraînait à travers la foule de gens et ensuite sur une passerelle pas du tout éclairée.

C'était aussi sombre que la poix, en fait.

Bella se blottit contre le corps de Lord Roxbury. L'étincelante excitation de Vauxhall était derrière eux, et alors, ils se retrouvaient dans un endroit où n'importe quoi pouvait leur arriver.

-Roxbury, je n'aime pas du tout cela.

-Chut, dit-il, la tirant plus profondément dans l'allée sombre.

Ils se retrouvèrent hors du sentier derrière un très grand buisson. Roxbury attira immédiatement Bella dans ses bras.

-Je n'aurai pas pu continuer sans que tu sois comme cela dans mes bras.

-Oh, dit Bella. Eh bien, maintenant je le suis.

Elle ferma les yeux et se nicha contre le grand corps dur de Roxbury.

-Dis-le-moi encore une fois, Bella. Dis-le-moi de nombreuses fois.

-Je vais me marier avec toi, Anthony.

Il eut un bruit de profond grondement dans sa gorge.

-Promet-le moi, dit-il.

-Je te le promets. Pourrais-je te demander une faveur ? Dit-elle alors.

-Tout.

-J'ai des nouveaux draps que j'ai fait faire pour mon lit. Ils sont en soie.

Pourrions-nous les mettre sur notre lit ?

Le corps d'Anthony se rapprocha encore plus du sien.

-Tout d'abord, en entendant parler de draps de soie, il est difficile pour moi de garder mes mains hors de ta personne. Et en second lieu, la façon dont tu dis

« notre lit », me rend la tâche doublement plus difficile.

Bella se dégagea un peu et pencha la tête en arrière.

-Eh bien, ne garde pas plus longtemps tes mains hors de moi.

-Oh, très bien, dit-il en lui souriant

Elle pouvait voir la blancheur de ses dents dans le noir, puis elle le sentit se pencher sur elle, et ses dents furent au niveau du lobe de son oreille.

-Oh, dit-elle, dans un souffle rapide, et elle se cambra contre lui.

Si le son de sa voix avait été léger, celui que laissa échapper Anthony fut plus lourd. Il fit frissonner Bella jusqu'à ses orteils.

Il caressa le lobe de son oreille avec sa langue, puis s'aventura derrière, et Bella sentit ses jambes se dérober sous elle. Les bras d'Anthony se serrèrent autour d'elle et sa bouche se déplaça pour recouvrir la sienne.

Bella haleta encore, s'imprégnant complètement de l'odeur et du goût d'Anthony, et soudain elle eut besoin plus de lui que de l'air ou la nourriture.

Elle fit glisser ses mains sur la poitrine d'Anthony et les noua autour de son cou comme il lui embrassait doucement les lèvres, la goûtant comme elle le goûtait.

Il gémit comme elle approfondit le baiser, et Bella ressentit une joie comme elle n'en avait jamais connue. Elle se sentait en sécurité, aimée, et désirée mais également indispensable et excitée comme jamais auparavant. C'était grisant et boulversant.

Elle pencha la tête en arrière afin que son amant puisse prendre sa bouche sans être gêné, et il plongea sa main dans ses cheveux tout en la maintenant contre lui. Elle se pressa alors plus intensément, souhaitant ne faire plus qu'un avec lui. Il était dur contre elle, sa cuisse s'insinua entre ses jambes, et elle les ouvrit.

L'endroit intime qui faisait qu'elle était une femme appuya contre le muscle de la jambe d'Anthony et elle savait qu'elle venait de trouver une nouvelle forme d'excitation. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'être langoureuse et de laisser échapper des sons passionnés.

Les doigts d'Anthony s'enroulèrent presque douloureusement dans ses cheveux.

-Dieu, Bella, je vais succomber, dit-il contre sa bouche.

Elle gloussa.

-Je suis en train de succomber, mon amour, dit-elle, je pourrais seulement regretter s'il devait en être autrement.

Anthony ronronna, et Bella ressentit ce son dans chaque terminaison nerveuse de son corps. Son instinct lui disait exactement ce qui était supposé arriver alors, et qu'elle en avait besoin, qu'elle le voulait. Elle avait envie de respirer son air, sentir sa voix plutôt que de l'entendre. Elle avait besoin de plus. Elle avait besoin de lui pour ne faire plus qu'un avec elle.

Elle écarta sa redingote et mit sa paume contre sa chemise légèrement humide.

Sa poitrine était dure et chaude, et à cette seconde, elle aurait aimé déchirer chaque fibre de ses vêtements qui recouvraient son corps et le prendre en elle.

Et puis, les buissons autour d'eux se mirent à bruisser et des gens envahirent leur espace privé.

-Oh ! Se lamenta Bella.

-Désolé, dit une voix profonde.

Bella eut juste le temps d'apercevoir un grand homme et une mince femme blonde qui l'accompagnait, avant qu'ils ne s'esquivent au loin.

-Etait-ce… ?

-C'était Easterly et sa femme, affirma Anthony.

-C'est ce que je pensais. Tu sais, je pourrais jurer les avoir vus creuser des trous derrière un buisson, à Hyde Park l'autre jour. Ils semblent se cacher dans des endroits étranges ces derniers temps. Je n'aurai jamais imaginé que Lady Easterly soit le genre de femme à se cacher.

-Oui, mais toi aussi tu étais cachée, n'est-ce pas ?

Bella rigola.

-Et je ne pense pas que j'aurai imaginé que tu sois le genre de personne à te cacher.

-Non, c'est à cause de ta mauvaise influence, Milord.

-Je n'ai jamais rien fait de tel, Milady.

-Oh mon Dieu, dit Bella, son corps secoué de tremblements au rappel qu'elle allait être une Lady.

C'était une chose très effrayante de penser qu'elle allait le devenir, pensa telle. Les bras d'Anthony se serrèrent autour d'elle.

-Nous aurons du temps pour profiter l'un de l'autre, Bella.

Elle rit.

-J'ai créé un monstre.

-Tu n'as aucune idée.

Il embrassa ses lèvres, et elle frissonna.

-Maintenant, où en étions-nous ? Demanda t-il.

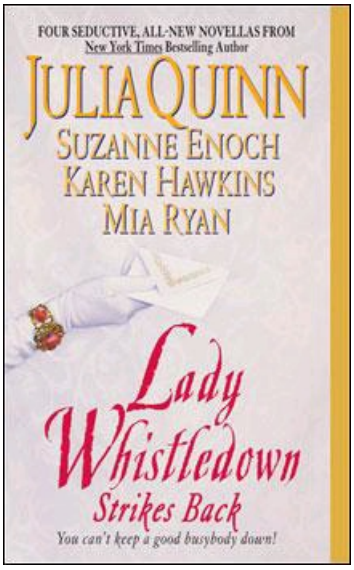
-A notre lit et aux draps de soie, dit-elle.

-Bien, et il prit sa bouche dans un baiser qui fut encore mieux que le précédent.

Et Bella ferma simplement les yeux et apprécia le moment. Et elle savait de tout son cœur qu'elle n'allait pas avoir beaucoup de difficulté à profiter des millions de moments de sa vie future.

**Gentleman Jim est le titre d'un film de Raoul Walch de 1942 qui raconte l'histoire romancée de James Corbett, un boxeur US d'origine irlandaise.

Corbett a boxé vers les années 1890 et il a été champion du monde en 1892. Le film en noir et blanc est super, beaucoup d'émotion et l'acteur qui incarne Gentleman Jim est Errol Flynn. Je me souviens encore du film que j'ai vu il y a une dizaine d'année et c'est un signe qu'il m'a marqué car j'ai une mémoire poubelle.**



Suzanne Enoch

Lady Whistledown récidive

Le meilleur des deux mondes

Suzanne Enoch

Lady Whistledown récidive.

Le meilleur des deux mondes.

Chapitre 1.

… Mais assez parlé de l'infortunée réception de Lady Neeley. Aussi difficile que ce soit de le croire pour une grande partie de la haute société, il existe d'autres sujets dignes de ragots… plus particulièrement le sujet qui concerne le Comte aux yeux les plus bleus de Londres, Lord Matson.

Bien que n'étant pas destiné pour le titre (son frère aîné étant décédé tragiquement l'an dernier), Lord Matson ne semble pas avoir de difficultés à assumer l'habit de l'homme du monde. Depuis son arrivé à Londres plus tôt cette saison, on l'a vu avec différente jeune femme convenable à son bras chaque jour.

Et la nuit, avec des dames qui ne seraient pas considérées comme convenables par tous !

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Mai 1816.

-Mais nous n'avons pas été invitées, dit Charlotte Birling.

Sa mère qui était assise derrière le bureau en chêne du petit salon, leva les yeux de la chronique de Lady Whistledown de ce matin.

-Cela n'a pas d'importance, parce que nous n'y serions pas allées, de toute façon. Et j'en remercie Dieu pour cela. Imaginez-nous bavardant et marchant avec le Comte Easterly. Cela aurait été déshonorant.

-Sophia ne l'avait certainement pas envisagé lorsqu'elle a été invitée.

Charlotte regarda la pendule sur la cheminée. Presque dix heures. Les pulsassions de son cœur s'accélérèrent et elle mit sa broderie de côté. Elle voulait se rendre à la fenêtre sans éveiller les soupons de sa mère.

-Oui. Pauvre Sophia, dit la Baronne Birling. Douze ans a essayé d'oublier cet homme et alors que sa vie commençait à se remettre, il réapparaît. Votre cousine à du être mortifiée.

Charlotte n'en était pas si sûre, mais pour le moment, elle préférait acquiescer.

L'aiguille des minutes de l'horloge avançait rapidement. Et si l'horloge avait du retard ? Elle n'avait pas envisagé cela. Ou s'il avait eu de l'avance ? Incapable de tenir en place, elle se mit debout.

-Du thé, Maman ? Dit-elle en trébuchant presque sur son chat.

Beethoven griffa l'ourlet de sa robe avec sa patte avant de s'éloigner.

-Hum ! Non merci, ma chérie.

-Eh bien, je vais en prendre.

Son regard se fixa sur la fenêtre de devant au moment où elle versa le thé dans sa tasse. Dans la rue, le vent froid, faisait voleter quelques feuilles perdues, mais à part cela rien d'autre ne se déplaçait. Pas même un vendeur ou un chariot sur la route qui menait à Hyde Park.

Couvrant le son du journal bruissant sur le bureau, les minutes sur l'horloge continuaient à avancer. Charlotte prit une gorgée de thé, se rendant à peine compte qu'il était trop chaud et qu'elle avait oublié d'ajouter le sucre.

Et puis, elle oublia de respirer. Précédé par un tintement de rênes, un cheval noir remonta Hyde Street. Le monde, l'horloge, le claquement des sabots et les battements de son cœur semblaient ralentir tandis qu'elle regardait passer le cavalier.

Ses cheveux de la couleur riche de l'ambre voletaient dans la douce brise du matin. Un chapeau de castor assombrissait ses yeux d'un bleu foncé, mais elle savait qu'ils étaient d'un cobalt clair, comme la couleur d'un lac sous un ciel couvert. Sa veste assortie à la couleur de son chapeau, son pantalon moulant brun-gris et ses délicates bottes vernies signifiaient aussi clairement qu'une carte de visite imprimée avec des lettres en or qu'il était un gentleman. Sa bouche s'étirait en une mince ligne droite décontractée mais dangereuse, et elle se demandait à quoi il pouvait penser.

-…lotte ? Charlotte ! Qu'est-ce qui vous rend aussi béate ?

Elle s'éloigna de la fenêtre, mais il était trop tard. Sa mère la poussa du coude et se pencha pour regarder attentivement par la fenêtre le cavalier qui passait.

-Rien, Maman, dit Charlotte en prenant une autre gorgée de thé et en grimaçant presque au goût amer.

-Je pensais juste…

-Lord Matson, dit la Baronne en rajustant le rideau fermé. Vous regardiez Lord Matson. Pour l'amour de Dieu, Charlotte, et s'il avait levé les yeux et vous avait vu ?

Elle l'avait regardé passé par la fenêtre depuis ces cinq derniers jours, et il n'avait pas une seule fois tourné la tête dans sa direction. Xavier, Comte Matson. Il ne savait même pas qu'elle existait.

-J'ai le droit de regarder par nos fenêtres, Maman, dit-elle en étouffant un soupir comme le cheval arabe et son magnifique cavalier disparaissaient derrière les draperies en velours vertes. S'il m'avait vue, j'espère qu'il aurait supposé que je regardais nos superbes roses.

-Ah. Et vous rougissez régulièrement à la vue des roses, alors ? Dit la Baronne Birling en reprenant sa place devant le bureau. Enlevez ce gredin de votre esprit. Vous devez vous préparer pour le bal des Hargreaves de ce soir.

-Il est dix heures du matin, Maman, protesta Charlotte. Mettre une robe et coiffer mes cheveux ne prend pas dix heures. Cela en prend à peine deux.

-Je ne parle pas de préparations physiques. Je fais allusion à une préparation mentale. N'oubliez pas, vous allez danser avec Lord Herbert.

-Oh, ce n'est pas un souci. La seule préparation dont je vais avoir besoin pour cela est d'une petite sieste.

Elle n'avait pas réalisé qu'elle avait parlé à voix haute jusqu'à ce que la Baronne se relève.

-Evidemment, jeune fille, vous avez oublié les efforts que votre père à fait en dénichant Lord Herbert Beetly et en vérifiant les intérêts qu'il avait à se trouver une épouse.

-Maman, je n'ai…

- Si vous avez besoin d'un petit somme pour vous comporter d'une manière appropriée, alors allez-vous coucher immédiatement.

En fronçant les sourcils, la Baronne chiffonna la chronique de Lady Whistledown.

-Et tenez votre langue afin de ne pas finir dans cette chronique.

-Je ne fais jamais rien, donc je ne vois pas comment cela pourrait arriver.

-Ah. La seule erreur de Sophia a été de se marier avec Easterly il y a douze ans.

Et même si elle ne la pas vue pendant tout ce temps, même après avoir vécu une vie impeccable pendant plus d'une décennie, au moment où il réapparaît, son nom est associé à nouveau à un scandale. Quoi que vous pensiez de Lord Herbert, il ne sera jamais impliqué dans un scandale. Vous pouvez difficilement dire la même chose pour cet homme devant lequel vous étiez ébahie. Lord Matson est en ville depuis moins de trois semaines, et il a réussi à se faire remarquer par le Whistledown.

-Je n'étais pas ébahie… Charlotte referma sa bouche.

A dix-neuf ans, elle connaissait toutes les étapes et les tournures des tirades de sa mère. Intervenir maintenant ne ferait qu'empirer les choses.

-Je vais dans ma chambre alors, pour ma sieste, dit-elle sèchement et elle se retira.

Par ailleurs, en toute honnêteté, elle était vraiment ébahie par Lord Matson.

Elle ne voyait pas de mal à cela. Le Comte était extrêmement beau, et l'admirer à travers une fenêtre ou passer à côté de lui sur le chemin de la table des rafraîchissements étaient les façons les plus susceptibles de se retrouver proche de lui.

D'ailleurs, ce fringant héros de guerre, célibataire, ne serait certainement jamais accepté dans la maison des Birlings. Dieu du ciel, un simple coup d'œil trop appuyé vers elle et c'était le scandale assuré.

Ce n'était pas comme si elle voulait ou attendait qu'il l'épouse, ou quelque chose dans ce genre. Même sans l'obsession de ses parents pour la respectabilité et la bienséance, elle ne se faisait aucune illusion. Les beaux hommes audacieux ne pensaient qu'à danser et à flirter. Epouser un homme qui a toujours un œil vers sa prochaine conquête, s'était se condamner assurément à une vie de souffrance. Mais il n'avait pas flirté avec elle et ne l'avait pas invitée à danser.

Charlotte soupira comme elle atteignait sa chambre, Beethoven sur ses talons.

Cela n'arriverait jamais. Elle se disait que ses parents décourageraient n'importe quel monsieur avec une simple tache sur sa réputation, et que de toute façon, elle n'attirait jamais l'attention d'un tel homme.

Elle se rendit compte que même si elle était montée deux heures plus tard, la sieste n'aurait eu aucun attrait, même si Beethoven s'était déjà recroquevillé sur son oreiller et ronflait doucement. Au lieu de cela, elle attrapa le livre qu'elle avait commencé et se coula dans la chaise confortable sous la fenêtre.

D'habitude elle aurait ouvert la fenêtre, mais puisque l'été refusait d'apparaître et qu'une bruine se déversait déjà du ciel, elle tira une couverture sur ses jambes et s'installa confortablement. Ceci était sa façon à elle de se préparer pour sa rencontre avec Lord Herber Beetly –en feignant d'être ailleurs.

Dans ses romans préférés, les princes et les chevaliers prospéraient, et même le simple troisième fils d'une Marquise était soit héroïque soit infâme. Et on pouvait dire que personne dans le royaume de fées n'était ennuyeux.

Charlotte leva la tête, regardant son pâle reflet dans la fenêtre striée de pluie.

Mon Dieu, était-ce de cette façon qu'on la décrivait elle aussi ? Est-ce qu'elle était ennuyeuse ? Etait-ce parce qu'elle ressemblait à Lord Herbert que son père l'avait choisi ? Elle étrécit ses yeux et approfondit son examen minutieux.

Elle n'était pas une beauté enchanteresse, bien sûr ; même sans les commentaires désobligeants murmurés occasionnellement sur sa taille et sa poitrine moins généreuse, elle s'était assez souvent vue dans le miroir pour savoir à quoi elle ressemblait.

Elle aimait vraiment son sourire et ses cheveux bruns éclairés de reflets roux.

Ses yeux bruns étaient placés à une distance appropriée par rapport à son nez.

Non, ce n'était pas son apparence. C'était plutôt la façon dont elle s'était toujours sentie, comme un canard parmi des cygnes élégants.

C'était pour cette raison qu'elle aimait rester béatement devant la fenêtre pour regarder passer Xavier, Lord Matson tandis qu'il se rendait à son rendez-vous de boxe quotidien à la Gentleman Jackson. Et en toute équité, elle n'était pas la seule qui aimait le regarder, et au moins son nom n'apparaissait pas avec celui de Lord Matson dans la chronique du Whistledown lors des réceptions, comme celui d'autres jeunes filles. Elle savait se tenir. Mais c'était toujours agréable de rêvasser, de temps en temps.

Au moment où l'horloge de la salle de réception sonnait neuf heures du soir, Xavier, Comte de Matson retira son pardessus humide de ses épaules et le remit aux bons soins d'un des valets de pied des Hargreaves.

Il prit sa place derrière la file des gens de la noblesse, en attendant d'être introduit dans la salle de danse principale d'où s'échappait une bouffée d'air chaud si hautement parfumé qu'elle couvrait pratiquement la légère odeur de moisi. Il imaginait que dans très peu de temps cela deviendrait totalement étouffant.

L'évènement lui-même lui coupait la respiration, lui donnant envie de desserrer sa cravate et de retourner dans la sombre nuit froide. Il était toujours étonné qu'un événement où était entassé autant de gens le fasse se sentir si… seul. Il préférait de beaucoup une partie de carte intime dans un club ou un autre, ou même unes soirée au théâtre, où au moins il y avait quelque chose sur lequel se concentrer en plus de la masse humaine de commérages. Surtout quand une grande partie des bavardages semblait être centrée sur lui.

Oui, il était nouvellement arrivé en ville, et oui, il avait une fortune considérable rattachée à son nom. Mais pour l'amour de Dieu, il avait passé toute l'année dernière à Farley, dans la propriété familiale –sa propriété- dans le Devon. Et après douze damnés mois de paperasseries, de vêtements de deuil et de satanées leçons pour la gestion de tout cela, n'était-il pas en droit de dépenser quelques livres sur les livres de paris et de se faire plaisir en s'offrant un verre dans les bas fonds de la ville ? Ou une actrice ou deux ? Ou une jeune veuve accommodante de réputation incertaine mais qui était pourvue d'un sourire séduisant et de superbes longues jambes ?

Cependant, des lieux comme le bal des Hargreaves, étaient considérés comme convenables, où, les jeunes femmes disposées à se marier étaient venues mettre leur plumage en valeur et ce soir il était à la recherche de proies plus respectables. Alors il remit son invitation au maître d'hôtel et déambula dans la pièce principale après que son nom et son titre furent annoncés dans un cri de stentor.

-Matson, retentit une autre voix à sa gauche.

Xavier se retourna au moment où le Vicomte Halloren marcha vers lui pour lui attraper la main afin de la serrer vigoureusement.

-Vous êtes venu voir le spectacle, n'est-ce pas ? Il semble que ce soit le cas de tout le monde.

-Le spectacle ? Répéta Xavier, alors qu'il avait une bonne idée de quoi parlait Halloren.

Apparemment tout le monde lisait le Whistledown.

-C'est la débâcle au sujet du bracelet de Lady Neeley. Il semble que tous les suspects aient fait acte de présence.

Xavier ne se souciait pas du bracelet qui avait disparu, mais au moins la mystérieuse chroniqueuse avait quelque chose sur lequel discuter en plus de l'agenda mondain. Il inclina la tête.

-Il semble que chacun à Londres ait fait acte de présence.

-Vous ne le savez peut-être pas, mais tout le monde doit être vu au grand bal des Hargreaves. Et je vous le dit, c'est l'endroit idéal pour commencer vos recherche pour une probable jeune fille à marier. La foule y est plus animée qu'à Almack et personne ne semble s'en plaindre.

Le Vicomte se pencha plus près.

-Juste un conseil, ne buvez pas de xérès. Et quittez les lieux de bonne heure.

-Je vous remercie.

Alors que Halloren semblait prêt à démarrer une thèse sur les boissons alcoolisées, Xavier s'excusa.

Il n'était jamais venu au grand bal des Hargreaves auparavant, mais la décoration était si clairsemée qu'elle semblait presque inexistante et il n'y

avait pas besoin d'être mathématicien pour voir qu'il n'y avait pas assez de chaises pour au moins la moitié des invités.

Apparemment tout le monde s'y attendait néanmoins, parce que la moitié des invités évitaient les boissons et les en-cas et préférait plutôt discuter en petit groupe au sujet de la personne qui aurait pu voler l'infâme bracelet de Lady Neeley. Il semblait être le principal sujet des potins de Londres. C'était inacceptable qu'il soit la cause de toutes les conversations, c'était juste un damné bracelet, pour l'amour de Dieu.

-Maman, ce n'est pas parce que Lady Neeley a décidé d'accuser Lord Easterly qu'il faut que l'on se joigne à l'opinion de la foule.

Une voix féminine sur le côté lui répondit :

-Chut, Charlotte. Elle dit seulement ce que chacun pense déjà.

-Pas tout le monde, répondit la même voix. Pour l'amour de Dieu, c'est juste un bracelet. L'ignorance au sujet de son sort ne semble guère s'équilibrer contre le fait de ruiner la réputation d'un homme.

Xavier tourna la tête. Il était impossible de distinguer qui avait parlé alors qu'il était parmi une centaine d'invitées d'âges, de grandeurs et de couleurs de robes différentes, qui semblaient l'encercler d'un solide rempart de charmes féminins. Il n'était pas le seul à être intéressé par la conversation, cependant.

Une ouverture dans un petit groupe en retrait lui révéla un grand gentleman brun –Lord Roxbury, s'il avait bonne mémoire. Il s'inclina sur la main d'une dame et lui murmura quelque chose qui la fit s'agiter, puis passa ensuite à une grande et mince jeune femme aux cheveux bruns.

-Bonsoir, Miss Charlotte, dit Roxbury d'une voix traînante en lui baisant la main.

-Bonsoir à vous, Lord Roxbury, dit-elle en lui souriant.

C'était la voix qui avait attirée son attention. Le sourire qu'elle fit au Baron était un peu appuyé, pas très naturel mais travaillé pendant des heures devant un miroir. Il paraissait authentique devant cette nuée de fausse jovialité et d'humilité.

Charlotte.

Dans un souffle d'impatience, Xavier entendit le ricanement déplacé de Roxbury, puis s'approcha avant que le passage ne se resserre à nouveau.

-Charlotte, je vous ai déjà dit de ne pas encourager de telles canailles, siffla la femme plus âgée à côté d'elle.

Elle prit la main de la jeune femme et la frotta avec un coin de son châle de matrone.

-Il n'a pas laissé de marque, Maman, répondit Charlotte, une lueur dansant dans ses yeux bruns. Et il embrasse la main de tout le monde, pour l'amour du ciel.

-C'est une erreur que vous ne devez pas encourager. Espérons que Lord Herbert n'aura pas remarqué que vous donniez vos faveurs à un autre gentleman.

-Comme s'il…

Elle leva la tête, les yeux bruns rencontrèrent ceux de Xavier. La couleur se retira de son visage et sa bouche forma un léger O avant de se refermer.

Quelque chose lui remua les entrailles et le fit bondir en avant. Curieusement, la sensation n'était pas du tout désagréable.

-Bonsoir, dit-il.

-Bons… Bonsoir, lui retourna t-elle en lui faisant une révérence. Lord Matson.

-Vous avez un avantage, dit-il calmement, en notant que sa mère était aussi raide qu'une planche de bois.

-Vous savez mon nom, mais je ne connais pas le vôtre.

-Charlotte.

Elle avala sa salive, puis dit dans un souffle en carrant les épaules :

-Charlotte Birling. Milord, voici ma mère, la Baronne Birling.

Le nom ne lui disait rien du tout, mais il n'était à Londres que depuis quelques semaines.

-Milady, dit-il en tendant la main pour lui serrer les doigts.

-Mi… Milord.

Il la libéra avant qu'elle ne puisse avoir une attaque d'apoplexie, et il retourna son attention vers Charlotte.

-Miss Charlotte, dit-il en prenant sa main de la même façon que l'avait fait Roxbury auparavant.

Il ressentit la chaleur de ses doigts à travers ses minces gants en dentelle et en dépit de son balbutiement initial, son regard et sa poigne restèrent fermes.

Soudainement, il ne voulait plus la libérer.

-Je suis surpris de vous voir ici ce soir.

Jetant un regard du côté de sa mère, elle libéra ses doigts.

-Et pourquoi ?

Il sourit.

-Limonade chaude, liqueur coupée avec de l'eau, gâteaux rassis et un orchestre à peine audible lorsque l'on se met à danser.

Xavier leva un sourcil.

-Il semble que personne ne veuille être ici.

Jetant un coup d'œil à sa mère qui était devenue blême, il se pencha plus près.

-Alors, quel est l'intérêt ? Demanda t-il à voix basse. A part cette rencontre inattendue, bien sûr.

-Les ragots et la curiosité morbide, répondit-elle promptement.

-J'ai entendu les ragots, mais expliquez-moi le reste, s'il vous plaît.

-Oh, c'est simple. Lady Hargreaves à presque cent ans et elle a soixante-dix ou quatre-vingts petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle refuse de choisir un héritier, donc tout le monde vient voir vers lequel va sa préférence actuelle.

Découvrant une chose à laquelle il ne s'était pas attendu de la soirée –et il s'en réjouissait- Xavier gloussa.

-Et qui est le favori actuel ?

-Bien, honnêtement il est encore trop tôt…

-Charlotte, nous allions à la table des rafraîchissements, l'interrompit la Baronne en se plaçant entre eux.

Xavier cligna des yeux. Il avait oublié la présence des gens autour de lui –ce qui était extrêmement inhabituel, étant donné qu'il avait toujours eu l'intelligence de se préserver de la foule et du bruit. Prêter attention aux commérages était le meilleur moyen pour que les gens jasent sur vous, ou pire, pour se retrouver dans un imbroglio -et il n'avait pas l'intention de se retrouver au milieu d'un scandale pour le moment.

-Bonsoir, alors.

-Ce fut agréable de vous rencontrer, ma…

-Oh, votre père est là-bas, l'interrompit une nouvelle fois Lady Birling en saisissant le bras de sa fille.

Il les suivit des yeux un moment comme elles avançaient à travers la cohue. Elle savait qui il était, et ce n'était pas surprenant étant donné les articles que lui avait consacré le Whistledown, mais ce qui le dérangeait, c'est qu'il avait passé un mois à Londres et qu'elle n'avait jamais attiré son attention.

Certes, elle n'était pas une beauté classique, mais il la mettait dans la catégorie des simples jolies jeunes femmes. De plus, son sourire et son regard avaient été… convaincants.

-Vous étiez là, Xavier, roucoula vers lui une voix féminine, et une main fine s'enroula autour de son bras.

-Lady Ibsen, dit-il en revenant sur terre.

-Hum. C'était Jeannette la nuit dernière, souffla t-elle, en appuyant sa poitrine contre lui.

-C'était en privé.

-Ah, je vois. Et ce soir vous êtes occupé ailleurs. Eh bien, j'ai moi-même jeté un coup d'œil. J'ai à l'esprit plusieurs jeunes épouses potentielles pour vous.

Venez.

Il regarda son visage ovale incliné vers lui et ses yeux sombres qui dénotaient ses ascendances espagnoles.

-Des jeunes épouses qui n'objecteront pas si leur mari continu à flirter avec une femme à la réputation douteuse, je présume ?

Elle eut un petit sourire à la discrète allusion de séduction.

-Bien sûr.

Inspirant, il lui fit signe de passer devant lui. Cependant, comme ils avançaient dans la foule, il ne put résister à un dernier regard par-dessus son épaule et repenser à de grands doigts chauds et à un sourire appuyé.

Chapitre 2

Et finalement, dans les nouvelles un peu plus calmes, on a vu Lord Herbert Beetly plus tôt dans la semaine, faisant des courses avec un chapeau brun s'accordant à son manteau brun et son pantalon brun, qui, sans aucun doute, s'harmonisaient à ses cheveux et ses yeux bruns.

Ce qui soulève une réelle question –Si Lord Herbert était allé au restaurant, aurait-il choisit un gâteau au chocolat de couleur brun ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Mai 1818.

-Nous pensions que l'erreur qu'avait faite votre cousine avec Lord Easterly vous aurait servie de leçon, Charlotte. Charlotte ?

Charlotte leva les yeux de son assiette de toasts recouverts de marmelade, consternée en réalisant qu'elle n'avait pas entendu un mot de ce que son père lui avait dit.

-Oui, Papa, dit-elle, décidant que ce serait une réponse sûre.

-Eh bien, évidemment que c'est une bonne leçon. Votre mère m'a dit que vous aviez non seulement parlé avec Lord Matson, mais que vous aviez encouragée la conversation.

-J'essayais simplement d'être polie, rétorqua t-elle, faisant de son mieux pour garder son attention sur la conversation et de ne pas rêvasser sur Xavier Matson.

-Il y a un moment où la politesse doit faire place à la responsabilité, lui indiqua le Baron. A cause de l'erreur de jugement de votre cousine, cette famille est encore une fois de plus dans une position précaire. Un autre scandale pourrait…

-Papa, Sophia a épousé Easterly il y a douze ans. J'avais sept ans, pour l'amour du ciel. Et je ne vois pas ce qu'il y a eu de scandaleux à ce sujet, de toute façon.

Lord Birling abaissa ses sourcils.

-Comme vous venez de le dire, vous n'aviez que sept ans. Vous n'avez pas été témoin des tumultes au moment où Easterly à tout simplement quitté l'Angleterre et a abandonné Sophia. J'y étais. Et personne dans cette maison ne sera plus jamais la cause d'une telle agitation. Est-ce clair ?

-Oui, c'est clair. Parfaitement clair. Et ne vous inquiétez pas, Papa. Je suis certaine que Lord Matson n'aura plus aucune raison de me parler à nouveau.

-Surtout qu'après l'avoir rencontré, votre mère est entrée dans une véritable crise de nerfs.

Charlotte soupira. Avant tout c'était un miracle qu'il l'ait regardée et qu'il lui ait parlée, même si cela ne se reproduirait plus. S'il repensait un jour à elle, il serait soulagé de savoir à quoi il avait échappé.

-Je suis juste soulagé de savoir que Lord Herbert n'était pas encore arrivé pour vous voir parler avec un autre homme, lança le Baron à travers la table.

Cette fois Charlotte fronça les sourcils.

-Alors maintenant, je ne suis plus autorisée à parler avec quelqu'un ?

-Vous savez très bien ce que je veux dire. Nous ne sommes pas des êtres cruels, chère amie, et j'espère que vous en avez conscience. Nous faisons de notre mieux pour vous fournir le meilleur avenir possible, et je ne pense pas qu'il soit déraisonnable d'espérer que vous ne ferez rien pour saboter ce qui est dans votre propre intérêt.

Elle détestait lorsque ses parents avaient raison, surtout quand son meilleur avenir possible se résumerait au piètre Lord Herbert Beetly.

-Bien sûr, dit-elle, étendant son bras pour tapoter la main de sa mère. C'est juste que l'excitation est si rare dans ma vie, et quand il est aussi appréciable, il est parfois difficile de l'ignorer.

-Hum, fit son père dans un bref sourire. Ne recommencez jamais.

-Jamais.

A ce moment précis, comme si le maître d'hôtel avait attendu sa réponse dans le vestibule, il ouvrit la porte de la salle du petit-déjeuner.

-Milord, Milady, Miss Charlotte. Lord Herbert Beetly.

Charlotte étouffa un soupir et se leva de table en même temps que ses parents pour accueillir leur invité.

-Milord, dit-elle en faisant la révérence.

Et elle souhaita pendant une seconde -en dépit de sa promesse d'ignorer l'excitation- qu'elle aurait préféré la visite d'une personne fringante comme Lord Roxbury ou Lord Matson. Elle supposait que ce n'était pas la faute d'Herbert s'il était si ennuyeux ; toute sa famille semblait souffrir d'un manque singulier d'esprit et d'imagination.

Comme il achevait de présenter ses salutations à ses parents et s'approchait d'elle, elle dût admettre qu'il aurait une agréable apparence, s'il avait été mieux vêtu. Et si son regard était un peu… insipide, son visage était plutôt beau.

-Miss Charlotte, dit-il en s'inclinant sur ses doigts collants de marmelade, votre escorte pour faire des emplettes est arrivée.

Il avait également tendance à présenter l'évidence.

-Très bien. Si vous me donnez un instant, nous pourrons partir.

-Tout le plaisir est pour moi.

Alors qu'elle s'excusait et se précipitait à l'étage pour prendre son bonnet et ses gants, elle entendit son père demander à Herbert s'il avait déjà déjeuné.

Bien sûr qu'il avait déjà déjeuné ; ce matin il s'était rasé, habillé, avait mangé et avait choisit la voiture appropriée pour leur escapade parce que, eh bien, c'était ce que l'on faisait avant de rendre visite à quelqu'un.

-Oh, tais-toi, Charlotte, se dit-elle au moment où elle rassemblait ses effets et redescendait. Ta vie est aussi bien ordonnée.

Avec sa femme de chambre, Alice, qui les accompagnaient, elle et Herbert se rendirent à Bond Street dans sa voiture. Elle aurait préféré un cabriolet où elle aurait pu regarder librement, mais comme il pleuvait encore, la voiture fermée était plus appropriée.

-J'espère que cela ne vous dérange pas d'être en voiture, déclara Herbert comme ils arrivaient, mais avec la pluie, j'ai pensé que le cabriolet n'était pas approprié.

Mon Dieu, ils avaient eu la même pensée.

Luttant contre une houle de panique, Charlotte se força à sourire et se précipita vers la porte la plus proche d'un magasin. Elle était aussi ennuyeuse que Herbert. Ses amis, qui avaient toujours quelque chose de passionnant à dire -même si elle ne croyait pas toujours ce qu'ils disaient-, pensait-ils qu'elle était aussi insipide qu'Herbert ?

Essayant de repousser sa propre monotonie, elle ne vit pas le mannequin jusqu'à ce qu'elle se cogne dedans. Avant qu'elle ne puisse saisir ce lourd monstre métallique, le mannequin s'effondra dans les bras du client le plus proche.

-Oh ! Je suis désolée, je ne regardais pas où… Lord Matson.

Avec une mimique amusée, le Comte remit aisément la chose debout.

-Charlotte Birling.

Ses clairs yeux cobalts la regardèrent de la tête aux pieds, et elle aurait aimé porter quelque chose de moins fermé en dépit du temps. Pour l'amour de Dieu, elle ressemblait à une vieille fille mal fagotée.

-Je m'excuse, Milord.

-Vous l'avez déjà fait. Quel…

-Charlotte, fit la voix tendue et haut perchée d'Herbert derrière elle. Pourquoi de toutes les boutiques êtes-vous venue ici ? Ce n'est pas du tout adéquat.

Arrachant son regard des vêtements gris et noirs du mannequin debout devant elle, elle étudia ce qui l'entourait. Elle sursauta. Dans sa hâte de fuir ses propres pensées, elle aurait pu choisir un endroit plus judicieux que la boutique de vêtements sur mesure des hommes.

-Zut, murmura t-elle.

-Essayez-vous d'échapper à cet homme ? Murmura le Comte en inclinant la tête pour étudier son expression.

-Non, juste à moi-même, dit-elle puis ensuite elle se mit à rougir.

Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Dire ce genre de chose privée à quelqu'un qui n'était pas de sa famille, même si l'inconnu était très beau, cela ne lui ressemblait pas du tout.

Quelque chose s'éclaira dans ses yeux, mais il disparut avant qu'elle ne puisse deviner ce que cela pouvait être. Elle fut surprise, cependant, lorsqu'il tira une boîte de sa poche et la glissa entre ses doigts.

-Non, poursuivit-il sur un ton naturel, je n'aurais pas remarqué que je l'avais perdu jusqu'à mon retour à la maison. Merci, Miss Charlotte. Il appartenait à mon grand-père, vous savez. Et sous la pluie, il aurait été complètement ruiné.

Il tendit la main et elle lui remit la boîte.

-Je suis contente d'avoir remarqué que vous l'aviez laissé tomber, Milord, dit-elle en faisant la révérence et en se battant pour garder une voix régulière alors qu'elle aurait voulu chanter car c'était la chose la plus agréable que quelqu'un n'ait jamais faite pour elle. Si vous voulez bien m'excuser, alors.

Charlotte serait bien sortie, mais avec Herbert qui prenait toute la place derrière elle, la seule issue aurait été de renverser de nouveau le mannequin.

Faisant un signe à l'homme quasiment penché sur son épaule, elle cacha sa frustration nerveuse derrière un sourire.

-Lord Matson, puis-je vous présenter Lord Herbert Beetly ? Herbert, voici Xavier, Lord Matson.

Pour son plus grand mérite, Herbert se pencha sur le côté pour offrir sa main.

-Milord.

Matson lui retourna sa poignée de main.

-Beetly.

Un employé émergea de l'arrière de la boutique.

-Etes-vous certain qu'il n'y ait rien d'autre que je puis faire pour vous, Milord ?

Demanda t-il avec espoir en plaçant un paquet enveloppé sur le comptoir.

Le Comte garda son attention sur Herbert.

-Non, merci. Vous m'enverrez la facture ?

-Bien sûr, milord.

L'employé se tourna finalement en direction de Charlotte.

-Puis-je vous aider ? Demanda t-il, réussissant à garder son entrain tout en la regardant avec méfiance.

Hum. Elle n'avait pas eu l'intention de le faire, mais elle pouvait entrer dans la boutique des hommes si elle le voulait. Et si elle avait été à la recherche d'un cadeau pour son père ou pour quelqu'un d'autre ? Pourtant, si Herbert disait à ses parents qu'elle avait de nouveau parlé avec Lord Matson, elle aurait des ennuis, et elle n'aurait aucune excuse à donner à son comportement.

-Non merci, répondit-elle, nous allions juste partir.

Matson ramassa le paquet et le mit sous son bras.

-Moi aussi, dit-il, faisant signe à Charlotte et Herbert pour qu'ils le précèdent dans la rue.

Mon Dieu. En ayant le faible espoir que le Comte veuille les accompagner dans leurs achats, Charlotte s'arrêta sous la corniche la plus proche. La réalité avait du certainement être détournée du droit chemin depuis ces dernières vingt-quatre heures. Après avoir faillit l'assommer avec le mannequin, son cœur avait commencé à battre si fort qu'elle avait pensé que l'employé avait du l'entendre.

Depuis la nuit dernière, ses pensées s'étaient attardées sur l'humour dans les yeux de Lord Matson, sur son sang-froid et son attitude confiante, sa façon de ne pas se soucier de ce que quiconque pourrait penser.

Depuis qu'elle avait atteint l'âge de sept ans, sa famille avait décidé que les ennuis de Sophia signifiaient la disgrâce, alors qu'elle aurait tant gardé son calme et ne pas s'inquiéter de l'opinion des autres personnes.

-Merci encore, Miss Charlotte, dit le Comte d'une voix traînante.

Lui prenant la main, il lui caressa les doigts avec son pouce et puis la libéra.

-Beetly.

-Matson.

Elle regarda le Comte dans la rue jusqu'à ce qu'il disparaisse dans une pâtisserie. Un instant plus tard, elle réalisa que Lord Herbert se tenait à demi sous la pluie, l'eau dégoulinant sur le rebord de son chapeau et qu'il était furieux contre elle. Charlotte s'éclaircit la gorge.

-J'ai besoin d'une paire de rubans argentés pour mes cheveux, dit-elle.

Et elle marcha à travers la rue sans vérifier s'il la suivait.

Xavier se tenait devant la fenêtre de la pâtisserie, regardant Charlotte Birling qui entrait chez la modiste, suivie de son escorte et de sa servante.

Ainsi cette gamine aux beaux yeux avait vraiment un prétendant. Hier soir, il avait pensé que sa mère avait inventé cette histoire pour échapper à sa conversation.

Il avait aimé tenir ses doigts ; aujourd'hui il avait passé plusieurs heures à réfléchir sur cette chaude sensation. La toucher semblait être la meilleure idée qu'il avait eue de toute la semaine. Il avait toujours été attiré physiquement par les femmes avant, donc la sensation n'était pas inhabituelle. La seule chose étrange au sujet de son surprenant intérêt pour Miss Charlotte Birling était son obsession pour sa bouche.

Dès qu'il avait vu son sourire, il avait eu envie de baiser ses lèvres douces, de dire et de faire des choses pour la faire rire, afin qu'il puisse voir son véritable sourire. Cela aurait été amusant, sauf que pour le moment il regardait Lord Herbert Beetly la suivre comme son ombre et cela ne l'amusait plus du tout.

Il était habitué à évaluer le caractère de ses ennemis et de ses supposés amis en une fraction de seconde, et Charlotte semblait être une personne qui essayait très fortement de rester tranquille et sage, et il trouvait cette perspective vraiment difficile. Pour des raisons que peu de personnes comprendraient, il avait envie de lui témoigner de la sympathie.

Deux autres femmes se précipitèrent devant la vitrine, leurs minces parapluies tressautant sous la forte brise. Lady Mary Winter et sa mère, Lady Winter. La plus jeune des Winters avait été mise sur la liste de ses potentielles futurs épouses, quoiqu'il avait passé plus de temps à griffonner des noms que d'étudier réellement ces unions.

Il savait que le mariage signifiait quelque chose ; il était le Comte Matson maintenant et un Comte avait besoin d'avoir des héritiers. S'il prenait modèle sur sa propre famille, il aurait besoin de deux héritiers. Donc si le premier mourait d'une pneumonie, alors le second pourrait abandonner sa carrière militaire et revenir à la maison pour prendre la place de son frère comme si cela avait été prévu depuis longtemps.

-Monsieur, y a-t-il quelque chose que vous souhaitiez acheter ?

Xavier sursauta et se détourna à contrecœur de la fenêtre afin de toiser l'employé de la pâtisserie qui se tenait à son comptoir. Puisqu'il se permettait de scruter la rue depuis sa boutique, l'employé supposait qu'il devait payer pour ce privilège. Il s'approcha en désignant un tas de gâteaux accompagnant le thé.

-Une douzaine d'entre eux, dit-il, jetant quelques pièces de monnaie sur le comptoir.

-Très bien, Monsieur.

Ayant réglé ses achats, il retourna à son poste d'observation pendant que l'employé enveloppait les pâtisseries. Charlotte et son petit entourage étaient encore chez la modiste, Beetly devait certainement lui faire des suggestions sur la perfection de la mode guindée et Charlotte devait poliment ignorer chacune d'entre elles.

Cela l'amusait de penser qu'il avait assez bien cerné son caractère pour en déduire les rudiments de sa conversation. Il se demandait ce qu'elle était en train de choisir et si elle le porterait en sortant de la boutique.

Mais maintenant que son imagination avait commencé à travailler, ce n'était plus la supposée couleur de son chapeau ou des rubans pour ses cheveux qu'il avait à l'esprit.

Il la voyait les enlever, ses grands yeux bruns expressifs l'observant comme il la regardait se déshabiller, sa peau chaude et lumineuse dans la lueur pâle d'une bougie. Et il entendait ses doux gémissements et ses cris d'extases, pendant qu'il lui apprenait quelques petites choses qu'elle ne connaîtrait jamais avec le si cérémonieux Lord Herbert.

Xavier déglutit. Mon Dieu. Il prit ses gâteaux et sortit à grands pas sous la pluie.

Dans un coin de l'allée un petit groupe de gamins s'étaient blottis contre un mur, leur enthousiasme habituel pour mendier ou faire les poches, avait été refroidi par le temps. Les sifflants pour obtenir leur attention, il leur donna le paquet de pâtisserie.

Il devait absolument rentrer chez lui et considérer plus sérieusement ses plans de mariages. Sympathiser avec une personne qui avait le souci des convenances était complètement à l'opposé de ses goûts habituels, mais ceci commençait à ressembler à une obsession et c'était extrêmement troublant.

-Je pensais que nous étions ici pour des rubans de cheveux, dit Herbert fronçant les sourcils d'impatience.

Charlotte leva les yeux du support à colliers en strass qui était dans un coin de la boutique.

-Bien sûr. Je jetais juste un coup d'œil. Ne pensez vous pas que certains d'entre eux sont jolis ?

Elle lui désigna plus particulièrement du doigt un collier raffiné avec une chaîne en argent, et une émeraude en forme de goutte de rosée sertie dans une délicate monture. Il ne valait que quelques shillings, et il était trop long à porter avec tout ce qu'elle possédait, mais elle le trouvait beau.

-Il ne vaut rien, lui dit Lord Herbert. Et je le trouve de mauvais goût, vous ne pensez pas ? Qu'en feriez-vous ?

-Hum, roucoula une voix féminine à la porte. Quel serait l'usage de cet objet de mauvais goût ?

Charlotte se pencha vers le stand à chapeaux pour voir qui avait parlé. Les yeux foncés dans un visage pâle et lisse comme la porcelaine lui retournèrent son regard.

-Lady Ibsen, se dit-elle intérieurement en reculant.

Parler deux fois avec Lord Matson deux fois en deux jours c'était rechercher les ennuis. Converser avec Jeanette Alvin, Lady Ibsen, était susceptible de la faire enfermer dans sa chambre pendant une semaine.

La jeune femme de feu le Marquis Ibsen avait été respectable, Charlotte en était sûre, mais depuis la mort de son mari, elle était devenue célèbre pour avoir organisé des fêtes endiablées et pour fréquenter n'importe quel gentilhomme célibataire ou marié. Son dernier, selon la rumeur, n'était autre que Lord Matson.

-Miss Charlotte, dit la Marquise en secouant les gouttes d'eau sur son châle et en remettant son parapluie à sa servante.

Le visage d'Herbert avait rougi au moment où Jeannette était arrivée.

-Milady, laissa t-il échapper en tirant sur sa cravate.

Ainsi même les gentlemen convenables ne se contrôlaient plus en présence de Lady Ibsen. Hum. Herbert n'avait jamais rougi en sa présence. Mais Charlotte n'aurait en aucune façon voulut endosser la réputation de la Marquise et sa popularité auprès des beaux jeunes hommes.

-Et pourquoi est-ce à ce point de mauvais goût ? Demanda t-elle, certainement parce qu'elle pensait le contraire.

Lady Ibsen s'approcha du support à colliers et en prit un dans ses longs doigts délicats.

-Il attire l'œil, dit-elle, en penchant le faux rubis afin qu'il accroche la lumière de la lanterne.

-Comme le ferait n'importe quelle pierre précieuse, rétorqua Charlotte.

-Oh, oui, mais ce n'est pas seulement son éclat.

Elle attacha le fermoir derrière son cou et fit glisser sa main sur la longueur de la chaîne. Le rubis se plaça carrément entre ses deux seins en étincelant.

-C'est aussi pour sa longueur.

-Oh, mon Dieu, chuchota Lord Herbert.

Et pendant un moment, Charlotte s'inquiéta de le voir défaillir.

Avec un petit rire bas, Lady Ibsen remit le collier sur le support.

-Et aussi son efficacité, murmura t-elle en donnant un petit coup au rubis qui le fit tournoyer lentement sur lui-même en scintillant.

Charlotte ne put s'empêcher de sourire.

-Je vois.

Elle retourna vers les rubans pour cheveux pendant que Lady Ibsen achetait un très beau chapeau bleu et partit rapidement de la boutique. Pendant tout ce temps, Herbert émit de petits gloussements de désapprobation, mais ne quitta pas son regard du visage de la plantureuse petite Marquise.

Avec un soupir, Charlotte mit ses rubans sur le comptoir. Quand Herbert s'avança furtivement à la vitrine pour contempler Jeannette après son départ, Charlotte se pencha rapidement et arracha le collier d'émeraudes. Indiquant avec un sourcil levé qu'elle souhaitait l'inclure dans ses achats, elle le glissa dans la poche de sa pelisse. Hochant la tête, l'employée mit le mette de ruban dans une petite boîte et la lui remit.

-Huit shillings, Madame, dit-elle avec un amusement dans sa voix.

Charlotte paya et prit son paquet et le remit à Alice. Comme ils quittaient le magasin, Herbert fit un froncement de sourcils en direction de l'employée.

-Je crois que vous ne devriez pas continuer à fréquenter ce magasin. Huit shillings pour deux rubans, c'est scandaleux.

Ils retournèrent à sa voiture, et Charlotte ne put s'empêcher de regarder pardessus son épaule pour voir si elle pouvait apercevoir Lord Matson.

-Scandaleux, répéta t-elle doucement en touchant le collier dans sa poche.

Chapitre 3

Les commérages semblent dire que le malicieux et magnifique Lord Matson rechercherait peut-être une femme, mais il est difficile de donner du crédit à ces rumeurs.

Après tout, quel homme disposé à se marier se tournerait vers Lady Ibsen pour des conseils ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

3 Juin 1816.

Le Vicomte Halloren était en retard. Xavier vérifia sa montre à gousset pour la troisième fois, puis reporta son attention sur le Times de Londres qu'il avait supposément lu pendant les quarante dernières minutes.

A midi passé, le club du White était bondé. C'était donc compréhensible, que le maître d'hôtel ne soit pas très content de laisser une table à une seule personne qui n'avait demandé qu'un verre de porto et refusait de déjeuner.

Cependant, Xavier, n'était pas d'humeur accommodante, et il ne bougerait pas tant qu'il n'aurait pas parlé avec William Ford, Lord Halloren.

Lui et William étaient des cousins éloignés, et bien qu'il n'ait rencontré qu'une seule fois le Vicomte depuis qu'il était arrivé à Londres, son parent s'avérait être une source précieuse d'information, en particulier depuis que la maudite chronique du Whistledown semblait être obsédée par le vol du bracelet de Lady Neeley, et laissait une place minimale dans sa rubrique pour la liste des jeunes femmes à marier de cette saison.

Et il fallait qu'il trouve une épouse. Rapidement. Cette fameuse chasse le désemparait et le rendait fou. Si bien que depuis les deux dernières nuits, il rêvait d'une grande jeune femme aux fascinants yeux bruns et d'une bouche dotée de pouvoirs.

-Matson.

Enfin. Il leva les yeux du journal, et fit un geste vers son cousin pour qu'il prenne un siège.

-Halloren. Heureux que vous ayez décidé de vous joindre à moi.

-Je n'y suis pour rien. Avec ce satané temps que nous avons, personne ne veut aller à pied. Je le jure, je n'ai jamais vu une telle foule de voitures dans les rues de ma vie.

-Donc ce n'est pas comme cela d'habitude ?

-Bon Dieu, non. Quand est-ce que vous êtes venu à Londres pour la dernière fois ?

En fait, il ne se rappelait plus vraiment.

-Il y a six ans, je crois. Juste avant mon départ pour l'Espagne.

-Six ans dans l'armée. Pas étonnant que vous soyez à la recherche d'une épouse, maintenant que vous êtes de retour.

-Cinq ans dans l'armée, corrigea Xavier. Je suis resté un an dans ma propriété à essayer d'apprendre à devenir propriétaire terrien.

Halloren hocha la tête et lui fit un regard compatissant.

-Je connaissais votre frère. Je ne crois pas qu'Anthony ne m'ait jamais laissé payer un repas.

Hum. Si c'était une allusion, il l'acceptait. Il avait invité le Vicomte pour l'interroger, de toute façon. Il pouvait aussi nourrir l'homme.

Ils passèrent leur commande et Xavier veilla à ce que Halloren ait un verre débordant de porto. Rencontrer un célibataire endurci pour lui demander une liste d'épouses potentielles semblait un peu bizarre, mais le Vicomte était resté une de ses meilleures sources jusqu'à présent.

-Pourquoi êtes-vous toujours célibataire ? Demanda t-il tout de même, en décidant que si la réponse était trop dérangeante, il contournerait le sujet et retournerait à sa principale préoccupation.

Halloren s'éclaffa.

-Je ne suis pas marié parce que je n'ai pas de fortune et parce que, eh bien, regardez-moi. Je suis taillé comme un bœuf. J'effraie les jeunes filles, je pense.

Xavier se mit à rire.

-Mais vous gardez l'œil sur une possible épouse, je suppose.

-Bien sûr. Epouser une jeune fille bien dotée est mon seul espoir.

Il inclina son verre, renversant la moitié de son contenu.

-Contrairement à vous, bâtard chanceux.

Xavier jouait avec son propre verre.

-Ce n'est pas de la chance, lui répondit-il. Pas de la chance du tout. Je préférerais que mon frère soit vivant que d'avoir son titre et son argent.

-Je parlais de votre apparence, en réalité. Vous n'êtes pas exactement resté solitaire depuis que vous êtes arrivé en ville.

Oui, apparemment tout le monde savait pour lui et Lady Ibsen, à nouveau grâce à cette satanée chronique à ragots.

-L'homme fait ce qu'il peut, dit-il. Mais revenons à ce qui m'amène. J'ai rencontré… plusieurs demoiselles, et j'ai pensé que votre avis serait plus avisé que le mien.

Halloren éclata de rire, ce qui attira l'attention de plusieurs convives des tables voisines.

-Oh, je regrette de ne pas tenir un journal, renifla t-il. C'est vous qui me demandez des conseils sur les femmes.

-Pas des conseils, le contra Xavier, les sourcils froncés. Une opinion. Vous en savez plus sur leurs antécédents familiaux que moi, et je veux en profiter totalement.

Faire totalement les choses. Cette pensée particulière l'avait hanté à partir du moment où il avait franchi la porte du Farley et qu'il s'était rendu compte que c'était exactement cela qui relevait de sa responsabilité –la maison, les terres, les fermiers, les cultures, le titre et son avenir.

-Très bien, très bien. Qui est votre première perspective, alors ?

Le nom qui vint à ses lèvres n'était pas celui d'une des personnes inscrites sur sa liste, et il serra la mâchoire pour le repousser. Pour l'amour de Dieu.

-Melinda Edward, dit-il à la place.

-Ah, c'est un diamant, n'est-ce pas ?

Le Vicomte soupira.

-Elle m'a à peine regardé une fois. Sa famille est très bien, son grand-père est le Duc de Kenfeld, vous savez. Son frère à une faiblesse pour les chevaux de course, mais rien que vous ne puissiez vous permettre, je parie. Ha ha. Pari.

-Très amusant. Et en ce qui concerne Miss Rachel Bakery ?

-Vous avez l'œil pour les jolies filles, n'est-ce pas ?

-J'explore toutes les perspectives.

-Bien, fixons la limite à la fille de Lord Foxton.

Halloren le regarda pendant un instant.

-Vous pourriez probablement changer d'avis.

Ils continuèrent pendant vingt autres minutes, et sans exception ils sélectionnèrent un ensemble de jeunes filles bien élevées, belles et aimables, qui bien entendu, aimeraient ou pourraient facilement être persuadées à devenir la Comtesse Matson.

Et il voulait toujours poser des questions sur Charlotte Birling. Ce n'était rien de sérieux, bien sûr, juste de la curiosité, il ne faisait rien de mal ? C'était une femme célibataire et il l'avait mis son nom sur sa liste avec celui des autres jeunes filles, et il se remarquait à peine. Xavier prit une grande bouffé d'air et une grande gorgée de porto.

-Charlotte Birling ?

-Qui ?

-Birling. Charlotte Birling. La fille de Lord et Lady Birling.

-Oh, oui, oui, oui. Une grande jeune femme qui ne parle pas beaucoup.

Halloren leva un sourcil.

-Vous êtes sûr, Matson ?

Xavier haussa les épaules, faisant de son mieux pour avoir un regard indifférent et un peu ennuyé.

-Juste curieux.

-Eh bien, ne vous embêtez pas. Elle est la cousine germaine de Lady Sophia Throckmorton. Vous savez, la jeune femme qui s'est mariée avec Easterly il y a une douzaine d'années auparavant. Il a fait quelque chose de lâche –je ne me souviens pas quoi- et a quitté le pays. Un scandale épouvantable.

Le Vicomte se pencha en avant.

-Et Les Birlings ne laisseront pas une telle chose arriver à leur fille. Ils sont probablement heureux qu'elle ne soit pas une grande beauté, parce de cette façon elle n'attira pas les débauchés. Ils lui feront épouser un vieux lourdaud dont-ils seront sûrs dans très peu de temps. Tout pour éviter un autre scandale.

Maintenant que Easterly est suspecté dans le fiasco du bracelet de Lady Neeley, ils doivent certainement trembler.

Il rit à nouveau.

-Donc, ils ne laisseront pas des gens comme vous tourner autour d'elle.

-Je vous demande pardon ?

-Allons, mon garçon. Chacun sait que vous avez droit aux sourires de Lady Ibsen. Et ce n'est pas un moindre exploit.

Levant un sourcil, Xavier piqua un morceau de jambon dans son assiette. Il n'était pas disposé à faire des remarques, peu importe si on jasait sur ses relations privées. En plus, ce que l'on venait de lui dévoiler sur Charlotte Birling prenait brusquement beaucoup de sens. Pas étonnant que sa mère semblait si agitée lorsqu'il s'était approché d'elles.

Il aurait dû être soulagé. Bien qu'il fût en désaccord sur la façon dont Halloren jugeait son apparence : qu'elle ne faisait pas partie de ses plantureuses proies habituelles. Mais avec l'hystérie de ses parents sur le scandale, pas étonnant que les hommes ne lui jetaient qu'un coup d'œil, sans essayer de la courtiser et s'éloignait d'elle.

Mais il n'était pas soulagé. Pas du tout. Il s'était rendu compte que sa beauté était plus profonde que la plupart des autres jeunes filles. Et d'une certaine façon, le fait de savoir qu'elle était inaccessible la rendait encore plus désirable.

Oui, il la voulait. Il voulait toucher sa peau chaude et savoir à quoi elle ressemblait quand elle ne s'occupait pas des convenances –sa robe classique, le chapeau assorti et les épingles à cheveux excessivement serrées.

-Donc vous avez réduit votre liste à une demi-douzaine, alors ? Disait Halloren.

-Oui.

-Bon choix, je dois dire, acquiesça son cousin. La chose la plus difficile sera de se décider pour l'une d'entre elle.

Sauf s'il l'avait apparemment déjà réduite à une seule et qu'il n'avait aucune idée de la façon dont-il pourrait la conquérir.

Prenant une gorgée d'alcool, il fit signe pour que l'on le resserve. Il avait une brusque envie de fortement s'enivrer. Mon Dieu. C'était ridicule, sauf qu'il ne riait pas.

-Oh, venez avec moi, lui dit le lendemain matin Melinda Edwards d'une voix cajolante, en prenant les mains de Charlotte pour la tirer vers la porte. Il ne pleut pas, et je vais périr si je ne prends pas un peu d'air frais.

Bien qu'elle ressente la même chose, Charlotte hésita. Sa mère lui avait permis de rendre visite à Melinda, mais elle avait clairement dit qu'elle ne devait rester que pour le déjeuner et ensuite rentrer à la maison.

Miss Edward était connue pour les nombreuses visites que lui rendaient les messieurs dans l'après-midi et Charlotte ne devait pas se trouver sur les lieux où son ami recevait ses prétendants au cas où elle ferait la connaissance d'un homme à la réputation entachée. Pourtant, personne ne rendrait visite à Melinda si elle ne se trouvait pas chez elle. Et elles n'avaient pas encore mangé.

-Très bien, accepta t-elle. Une courte promenade.

-Oui, oui. Juste une rue ou deux.

Lady Edwards leva les yeux de sa correspondance.

-Prenez Annabelle avec vous. Et ne restez pas au grand air trop longtemps. Si vous attrapez la fièvre vous devrez rester à la maison pour le reste de la semaine.

-Oui, Mère.

Une fois que la servante de Melinda les eut rejointes, elles partirent à un rythme soutenu dans White Horse Street pour se diriger vers Knightsbridge. Il ne pleuvait pas, mais il semblait que cela pouvait changer à tout moment.

Cependant, c'était agréable d'être au grand air sans avoir à s'encombrer d'un parapluie ou risquer de ruiner son chapeau.

Melinda prit le bras de charlotte.

-Vous ne devinerez jamais qui est venu me rendre visite hier.

-S'il vous plait, dites-le moi, dit Charlotte avec un sourire. Vous savez que j'adore entendre parler de vos conquêtes.

-Eh bien, il ne s'agit pas d'une conquête précisément. Pas encore, de toute façon. Il ne semble pas tout à fait intéressé, pourtant, il m'a apporté des roses blanches.

Ses sourcils délicats s'abaissèrent.

-Il semblait aussi un peu… en état d'ébriété, même si je pourrais m'être trompée.

-Dites-moi son nom, pour l'amour du ciel !

-Xavier, Lord Matson. Pouvez-vous le croire ? Il a des beaux yeux, vous ne croyez pas ?

-Oui, ils le sont, dit doucement Charlotte, son cœur se désagrégeant.

Cependant, comme Melinda la regardait, elle émit un rire bref. Lord Matson n'était pas pour elle, de toute façon. Tout le monde le savait. Pas avec sa réputation entachée et la sienne si irréprochable. Le simple fait qu'il lui ait parlé deux fois ne signifiait rien.

-Comme c'est excitant ! A-t-il parlé avec votre père ?

-Oh, c'est beaucoup trop tôt pour cela, idiote. Mais il m'a posé des questions sur mes centres d'intérêts et mes amis et lorsque je lui ai dit votre nom, il m'a fait savoir que vous vous étiez déjà rencontrés ! Méchante fille ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

Pendant un moment, Charlotte ne put se rappeler comment respirer ou parler, et elle eut presque du mal à se souvenir comment marcher. Il avait parlé d'elle.

Il s'était souvenu d'elle. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Le Comte Matson avait prononcé son nom, d'une façon ennuyée ou peut-être pas, en parlant de Lord Herbert Beetly ou peut-être pas, et avait reconnu qu'il avait fait sa connaissance.

Elle réalisa que Melinda la regardait toujours avec espoir.

-Oh, il s'est pratiquement heurté à moi au bal des Hargreaves, improvisa t-elle.

Dire que nous avons été présentés… eh bien, je pense qu'il essayait juste d'être poli.

-Très bien. Vous êtes pardonnée, ma chère. J'avais bien pensé que c'était quelque chose dans ce genre. Et lorsque je lui ai dit que vous étiez pratiquement fiancée à Lord Herbert il m'a répondu : oui, ils semblent très attachés.

Eh bien, c'était une chose très claire. En tout cas, Lord Matson n'avait pas beaucoup prêté attention à leurs rencontres s'il pensait qu'elle semblait « très attachée » à Herbert. Elle pouvait à peine supporter l'homme, pour l'amour de Dieu. Et bien qu'elle ne se soit pas attendue à quoi que se soit d'autre, cela la blessait. Elle supposait, qu'il n'y avait rien de pire que de voir ses rêves s'enfoncer dans la boue. Maintenant, elle ne pouvait même pas prétendre qu'il y avait eu un engouement secret avec…

-Bonjour, Miss Edwards, Miss Charlotte.

Au son de cette voix masculine basse et traînante, Charlotte tourna si vite la tête qu'elle manqua de trébucher.

-Lord Matson, grinça t-elle comme il ralentissait son magnifique cheval noir à côté d'elles.

Bien sûr, il était presque dix heures. Il était en route pour son club de boxe.

Beaucoup plus accueillante, Melinda sourit et lui fit une petite révérence.

-Quelle agréable surprise, Milord ! Je ne m'attendais pas à vous voir ce matin.

Charlotte contint un brusque froncement de sourcils. Melinda était une effroyable menteuse. Elle s'était attendue à voir le Comte, ce qui signifiait que plus d'une jeune femme l'espionnait lorsqu'il se rendait à la Gentleman Jackson chaque matin de la semaine.

-Oui, je suis en route pour mon rendez-vous, lui répondit-il. Mais puisque nous semblons aller dans la même direction, pourrais-je faire quelques pas avec vous ?

-Bien sûr, Milord.

Alors qu'il descendait de son cheval, Melinda se détacha du bras de Charlotte, faisant un espace entre elles deux pour le Comte.

Oh, mon Dieu. Maman allait la tuer. Converser trois fois en moins d'une semaine avec Xavier Matson. Sauf qu'il ne les avait pas rejointes pour lui parler, bien sûr. Il était intéressé par Melinda.

Son amie était mince, petite et blonde avec des yeux verts pétillants et une grâce parfaite. Et pour la première fois depuis leur longue amitié, Charlotte la détestait.

Même si elle savait qu'il n'était pas là pour elle et qu'il les avait rejointes pour pouvoir marcher avec Melinda, son souffle s'arrêta lorsqu'il remit les rênes de son cheval à la servante et qu'il offrit à chacune un bras. Il avait déjà pris deux fois sa main auparavant, mais c'était la première fois qu'ils se retrouvaient si proches.

Même à travers son pardessus, Charlotte pouvait sentir sa chaleur qui s'infiltrait à travers sa propre manche, son gant et sur sa peau. Lord Matson était grand, mais elle aussi. Le sommet de sa tête lui arrivait au menton, ce qui aurait été parfait, pensa t-elle, pour la valse. Les muscles de son bras jouaient sous ses doigts, lui donnant envie de glisser ses doigts plus haut sur son épaule.

Comme il se retournait pour engager la conversation avec Melinda, Charlotte ne put s'empêcher de se pencher un peu plus prêt pour respirer son parfum.

Savon à barbe, toast et cuir, une étonnante combinaison enivrante.

Le clair regard cobalt se braqua sur elle comme s'il avait su qu'elle l'avait respirée.

-Et que font deux demoiselles ici ce matin ?

-De la marche, répondit Melinda avant qu'elle ne le fasse.

-Je vois. Cependant, vous avez pris des risques en sortant par ce temps.

-Nous ne sommes faites de sucre, Milord, rétorqua Charlotte en essayant de se maîtriser. Ou du moins, je ne le suis pas.

Il gloussa.

-Non, vous semblez être composée de plusieurs épices plus subtiles.

Son regard s'attarda sur elle un instant avant qu'il ne se retourne de nouveau vers Melinda.

-Et vous, Miss Edwards ? Quels sont vos ingrédients ?

-Oh, ciel, je dois être en sucre, car je suis certaine de fondre sous la pluie. Je ne suis pas aussi vigoureuse que Charlotte.

-Ne vous inquiétez pas, Melinda, dit Charlotte, souhaitant qu'elle s'attarde plus sur le commentaire des épices plutôt que de s'inquiéter sur fait qu'elle l'avait comparé un bœuf de ferme. Je vous prêterai mon parapluie.

Elle risqua un coup d'œil vers le visage de Matson.

-Et quels sont vos ingrédients, Milord ?

-Charlotte !

-C'est une bonne question, Miss Edwards, la contra le Comte, son doux sourire s'approfondissant. Je suppose, cependant, que cela dépend à qui vous poserez la question. Mon frère avait coutume de dire que j'étais rempli d'air chaud.

Melinda fit un rire charmant.

-Oh, sûrement pas.

-Je préfère me considérer comme simplement fait de sang, de tendons et d'os, mais je suppose que cela sonne comme quelque chose de plutôt banal.

-Cela semble véridique, dit Charlotte en gardant son visage détourné de sorte que les deux autres ne puissent la voir rougir.

Oui, sa mère allait l'envoyer dans un couvent, mais cela en vaudrait la peine.

Elle ne s'était jamais attendue à plaisanter avec Lord Matson, beaucoup moins de découvrir qu'il avait le sens de l'humour et qu'il cachait une intelligence qui démentait sa réputation de libertin.

Ils s'arrêtèrent en atteignant la rue Brick.

-Nous avons promis à mère de rentrer à la maison, déclara Melinda, son regard indiquant qu'elle aurait bien souhaité qu'il consentit à les escorter jusqu'au bout de leur trajet.

-Et Lord Matson à un rendez-vous, renchérit Charlotte, incapable de ne pas garder une vive irritation dans sa voix.

Etre si près de lui et qu'il prête attention à quelqu'un d'autre était insupportable. Fugitivement, elle se demanda ce qu'elle ferait s'il se mariait avec Melinda. C'était stupide, parce qu'elle n'avait absolument aucune prétention sur lui, mais elle n'était pas certaine de pouvoir rester amis avec Miss Edwards s'il devenait son mari.

-Alors, je vous laisse. Je suppose que ces demoiselles se rendront au théâtre demain soir ?

-Oh, oui, s'extasia Melinda.

Il se détacha d'elles et se dirigea vers son cheval, se remettant en selle avec une grâce athlétique qui estomaqua Charlotte. Il inclina son chapeau vers elles.

-Alors peut-être que je vous y verrais, dit-il, ses yeux rencontrant ceux de Charlotte un bref instant.

Une seconde plus tard, il fit claquer sa langue pour sa monture et dévala la rue.

-Je crois que je suis sur le point de m'évanouir, roucoula Melinda, en serrant ses bras autour d'elle.

-Ne soyez pas bête, le sol est tout mouillé.

-Oh, Charlotte, j'essayais d'être romantique.

Miss Edwards saisit de nouveau son bras.

-Allons-y, maintenant. Je suis soudainement affamée. Ne l'êtes-vous pas ?

-Si, répondit automatiquement Charlotte, le déjeuner étant une des choses les plus éloignées de son esprit.

Non, maintenant elle devait trouver une façon de convaincre ses parents d'aller au théâtre demain soir. Xavier Matson pouvait appartenir à quelqu'un d'autre, mais au moins elle pouvait encore le regarder.

-Je pensais que vous seriez resté après dîner.

Jeannette, Lady Ibsen, jouait avec une bougie, faisant glisser ses doigts d'avant en arrière à travers la flamme. Ses valets avaient quitté la salle à manger depuis vingt minutes et Xavier savait qu'il ne les reverrait pas de la soirée. Jeannette avait très bien formé son personnel.

-Le dîner était magnifique, comme d'habitude, lui répondit Xavier en posant sa serviette sur la table, mais je vais au théâtre ce soir. Je vous ai dit que je ne pouvais pas rester.

Elle soupira.

-Oui, je sais. Cependant, il faut toujours espérer.

Se penchant à travers la table, elle lécha la courbe de son oreille.

-Je suis beaucoup mieux que Hamlet, Xavier.

-Je n'en doute pas. La pièce de ce soir était comme vous l'aimiez et vous jouez difficilement la comédie.

-Oui, mais nous pourrions jouer comme vous vous l'aimez toute la soirée, lui répondit-elle, se rapprochant plus près pour enrouler ses doigts dans ses cheveux.

Si elle lui avait fait la même proposition les soirs précédents, lorsqu'il était arrivé à Londres, elle n'aurait pas mis longtemps à le persuader. Ce soir, cependant, la sensation dont-il avait le plus conscience, c'était d'être légèrement irrité. Il avait besoin d'être ailleurs.

-J'aimerai beaucoup, j'en suis sûr, lui répondit-il en se libérant aussi doucement qu'il le put, mais je suis attendu.

Elle se redressa, le mouvement laissant entrevoir des choses très agréables au niveau du décolleté de sa robe bourgogne.

-Qui est-elle ?

Xavier repoussa son fauteuil et se leva.

-Pardon ?

-Oh, je ne suis pas jalouse, dit-elle en venant vers lui avec la grâce d'un félin, quoique un peu étonnée. Je pensais que vous recherchiez une femme qui serait compréhensive vis-à-vis de notre relation. Qui qu'elle soit, cependant, elle a votre attention. Et votre intérêt.

Il recula en fronçant les sourcils.

-Tout ce que j'ai dit, c'est que l'on m'attendait. Je partage une loge avec Halloren.

-Donc vous n'allez pas retrouver une femme qui suscite votre intérêt.

Quelqu'un que vous êtes pressé de voir au théâtre ce soir.

-Non.

-Hum. Peut-être que je ferais aussi une apparition. J'adore Shakespeare.

Jurant intérieurement, il haussa les épaules. Masquer son obsession était déjà assez difficile comme cela, sans Jeannette tapie dans l'ombre, essayant de deviner ses intentions.

-Comme vous voulez, ma chère.

-Comme je le fais toujours, mon cher.

Elle lui tendit la main, et il s'inclina sur elle.

-J'ai déjà mon idée, vous savez, mais je ne vais pas gâcher votre plaisir.

-Jeannette, d…

-Je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas jalouse. Je vous aime trop pour vous vouloir du mal.

Elle sourit.

-Mais je serai là s'il s'avère que vous n'êtes pas… acceptable pour ses parents.

Vous avez acquis une certaine réputation, après tout, et ils espèrent quelqu'un avec une grande moralité et qui ne sera pas à l'affut d'une aventure.

Oui, il avait acquis une réputation, quoique la plupart de ces ragots fussent une totale absurdité. Jeannette avait dit qu'elle n'était pas jalouse et vue le chemin qu'elle avait fait prendre à sa vie, il avait tendance à le croire.

-Hypothétiquement, comment un gentleman à la réputation douteuse pourrait-il charmer les parents d'une jeune fille à réputation irréprochable ?

Lady Ibsen mit son bras autour de lui, une possibilité miroitant dans ses yeux sombres.

-Hum. Comment pouvons-nous vous faire paraître respectable ?

Avec un grognement, Xavier se détacha.

-Je ne suis pas si mauvais, dit-il en se dirigeant vers le hall. Je me débrouillerai.

Oui, il avait pris quelques maîtresses depuis qu'il était à Londres et passé du temps à faire des paris -et plutôt de grosses sommes- et avait bu un peu trop, mais il n'avait jamais prétendu qu'il était un saint, pour l'amour de Dieu. Et après pratiquement une année pris au piège dans le Devon, essayant de patauger dans un enchevêtrement de papiers et de finances laissés par quelqu'un qui ne s'était pas attendu à mourir à trente et un ans, il avait eu besoin de sortir et de se distraire un peu.

-Vous devriez peut-être leurs rappeler que vous êtes un héros de la guerre, suggéra Jeannette en lui donnant son chapeau et son manteau. Oh, ou peut-

être êtes-vous déterminé à laisser vos manières scandaleuses derrière vous.

Mais en toute vérité, cependant, je doute qu'ils croient que leur fille soit capable de vous détourner de vos distractions.

- Alors, vous ne devez pas avoir une haute opinion de la gent féminine, dit-il d'une voix traînante en faisant signe au majordome d'ouvrir la porte.

Promettez-moi juste de ne pas interférer.

Elle posa sa main avec ses longs doigts sur sa poitrine.

-Moi ? Si je ne l'avais pas aimée, peut-être. Mais je le promets. Aucune interférence.

Xavier fit signe à son coché et monta dans sa voiture. Aucune des jeunes filles sur sa liste ne soulèverait d'objection dans sa requête. La logique lui disait de simplement choisir l'une d'entre elles, de faire un héritier et d'enraciner l'arbre généalogique de la famille.

Cependant, la logique semblait terriblement inadéquate quand il regardait Charlotte Birling. Sa seule présence le stimulait. Mais ce n'était pas seulement une attirance physique qui pourrait disparaître en couchant avec elle ou quelqu'un d'autre. Il aimait être en société ; depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Il avait passé du temps à réfléchir à la façon dont-il se sentait seul, depuis la mort d'Antoine, et il se sentait différemment quand il parlait avec Miss Charlotte.

Mais avant que cela n'aille plus loin, il avait besoin de passer plus de deux minutes à parler avec elle, et il devait savoir si elle pourrait être intéressée par quelqu'un qui avait une mauvaise réputation, justifiée ou non.

Chapitre 4

Comme il n'y a aucun rebondissement concernant l'affaire Neeley, votre dévouée chroniqueuse s'est à nouveau concentrée sur un des sujets favoris de cette rubrique : le Comte Matson.

La rumeur qu'il pourrait convoler en juste noces semble avoir plus de pertinence qu'elle n'en avait plus tôt cette semaine ; en effet, il a été prouvé qu'il est venu rendre visite à Miss Melinda Edwards, ce lundi, puis qu'il a été vu échangeant des propos avec cette même jeune femme ainsi qu'une personne non identifiée dans White Horse Street hier.

Cela semblait être une rencontre accidentelle, mais comme vous le savez chers lecteurs, aucune rencontre entre célibataires hommes et femmes n'est vraiment accidentelle.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

5 Juin 1816.

-N'avez-vous pas entendu dire que cette représentation a été boudée pendant des semaines ? Demanda Lady Birling, assise à côté de Charlotte dans leur loge nouvellement louée.

-Elle l'a été, affirma rapidement Charlotte, espérant qu'il n'y avait personne dans les loges voisines pour le contester. C'est certainement le temps qui aura éloigné les gens.

Son père secoua son pardessus et le laissa tomber sur l'une des chaises de derrière.

-Je regrette qu'il ne nous ait pas éloigné, nous aussi, bougonna t-il en prenant place derrière sa femme.

-Vous aimez le théâtre, Papa.

-D'habitude, oui. Cependant, avec Easterly en ville, je préfère que nous adoptions une attitude discrète.

Si son attitude devait être plus discrète, elle disparaîtrait complètement.

-Sophia ne semble pas trop affectée par le retour de son mari.

-Je crois que Sophia veut annuler le mariage, la contra la Baronne en baissant la voix, regardant autour d'elle comme son mari venait de le faire. Et avec les accusations de Lady Neeley, qui peut le lui reprocher ?

Charlotte garda le silence avec difficulté, préférant se redresser afin de pouvoir jeter un coup d'œil aux autres loges du théâtre. Elle pouvait défendre Lord Easterly et Sophia jusqu'à son dernier souffle, mais ses parents avaient évidemment déjà pris leur décision au sujet du scandale.

A vrai dire, elle se souvenait à peine de Lord Easterly, de toute façon, sauf qu'il était assez grand et qu'il avait un rire agréable.

Melinda et sa famille étaient assises dans une des loges près de la scène.

Melinda lui fit un signe rapide et retourna scruter la foule comme le faisait Charlotte. Elles étaient, bien sûr, à la recherche de Lord Matson et Melinda avait toutes les raisons de le faire. Si Lord Matson bravait le temps et faisait une apparition, ce serait surement parce qu'il souhaitait voir Miss Edwards.

-Charlotte ? Dit calmement sa mère, lui tapotant la main. Vous semblez triste.

Vous sentez-vous bien ?

Elle se secoua.

-Oui, je vais bien. Je pensais à Sophia.

-J'espère que votre cousine sera en mesure de mettre ce désagrément derrière elle. Comme elle l'avait certainement fait au moment où Lord Easterly l'avait abandonné.

Charlotte n'était pas si certaine que Sophia avait mis quoi que ce soit derrière elle, mais sa cousine était devenue experte sur la façon de convaincre les gens qu'il en était ainsi.

Par moment, Charlotte regrettait qu'elle semble toujours aussi calme, élégante et posée. Elle n'avait jamais eu de chance dans ce domaine, mais au moins elle avait l'avantage de pouvoir pratiquement passer inaperçue. Même ses parents étaient fascinés par la façon dont-elle se rendait invisible par moment, mais pas aussi souvent maintenant qu'elle prenait de l'âge et qu'elle avait eu besoin d'être présentée à la société et a un mari potentiel.

Sa sœur aînée, Hélène avait été mariée dès la fin de sa première saison, mais elle avait toujours été plus pétillante et souriante et, elle possédait de grands yeux bruns et un grand talent pour le pianoforte ainsi que pour la valse.

Charlotte n'avait pu compter que sur Lord Herbert. Elle avait tenté de se plaindre de son manque de vivacité, mais en vain. Ses parents voulaient la marier ; elle voulait se marier. Dans ses rêves, cependant, c'était une personne qui la trouvait intéressante et passionnante, quelqu'un à qui elle pouvait dire quelque chose de drôle et qui le faisait rire. Aux yeux de ses parents, elle devait se contenter de Herbert, car, eh bien, comment pourrait-elle s'attendre à quoi que ce soit de plus ?

-C'est dommage que nous n'ayons pas pensé à demander à Lord Herbert de se joindre à nous, dit sa mère en s'asseyant confortablement comme les rideaux s'ouvraient sur la scène. Aime t-il le théâtre ?

-Honnêtement, je ne sais pas, murmura Charlotte.

Elle avait tendance à croire que non, parce qu'aimer le théâtre exigeait d'avoir de l'imagination et elle ne pensait pas qu'il en avait.

Elle jeta un dernier regard autour d'elle avant que la pièce ne débute et aperçut brusquement Lord Matson. Il était assis dans l'ombre au fond de la loge qu'occupait Lord Halloren, qui était d'ailleurs bondée de plusieurs femmes très peu vêtues. Sa mère les appelait des demi-mondaines.

Elle se pencha un peu pour mieux voir. Il semblait ignorer le reste des occupants de la loge et regardait vers la scène.

-Charlotte, arrêtez d'avoir l'air ébahit devant les gens, murmura sa mère.

-Tout le monde le fait.

-Vous n'êtes pas tout le monde.

Charlotte se rassit dans le fond de son siège pendant le premier et le deuxième actes, très consciente que le Comte était assis quelque part derrière elle.

Fugitivement, elle se demanda si elle devait solliciter la permission de rendre visite à Melinda dans sa loge pendant l'entracte, parce que Lord Matson ferait probablement la même chose. Oh, elle était indéniablement une idiote.

Comme les rideaux se refermaient, elle se joignit aux applaudissements.

Maintenant tout le monde allait quitter sa loge pour se mêler aux autres personnes, faire des commérages et être vu, et elle et ses parents resteraient assis où ils étaient ainsi personne ne pourrait probablement penser qu'ils n'étaient pas du tout à la hauteur des convenances.

-Charlotte, pourriez-vous demander à un valet de pied qu'il aille me chercher un verre de madère ? Lui demanda sa mère. Cet entracte va me faire mourir d'ennui.

Charlotte se leva en clignant des yeux.

-Bien sûr. Je serai juste derrière les rideaux.

Sa mère sourit.

-Je ne m'attends pas à ce que vous partiez en courant. Nous avons vraiment confiance en vous, chérie. Nous regrettons juste que vous n'ayez pas de meilleur jugement.

Ce n'était pas de ses actions dont-ils auraient besoin de se préoccuper, c'était plutôt de ses pensées.

Se contentant de hocher la tête, elle passa à côté de la chaise de son père et traversa les lourds rideaux noirs. Le vestibule de l'étage était bondé de gens, de lumière et de bruit, et elle s'appuya un instant contre le mur pour reprendre ses repères.

-Avez-vous apprécié la pièce ? Dit doucement une voix masculine à côté d'elle.

Elle reconnut immédiatement la voix. Un frisson parcourut son corps quand elle fit face à Lord Matson et elle leva son visage pour rencontrer son regard bleu clair.

-Oui. Et vous ?

Il sourit légèrement.

-J'ai à peine pu l'entendre. Halloren semble avoir invité toutes les chanteuses d'opéra de Londres à le rejoindre dans sa loge.

-Elles sont colorées… Lui répondit-elle.

Son sourire s'approfondit.

-Vous me regardiez.

Zut !

-Eh bien, je… vous voyez, je… vous aviez dit que vous seriez là ce soir.

-Alors je suis là.

Oh, elle pourrait simplement rester là et le regarder pour toujours. A la lumière des lustres, ses cheveux de couleur ambre, ressemblaient à de l'or, et une petite mèche, légèrement ondulée, s'était mise en travers d'un de ses yeux.

Réalisant qu'elle le fixait, Charlotte s'éclaircit la gorge.

-Je crois que Melinda Edwards est ici aussi. Vous devriez la trouver dans cette direction.

Elle fit un signe en haut du vestibule.

-Je sais où elle se trouve, répondit-il. Puis-je vous poser une question ?

-Bien sûr.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient fait connaissance, il semblait incertain. Charlotte compatissait. Quand elle l'avait aperçu à distance, la nervosité l'avait gagnée. Mais lorsqu'ils s'étaient réellement parlés, cependant, elle en avait eu encore plus conscience, mais elle avait gardé son sang-froid, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

-Herbert Beetley, poursuivit le Comte, d'une voix encore plus douce. Est-il votre fiancé ?

Elle rougit.

-Non, pas encore, pour le moment.

-Donc vous vous attendez à une proposition de sa part.

Sa voix semblait tendue, mais sans doute qu'il pensait à sa propre future proposition pour Melinda. Charlotte se força à sourire.

-Très probablement. Il a été mon seul prétendant de cette année.

Les sourcils de Matson se baissèrent.

-Votre seul prétendant ? Répéta t-il. Pourquoi cela ?

-Pourquoi…

Sa rougeur s'accrue, et elle se tourna en direction du valet de pied le plus proche. Elle devait faire ce que sa mère lui avait demandé et revenir dans la loge avant que ses parents ne viennent la chercher.

-Vous n'avez pas besoin d'être méchant, Milord, dit-elle sèchement.

Il attrapa doucement son bras, mais avec assez de fermeté pour la garder près de lui.

-Je vous ai simplement posé une question. Est-ce un accord familial ? Avez-vous été promis l'un à l'autre depuis votre naissance ou autre chose de ce genre ?

-Non, ne soyez pas ridicule.

Il ne semblait pas se moquer d'elle, en fait, il semblait tout à fait sérieux. Eh bien, il avait posé une question et elle ne s'était jamais fait d'illusions, peu importe que la vérité soit douloureuse.

-Je ne suis… pas le genre de femme que veulent les hommes.

Charlotte haussa les épaules.

-Mon père et Herbert se connaissent, et comme personne n'a exprimé de l'intérêt pour moi, ils en sont venus à une compréhension mutuelle.

-Alors Beetly ne possède pas votre cœur, poursuivit-il, tenant toujours son bras.

Son cœur tressauta à la vue de son regard sérieux.

-Non, il ne possède pas mon cœur. Mais j'ai quand même des sentiments pour lui.

A sa grande surprise, il retint son souffle.

-Quels sentiments ?

-Milord, ne devriez-vous pas aller discuter avec Miss Edwards ? Dit Charlotte, se demandant s'il pouvait sentir son pouls sous ses doigts.

-Je suis en train de bavarder avec vous, Charlotte. Comment pouvez-vous vouloir épouser le plus morne lourdaud de Londres ?

-Nous sommes très semblables.

Elle n'avait jamais avoué à voix haute qu'elle pensait être morne et ordinaire.

Jusqu'à présent, apparemment.

-Et qui au nom de Dieu vous a dit cela ? Dit-il en élevant un peu la voix.

Une ou deux personnes se retournèrent pour les regarder. Charlotte regrettait de ne pas être faite de pierre ce qui l'aurait empêché de rougir et elle n'aurait pas été tentée de se couler au sol pour disparaître.

-J'ai un miroir, Milord, dit-elle sèchement. Et des oreilles. Et maintenant, si vous le permettez, j'ai une commission à faire.

Il se mit à regarder autour de lui, comme s'il venait de se rappeler qu'ils étaient dans un vestibule bondé.

-Serez-vous chez vous demain matin ?

-Pourquoi ?

-Parce que j'ai l'intention de vous rendre visite. Serez-vous chez vous ?

Elle blanchit.

-Vous… Pourquoi ?

Une brève lueur amusée passa dans ses bleus clairs.

-Oui ou non ?

-Je suppose que… oui. Mais mes parents…

-Laissez-moi faire.

Il lâcha son bras pour saisir ses doigts. Son regard dans le sien, il souleva sa main et effleura les jointures de ses lèvres.

-Attendez demain.

Un millier de question inondait son esprit, mais elle ne pouvait pas penser à celles qu'elle pourrait prononcer tout haut, sans ressembler à une idiote complète. Mais cependant…

-Je ne comprends pas, murmura t-elle.

Le Comte sourit.

-Vous avez de très beaux yeux, lui dit-il en se retournant, puis il partit dans la foule.

Elle avait besoin de s'asseoir. Le monde venait de prendre une nouvelle tournure. Xavier, Conte Matson, lui avait dit qu'il lui rendrait visite. A elle. Si c'était une plaisanterie, ce serait la chose la plus abjecte dont elle aurait entendu parler. Mais réputation de débauché ou pas, il ne semblait pas être une personne cruelle. Même au cours de leurs brèves rencontres, elle n'avait jamais ressenti une telle chose de lui.

Et s'il y avait une chose qu'elle savait parfaitement faire, c'était de distinguer la nature des gens. Etant donné que personne ne faisait attention à vous, il était facile de les étudier.

Charlotte se concentra sur sa respiration au moment où elle poussa le rideau et retourna à sa chaise.

Maintenant qu'elle y repensait, quand il les avait rencontrées, elle et Melinda hier, il avait semblé qu'il avait passé un peu plus de temps à parler avec elle. Il l'avait fait par pure politesse, quoique… ou alors c'est elle qui l'avait interprété ainsi. Oh, Oh Dieu, mon Dieu.

-Ma chérie ?

La voix de sa mère la fit sursauter.

-Vous êtes rouge comme une pivoine. Qu'est-ce qui c'est passé ?

-J'ai cherché partout pour un valet de pied, mais je n'ai pas pu capter l'attention de quiconque, réussit-elle à improviser, le temps de rassembler ses esprits.

Avec son soupir, son père se leva.

-Je vais aller en chercher un, grogna t-il en sortant de la loge.

-Je suis désolée, ma chérie, déclara la Baronne, je n'aurai pas dû vous envoyer dans une telle cohue, mais votre père et moi craignions d'être trop restrictifs.

Vous devez être consciente de la façon dont votre position est délicate en ce moment.

-J'en suis consciente, lui répondit Charlotte.

Mais peut-être que ses parents n'étaient pas assez restrictifs, s'ils l'avaient gardé dans la loge, elle n'aurait pas rencontré Lord Matson, et il n'aurait pas été en mesure de lui faire savoir qu'il avait l'intention de lui rendre visite.

D'autre part, elle ne se rappelait pas d'avoir jamais été si enthousiasmée, si nerveuse et… pleine d'espoir. Quelles que soient ses raisons, s'il lui rendait visite demain, elle était censée être là et elle était censée le recevoir.

Charlotte fit un petit sourire. Il pensait qu'elle avait de beaux yeux. Même si cela devait seulement durer qu'une soirée, elle se sentait réellement séduisante. C'était une sensation que seul un miroir ou le fait que Lord Matson ne se présenterait pas demain chez elle pourrait dissiper. Et ce soir, elle n'allait pas regarder dans son miroir.

Charlotte ne put éviter de se regarder dans le miroir le lendemain matin au moment où elle s'habillait. Ni ignorer la couleur vive sur ses joues et l'éclat de ses yeux.

-Il ne viendra pas, se dit-elle sévèrement. Il ne le fera probablement pas.

Derrière elle, Alice fit une pause comme elle s'apprêtait à retirer le ruban des cheveux emmêlés de charlotte.

-Je vous demande pardon, Miss Charlotte ?

-Rien, je me parle à moi-même.

-Si je puis me permettre, vous semblez perturbée ce matin. Dois-je demander à Madame Rutledge de vous faire du thé à la menthe ?

Alice ne serait pas la seule à remarquer son comportement, car depuis l'entracte d'hier soir, elle passait de la panique à l'euphorie. Peut-être qu'en gardant un peu de sang froid éloignerait-elle les soupçons de chacun, jusqu'à ce que Lord Matson arrive. Si Lord Matson venait.

-Un thé serait le bienvenu. Je le prendrais avec mon petit déjeuner.

Sa femme de chambre fit la révérence et se précipita hors de la chambre.

Soupirant, Charlotte termina de retirer son ruban de nuit de ses cheveux et le mit sur la table de toilette.

Si elle voulait être honnête avec elle-même, cela n'avait pas d'importance qu'il se présente ce matin ou non. Ses parents ne lui permettraient jamais de le voir.

Ils penseraient qu'il avait une arrière-pensée ; bien sûr, il ne pouvait pas être venu juste pour la voir.

De sa fenêtre, se mêlant avec le bruit de la pluie, elle entendit une voiture remontée la rue. Son cœur se serra, puis frappa lourdement dans sa poitrine.

Ce n'était donc pas une plaisanterie.

Elle voulut se précipiter pour regarder dehors.

-Non, Charlotte, se dit-elle sévèrement, tu ressembles à un chien enragé.

Au lieu de cela, elle finit de coiffer ses cheveux, une perspective difficile sans l'aide d'Alice. Mettant une derrière épingles dans ses cheveux, elle s'arrêta brusquement.

Pourquoi s'était-elle entichée de Xavier Matson ? Oui, il était beau, sûr de lui et athlétique, mais que savait-elle d'autre de lui ? Son emploi du temps : qu'il allait à la boxe à dix heures tous les matins quand il n'allait pas au parlement ; qu'il préférait déjeuner au White ou au Boodle ; qu'il se promenait l'après-midi dans Hyde Park si le temps le permettait.

A part cela, c'était un étranger. Et c'était ce qu'elle aimait partiellement en lui.

Il pouvait être beau, romantique et mystérieux ou complètement inaccessible.

Mais pour le moment il était devant sa porte d'entrée.

Alice déboula dans sa chambre à coucher.

-Pardon, Miss Charlotte, mais vous avez un visiteur.

Elle s'approcha très près de Charlotte.

-C'est un gentleman, Miss.

-Oh, dit Charlotte évasivement. Pouvez-vous m'aider à finir de me coiffer ?

-Tout de suite, Miss.

Alice fini rapidement de fixer le travail que Charlotte avait fait.

-N'êtes-vous pas curieuse de savoir qui cela peut-être ?

Oups. Elle avait oublié, elle n'était pas censée savoir.

-Bien sûr que je le suis, Alice. Où Boscoe le fait patienter ? Demanda t-elle, quoiqu'elle supposait que le maître d'hôtel l'avait certainement mit dans la salle de séjour, c'était à cet endroit que les invités patientaient habituellement.

Non qu'elle ait eu d'autres invités masculins à part Herbert.

-Il est dans le bureau de votre père. Lord Birling n'avait pas l'air content du tout. Je ne suis pas certaine de savoir pourquoi, parce que votre visiteur est très… plaisant à regarder, mais ce ne sont pas mes affaires, de toute façon.

Ca ne l'était pas, mais Charlotte était si reconnaissante de ce qu'elle lui apprenait, qu'elle ne s'en plaignait pas. Elle devait se dépêcher car si elle ne descendait pas rapidement, son père pourrait très bien renvoyer Lord Matson avant qu'elle n'ait eu une chance de le voir.

Finalement, Alice ayant rapidement fixé ses cheveux avec efficacité, Charlotte fila à toute vitesse au rez-de-chaussée. Le maître d'hôtel était à son poste habituel dans le hall d'entrée, mais Bosco habituellement stoïque pouvait à peine masquer sa curiosité vis-à-vis de leur visiteur.

-Boscoe ? Alice m'a dit que j'avais un visiteur.

Trépidante de nervosité, elle ne put résister à l'envie de jeter un coup d'œil vers la porte fermée du bureau de son père.

-Oui, Miss Charlotte. Votre père vous demande de l'attendre avec votre mère dans la salle de séjour.

A l'énonciation de ces trois derniers mots, Charlotte fut presque optimiste. Sa mère, cependant, lui poserait des questions, et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait lui répondre.

-Merci, dit-elle tout de même en se dirigeant vers la porte ouverte.

-Avez-vous planifié cela ? Exigea la Baronne en marchant droit sur elle.

-D'avoir un visiteur ? Demanda Charlotte, gardant à l'esprit qu'elle n'était pas censée savoir le nom de la personne qui était enfermée avec son père dans son bureau.

-Sur le fait que Lord Matson venait vous rendre visite.

Heureusement qu'en entendant prononcer son nom à haute voix, elle eut le réflexe de simuler sa réaction.

-N… non. Comment aurais-je pu planifier une telle chose ?

-Je n'en ai aucune idée. Mais vous le regardiez fixement l'autre jour à la fenêtre, et il s'est approché de vous au bal des Hargreaves.

-Mère, vous avez précisé que je devais concentrer mes efforts sur Lord Herbert, puisqu'aucun autre gentleman ne s'est intéressé à moi cette année. Pourquoi aurais-je songé à planifier quelque chose comme ça ?

-Mais pourquoi est-il ici ? Persista sa mère.

-Il est ici pour rendre visite à Charlotte.

Son père se tenait dans l'embrasure de la porte avec une expression tendue et clairement mécontente.

-Il souhaite lui faire la cour.

La Baronne tomba dans un fauteuil.

-Quoi ? Charlotte ?

Les oreilles bourdonnantes, Charlotte se posaient exactement les mêmes questions. Cependant, la réaction de sa mère lui fit de la peine. Oui, elle était calme et réservée et non vibrante et belle comme Hélène, mais ça faisait mal de savoir ce que ses parents pensaient qu'elle était comme… effacée, et que Herbert était meilleur parti qu'elle puisse trouver.

-Oui, Charlotte. Reprenez-vous s'il vous plaît, Vivian, et je le ferai ensuite entrer.

-Mais…

-Je ne peux décemment pas le jeter dehors alors qu'il est venu me demander la permission de voir notre fille, l'interrompit le Baron d'une faible voix. Et tout à fait respectueusement.

Il tourna son regard accusateur vers Charlotte.

-Ne l'encouragez pas. Sa réputation est loin d'être blanche comme neige, et la votre ne doit pas être entachée.

-Oui, Papa.

Lord Birling disparut, pour réapparaître quelques instants plus tard avec Lord Matson sur ses talons. Le Comte semblait aussi calme que s'il allait jouer au whist, et Charlotte ne pouvait que l'envier. Bien sûr, il semblait très probable que Lord Matson soit complètement fou. Elle ne pouvait penser à aucune autre explication étant donné qu'il était venu dans la maison des Birlings pour la voir… elle.

Cependant, quand son regard la trouva, il sourit.

-Bonjour, Miss Charlotte, Lady Birling.

-Milord, dit la Baronne en faisant une révérence. Parmi tous les gens de Londres, qu'est ce qui vous a amené à venir ici ?

-Comme je l'ai dit à Lord Birling, je me suis trouvé complètement désœuvré, ici à Londres, ne connaissant pas grand monde, j'ai commencé à fréquenter des personnes peu recommandables. Les mots gentils de votre fille et l'évidence du respect des convenances ont attiré mon attention.

Charlotte cligna des yeux. Bon sang, il semblait presque… apprivoisé. Si ce n'est le scintillement au fond de ses yeux bleus, elle aurait pensé qu'un double du terne Herbert se trouvait dans la salle. Un double intelligent et avec le sens de l'humour, bien sûr.

-Compte tenu de la situation, poursuivit-il, j'ai demandé la permission à Lord Birling de rendre visite à Miss Charlotte. Je pensais que nous pourrions aller faire une tour dans mon phaéton, car il est couvert et qu'il nous protégera de la bruine.

Un phaéton ! Elle n'était jamais montée dans un tel véhicule de sa vie.

Charlotte aurait presque applaudit, avant de vite se ressaisir et de serrer sagement ses mains derrière son dos à la place.

-Et un chaperon ? Poursuivit sa mère avec une réaction beaucoup plus sceptique que sa fille.

-Mon cocher, Willis, conduit l'équipage pour moi maintenant. Il va nous accompagner à cheval.

Les sourcils de la Baronne se baissèrent.

-Un autre homme ? Je ne…

-J'ai donné mon autorisation, la coupa le Comte. Pour aujourd'hui. Comme je le disais, Milord, elle devra être de retour à la maison pour midi.

Matson esquissa une élégante révérence.

-Elle le sera.

Son regard toujours braqué sur Charlotte, il lui tendit une main.

-Y allons-nous ?

C'était une bonne chose que son père ait donné sa permission, parce qu'elle n'était pas prête à laisser passer la perspective de voyager dans un phaéton avec Lord Matson, peu importe les conséquences.

Elle inclina la tête, essayant de cacher son sourire de joie.

-Quand vous voudrez, Milord, réussit-elle à dire d'une voix calme.

Alice apparut avec une étole chaude, et Charlotte la mit sur ses épaules. Ses deux parents les suivirent dehors comme des vautours, à l'affût du moindre faux pas, alors elle n'osa pas prendre la main tendue du Comte, et à la place, elle laissa son père lui venir en aide pour qu'elle puisse se hisser dans le siège en hauteur. Lord Matson mit une couverture autour de ses jambes sous le regard du Baron et de la Baronne, et en un éclair, la voiture s'élança.

Charlotte soupira, son souffle se transformant en buée dans l'air froid.

-Vous êtes vraiment venu.

-Bien sûr que je suis venu. Je vous avais dit que je viendrais.

Il la regarda.

-Pourquoi les laissez-vous parler de vous de cette façon ?

-Comment ?

-Votre mère a agi comme si elle ne pouvait pas se faire à l'idée que je puisse avoir envie de vous rendre visite et votre père semblait penser que j'avais l'intention de vous accompagner dans le seul but de vous abandonner et de vous embrasser.

-Oh, mon Dieu, murmura t-elle. C'est juste… Bien, vous avez vu comment ils se préoccupent…

-Ce n'était pas ça.

Elle maintint son regard sur la rue.

-Qu'est-ce que vous voulez dire, Milord ? C'est qu'ils ne comprennent pas pourquoi quelqu'un avec votre apparence physique, vos revenus considérables et votre réputation serait intéressé à courtiser leur fille ? Je ne le comprends pas bien, moi-même.

Il leva un sourcil.

-Pourquoi pas ? Quel est le problème avec vous ?

Charlotte rougit. Elle était vraiment fâchée après lui.

-Que voulez-vous dire avec quel est le problème avec moi ? Vous n'êtes pas censé poser des questions comme ça.

-J'essaye simplement de comprendre pourquoi je ne suis pas censé être vu en votre compagnie.

Il se recula un peu de sorte qu'il pouvait entièrement lui faire face, et transféra les rênes de sa main droite à sa main gauche.

-Est-ce que vous louchez ?

-Non, Milord. Non, sauf si le soleil est brillant.

-Ce n'est pas un problème aujourd'hui, alors. Bégayez-vous ?

-Non en général.

-Vous manque t-il un doigt ou un orteil ?

Malgré ses efforts, un sourire s'étira sur sa bouche.

-Pas depuis ce matin en tout cas.

-Est-ce que vos dents sont fausses ?

-Non, Milord.

-Deux oreilles, approximativement au même niveau l'une de l'autre, un…

-Cessez de me taquiner.

-Ce n'est pas ce que je fais. Je suis à la recherche d'un défaut. Il doit y en avoir un, pour qu'ils soient si nerveux du fait que je sois vu avec vous. Un nez, poursuivit-il, un peu retroussé au bout, une bouche avec une lèvre supérieure et inférieure, deux yeux, dont nous avons discuté hier.

Son regard la détaillait de la tête aux pieds.

-C'est quelque chose qui n'est pas visible, n'est-ce pas ?

-Pour l'amour de Dieu, Milord. C'est embarrassant, protesta t-elle, pas certaine d'être scandalisée ou terriblement amusée. Le problème est sous vos yeux, si j'ose dire.

-Alors c'est que vous portez une perruque. Vous êtes chauve, n'est-ce pas ?

Finalement, elle rit. Elle ne pouvait pas lui en vouloir.

-Non, Milord. Ce sont mes propres cheveux et ils sont fermement attachés.

Elle soupira avant qu'il puisse mettre en doute ses cils ou sa poitrine ou autre chose.

-Je ne suis pas belle ou exubérante, et vous vous êtes beau et riche, et votre choix se porte sur une simple jeune femme de Londres. C'est ce qu'ils ne comprennent pas. Et franchement, moi non plus.

-Pas belle, répéta t-il, faisant face à la rue, juste à temps pour tourner à la hauteur de Bond Street.

Avec un mouvement de son poignet, il conduit les chevaux sur le côté de la rue et tira sur les rênes pour les arrêter.

Quand il lui fit face à nouveau, ses yeux brillaient.

-Ne dites plus jamais cela, dit-il d'une voix basse et dure. Est-ce clair ?

Charlotte avala devant la férocité de son regard.

-Cela n'a aucun sens de refuser quoi que ce soit. Si je me faisais passer pour autre chose que ce que je suis, je paraîtrais ridicule.

-La seule chose qui est ridicule à votre sujet est cette déclaration. Vous…

Il s'interrompit en frappant son genou de son poing.

-Au bal des Hargreaves, reprit-il d'une voix plus basse, vous auriez pu avoir l'occasion de faire circuler des rumeurs- ou répandre des rumeurs- pour que Lord Easterly soit incriminé dans un autre scandale. Mais vous l'avez défendu contre votre mère parce que c'était la bonne chose à faire.

Pendant un long moment, elle le regarda, essayant de se rappeler la conversation exacte et de quelle façon il avait pu l'entendre.

-C'était une discussion privée, dit-elle enfin.

-Ce n'est pas la question. J'ai aimé ce que vous avez dit, cette accusation n'était pas suffisante pour risquer de ruiner la réputation d'un homme. J'ai discuté avec plusieurs autres jeunes femmes cette nuit là et pas une seule d'entre elle n'a démenti la théorie populaire actuelle. Je doute qu'il leurs soit venu à l'esprit qu'il y aurait pu y avoir une autre hypothèse.

-Peut-être qu'elles disaient cela parce qu'elles le croient coupables, dit-elle, son pouls s'accélérant.

Elle n'était pas folle, il avait dit qu'il l'admirait.

-Si j'avais dit que le ciel était magenta et vert, elles auraient été d'accord avec moi.

Il s'assit un peu en recul, en continuant à la fixer.

-Et vous ?

-Si le ciel était de cette couleur j'aurai certainement été d'accord avec vous.

Après un moment, il se secoua résolument.

-La pluie s'est arrêtée. Que dites-vous de faire du shopping ?

-Vous... c'est gentil, Milord, mais ça n'aidera pas non plus d'être vus ensemble.

Malgré les rues relativement désertes, quelqu'un qui les connaissait auraient pu les voir, et puis les rumeurs débuteraient et les gens commenceraient à se demander ce qui n'allait pas avec lui pour être vue en sa compagnie.

-Ca m'aidera beaucoup. Willis, tenez les chevaux.

Le cocher en livrée descendit de sa monture et vint à l'avant de l'équipage pour s'emparer du harnais du plus proche cheval. Cela étant fait,

Matson prit délicatement le menton de Charlotte entre ses doigts et la tourna de façon à ce qu'elle se retrouve face à lui.

Avant qu'elle ne puisse haleter ou même qu'elle ne puisse penser à le faire, il toucha ses lèvres chaudes des siennes. Cela n'avait duré que le temps de quelques secondes, d'une douzaine de pulsations rapides, mais le contact de sa bouche sur la sienne, semblait s'éterniser à tout jamais. Charlotte ferma les yeux, essayant de mémoriser la sensation.

-Je me sens déjà mieux, murmura t-elle.

-Ouvrez vos yeux, Charlotte.

Elle le fit, s'attendant à moitié à le voir se moquer d'elle. Au lieu de cela, cependant, le sourire doux qui incurvait sa bouche lui donna envie de se jeter dans ses bras et au diable les conséquences.

-Milord, c'est…

-C'est le début, finit-il pour elle. Et appelez-moi Xavier.

Chapitre 5

Il est venue aux oreilles de votre dévouée chroniqueuse que Lord Matson, qui, comme tous les chers lecteurs se souviendront, avait été cité pour ses activités liées au mariage, a prêté une attention plutôt assidue à une demoiselle en particulier.

Votre dévouée chroniqueuse serait heureuse d'annoncer le nom de la dame en question (et en effet, votre dévouée chroniqueuse est en possession de ce nom), sauf qu'il est si étonnant, si complètement et totalement inattendue, que votre dévouée chroniqueuse craint à l'inexactitude de cette révélation.

D'autant plus que, au dire de tous, les tentatives de Lord Matson d'approfondir les relations avec cette demoiselle ont été complètement repoussées.

Mon Dieu, y aurait-il quelque chose qui ne tournerait pas rond dans la tête de cette jeune fille ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

10 Juin 1816.

Charlotte Birling voulait de rebeller. Jeudi dernier, Xavier, Lord Matson, l'avait ramené chez elle juste avant midi, comme il l'avait promis. Les deux heures précédentes avaient été les plus glorieuses de toute son existence. Elle ne s'attendait pas à ce que son intérêt dure, mais elle avait l'intention d'en profiter autant qu'elle le pouvait.

Mais depuis que ses parents lui avaient fait profiter de cette bonne journée, elle ne l'avait pas revu. Non, ce n'était pas tout à fait exact ; elle l'avait entrevu trois fois à travers ses fenêtres striées de pluie, et elle avait entendu sa voix résonner en bas quand il avait cherché à entrer, mais quand à la conversation, ils auraient pu l'un ou l'autre résider sur la lune. Et même après trois rencontres accidentelles et un matin où ils n'avaient parlé de rien en particulier, il lui manquait.

Elle s'était toujours sentie à l'aise et en sécurité avec les hommes en général parce qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il la flatte ou flirte avec elle, et ils semblaient apprécier son manque de vanité. Avec Xavier, cependant, c'était différent. Elle se sentait vraiment à l'aise et parlait facilement, mais ce n'était certainement pas sans danger.

Aucun homme ne l'avait regardé comme lui, et des frissons parcouraient le bas de sa colonne vertébrale quand elle pensait à lui –ce qui se produisait pratiquement à chaque seconde de la semaine qui venait de s'écouler.

Elle ne pouvait guère s'attendre à le chasser de son esprit, bien sûr, étant donné qu'il venait tous les jours depuis ces quatre derniers jours. Même après rebuffade après rebuffade, mensonge après mensonge de la part de son père ou de sa mère, il venait encore. Elle ne l'avait jamais entendu élever la voix, mais le bref aperçu qu'elle avait vu de lui hier lorsqu'il remontait dans sa voiture, le lui avait montré tendu, les épaules rigides et il avait cogné son poing contre le châssis de la fenêtre.

-Est-ce qu'il va venir cet après-midi ?

La Baronne se tenait devant la porte ouverte de sa chambre, ayant la même expression de mécontentement à peine déguisée qu'elle avait depuis jeudi.

-Pardon ? Demanda Charlotte, replaçant rapidement son collier d'émeraude clinquant dans le tiroir de sa commode.

-Ne faites pas semblant de ne pas savoir de quoi de je parle, Charlotte. Votre père vous a demandé de ne pas l'encourager.

-Je ne l'ai pas fait. J'étais moi-même, Maman. Et croyez-moi, je trouve cela aussi étrange que vous.

-Les gens commencent à parler, y compris Lady Whistledown.

Charlotte inspira.

-Herbert a été cité dans le Whistledown.

-Seulement pour faire référence à son caractère parfait. Et en parlant de Lord Herbert, il a assisté à la soirée des Wivens. L'avez-vous remarqué ?

-J'ai dansé avec lui, répondit Charlotte, ignorant la pensée lancinante qu'elle avait passé plus de temps à chercher Lord Matson, et qu'elle n'avait pas du tout pensé à Herbert jusqu'à ce qu'il se mette à tousser et l'invite à danser.

-Eh bien, je peux seulement espérer que Matson soit assez gentleman pour se rendre compte que nous avons souffert de toutes ces absurdités et que nous ne voulons pas le voir ici plus longtemps.

Charlotte aurait dû laisser sa mère prendre congé sans faire de commentaire.

Mais après la colère de Xavier d'avoir été renvoyé sans l'avoir vue, elle ne put s'y résoudre.

-Serait-ce si terrible si j'avais deux prétendants pour me faire la cour ? Je pensais que le but était de me voir heureusement mariée. Et pour être plus précise, Lord Herbert était tout simplement le seul à s'intéresser à moi, jusqu'à maintenant.

La Baronne s'arrêta.

-Ce n'est pas… qui n'est pas… Lord Matson est un débauché, Charlotte. Nous n'avons aucune raison de croire qu'il est sincère dans sa prétendue cour pour vous.

-Mais et si je l'aime ? Demanda t-elle d'une voix plus tranquille, se battant contre l'envie brusque de pleurer.

-Vous devez avoir des attentes plus réalistes, ma chère. Reprenez courage maintenant. J'ai entendu dire de source sûre que Lord Herbert va venir vous voir cet après-midi. Il aimerait essayer mon nouveau pianoforte.

-Oh. Splendide.

-Je ne veux plus savoir ce qui se passe dans votre tête plus longtemps, Charlotte. Il sera ici dans un moment maintenant. S'il vous plaît portez quelque chose de convenable.

Sa mère ferma la porte. Quelque chose de convenable. Selon la pensée de ses parents, ce serait certainement un grand sac.

Distraitement charlotte retourna jouer avec le collier d'émeraude. Elle l'avait essayé une fois en privé, et avait dû admettre que Lady Ibsen avait eu raison. Il l'avait fait se sentir totalement scandaleuse. Elle se demandait si Lady Ibsen portait ce genre de babiole pour Lord Matson et s'il faisait toujours appel à la veuve.

Est-ce que cela avait de l'importance ? Elle respira. Il n'y avait certainement rien que l'on pouvait trouver amusant ici.

Un rayon de soleil passa à travers sa fenêtre. Souriante, elle alla ouvrir les battants et se pencha vers l'extérieur. C'était merveilleux de sentir la lumière et la chaleur après deux mois de froid et quatre jours de pluie de suite. Elle ferma les yeux, se prélassant dans le rayonnement.

-Charlotte ?

Sursautant, elle ouvrit les yeux et regarda vers le bas. Lord Matson avait sauté de sa voiture de promenade et levait les yeux vers sa fenêtre.

-Bonjour, chuchota t-elle en rougissant.

-Maintenant, pouvez-vous me rencontrer quelque part ? Dit-il, sa voix à peine audible.

Bonté divine. Maintenant elle se sentait comme Juliette.

-Où ?

Il fronça les sourcils un instant, puis son expression s'effaça.

-C'est une belle journée pour aller macher dans Hyde Park, vous ne pensez pas ?

Oui, elle le serait, si elle pouvait convaincre Lord Herbert de retarder son récital au pianoforte. Elle imaginait les ennuis qu'elle aurait si ses parents découvraient ce qu'elle était en train de faire, mais elle ne voulait pas y penser.

Cet après-midi, un homme avec un sourire à couper le souffle demandait à la voir.

-Je vais essayer, lui dit-elle.

-J'attendrai.

Il retourna à sa voiture et ordonna à son chauffeur d'aller plus loin. Comme il disparaissait au coin de la maison, elle inspira profondément et sortit de sa chambre à coucher. Elle devrait vraiment saisir l'occasion pour lui dire qu'il arrête de lui rendre visite –mais on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle refuse encore une chance de vivre un rêve.

Dire que Xavier se sentait frustré était probablement l'euphémisme du siècle. Il avait revêtu les vêtements les plus classiques qu'il possédaient, s'était entretenu avec l'esprit d'une damné entrepreneur de pompes funèbres, venant chaque jour voir Charlotte depuis près d'une semaine, et il avait seulement réussi à la voir une fois.

Evidemment, après la surprise de la première embuscade, ses parents s'étaient tenus prêt à le recevoir. Charlotte devait avoir le calendrier social le plus actif d'Angleterre. Même après l'avoir vue à sa fenêtre, il était tenté de frapper à leur porte, juste pour voir ce que ses parents lui diraient sur le lieu où elle était supposée être allée aujourd'hui : à un thé chez des amis, partie chercher un livre à la bibliothèque de prêt, rendre visite à une tante malade. Il avait écouté tout cela.

Et donc, comte tenu du fait qu'il avait réussi à mieux manœuvrer contre Bonaparte pendant la guerre, il avait admiré l'habilité et les subterfuges de Lord et Lady Birling.

Si cela avait été un simple désir pour une jeune fille, il aurait abandonné ; en dépit de sa réputation il avait assez d'autodiscipline pour se détourner d'une femme si les problèmes commençaient à l'emporter sur la récompense. Ceci, cependant, était beaucoup plus grave.

Après deux heures de conversation avec Charlotte, il était rentré chez lui et avait déchiré sa liste de potentielles épouses. Il était temps, alors, de donner une autre tournure à sa réputation.

Il avait laissé sa voiture aux abords de Hyde Park où il serait en mesure de voir si quelqu'un venait de la direction de la maison des Birlings. Il n'avait aucune idée de la personne avec qui elle viendrait, mais il ne s'en souciait pas. Il voulait la voir à nouveau. Il voulait la tenir, l'embrasser, voir la lueur de la passion et de l'excitation dans ses yeux à son contact.

Il attendait à l'ombre d'un orme tandis que le parc s'emplissait autour de lui.

Apparemment, chacun voulait profiter de la lumière du soleil aujourd'hui. Bien.

Cela rendrait la présence de Charlotte moins suspecte pour ses parents.

Il se demandait ce que son frère aurait dit en voyant le subterfuge qu'il déployait pour partir en quête d'une jeune mariée. Probablement que la première chose qu'Anthony aurait fait c'est de rire de lui, pour avoir concocté une liste pour trouver la femme parfaite, afin de devenir un noble et un propriétaire terrien parfait.

Comme si cela avait pu résoudre toutes ses frustrations : le fait de laisser derrière lui une carrière militaire prometteuse, et ses inquiétudes de ne pouvoir jamais remplir les fonctions de son nouveau poste.

Mais Anthony aurait aimé Charlotte. Xavier le savait d'instinct. Son frère avait toujours su juger le caractère des gens.

Il bougea pour chercher une position plus confortable contre l'arbre. Il soupira.

Si ses parents refusaient qu'elle sorte, il allait recourir à l'enlèvement. Alors qu'il commençait à formuler un plan, elle apparut. Sa femme de chambre derrière elle, elle marchait avec sa main autour du bras de Lord Herbert Beetly.

-Bâtard, murmura Xavier, mais il était plus en colère contre les parents de Charlotte.

La marier à Beetly serait comme enchaîner un papillon à un scarabée. Malgré lui, il sourit un peu. Beetly le scarabée.

Maintenant, il devait trouver un moyen de l'enlever à l'insecte pour au moins quelques minutes, parce que s'il ne pouvait pas l'embrasser cet après-midi, il allait exploser.

Ils commencèrent à se promener le long d'un des chemins et il les suivit à l'ombre d'un bosquet. Herbert continuait à parler d'une sorte de réaction allergique qu'il avait à l'herbe. Xavier faillit presque s'assommer avec une branche, il commençait à envisager de faire la même chose au coléoptère.

Toutefois, heureusement pour Herbert, une voiture ouverte arriva par ici.

-C'est Lady Neeley et sa dame de compagnie, commenta Beetly en s'inclinant pour ne pas les perdre de vue. J'ai entendu dire qu'elle veut faire arrêter Easterly pour le vol du bracelet.

-Absurde, répondit Charlotte en retirant sa main.

Xavier se glissa derrière la servante. Il couvrit la bouche d'Alice de sa main, et lui fit signe de se taire, puis l'emmena directement derrière le couple. Il mit la main d'Alice sur le bras de Beetly, et dans le même mouvement attrapa Charlotte et la tira en arrière dans un buisson. Charlotte trébucha, et il la rattrapa contre lui avant qu'elle ne puisse tomber.

-Chut, souffla t-il en la conduisant loin de son escorte.

Quand ils eurent atteint la relative intimité d'une clairière, ils s'arrêtèrent.

Elle était hors d'haleine, son chapeau s'était rabattu sur ses épaules et elle avait un sourire authentique sur les lèvres. Dieu, qu'elle était fascinante.

-Ce ne sont pas des…

Xavier la prit par les épaules, se pencha et couvrit sa bouche avec la sienne. Elle se raidit sous son emprise, puis se détendit à son contact, laissant échapper des doux gémissements rauques qui le firent durcir.

-Maintenant ce sont des salutations appropriées, murmura t-il, l'embrassant encore.

-Non, ce ne sont pas des salutations appropriées, corrigea t-elle, ses doigts s'enfonçant dans ses avants bras.

Ce serait si facile de la compromettre en la couchant dans l'herbe et en la faisant sienne. Patience, s'ordonna t-il à lui-même en la libérant à contrecœur.

Elle était convenable et terriblement inquiète des apparences, et il ne voulait pas lui faire peur. Et il ne voulait pas se contenter d'un après midi, il la voulait pour la vie entière.

-Lord… Xavier… je ne suis pas… je ne sais pas vraiment jouer à ce genre de jeux, hésita t-elle, son regard restant concentré sur sa bouche. Si ceci est… un jeu, je veux… dire… je souhaiterai vraiment que vous me le disiez.

Parfois les hommes étaient de tels imbéciles. Il en avait presque été un lui aussi, examinant soigneusement les apparences, la popularité et la teinte des cheveux comme si tout cela importait.

-Ce n'est pas un jeu, Charlotte, dit-il calmement. Mais si mon personnage vous déplaît, ou si votre cœur est pris ailleurs, s'il vous plaît faites le moi savoir afin que…

Avec un petit souffle, elle accrocha ses doigts aux revers de sa redingote, se pencha le long de son corps, et l'embrassa à nouveau. Eh bien, ça c'était une réponse. Il glissa ses bras autour de sa taille pour la tenir dans ses bras.

-Profitons au maximum de notre fuite, alors, d'accord ? Murmura t-il, déplaçant son attention sur son menton.

Elle fronça les sourcils.

-Il semble que je sois mieux protégée qu'un roi, n'est-ce pas ?

Il gloussa.

-Ne vous inquiétez pas. Vous n'aurez qu'à dire à Beetly que vous vous êtes égarée et que vous pensiez qu'il était juste derrière vous.

-Vous êtes très sournois.

-Seulement quand j'ai besoin de l'être.

Charlotte recula un peu, réunissant son regard avec ses chauds yeux bruns.

-J'ai quelques questions pour vous, Xavier.

Son cœur tressauta un peu.

-Demandez-moi, alors.

-Avez-vous courtisé Melinda Edwards ? Parce c'est mon amie, et je ne veux pas me retrouver au milieu de quelque chose qui pourrait lui faire du mal.

Il pouvait inventer quelque chose, il le savait, mais probablement qu'elle s'en apercevrait. Et puis, il avait quelque chose de si… franc chez elle qu'il ne pouvait s'empêcher de vouloir y répondre.

-J'ai consulté un ami, dit-il lentement, parce que je n'étais pas venu à Londres depuis un bon moment et je voulais savoir quelle femme pourrait mieux me convenir.

-Vous convenir, répéta t-elle.

Xavier sourit un peu.

-vous n'aimez pas qu'on se serve de vous, n'est-ce pas ?

-Non, je n'aime pas.

Elle soupira.

-Cela peut paraître idiot, et je ne suis vraiment pas si sensible, mais il est arrivé plusieurs fois, que je sois dans un endroit, et qu'un homme commence à prêter attention à moi pour que son ami puisse parler avec Melinda. Je n'aime pas être utilisée comme une distraction.

Il toucha sa joue, faisant glisser un doigt le long de sa peau lisse.

-Non, vous êtes une distraction, corrigea t-il. Et très rafraîchissante. Et je ne me sers pas de vous. Je suis ici pour me trouver une épouse. Oui, Melinda Edwards était à l'origine sur cette liste. Elle n'y est plus, maintenant.

Ses joues devinrent pâles.

-Mais…

-Vous savez, j'étais dans l'armée, l'interrompit-il, ne voulant pas entendre des choses ridicules sur le fait qu'il n'était pas sérieux, et j'y faisais une

brillante carrière. J'avais commencé en tant que lieutenant, et après deux années on m'a promu major. J'étais tout à fait heureux de mener cette vie. L'Angleterre est toujours en guerre quelque part.

-Qu'est ce qui est arrivé alors ?

-Mon frère aîné, Anthony est décédé l'an dernier. J'ai été convoqué à la maison et je suis arrivé juste à temps pour les obsèques. Il avait attrapé une sorte de grippe.

Il se racla la gorge en se demandant si elle pouvait percevoir sa colère d'avoir été abandonné par son meilleur ami, et le fait qu'il se sente toujours solitaire.

-Anthony n'avait pas d'épouse ni d'héritiers, c'est pour cette raison que j'ai hérité du titre.

Il se força à rire.

-C'était plus facile de faire la guerre que d'être Comte.

-Pourquoi moi ?

-Pourquoi vous ? Répéta t-il en la touchant de nouveau parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Vous avez défendu votre cousin contre les accusations de votre mère.

-Mais…

-Non seulement contre l'opinion populaire, et pas parce que vous ne saviez pas s'il était innocent ou coupable, mais parce que rien n'avait été prouvé. Cela, ma chérie, s'appelle avoir une grande personnalité.

-Donc vous aimez ma personnalité.

-Charlotte, aimez-vous la façon dont on exige que vous vous comportiez ?

Appréciez-vous de passer votre temps avec Lord Herbert ? Vous attendez vous à être parfaitement heureuse en disant oui quand –et j'insiste sur le quand- il vous demandera de l'épouser ?

Son visage se plissa dans un froncement de sourcils.

-Bien sûr que je n'aime pas ça du tout. Je n'aime pas que mes parents examinent la façon dont je me comporte suite à un supposé scandale qui n'avait rien à voir avec moi et qui a eu lieu lorsque j'avais sept ans. Qui voudrait d'une telle chose ?

-Je n'en ai aucune idée. Mais je ne m'attendais pas à être projeté dans cette vie là et j'aurai été très heureux de combattre à Waterloo, et si Anthony était encore vivant je n'assumerai pas toutes ces responsabilités. Il n'y a qu'une seule chose que je ne regrette pas.

-Et quelle est cette chose ?

-Vous.

Charlotte le regarda. Elle l'avait admiré de loin, en imaginant toutes les choses courageuses qu'il avait faites pendant la guerre, en admirant sa confiance en lui et sa facilité à parler avec d'autres personnes. Elle n'avait jamais imaginé qu'il pourrait être malheureux, ou solitaire, ou surtout qu'il aurait regardé dans sa direction.

Mais il l'avait regardé, et apparemment, il les voyait comme des âmes sœurs, deux personnes qui malgré tout n'étaient pas complètement à l'aise, qui s'étaient trouvées et essayait de donner le meilleur d'eux-mêmes. Le plus curieux, c'est qu'elle ressentait la même chose que lui.

Oh, mon Dieu.

-J'ai besoin de marcher, laissa t-elle échapper en se dirigeant à grand pas dans la direction opposée de l'endroit où devait se trouver Herbert. En une seconde, il l'avait rejointe.

-Je ne voulais pas vous vexer, dit-il d'une voix tranquille.

-Je ne suis pas contrariée. Je réfléchis.

-Réfléchir dans le bon sens, ou dans le mauvais sens ?

Un petit rire inattendu s'échappa de ses lèvres.

-C'est ce que j'essaie de dé…

Quelqu'un la percuta, et avant qu'elle ne puisse haleter, elle se retrouva allongée sur le sol son nez à quelque centimètre de…

-Charlotte ! Haleta son amie Tillie. Je suis tellement désolée !

Elle s'assit, reconnaissante de constater qu'au moins sa jupe ne s'était pas relevée. Tant pis pour sa dignité.

-Que faisiez-vous ? Exigea t-elle, en remettant son chapeau, qui était de guingois.

-Une course à pied, en fait, marmonna Tillie. Ne le dites pas à ma mère.

-Je n'aurai pas à le faire, répondit Charlotte, si vous pensez qu'elle n'entendra pas parler de ce…

-Je sais, je sais, dit Tillie dans un soupir. J'espère qu'elle pensera que ma folie a été causée par le soleil.

-Ou par l'éblouissement du soleil ? Dit Xavier en aidant Charlotte à se remettre sur ses pieds.

Elle voyait bien qu'il la regardait d'un air amusé, mais ce n'était pas lui que l'on avait projeté à terre. Pourtant, sa mère aurait une attaque d'apoplexie pour son propre comportement d'aujourd'hui, alors qui était-elle pour juger quiconque ou n'importe quoi ?

-Lady Mathilda, dit Charlotte, voici Lord Matson.

-Heureuse de …

Tillie s'arrêta au moment où un grand homme aux cheveux bruns dérapa à côté d'elle.

-Tillie, vous allez bien ? Exigea t-il.

Lady Mathilda lui répondit et il l'aida à se remettre sur ses pieds, mais l'attention de Charlotte était sur Xavier. Il s'était raidi un peu au moment où l'autre gentleman était apparu, et il avait immédiatement fait un pas de plus à son côté gardant sa main dans la sienne.

Un frisson la parcourut. Etait-il réellement jaloux ? A cause d'elle ?

Tillie la présenta à Peter Thompson, mais avant qu'elle ne puisse le présenter à Xavier, Monsieur Thompson l'interrompit.

-Matson, dit-il en hochant la tête.

-Vous vous connaissez déjà ? Interrogea Tillie, avant que Charlotte ne puisse le faire.

-De l'armée, répondit Xavier.

-Oh ! S'écria Tillie, ses boucles rouges dansant sur ses épaules. Avez-vous connu mon frère, Harry Howard ?

L'expression dans les yeux de Xavier changea pendant un moment. Charlotte ne put la déchiffrer, mais quelque chose dans son clair regard cobalt le fit resserrer son emprise sur ses doigts.

-C'était un brave garçon, répondit-il après un moment. Nous l'aimions tous beaucoup.

-Oui, approuva Mathilda, tout le monde aimait Harry. Il était tout à fait spécial à sa façon.

Le Comte hocha la tête.

-Je suis vraiment désolé pour votre perte.

-Comme nous le sommes tous. Je vous remercie pour vos respects.

Charlotte jeta un coup d'œil à Monsieur Thompson, puis pivota pour mieux le regarder. Il fixait ses yeux sur Xavier de la même façon que le Comte semblait le juger, comme deux étalons qui protègent leurs juments d'un rival.

Oh, mon Dieu.

-Etiez-vous dans le même régiment ? Demanda t-elle en essayant de les distraire.

-Oui, nous l'étions, dit Xavier, bien que Thompson ait eu la chance d'y rester jusqu'à la fin des combats.

-Vous n'avez pas été à Waterloo ? Demanda Tillie.

-Non, j'ai été rappelé chez moi pour des raisons familiales.

-Je suis tellement désolée, murmura Tillie.

Brusquement Charlotte souhaita que son amie ait l'air moins attrayante, avec sa poitrine haletante et ses joues en feu à cause de la course à pied.

-En parlant de Waterloo, dit Charlotte, avez-vous l'intention d'aller à la reconstitution de la semaine prochaine ? Lord Matson venait juste de se plaindre qu'il avait manqué les meilleurs divertissements.

-Charlotte, murmura Xavier, trop doucement pour que les autres ne l'entende.

-Je pourrai difficilement appeler cela un divertissement, murmura Thompson.

-Très bien, dit Tillie d'une voix enjouée.

Visiblement, elle souhaitait également être ailleurs.

-La reconstitution de Prinny ! Je l'avais complètement oublié. Cela se passe à Vauxhall, n'est-ce pas ?

-Pendant une semaine à partir d'aujourd'hui, dit Charlotte en hochant la tête, et elle pensait qu'elle aurait dû garder la bouche fermée, ce que sa mère lui répétait souvent. J'ai entendu dire que Prinny est surexcité. Il paraît qu'il y aura des feux d'artifice.

Peter n'avait pas l'air terriblement excité à cette perspective.

-Parce que nous voulons que ceci soit une représentation exacte de la guerre.

-Ou précisément l'idée de Prinny, de toute façon, ajouta froidement le Comte.

-C'est peut-être censé imiter les tirs, déclara rapidement Tillie. Voulez-vous y aller, Monsieur Thompson ? J'apprécierais votre escorte.

Charlotte ne cessait de s'agiter. Evidemment, le sujet était beaucoup plus sensible qu'elle ne l'avait cru. Elle ouvrit la bouche pour changer de sujet pendant que Tillie et Peter continuaient à débattre s'ils devaient ou non y aller, mais Xavier tira sur sa main.

Quand elle leva les yeux vers lui, il secoua légèrement la tête en regardant Tillie d'une manière étonnamment compatissante.

-Prenons congé, murmura t-il, jetant un coup d'œil vers Charlotte.

-Mais…

-Très bien, disait Monsieur Thompson à Tillie, quoique ses lèvres se soient raidies.

-Je vous remercie, répondit Mathilda avec un sourire. C'est très gentil de votre part, d'autant plus que…

A l'expression brusquement inconfortable de son amie, Charlotte se secoua.

-Eh bien, nous devons partir, dit-elle, euh, avant que quiconque…

-Nous devons rejoindre le chemin, termina Xavier en douceur.

-Je suis terriblement désolée pour la course à pied, dit Tillie en tendant la main et en serrant celle de Charlotte dans la sienne.

Souriante, Charlotte lui pressa le dos. Elles étaient encore des amies, après tout.

-De rien. Faites comme-ci j'étais la ligne d'arrivée et que vous aviez gagné.

-Une excellente idée. J'aurai dû y penser moi-même.

Lorsque Xavier la tira, Charlotte ne protesta pas. Herbert parcourait probablement le parc à sa recherche maintenant, et quelques soit les remontrances qu'il lui ferait ce serait de sa faute.

-Vous avez des amis intéressants, lui dit-il après un moment, l'entraînant dans d'épais sous-bois.

-Ainsi que vous.

-Je ne dirais pas que Thompson est un ami.

Comme elle réalisait qu'il avait encore une fois réussi à trouver une clairière à l'abri de tous les autres occupants du parc, elle retira sa main.

-Je dois retrouver Herbert.

-Je sais.

Il diminua la distance entre eux en faisant un grand pas.

-J'espère que vous savez que j'ai essayé de bien me tenir pour plaire à vos parents, mais j'ai simplement gagné… une pittoresque réputation.

Son cœur s'emballa. Elle commençait à se trouver un peu plus audacieuse, elle aussi, depuis leur première rencontre.

-Oh, êtes-vous certain ?

Etendant ses mains, il la prit par les épaules et l'attira contre lui. Au moment où ses lèvres trouvèrent les siennes, Charlotte sentit une ruée de chaleur se répandre du point de leur contact jusqu'en bas de ses orteils, avec une brûlure inattendue entre ses cuisses.

Il la voulait. Son intérêt pour elle était sérieux. Aussi merveilleux que cela puisse être, son esprit logique se demandait encore pourquoi. Pourquoi elle ?

Pourquoi pas une personne belle, calme et sophistiquée comme Melinda ?

Pourquoi…

Ses mains remontèrent le long des ses bras, frôlant ses seins tout en caressant de ses pouces la mousseline qui recouvrait ses mamelons avec juste assez de pression pour qu'elle sache que c'était intentionnel, et que l'embrasser n'était que le début de ce qu'il voulait lui faire.

-Xavier, haleta t-elle, se penchant sur lui.

-Chut.

-Charlotte !

Son cerveau assombri par la passion, mit un moment à comprendre que la voix d'Herbert n'était pas juste derrière elle, mais plutôt assez loin et qu'il n'avait probablement rien vu.

-Il faut arrêter, Xavier, murmura t-elle, incapable de s'opposer à la pression de sa bouche pour un dernier baiser rugueux.

-Vous devez rompre avec Herbert, dit le Comte d'une voix plus forte.

-Et quelle raison devrais-je donner ? Demanda t-elle, ravie et frustrée à la fois.

J'ai déjà mentionné mon mécontentement à mes parents sur le caractère exaspérant d'Herbert. En réponse, mon père a accepté son invitation pour m'escorter à Vauxhall.

-Nous allons nous occuper de cela, répondit Xavier. J'ai toléré ces filouteries pendant un moment, mais ma patience à des limites, Charlotte.

Il mit son visage entre ses mains.

-Et Lord Herbert ne vous escortera pas à Vauxhall. C'est moi qui le ferais. Vous pouvez parier là-dessus.

Il ne ferait qu'empirer les choses, mais cette fois Charlotte n'objecta pas.

Comme Herbert se rapprochait, Xavier se cacha dans l'ombre. Elle donna à Herbert l'excuse qu'il lui avait suggéré, qu'elle avait erré au loin et qu'elle avait été surprise de ne plus le voir. Etant un homme sans aucune imagination, il crut à son histoire. Et vu l'expression amusée d'Alice, sa femme de chambre, ce n'était pas elle qui lui dirait quoique ce soit, non plus.

Xavier avait dit que sa patience ne durerait pas et elle pouvait seulement se demander ce qui arriverait alors. Une chose, cependant était sûre. Elle irait mercredi prochain à Vauxhall.

Chapitre 6

Ca y est, le secret est éventé. L'objet de l'affection de lord Matson n'est autre que Miss Charlotte Birling, dont le nom, votre dévouée chroniqueuse doit l'avouer, n'a jamais honoré les pages de cette rubrique.

Le couple a été vu bras dessus bras dessous, hier, à Hyde Park, ayant l'air plutôt intime, en effet.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

12 Juin 1816.

Charlotte fredonnait devant son miroir. Elle avait à peine touché à son dîner hier soir, et elle avait à peine dormi, mais même ainsi elle se sentait… sous tension, comme si un courant électrique parcourait sa peau. Et en plus, elle avait le sentiment inquiétant que rien n'irait comme il fallait.

Cela aurait dû immédiatement l'alerter que tout était sur le point d'aller au diable. Au moins ses parents lui avaient permis de terminer sa toilette du matin et de descendre déjeuner dans l'ignorance béate avant de bondir sur elle.

-Bonjour, dit-elle, balayant la salle du petit déjeuner et respirant profondément l'odeur de pain frais.

-Bonjour, répondit sa mère, levant les yeux de sa lecture de la chronique du Whistledown. Attendez jusqu'à ce que vous ayez entendu ceci.

-Je ne me soucie pas de ce quelqu'un ait pu fait ou dire.

Charlotte choisit une pêche et une tranche épaisse de pain sur le buffet.

-Je ne me soucie même pas de savoir s'il va pleuvoir de nouveau aujourd'hui.

Son père baissa le London Times pour la regarder.

-Et quelle est la raison de cette nouvelle insouciance, Charlotte ?

Quelque chose dans sa voix attira son attention, mais elle fit semblant de l'ignorer. Elle avait changé au cours de ces derniers jours, et elle ne pouvait pas s'attendre à ce qu'ils se taisent. Mais elle devait les laisser faire, parce qu'elle avait besoin d'eux si elle voulait avoir un avenir avec Lord Matson. Et elle le voulait tellement.

-Vous allez vous moquer de moi.

-Nous ne nous moquerons pas, lui répondit sa mère.

Ne dis plus rien la pressa la petite voix sensée dans sa tête. Cependant, ce matin, la voix vertigineuse, celle qui voulait la faire danser et valser à travers la chambre, était beaucoup plus forte.

-Je me sens comme si j'avais été une chenille qui maintenant se serait transformée en papillon.

Elle s'assit sur son siège, et ce fut à ce moment là qu'elle remarqua que ni le Baron ni la Baronne n'avait commenté sa métaphore. Comme elle levait les yeux, ils se regardèrent l'un et l'autre. Quelque chose allait arriver.

-Quel est le problème ? Demanda t-elle.

Lentement sa mère glissa la chronique à ragots en face d'elle.

-Vous pouvez penser que vous êtes un papillon, dit-elle tranquillement, mais cela impliquerait que vous soyez devenue indépendante, et que vos actions…

-Et que vos actions ne se répercuteront pas sur quelqu'un d'autre, finit son père. Je pense que nous pouvons tous convenir que ce n'est pas de votre faute.

Avalant, Charlotte regarda la chronique du Whistledown.

-Oh, non. Je…

-Réfléchissez bien au mensonge que vous avez l'intention de nous dire, l'interrompit de nouveau le Baron. Vous et Herbert, nous avez déjà régalés d'une histoire sur la façon dont vous avez été séparés dans le parc hier. Le nom de Matson n'a pas été soulevé dans cette conversation.

Pendant un instant Charlotte ferma les yeux et redevint de nouveau une chenille en une seconde. Et maintenant, elle ne serait plus jamais autorisée à sortir de son cocon. Jamais. A moins qu'elle ne le force elle-même à s'ouvrir.

-J'aime Lord Matson, dit-elle calmement. Je pense que vous l'apprécieriez aussi, si vous souhaitiez lui donner une chance.

-Nous n'avons pas fait sa réputation, Charlotte. Il se l'est faite lui-même. Et il doit faire face aux conséquences.

-Et en ce qui concerne ma réputation ? Protesta t-elle. Vous avez décidé lorsque j'avais sept ans que chaque souffle que je prenais pourrait me ruiner, et donc je n'ai jamais eu l'occasion de faire quelque chose. Oui, je suis dans le Lady Whistledown. Mais suis-je perdue ? Non.

-Cela reste à voir. Aviez-vous l'intention de le voir dans le parc, ou était-ce un accident ?

Sa mère reprit la chronique. Certainement qu'il serait rangé dans une boîte et qu'il serait ressorti chaque fois qu'elle voudrait faire un point sur quelque chose.

Charlotte leva le menton.

-C'était prémédité.

-Charlotte !

Elle se leva.

-Je ne suis pas belle ou éclatante, Maman. Croyez-moi, je le sais. Et quand je suis avec Lord Herbert, je me sens ordinaire, simple et petite. Mais quand Xavier me regarde et me parle, je me sens… séduisante. Ne vous attendez pas à ce que je l'ignore. C'est un homme bon, qui essaye de prendre sa place dans la société où il ne s'attendait pas à avoir à le faire.

-Donc il vous dit des mensonges flatteurs et maintenant vous êtes prête à le laisser utiliser notre nom respecté pour améliorer sa propre position.

-Papa, ce n'est pas…

-Ce n'est pas ça ? Pensez-vous à une autre raison pour laquelle il vous courtise ?

C'était donc ça. A leurs yeux, elle était vraiment ordinaire. Pourquoi quelqu'un d'aussi beau et riche que Xavier Matson souhaiterait l'épouser, à moins qu'il y ait quelque chose de tangible pour lui dans l'affaire.

-Oh, dit-elle doucement, d'une voix étranglée.

-Edward, il n'y a aucune raison de raviver cela.

A la surprise de Charlotte, sa mère se leva et passa un bras sur ses épaules.

-Nous ne voulons pas vous faire de mal, mais vous devez considérer que tout le monde n'est pas aussi bon et honnête que vous.

-Et que vous viviez sous notre toit ou non, vos actions se répercutent sur nous et notre réputation. Lui dit le Baron d'une bouche pincée.

-Je vais garder cela à l'esprit, Papa. Puis-je aller dans ma chambre, maintenant ?

-Lord Herbert viendra vous chercher pour déjeuner. Jusque-là, oui, je vous suggère de vous retirer et de penser aux conséquences de vos actes.

Comme Charlotte marchait à pas lourds pour regagner l'étage, elle se demandait combien de temps Xavier resterait intéressé par elle, si ses parents ne lui permettaient pas de la rencontrer de nouveau.

En lui, elle avait trouvé un compagnon d'esprit, mais alors que le sien était lié, le sien à lui était libre. Ses actions ne se répercutaient sur aucun autre que lui, et étant en plus un homme riche, n'importe quoi lui serait excusé.

Quand à ses propres actions, son père les voulait irréprochables. Elle vivait sous leur toit, partageait leur nom, ils l'avaient présentée à la haute société. Et elle pouvait accepter tout cela. Ce qui la tracassait c'était que les normes de conduites attendues de la part de chaque femme à Londres ne s'appliquaient pas pour elle. Ou plutôt elles s'appliquaient, mais en trois fois plus. Et elle n'était pas une grandiose beauté et elle n'osait pas s'opposer aux murs stricts relevés autour d'elle.

Xavier ne semblait pas remarquer ses défauts, mais elle savait qu'il était frustré par la situation. Et Melinda Edwards, Rachel Bakely, Lady Portia Hollings et une demi-douzaine d'autres jeunes filles faisaient tout pour qu'il les remarque, alors qu'elle était assise sur son lit, maugréant sur son sort dans la solitude.

-Charlotte ?

Sa mère frappait doucement contre la porte fermée.

-Entrez.

La Baronne entra dans la chambre, ferma la porte derrière elle, puis s'avança pour prendre place sur le siège de la coiffeuse de Charlotte. Elle n'avait pas l'air fâché, mais Charlotte garda le silence, de toute façon. Elle ne voulait pas engendrer une autre confrontation.

-J'ai reçu une lette d'Hélène hier, dit sa mère.

-Bien. Comment vont Hélène, Fenton et les enfants ?

-Ils vont bien. Elle espère venir en ville le mois prochain, mais ils ne pourront pas rester longtemps.

-Ce sera agréable de les revoir.

Lady Birling hocha la tête.

-Elle avait douze ans lorsqu'Easterly a rompu avec Sophia, vous savez.

-Oui je m'en souviens.

-Mais puisqu'elle et Fenton avaient été promis l'un à l'autre depuis son deuxième anniversaire, nous n'étions pas inquiets du fait que le scandale endommage ses espoirs dans la société.

-Et je n'ai pas été promise à quiconque.

-Non, vous ne l'êtes pas.

La Baronne lissa ses jupes.

-Nous n'avions pas l'intention de vous faire vous sentir comme une chenille.

Nous voulions simplement prendre les mesures nécessaires pour vous assurer un bon mariage.

Charlotte tripota les riches broderies sur son couvre-lit.

-Je comprends cela. Mais j'espérais que vous me connaissiez assez pour savoir que je préférais ne pas me marier plutôt que d'épouser quelqu'un pour qui je n'ai aucune estime.

-Vous voulez dire Herbert.

-Il est gentil, je suppose, déclara Charlotte, cherchant quelque chose qui pourrait être considéré comme un compliment. Et soigné. Et je comprends que vous considériez que nous soyons bien assortis. Je… Je ne suis pas d'accord.

-Croyez-vous sérieusement que Lord Matson vous fait la cour ?

Elle leva les yeux. Sa mère regardait son reflet dans le miroir avec une expression sombre.

-Je ne suis pas certaine, répondit-elle lentement. Mais je suis sûr qu'il ne m'utilise pas pour s'élever dans l'échelle sociale, quelqu'un avec une belle apparence et de la fortune serait mieux que moi.

-Ne dites pas cela.

-Pourquoi pas ? Vous l'avez toujours dit.

-Charlotte, j'essaye d'être compréhensive. Vous êtes priée de ne pas m'insulter.

Elle fut surprise.

-Compréhensive ? De quelle manière ?

Elle se leva du lit.

-Vous voulez dire que vous pourriez me permettre de voir Xavier ?

-Nous n'avons pas changé d'avis, ma fille. Je veux dire que je pourrais parler à votre père sur le fait de décourager Lord Herbert. Si vous préférez vraiment rester célibataire plutôt que de vous marier avec lui.

-Je préférerais vraiment, dit Charlotte avec véhémence.

-Vous comprenez que vous n'aurez pas une autre occasion de vous marier.

Chaque année qui passera, diminuera vos chances de trouver un mari. Et oublier vos espoirs sur Lord Matson. Quel que soit son intérêt pour vous, comme vous le dites si bien, il aura d'autres choix. Et vous n'en ferez pas parti.

-Maman, ne pensez-vous pas que je n'ai pas considéré tout ce que vous m'avez dit tous les jours de l'année écoulée. Je sais qui je suis, et je sais que je suis loin de couper le souffle aux jeunes hommes. Et Herbert ne me voit pas différemment. Si jamais je devais me marier, j'espère le faire avec un monsieur qui, s'il ne me voit pas comme une belle personne, au moins ne me voit pas aussi terne.

La Baronne se leva.

-Et comment Lord Matson vous voit-il ? Vous n'en avez peut-être aucune idée, non plus ?

Charlotte sourit.

-Il dit que j'ai de beaux yeux.

-Je parlerai à vote père.

Lady Birling marcha vers la porte et l'ouvrit.

-S'il est d'accord, Lord Matson pourra vous rendre visite ici. Vous n'irez nulle part avec lui et il ne vous fera pas la cour en public. Pas avant que les problèmes de Sophia ne soient résolus, de tout façon. Est-ce clair ?

Son cœur battait si vite que pendant un moment Charlotte pensa qu'elle pourrait défaillir.

-Très clair, répondit-elle, faisant de son mieux pour ne pas sourire.

Elle aurait au moins la chance de voir à nouveau Xavier.

Chaque jour lorsque Xavier venait l'après-midi à la maison des Birlings, il résistait à l'envie de suivre son plan d'enlèvement. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il avait parlé à Charlotte, et il se sentait aussi tendu qu'une corde. A présent, il avait renoncé à comprendre ce qui l'attirait en elle, mais il ne pouvait pas plus s'éloigner d'elle que de s'arrêter de respirer. Anthony aurait probablement ri à ses dépends.

Il frappa le heurtoir contre la porte. Comme la porte s'ouvrait et qu'il portait un bouquet de roses rouges, il avait gardé sa carte de visite à portée de main pour la remettre au maître d'hôtel au cas où on lui aurait refusé de nouveau d'entrer. Au lieu de cela, le serviteur en livrée recula.

-Si vous voulez bien attendre dans la salle de séjour, Milord.

Pendant un moment, Xavier pensa qu'il avait été frappé à la mauvaise maison.

Se reprenant, il suivit le vieil homme dans le petit salon confortable et le regarda fermer la porte. Peut-être que Lord Birling voulait l'enfermer, mais aucune clé ne tourna dans la serrure.

Il empoigna les fleurs et marcha de long en large devant la cheminée. Le Baron pourrait lui dire de nouveau de partir, mais il resterait. Et il resterait jusqu'à ce que Charlotte elle-même lui dise de partir.

La porte s'ouvrit à nouveau. Xavier se préparait à faire face au Baron mais ce fut Charlotte qui entra dans la salle de séjour. Il était à mi-chemin d'elle quand il vit sa femme de chambre entrer à son tour.

Maudissant silencieusement, Xavier s'arrêta. Elle était là ; il ne devait pas se soucier si elle venait même accompagnée d'artistes de cirque.

-Bonjour, Milord, dit-elle avec une révérence.

Il inclina la tête en s'avançant pour finir de combler la distance entre eux à un rythme plus calme et lui tendit le bouquet.

-Bonjour. J'espère… que vous allez bien ?

-Oui, merci. Voulez-vous vous asseoir ?

Elle baissa son visage dans le bouquet de roses, lui jetant un coup d'œil à travers ses cils sombres.

-Et merci pour le bouquet, poursuivit-elle en le remettant à sa femme de chambre, qui le porta jusqu'à la porte pour le donner à un valet de pied.

Charlotte s'assit sur le canapé. Il aurait voulu s'asseoir à côté d'elle et lui prendre la main, mais quoi qu'il ait souhaité, il lui apparut qu'ils devaient agir avec convenance, et il prit donc place en face d'elle.

-Je vous en prie.

-Puis-je vous offrir un peu de thé ?

Xavier s'assit sur le bord de la chaise.

-Que diable se passe t-il ici ? Dit-il de ses lèvres crispées.

-Vous êtes autorisé à venir me voir.

Son cœur fit un bond.

-Je suis autorisé ? Alors qu'est…

-Mais il y a des règles.

-Des règles, répéta t-il à nouveau. Quelles sont ces règles ?

-Je ne peux pas quitter la maison avec vous, et nous ne devons pas être vus en public ensemble.

-Puis-je danser avec vous en public ?

-Non.

-Alors je suppose que les baisers sont hors de question.

Une rougeur inonda ses joues.

-Oui, ils le sont aussi.

-Pourquoi ce changement ? Non pas que je me plaigne, bien sûr.

En fait, il avait quelques plaintes à formuler, mais maintenant qu'ils étaient autorisés à converser, il supposait que le reste pouvait attendre encore pendant un court moment. Un très court moment.

-Nous sommes dans le Whistledown.

Il hocha la tête.

-J'aimerai détruire cette femme, qui qu'elle soit. Qu'avez-vous dit à vos parents ?

-Que j'étais allée au parc pour vous rencontrer.

Xavier leva un sourcil. Quelque chose s'était visiblement amélioré et s'il devinait juste, il dirait qu'il y avait encore beaucoup à faire avec la jeune femme attrayante assise en face de lui.

-Vous leurs avez tout simplement dit cela ?

-Oui.

Elle baissa la voix.

-Ils m'ont mise un peu en colère.

-Ils semblent avoir œuvré en votre sens.

-Partiellement, en tout cas.

-Et Lord Herbert ?

Charlotte grimaça pendant un moment.

-Il ne doit pas savoir non plus.

Cet accord semblait être encore moins à son avantage qu'il ne l'avait pensé.

-Donc je ne suis pas considéré comme un prétendant sérieux. Et puis une fois que vos fiançailles seront annoncées, je devrais simplement m'en aller ?

-Xavier, ils savent que je ne souhaite pas me marier avec Herbert, mais mon père insiste sur le fait que vos intentions ne sont pas… sincères, et que mes chances pour me marier dans l'intervalle ne doivent pas être ruinées.

Une fois qu'il l'aurait conquise pour de bon, Xavier avait l'intention d'avoir une petite conversation avec Lord Birling au sujet de la sous-estimation de la valeur de sa fille. Mais avant qu'il ne puisse la conquérir, cependant, il faudrait évidemment avoir l'autorisation d'au moins danser avec elle en public, que diable.

-Il y a beaucoup de règles, poursuivit-elle, jetant un regard sur lui puis regardant à nouveau au loin.

-Après tout, il y a d'autres simples fem…

-Je peux tolérer ces règles, rétorqua t-il brusquement. Je peux même tolérer ce damné Herbert. Mais je suis sincère dans mais intentions, et je le ferai comprendre à votre père.

-Vous êtes sûr ?

-Bien sûr que je le suis.

S'adoucissant un peu, il se força à sourire.

-Après tout, j'ai appris beaucoup sur les stratégies pendant l'armée. Je n'en poursuivrai pas une à moins d'avoir l'espérance de réussir.

-Et tout cela parce que j'ai défendu Lord Easterly ?

Un petit rire s'échappa de ses lèvres.

-Cela m'a fait tourner la tête dans votre direction. Mes oreilles, mes yeux et ma bouche se sont occupés du reste.

Ainsi que son cœur, commençait-il à se rendre compte. Mais lui faire prendre conscience de la façon dont-il tenait à elle était déjà assez difficile sans avoir à l'effrayer avec des déclarations. Bon Dieu, l'entendre le lui dire à voix haute lui donnerait une crise d'apoplexie. Xavier le débauché se laissant prendre par une femme calme, sobre, pleine d'esprit et intelligente.

Ses lèvres se pincèrent et elle regarda sa femme de chambre.

-J'avoue que j'air ressenti l'effet de votre bouche, Milord, dit-elle d'une voix basse.

Cette façon qu'elle avait de le regarder sans qu'il puisse la toucher, allait le tuer.

-Vous n'avez pas encore ressenti l'effet de ma bouche, Charlotte, murmura t-il.

Et vous êtes la cause de cet absurde patience qui risque de s'atténuer considérablement.

Elle le regarda un instant.

-Vous êtes complètement sérieux, n'est-ce pas ?

-A propos de vous ? Oui, je le suis.

Il savait ce qu'elle lui demandait, et ce que signifiait pour elle sa réponse. A sa plus grande surprise, cependant, il ne fut pas déstabilisé le moins du monde. Il se sentait plutôt… sur de lui. Et satisfait. Ou il le deviendrait, s'il pouvait obtenir de ses damnés parents qu'ils acceptent de le prendre au sérieux.

-Je m'excuse si j'ai l'air incrédule, Xavier, continua t-elle lentement, mais mon père a dû s'impliquer pour trouver Lord Herbert lorsque mes parents ont décidé que j'avais besoin de me marier. Aucun homme ne m'a jamais fait la cour. Je…

-Jusqu'à présent, l'interrompit-il.

Charlotte regarda ses mains pendant un moment, puis le regarda de nouveau.

Elle le fixait toujours droit dans les yeux, réalisait-il. Il aimait ça d'elle –en plus des autres traits de son caractère qu'il était venu à apprécier.

-Ma sœur aînée, Hélène, dit-elle après un moment, est superbe. Elle avait des prétendants qui grimpaient pratiquement aux fenêtres pour lui faire la cour. Et bien que j'aime beaucoup Hélène, je dois dire que j'ai remarqué des choses –la façon dont-elle détestait la lecture, qu'elle ne pouvait pas supporter de discuter d'autre chose que des commérages et de la mode, qu'elle n'aurait jamais été au théâtre à moins d'être escorté par quelqu'un qui serait remarqué en train de l'escorter- elle savait être populaire et appréciée et rien d'autre ne l'intéressait.

-C'est un point commun avec d'autres jeunes filles, lui répondit-il, exprimant qu'il en avait connu des dizaines comme sa sœur, et personne qui ne lui ressemble.

-Mais pas moi, rétorqua t-elle, comme si elle lisait dans ses pensées. Aucune des choses qui l'intéressaient à de l'intérêt pour moi. Et je pense que je me suis dit que mon refus de jouer à ces jeux était la raison pour laquelle je n'ai jamais eu de prétendants. Mais je connais la vérité. Je ne suis pas sensationnelle ni passionnante. Et je… je veux être certaine que ce n'est pas ce que vous recherchez parce que mes parents soupçonnent que vos motivations sont une sorte défi pour vous.

Il sourit doucement, incapable de résister à faire glisser un doigt le long de sa joue.

-Vous êtes un véritable défi. Et s'il vous plaît ne me blâmez pas, si une cargaison de gentlemans très stupides vous ont regardé une fois et déclarée inintéressante. Je vous ai regardé deux fois, et j'ai vu ce que vous êtes.

Une rougeur glissa sur ses joues.

-Et qu'est-ce que c'est ?

-Que vous êtes à moi.

-Xavier…

Le Baron et la Baronne entrèrent si rapidement dans la pièce qu'ils avaient probablement été témoin qu'il lui caressait la joue. Damnation. Collets montés et espions. Il ne pouvait pas imaginer une pire combinaison.

-Bonjour, Lord Matson.

Il fit une petite courbette.

-Lord et Lady Birling. Merci de me permettre de converser avec Charlotte.

-Nous restons convaincus de vos intentions, déclara sans ambages son père, mais Charlotte ne prendra conscience sans avoir de preuve de votre intérêt passager.

Près de lui, elle se raidit. Au moins maintenant, elle semblait prendre conscience de la basse opinion qu'avaient ses parents de son charme, et au moins maintenant, ils l'agaçaient.

-Lord Matson a été mis au courant pour les règles, dit-elle quand même, et il a accepté de les suivre.

Non, il ne l'avait pas fait.

-Je crains que vous ne soyez déçu, Milord, répondit Xavier en se demandant ce qu'ils auraient fait s'il avait demandé sa main sur-le-champ.

Toutefois, il ne devait pas –il ne pouvait pas- prendre le risque. S'ils refusaient –

car il était assez certain qu'ils le feraient- il se mettait dans la position de les défier directement. Alors qu'il n'avait aucun scrupule à ce sujet, il savait que Charlotte en aurait.

-Charlotte est pratiquement fiancée à Lord Herbert, jeta sa mère.

-Vous me l'avez fait comprendre, Milady. Avec tout le respect, on ne lui a fait aucune demande, et elle n'a accepté aune offre. Elle est donc libre d'être courtisée.

Le Baron cligna des yeux.

-C'est vrai, je suppose, mais si vous êtes sincère, vous êtes également à la traîne. J'ai confiance en Lord Herbert et en son caractère irréprochable. Je suis beaucoup moins sûr de vous.

-Vous n'aurez plus le moindre doute au moment où j'en aurai terminé.

Il aurait continué plus durement, mais le visage de Charlotte avait pâli, et elle tremblait pratiquement sous la tension. Xavier prit sa main et effleura de ses lèvres le dessus de ses doigts.

-J'ai quelques courses à faire. Je viendrai vous voir demain, Charlotte.

-Xavier.

Il pouvait sentir son pouls sous ses doigts, fort et rapide. Cela l'encouragea, bien plus que la désapprobation évidente de ses parents qui aurait pu réduire ses espoirs.

Au moment où il marcha devant les Birlings et qu'il franchit la porte de la salle, il fit un vœu silencieux pour lui-même. Il épouserait Charlotte Birling. Et à partir de maintenant, n'importe quelle personne qui aurait un mot peu aimable pour elle, devrait en répondre devant lui.

Chapitre 7

Lord Matson continue à faire face à la résistance dans sa quête de Miss Birling.

Mais est-ce Miss Birling qui fait de la résistance, ou les parents de la jeune femme ?

Etant donné la subtile personnalité et l'apparence de Lord Matson, on peut seulement imaginer que se sont les parents de la demoiselle qui se révèlent être contre le romantisme.

C’est sûr, Miss Birling semble quelque peu austère, mais sûrement pas complètement austère.

Chronique de la Lady Whistledown’s Society.

14 Juin 1816.

-Je pensais que nous avions un accord.

Charlotte allait et venait en face du bureau de sa mère.

-Lord Matson était censé être autorisé à me rendre visite.

-Charlotte, répondit Lady Birling, mettant de côté sa plume, il est autorisé à le faire.

-Alors, pourquoi ne l’ais-je pas vu ?

-Lord Matson est tout simplement un homme avec de nombreuses obligations d’affaires et sociales. Et nous doutions de la profondeur de son engagement envers vous. Mieux vaut le découvrir maintenant, avant que les commérages ne disent qu’il est arrivé à ses fins et s’est ensuite fatigué de vous.

Cette pensée lui était apparue de temps en temps, surtout la nuit, seule dans son lit, mais à la lueur du jour son penchant pour la réalité, heureusement remportait la victoire.

-Comment peut-il se lasser de moi alors que nous ne nous voyons jamais ?

-Peut être qu’il s’est déjà lassé.

Sa mère lui fit un sourire qui était bien évidemment forcé.

-Pour le moment, n’avez-vous pas un déjeuner avec Melinda Edwards aujourd’hui ? Vous ne devriez pas être en retard.

Charlotte cacha un soudain froncement de sourcils. Au cours de ces derniers jours, elle avait terriblement été demandée. Elle l’avait attribué à son apparition dans le Whistledown, mais des amis, des relations de sa mère, tous semblaient exiger sa présence pour déjeuner, faire des emplettes ou bien se promener entre les averses.

Maintenant, elle commençait brusquement à se demander si ses parents tentaient de la garder hors de la maison de sorte que Xavier ne puisse pas la voir. Il avait reçu la permission de lui rendre visite, mais personne ne lui disait qu’elle devait rester à la maison pour le voir.

Zut.

-Je vais envoyer un billet à Melinda pour lui dire que je ne viendrai pas, mentit-elle, je crois que j’ai le nez qui coule.

-C’est ce temps atroce.

Lady Birling se mit debout.

-Nous ne voulons pas que vous tombiez malade. Pourquoi n’allez-vous pas à l’étage pour vous reposer un peu ?

Un court laps de temps pour penser à une stratégie semblait une très bonne idée.

-Oui, Maman.

Pas certaine d’être en colère contre les machinations qui se tramaient autour d’elle, ou ravie que Xavier ne l’évitait pas, Charlotte monta dans sa chambre et s’assit dans son fauteuil de lecture.

Beethoven sauta sur ses genoux, mais après un coup d’œil pensif à son visage, changea d’emplacement pour la fenêtre.

Alors voilà comment ses parents avaient décidé de traiter avec Xavier. Donner leur permission en la rendant indisponible pour lui, et puis pousser Herbert à faire une demande sans délai.

Il y eut un bruit à sa fenêtre. Beethoven miaula en sautant par terre et se précipita sous le lit, tandis que Charlotte tourna la tête. Xavier était accroché à l’encadrement da la fenêtre, des pétales de fleurs et du pollen dispersés dans ses cheveux et sur ses épaules.

-Faite-moi entrer, Charlotte, avant que je ne me rompe le cou, murmura t-il, sa voix étouffée par le verre.

Haletante, elle tourna le loquet de la fenêtre et l’ouvrit, saisissant son coude pour l’aider à entrer.

-Que diable faites-vous…

Assis sur le sol, il l’attira sur ses genoux et l’embrassa violement et profondément. Charlotte se coula dans des bras. Sa mère pouvait appeler cela un rêve, mais elle le trouvait assez réel. Et si enivrant qu’elle pouvait à peine supporter l’idée de ne pas pouvoir le voir.

-Bonjour, dit-il après un moment en passant son pouce sur sa lèvre inférieure.

Elle cligna des yeux, essayant de revenir à la réalité.

-Que faites-vous ici ?

Maintenant, il lui caressait les doigts, se concentrant sur chaque extrémité comme si c'était quelque chose de précieux.

-J'ai sonné à la porte en premier lieu, dit-il d'une voix traînante, mais votre majordome m'a dit que aviez la grippe et ne pouviez pas être dérangé. Vous n'êtes pas malade, n'est-ce pas ?

C'était un mensonge terrible à dire, surtout à quelqu'un qui avait perdu un membre de sa famille de la même maladie.

-Non, je ne suis pas malade.

Le soulagement se lut sur son visage.

-Bien. Mais pourquoi m'évitez-vous, alors ?

-Comment puis-je vous éviter alors que vous ne venez pas ? Répondit-elle.

Il la regarda.

-J'ai demandé après vous tous les jours. Vous étiez toujours la seule à être partie. Ce sont les conséquences de cette escalade aujourd'hui.

Charlotte soupira.

-Vous êtes venu tous les jours ?

-Je vous ai dit que je le ferais.

-Ils m'ont dit que vous n'étiez pas venu. Et on m'envoyait… rendre visite à tout le monde. Même chez des tantes que je connaissais à peine.

Lentement Xavier hocha la tête.

-Il semble que certaines personnes sont tellement convaincues que nous ne nous convenons pas qu'elles ont tenté de forcer la réalité à correspondre à leurs convictions.

Il effleura sa joue avec une douce caresse de ses doigts, puis l'embrassa de nouveau.

-Mais ça n'a pas fonctionné. Vous avez grimpé à mon treillis.

Se redressant dans ses bras, Charlotte brossa soigneusement quelques-unes des fleurs qui s'accrochaient dans sa chevelure fauve.

-Et vous vous êtes presque cassé le cou.

-Il ne semble pas que quiconque l'ait utilisé comme une échelle auparavant.

Elle sourit.

-Jamais personne ne l'a fait.

-Eh bien, si ces absurdités continuent, j'apporterai quelques outils de menuiserie avec moi la prochaine fois et je ferai quelques réparations.

Charlotte pouvait l'imaginer ; Xavier glissant dans sa chambre, dans son lit, au milieu de la nuit, tandis que ses parents pensaient qu'ils avaient réussi à déjouer leur rencontre. Quelque chose de chaud et humide s'insinua entre ses cuisses, et elle changea de position sur lui, glissant ses bras autour de ses épaules.

-Ce serait bien.

-Je vous suggère de ne pas vous trémousser comme cela, dit-il d'une voix tendue. Je ne suis pas ici pour vous ravir. Pas cette fois, en tout cas.

Elle n'avait aucune idée de ce que cela voulait dire. Cela ressemblait à une menace et il semblait que ses parents auraient besoin de prendre de plus grandes mesures s'ils voulaient garder Lord Matson loin d'elle.

Bien sûr, d'abord ils devraient découvrir qu'il avait commencé à lui rendre visite d'une manière plus directe et elle n'avait pas l'intention de leur dire.

-Alors vos parents m'ont donné leur permission de venir vous voir, ensuite ils ont fait en sorte que vous ne soyez pas ici pour me recevoir, et ils vous disaient à chaque fois que je ne devais plus être intéressé.

Charlotte soupira.

-Ils ne sont pas… diaboliques ou quoi que ce soit d'autre, vous savez. Ils pensent que je me suis trop attachée à vous, et que vous ne me retournez pas mon sentiment.

Xavier leva un sourcil, se rendant compte qu'il serait parfaitement content de rester assis là, sur le sol, avec elle pour le reste de la journée. Pour le reste de sa vie.

-Ils ont tort.

Elle soupira.

-Et ils ne reconnaîtront jamais ce fait. Je suis sûr qu'ils vont proposer à Herbert de m'accompagner à Vauxhall.

La colère se propagea en lui.

-Non, ils ne le feront pas.

Redressant un peu son dos, il toucha sa joue, regardant ses doux yeux bruns pendant un long moment.

-Epousez-moi, Charlotte, chuchota t-il.

Elle ouvrit sa délicieuse bouche, puis la referma.

-Je ne peux pas. Pas sans leur permission.

Se rappelant qu'il l'aimait en partie parce qu'elle était honnête, et qu'elle avait bon cœur, il prit une grande inspiration.

-Imaginez que j'ai eu leur consentement.

-Mais vous ne l'avez pas. Et vous ne l'obtiendrez pas. Je les aime, bien qu'ils doutent que je puisse attire quelqu'un, mais ils ne seront jamais d'accord sur quelque chose qui pourrait entacher la famille, même si c'est seulement dans leur propre imagination. Peu importe combien je pourrais leur en vouloir.

C'est tout ce qu'il voulait entendre.

-Vous diriez oui, s'il n'y avait pas tout ça ?

Lentement elle hocha la tête.

-Oui.

-Alors, je ferai le reste.

Avec un regard exaspéré, elle retira le dernier morceau de pollen sur sa verste.

-Je sais que vous êtes probablement habitué à obtenir ce que vous voulez, mais ce n'est pas…

Il arrêta son argument avec un autre baiser. Embrasser semblait la meilleure chose qui n'avait jamais été inventé. Ou plutôt, la seconde meilleure chose. Il se disait que s'il la compromettait, ses parents seraient probablement heureux qu'il se marie avec elle. Mais il ne voulait pas recourir à cette extrémité –bien qu'il garde cette option ouverte.

Rien ne l'empêcherait plus de l'avoir. Il trouverait un moyen de contourner cela, parce qu'il refusait de la perdre pour quelqu'un d'autre. Et surtout pas pour ce damné Herbert Beetly.

Ils parlèrent pendant presque une heure avant qu'Alice ne gratte à la porte.

Avec un glapissement charlotte se remit sur ses pieds.

-Qu'est-ce que sait ?

-Lady Birling désire vous voir, Miss.

-Je descends.

-Je pourrai me cacher sous le lit, suggéra Xavier en passant derrière elle.

-Vous pourriez, mais finalement vous mourriez de faim.

Elle sourit, se sentant étourdie, malgré les pauvres perspectives pour tous les deux. Il lui avait demandé de l'épouser, pour l'amour du ciel.

-Promettez-moi quelque chose, Charlotte, dit-il doucement, la reprenant de nouveau dans ses bras.

-Quoi ?

-Promettez-moi que quoi que vos parents ou Beetly vous disent, vous ne leurs céderez pas. Je vais remettre tout en ordre.

Parce qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher, elle se pencha et l'embrassa. Est-ce que son cœur pourrait vraiment exploser de plus d'amour qu'en ce moment ? Même quand elle savait qu'il était voué à l'échec ? Bien sûr, il y avait toujours une chance minime qu'il réussisse vraiment.

-Je le promets.

Il se glissa par la fenêtre, maudissant l'état du treillis, comme il descendait.

Charlotte le regarda passer par-dessus la clôture, avant de rejoindre sa mère en bas, pour découvrir que sa cousine Sophia l'avait invitée à passer la nuit chez elle.

-Suis-je autorisée à m'y rendre ? Demanda t-elle en lorgnant l'invitation.

Malgré leur différence d'âge, elle avait toujours aimé bavarder avec Sophia, mais depuis le retour d'Easterly, elle avait à peine posé les yeux sur elle.

Sa mère soupira.

-Ton père et moi discutons de cette invitation depuis hier. Je ne suis pas d'accord, mais elle fait partie de la famille. Et espérons que personne d'autre ne le découvrira. Mais vous ne devez pas discuter de Matson. Ces absurdités ne sont jamais arrivées, pour notre part.

Et évidemment sa mère, au moins, avait commencé à se rendre compte que quelque chose de plus substantiel qu'un déjeuner ou du shopping serait nécessaire pour la rendre indisponible auprès de ses visiteurs masculins.

Suivrait certainement ensuite une semaine à Bath chez la grand-mère Birling.

Et bien, elle serait aussi discrète qu'elle le pourrait, mais avec Sophia, elle avait toujours senti qu'elle pouvait discuter de n'importe quoi. Et elle avait besoin d'une oreille amicale pour parler de Xavier.

-Oui, Maman.

Pendant tout le temps où elle avait préparé son nécessaire de nuit elle s'était demandée si Xavier viendrait la voir de nouveau ce soir et dans ce cas, il se casserait probablement le cou sur le treillis étant donné que personne ne viendrait lui ouvrir la fenêtre.

Oh, mon Dieu.

Perturbée comme elle l'était, la seule chose qu'elle pourrait faire, était de d'ouvrir le panier repas qu'Alice était allée chercher pour elle et manger toutes les pâtisseries.

Enfin, elle revêtit sa robe de visite bleue qui était sa préférée avec le chapeau et les rubans assortis, et monta dans la voiture familiale qui prit aussitôt la route. Quand elle arriva chez Sophia vingt minutes plus tard, sa cousine l'attendait dans le hall.

Lady Sophia Throckmorton avait toujours l'air détendu, calme et complètement sous contrôle, et cet après-midi Charlotte l'enviait. Pourtant sa situation était aussi grave que celle de Charlotte, Sophia avait autant de soucis avec son mari de retour à Londres, qu'elle qui devait épouser un autre homme que Xavier.

Le valet de pied avait à peine pris ses bagages, que Sophia s'avança et lui donna une accolade sonore.

-Je suis tellement heureuse que vous puissiez venir ! S'écria t-elle. J'ai tellement besoin d'une bonne conversation féminine sensée. Avez-vous encore faim ? J'ai commandé un dîner léger qui sera servi à sept heures.

Maintenant Charlotte commençait à regretter les pâtisseries.

-Très bien, répondit-elle. Je prendrai juste du thé car je ne pourrai pas manger une bouchée.

-Excellent. Je vais le faire porter dans ma chambre. J'avais tellement hâte de vous voir, mais je dois dire que j'ai défini une règle pour cette visite.

Charlotte leva les sourcils.

-Une règle ?

De façon inattendue Sophia l'embrassa de nouveau. Elle ressentait probablement le besoin d'avoir une amie, Charlotte refléta le sentiment coupable qu'elle n'avait pas été une très bonne cousine.

-Oui, une règle, continua Sophia. Nous pouvons discuter de vêtements, chapeaux, gants, ourlets, bijoux, chaussures, voitures, chevaux, bals, de nourriture, des femmes que nous apprécions ou pas, et quelle dernière danse nous plaît le plus, mais nous ne dirons pas un mot au sujet des hommes.

Damnation. Charlotte se força à sourire.

-Je pense que je peux le faire.

-Parfait.

Prenant son bras, Sophia l'emmena vers l'escalier.

-Venez voir la nouvelle robe que je viens d'acheter. Elle est bleue avec des bordures russes, et elle est vraiment très jolie. Oh, et j'en ai une en soie rose pâle avec de délicieuses rosaces rouges qui je pense serait très bien pour vous.

Elle semblait belle, mais brusquement Charlotte se demanda si Xavier aurait l'occasion de la voir la porter, et ce qu'il en penserait.

-Pour moi ? Je ne peux pas…

-Vous le pouvez et vous le ferez. Je l'ai acheté sur un coup de tête le mois dernier, mais elle n'est tout simplement pas faite pour moi, et je déteste gaspiller les choses.

Comme elles s'installaient confortablement pour aller regarder les robes, Charlotte se demandait ce que ce serait d'être en mesure de voir une robe, de décider qu'elle lui plaisait, et de simplement l'acheter, sans avoir à s'inquiéter si l'achat aurait pu paraître scandaleux et attirer le regard des hommes.

Elle sursauta quand la gouvernante gratta à la porte pour annoncer que le dîner était monté.

Bavarder avait été agréable, mais comme elles finissaient de manger et que Sophia versait le thé, elle dû admettre qu'il n'y avait rien pour la distraire de Lord Matson. Elle aurait voulu parler de lui, savoir si Sophia comprendrait ce qu'elle ressentait et si cela valait presque la peine de tout risquer pour être avec lui.

Leur conversation s'estompa. Charlotte commençait à débattre sur le fait qu'elle devait ou non transgresser la règle quand sa cousine ouvrit la bouche pour parler, et elle changea d'avis. Charlotte fit une pause avec sa tasse de thé à mi-chemin de sa bouche.

-Oui ? L'invita Sophia.

-Rien. C'était juste… ce n'est rien.

Charlotte soupira et commença à siroter son thé. Maintenant, elle n'avait plus rien pour la distraire des yeux cobalts clairs et d'un sourire doux et chaud qui semblaient se cacher dans toutes ses pensées.

Ce n'était pas juste que les doutes de ses parents sur son charme et leur crainte de scandale puissent ruiner ses chances d'une vie heureuse. Particulièrement quand elle savait que s'ils prenaient le temps de connaître Xavier, ils se rendraient compte qu'il n'était pas du tout un débauché. Il était triste et solitaire quand il était arrivé en ville et avait décidé de s'amuser un peu.

Ce n'était pas sa faute et ni la leur. Et puis il lui avait déclaré qu'il règlerait tout cela tout seul, tandis que Lord Herbert Beetly se tenait prêt à agir.

La tasse de Sophia s'entrechoqua dans sa soucoupe.

-A quoi pensez-vous donc de si sérieux ?

Charlotte rougit.

-Je pensais…

Non, aucune transgression à la règle à moins que Sophia ne le fasse d'abord.

-Rien, vraiment. J'étais juste en train de rêvasser.

-Vos parents ont essayé à nouveau, n'est-ce pas ? Ils essaient de vous amadouer pour vous marier. Je jure, je secouerais ma tante Vivian jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent.

-Oh, c'est ce qu'elle essaie de faire, mais…

-Ils ont tous les deux de bonnes intentions, mais cela ne signifie pas qu'ils ont raison. Peut-être que je devrais parler avec tante Vivian et l'oncle Edouard sur les dangers d'être mariée trop tôt. N'ont-ils pas pris ma triste situation comme un avertissement ? Que chaque femme devrait attendre jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge d'au moins vingt-cinq ans avant de prendre une telle décision ?

Charlotte cligna des yeux.

-Vingt-cinq ans ?

Elle voulait se marier avec un homme différent de celui que lui avaient choisi ses parents, et non pas repousser encore de quelques années son infortune.

-Ou plus.

-Plus âgé ? Que vingt-cinq ans ? Mais cela voudrait dire encore six ans !

Certainement… je veux dire, si vous aviez rencontré la bonne personne, c'est-à-

dire, si vous pensiez que vous aviez rencontré la bonne personne, il n'y aurait aucune raison d'attendre.

Pendant que Charlotte essayait de ne pas sembler trop pitoyable, Sophia la regardait.

-Non je suppose qu'il n'y aurait aucune raison d'attendre si vous aviez rencontré la bonne personne. Le problème est qu'il n'y a pas de garanties. Je mes suis mariée par amour, vous savez. Parfois ce n'est pas toujours facile.

Elle s'arrêta.

-Peut-être que nous devrions suspendre notre règle et parler… des hommes, et surtout d'un en particulier, juste pour donner un exemple.

-Pas de nom, cependant, l'interrompit Charlotte, en se souvenant de l'avertissement de sa mère. Vous savez que ma mère déteste les commérages.

De cette façon, au moins, elle pouvait garder l'identité de Xavier secrète et parler de lui, tout en recevant une opinion honnête et un conseil, dont-elle avait désespérément besoin.

-D'accord, lui dit Sophia.

Charlotte attrapa les mains de Sophia, elle lui était si reconnaissante, qu'elle se sentit au bord des larmes.

-Quel plaisir de pouvoir parler franchement !

-Je le vois bien ! Je crois que c'est pour cette raison que les hommes parviennent à nous duper si souvent, nous pauvres femmes ; ils ne partagent pas leurs sentiments de façon honnête et franche.

Sophia fit un regard entendu à sa cousine.

-Mais vous savez de quoi je veux parler quand je dis que les hommes sont des créatures orgueilleuses et difficiles.

-Et très arrogantes.

-Oui. Oui, ils le sont.

-Tous.

Sophia fit de nouveau une pause, choisissant avec soin ses mots et ses conseils.

-Et les hommes tenaces sont les pires.

Charlotte hocha la tête.

-Surtout ceux qui refusent d'entendre raison, même quand ils reconnaissent que c'est totalement logique.

L'expression de Sophia devint plus enthousiaste.

-Vous avez totalement raison !

-Je crois aussi que certains hommes aiment causer des perturbations simplement pour qu'ils puissent se charger de remettre les choses à leur place.

Ou penser qu'ils le peuvent.

-C'est certainement vrai. Je déteste aussi la façon dont certains hommes essayent toujours de nous faire…

Sophia cligna des yeux et ses joues se colorèrent.

-Je suis désolée. Peut-être…

-Non, vous avez raison.

Ses propres joues se colorèrent, mais c'était la meilleure chance qu'elle aurait de pouvoir discuter franchement de Xavier.

-Ils nous volent toujours des baisers. Et dans des endroits les plus inappropriés.

Et tout ce que vous obtenez d'eux, ce sont des mots qui ne signifient rien du tout.

Que ferait-elle si Xavier ne ressentait qu'un engouement pour elle ? Que ferait-elle si elle réussissait à éloigner Herbert et que Xavier lui tourne le dos une semaine plus tard, une fois qu'il aurait remporté la victoire ?

Sa cousine vit son expression s'assombrir.

-Je préfèrerais avoir l'horrible perroquet de Lady Neeley que n'importe quel homme que je connais.

Oh, Charlotte rendait Sophia mal à l'aise, aussi.

-Ou le singe que Liza Pemberley emmène partout, dit-elle, en essayant de remonter le moral à toutes les deux.

-Il paraît qu'il mord.

-Est-ce vrai ?

-Je ne l'ai jamais vu faire, mais ce serait bien qu'il le fasse, lui dit Charlotte avec un léger sourire. J'aimerai que ce singe morde une personne en particulier.

Lord Herbert. Pendant un moment au moins, il pourrait changer d'expression.

Sophia crispa les lèvres.

-Ce serait très utile d'avoir un singe formé pour attaquer sur commande.

-Ce serait mieux qu'un chien, parce que personne ne le verrait venir.

Et si elle possédait un singe, peut-être que la plupart des gens ne penseraient pas qu'elle était si morne et ordinaire. Elle soupira.

-Je ne pense pas que les singes mordent vraiment. Ils m'ont toujours semblé être des créatures dociles.

-Oui, mais on ne sait jamais avec les singes. Ou les hommes.

-Oui, j'ai remarqué.

Elle fronça les sourcils.

-J'ai souvent pensé que les hommes… semblent toujours croire qu'ils en connaissent plus que nous.

-La fierté. Ils se croient plus important à cause d'elle, comme la Tamise après la pluie.

Quelque chose résonna à la fenêtre. Charlotte soupira de nouveau. Splendide, il ne manquait plus que la pluie. Sophia jeta un coup d'œil à la fenêtre, puis se retourna.

-Je déteste aussi quand certains hommes refusent d'admettre lorsqu'ils ont torts. Je…

Deux coups résonnèrent cette fois-ci. Pendant un moment, Charlotte se demanda si Xavier l'avait trouvé, mais elle mit rapidement cette pensée de côté. Il ne se risquerait pas de causer un scandale en grimpant à la fenêtre de quelqu'un.

-Est-ce qu'il pleut ? Qu'est-ce que c'est ?

Le bruit revint de nouveau.

-Ce n'est pas la pluie, déclara Sophia. Il semblerait qu'un fou lance des pierres sur ma fenêtre.

Sophia n'était pas plus bouleversée à ce sujet, qu'elle ne l'avait été quand elle avait été sur le point de se marier dès qu'elle et Easterly avaient conclu un accord.

-Ah, ce doit-être Monsieur Riddleton, dit Charlotte. Il s'est entiché de vous, n'est-ce pas ?

-Je ne crois pas qu'il se soit aussi entiché de moi que vous ne le pensez.

Avant que Sophia ne puisse donner des détails, une pluie de petits cailloux frappèrent la fenêtre.

-Bonté ! s'exclama Charlotte, regardant la fenêtre en fronçant les sourcils.

Ce ne pouvait pas être Xavier, elle était certaine de cela. Et Sophia semblait savoir qui c'était.

-Il semble quelque peu déterminé. J'ai l'impression qu'il utilise de gros cailloux.

Sa cousine soupira.

-Peut-être que je devrais aller voir ce qu'il veut, avant que la fenêtre…

La fenêtre se brisa. Le caillou coupable roula aux pieds de Sophia.

-Mon Dieu !

Sophia saisit la pierre et avança vers la fenêtre brisée, regardant comme si elle avait eu l'intention de lancer la pierre sur le vandale.

-Je ne peux pas croire que Thomas…

Elle s'arrêta et se pencha.

-Qui est-ce ? Demanda Charlotte en retenant son souffle.

Ce n'était pas Xavier, ce ne pouvait pas être lui. Cependant, Sophia semblait savoir exactement qui il était. Se penchant encore plus, elle commença une conversation à mi-voix avec le vandale.

Charlotte écouta pendant un moment jusqu'à ce qu'elle réalise que ce devait être Easterly. Si sa mère le découvrait, elle ne serait plus autorisée à

rendre visite à personne.

Mais si Lord Easterly avait dû se résoudre à briser la fenêtre de Sophia afin d'attirer son attention, peut-être que leurs situations n'étaient pas si différentes. Au moins Sophia pouvait décider toute seule qui elle voulait voir et à quel moment.

Charlotte voulait voir Xavier, voulait l'embrasser et être embrassée par lui, voulait les choses qu'il lui avait fait sous-entendre alors que tout le monde lui avait dit que c'était impossible. Tout le monde sauf Xavier, mais elle avait beaucoup plus d'expérience avec ses parents que le comte n'en avait.

Elle passa le doigt sur une des rosaces de sa nouvelle robe de soie. Il pourrait convaincre le Baron et la Baronne de le laisser l'épouser, mais elle en doutait.

Les Birlings étaient suffisamment riches pour qu'elle ne soit pas obligé de prendre un époux pour de l'agent et ils considéraient certainement que Lord Herbert ajouterait plus de respectabilité à la famille que Xavier ne le ferait.

La question ne se posait même pas, et elle comprit brusquement pourquoi elle refusait de renoncer à l'espoir. Elle l'aimait. Elle aimait Xavier Matson. Depuis qu'elle avait posé les yeux sur lui, elle s'était éprise, mais depuis qu'ils avaient parlé, elle l'admirait. Et maintenant qu'elle avait appris à le connaître, elle l'aimait.

-Venez-vous de jeter des pierres dans les fenêtres de cette Dame ?

-Oh, merci, officier ! L'interpella Sophia.

Charlotte sauta sur ses pieds. En jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de Sophia, elle pouvait discerner Lord Easterly entouré par trois hommes portant des uniformes de la garde. Il allait certainement avoir des ennuis. Il jeta un regard furieux sur eux.

-Vous vous trompez, vous…

-Pas maintenant, Monsieur ! Pas devant des Dames. Venez. C'est à la prison que vous vous expliquerez.

-Savez-vous qui je suis ?

Charlotte étouffa un rire. Elle ne pensait pas que les soldats de la garde savaient à qui ils avaient à faire. Peut-être qu'elle et Xavier étaient plus chanceux que Sophia, Esterly et Riddleton. Au moins, elle et Lord Matson voulaient la même chose.

Bien que pour le moment, sa cousine, semblait vouloir faire enchaîner son ex-mari. C'était un sentiment aussi étrange que de continuer à espérer. Elle et Matson voulaient être ensemble. Il s'apprêtait à faire quelque chose pour cela.

Et elle, que pouvait-elle faire ?

Chapitre 8

Lord Herbert Beetly ou Lord Matson ?

Vraiment, Mesdames, qui choisiriez-vous ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

17 Juin 1816.

Xavier était arrivé à la porte de la maison des Birlings juste au moment où la voiture de Lord Herbert arrivait. Pendant un moment, Xavier envisagea de revenir plus tard, mais il avait quelques courses à faire cet après-midi, et il avait besoin d'arriver à Vauxhall avant Charlotte et son escorte.

D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de monter son camp au milieu du territoire ennemi. Il avait déjà choisi son champ de bataille.

Le majordome ouvrit la porte, fit un signe de tête à deux reprises en reconnaissant les deux hommes comme Herbert se joignait à lui devant la porte.

-Mes Seigneurs.

Beetly le regarda.

-Vous n'êtes pas le bienvenu ici, Matson.

-Peut-être pas, lui répondit Xavier, soulevant son bouquet de roses pour le remettre à un valet avant que quelqu'un ne puisse lui dire que bien sûr, Charlotte n'était pas chez elle pour lui, de toute façon. Mais mes fleurs sont plus belles que les vôtres.

-Je n'ai pas apporté de fleurs.

-Non, vous n'en avez pas, en effet.

Xavier toucha la pointe de son chapeau.

-Bon après-midi.

Il détestait laisser Beetly ici. Charlotte avait promis qu'elle ne ferait rien à la hâte, mais il savait que face aux critiques de ses parents et à la médiocrité de Beetly, ce serait difficile pour elle de ne pas oublier que, non seulement elle valait mieux que cela, mais qu'elle méritait mieux que cela.

Il mourait à chaque fois qu'il repassait cette porte, sachant que ses parents essayaient de l'éloigner de son emprise. Mais lorsqu'il repartait, il le faisait de façon à faire savoir aux Birlings qu'il n'était pas prêt à abandonner. Chalotte le savait, et il espérait qu'elle le croyait.

Au moins, il pouvait se consoler en se disant qu'il n'avait plus qu'à attendre jusqu'à ce soir. Il avait appris que des milliers de personnes seraient présentes à Vauxhall, toutes assisteraient à la reconstitution de la bataille de Waterloo à l'occasion de son premier anniversaire.

Le prince Georges, avait apparemment réussi à dépenser des milliers de livres pour l'évènement, de l'argent qu'il avait dû emprunter et ne rembourserait jamais. Cependant, considérant qu'il serait en mesure de voir Charlotte pendant les festivités, Xavier était prêt à lui pardonner son extravagance.

-Lord Matson !

Xavier sursauta et ralentit sa monture comme il regardait dans la direction de la voix féminine.

-Bonjour, Miss Bakely, la salua t-il, inclinant son chapeau.

Elle s'approcha de lui, deux de ses amies riant sottement derrière leur main.

-Bonjour. Serez-vous à Vauxhall ce soir ?

-Je le prévois, oui.

-Il va y avoir beaucoup de bousculade, lui dit-elle. Avec les feux d'artifices et une bataille sur le lac !

-C'est ce que j'ai entendu.

Il n'était pas tout à fait certain qu'une bataille aquatique ait eu un rapport avec Waterloo.

-Je suppose que cela signifie que vous y serez, n'est-ce pas ?

-Oui, certainement.

-Peut-être que je vous y verrais, alors.

Elle recherchait quelqu'un pour l'escorter, évidemment, mais il avait d'autres plans. Divertir des jeunes femmes frivoles qui ricanent tandis qu'il aurait envie d'avoir Charlotte dans ses bras ne lui semblait pas une perspective très agréable.

-Mes parents ont loués une loge à côté de la rotonde. Je suis sûr qu'ils aimeraient vous revoir.

Se présenter là-bas une fois qu'elle l'aurait invité était un moyen sûr de le piéger et de l'emmener jusqu'à l'autel. Et la chose la plus étrange, c'était qu'il y a quelques semaines, il aurait probablement été entièrement d'accord avec elle : elle était sur sa liste, et à ce moment là, il ne se souciait pas qui il épouserait, aussi longtemps que le processus serait indolore. Ses sentiments avaient évidemment changé.

-Je verrai si je peux, rétorqua t-il.

Charlotte lui avait dit qu'elle l'aimait et appréciait d'être en sa compagnie. Sa seule objection à sa demande en mariage avait été que ses parents ne l'approuveraient pas. Xavier avait décidé de prendre son accord à cœur –s'il pouvait obtenir de ses parents un accord à l'idée de ce mariage.

Ce problème particulier continuait à le tracasser. Il avait essayé d'être poli et réservé, et ils ne lui avaient pas cédé un pouce de terrain. Puis, être suave et charmant n'avait rien changé. Il pouvait s'enfuir avec Charlotte, mais il doutait qu'elle veuille aller aussi loin contre les souhaits de ses parents.

Ce qu'il savait, c'était que de la toucher et entendre sa voix, lui était devenu aussi nécessaire que l'air.

Jurant dans un souffle, il tourna son hongre vers le sud. Quoi qu'il arrive, il serait prêt, tant que cela impliquait que Charlotte devienne sienne.

Cela prit vingt minutes à la voiture de Lord Herbert pour traverser les jardins de Vauxhall jusqu'à l'entrée du pont. Herbert était assis profondément dans son siège en cuir l'air ennuyé, mais Charlotte s'était penchée à la petite fenêtre de la voiture et regardait l'énorme foule de citoyens. Lords, ladies, commerçants, demi-mondaines, actrices, commerçants, tous ceux qui avaient les moyens de s'offrir un billet à deux shillings l'entrée pouvaient avoir la chance de s'entasser à l'intérieur.

-Je n'ai jamais vu autant de gens dans un seul endroit, dit-elle, se persuadant qu'elle cherchait à voir combien de gens étaient présents, et non qu'elle essayait de trouver Lord Matson.

Il lui avait dit qu'il serait présent, mais c'était avant-hier. Il n'était pas remonté à sa fenêtre depuis vendredi, et si elle avait évité son exil à Bath, ses parents avaient veillé à ce qu'elle ne se trouve pas à la maison pour certains de ses visiteurs.

-La foule serait plus gérable si les propriétaires augmentaient leurs billets d'entrée, commenta Herbert. Tenez fermement votre réticule ; même les

pickpockets payent pour entrer dans les festivités de ce genre.

-Je suis certaine que je n'ai rien à craindre à vos côtés, dit-elle.

Si elle était coincée avec lui pour toute la soirée, peut-être pourrait-elle faire semblant qu'il était galant et intimidant.

-Je n'aurai pas besoin de faire quoi que ce soit d'insensé parce ce que vous ne serez certainement pas agressée pour vos objets de valeur, répondit-il en quittant son siège à l'arrêt de la voiture et en l'aidant à descendre. Je pensais que vous n'aimiez pas ces jeux idiots.

-Je ne les aime pas. Quel est l'intérêt de m'escorter, si vous n'avez pas l'intention d'effectuer quoi que ce soit pour moi ?

-Je vous escorte, c'est mon devoir et c'est votre devoir de rester hors des ennuis…

Charlotte libéra sa main dès qu'elle le put.

-Cela ne me semble pas du tout galant.

Il la regarda un instant.

-J'aurai pu me montrer plus galant, si je n'avais pas su que vous encouragiez Lord Matson derrière mon dos.

Ainsi Herbert avait une once d'intelligence.

-Je n'ai rien fait derrière votre dos.

-Hum. Comme quand vous avez été tentée d'acheter cette babiole idiote en pâte de verre.

Ha. Si seulement il savait. Elle avait mis l'idiot collier d'émeraude de pacotille dans son réticule de soirée, juste parce qu'il la rendait à son sens un peu scandaleuse et libre.

-Vous sembliez l'admirer lorsque Lady Ibsen le portait.

Ses joues se colorèrent.

-Absurde. Mais je ne suis pas venu me disputer ici avec vous. Trouvons notre loge et commandons à dîner. Les feux d'artifice sont censés être spectaculaires.

-C'est ce que j'ai entendu.

Alice se tenait fermement derrière eux afin qu'ils ne soient pas séparés par la foule, et ils avancèrent jusqu'à la principale clairière au centre du jardin. La rotonde et le pavillon étaient encore plus bondés qu'en périphérie. La seule bonne chose que Charlotte pouvait dire de la foule massive, c'était qu'elle créait une petite chaleur ; la soirée était assez fraîche.

Elle portait la robe rose avec des rosaces que Sophia lui avait donnée. Bien sûr, ses parents avaient désapprouvé le décolleté et la matière qui attiraient les regards, mais elle devait admettre qu'elle ne s'était jamais sentie si sensuelle et vivante.

Ce qui rendrait cette soirée complètement parfaite, serait d'avoir Xavier à ses côtés au lieu d'Herbert.

-J'ai une loge de choix, poursuivit Herbert, comme s'ils n'avaient pas été en désaccord sur quoi que ce soit. J'ose dire que nous aurons des meilleures places que quiconque dans les jardins.

-Quel bonheur, rétorqua t-elle. J'ai un peu faim. Allons-nous nous installer ?

-Bien sûr.

Déjà les faux soldats français et britanniques s'alignaient sur les côtés opposés du terrain, en attendant le signal pour commencer la bataille. Tout près de la rotonde, le Prince George et le Duc de Wellington avaient pris place, mais avec la foule autour d'eux, elle aurait parié qu'ils ne verraient pas beaucoup le combat.

La nuit était tombée au moment où les laquais étaient arrivés avec des plats recouverts de minces tranches de poulet froid et de jambon. L'orchestre dans la rotonde principale commença à jouer, et elle se retourna pour regarder un accident de cymbales, les lumières à gaz suspendue simultanément le long des chemins de promenade et dans les arbres.

Charlotte se joint aux applaudissements, tout en gardant un œil sur l'énorme foule pour apercevoir un beau visage familier. Rien. Elle réalisa, qu'elle n'avait rien ressenti de tel durant toute sa vie entière, en acceptant la médiocrité et en attendant toujours que quelque chose –ou quelqu'un- d'excitant vienne et lui rende les choses meilleures. Peut-être qu'il était temps pour elle de cesser d'attendre.

-J'ai besoin de me rafraîchir avant que la bataille ne commence, dit-elle en se levant.

-Quelqu'un va prendre notre loge, se plaint Herbert renfrogné.

-Restez ici. Alice va m'accompagner. Je reviens tout de suite.

Peu de temps après qu'elle soit sortie de la loge, elle entendit une sonnerie de trompettes annonçant le début de la bataille. Tout le monde

commença à s'enflammer sur le terrain, appelant, encourageant et en applaudissant avec excitation.

-Nous allons manquer Waterloo, Miss Charlotte, dit Alice, en se pressant contre elle.

Elle ouvrit la bouche pour répondre qu'elle ne s'en souciait pas, quand elle le vit. Vêtu de noir et de gris, Xavier se tenait à l'entrée du sombre chemin du Druide et la regardait. Son cœur s'accéléra. Il était venu.

-J'ai besoin d'une bouffée d'air, Alice, dit-elle. Pourquoi n'attendez-vous pas ici contre la barrière, je serai de retour dans un instant.

-Je ne peux pas vous laisser seule ici ! Lord et Lady Birling vont me renvoyer !

-Ils ne le sauront jamais. Je vous le promets. Et de cette façon vous pourrez regarder la bataille. Je vais bien. Je vous l'assure.

-Oh, Miss Charlotte, ce n'est pas une bonne idée.

-C'est une idée merveilleuse. Attendez ici.

Toujours aussi inquiète, la servante hocha la tête.

-Oui, Miss.

Charlotte reçut quelque regard curieux comme elle traversait le pavillon, mais c'est à peine si elle les remarqua. Ce soir elle ne se sentait pas comme d'habitude. Ce soir, elle se sentait comme quelqu'un de sauvage, d'insouciant et de libre, quelqu'un qui avait quitté son escorte pour aller marcher le long d'un chemin sombre avec un beau débauché.

-Vous êtes ravissante, dit Xavier à voix basse, comme elle arrivait à ses côtés.

-Ma cousine Sophia m'a donné cette robe.

-Elle vous va à ravir.

-Je me sens à moitié nue.

Le clair regard cobalt dériva le long de son décolleté et de nouveau vers son visage.

-Pas assez nue, murmura t-il.

Mon Dieu. Il avait un regard de prédateur, celui qu'elle avait vu à Hyde Park quand ses baisers l'avaient pratiquement dévorée. Charlotte déglutit.

-Je suis contente que vous soyez venu.

-Je veux que vous marchiez avec moi, dit-il, gardant son attention sur son visage. Mais je tiens également à vous avertir. Si vous vous joignez à moi, rien ne sera plus jamais pareil. Alors, choisissez avec soin, Charlotte. Je suis certain que Beetly vous attend dans sa loge. Il est sûr. Je ne le suis pas.

-J'ai été sûre toute ma vie, Xavier, lui dit-elle, et elle força ensuite un sourire nerveux comme elle regardait le chemin derrière son épaule. En dehors du fait qu'il fait très sombre, qu'est-ce qu'il y a de si spectaculaire au bout du chemin, de toute façon ?

Ses lèvres se courbèrent dans un lent sourire sensuel.

-Venez et vous verrez.

Ils n'étaient pas les seuls le long de la promenade du Druide. Dans plusieurs alcôves sombres le long du chemin, par dessus le bruit de la bataille, elle pouvait entendre des chuchotements et le son caractéristique de lèvres touchant d'autres lèvres.

Sa mère aurait eu une attaque d'apoplexie si elle savait que sa fille s'était aventurée sur l'une des tristement célèbres promenades sombres de Vauxhalls, et encore plus en sachant qu'elle était sous l'emprise du Comte Matson.

Ils longèrent une autre courbe, l'obscurité seulement éclairée par les feux sporadiques des canons.

-Etes-vous sûr de vouloir manquer la reconstitution ? Vous aviez dit que vous n'étiez pas présent le jour de la bataille.

-C'est le passé, lui répondit-il, la guidant derrière un surplomb. J'ai récemment découvert un nouvel espoir pour l'avenir.

Un avenir qui semblait l'impliquer. Si son cœur battait encore plus vite, il s'envolerait de sa poitrine.

C'est ce qu'elle avait toujours désiré et où elle voulait être, et il était l'homme dont-elle avait besoin et avec qui elle voulait être.

-Jusqu'ou sommes-nous censés aller ?

Son petit rire doux envoya un frisson dans le bas de son dos.

-Juste ici.

Ils bifurquèrent vers une petite clairière isolée du reste des jardins par des couvertures astucieusement accrochées. Il avait tout planifié.

-Et si quelqu'un nous voit ?

-J'ai pris des précautions. Wilson ?

-Oui, Milord.

Elle ne fut pas surprise de voir un de ses valets au bout du chemin, qui regardait en arrière dans la direction dont-ils étaient venus.

-Depuis combien de temps avez-vous planifié ceci ? Lui demanda t-elle, en espérant que sa voix sonnait moins nerveusement que ce qu'elle ressentait à l'intérieur.

-Quelques jours. Cependant, j'y ai pensé depuis que nous nous sommes rencontrés.

A l'intérieur de l'abri des couvertures, il lui fit face, et l'attira dans ses bras.

-Je vous avais dit que j'avais un bon stratagème, murmura t-il, inclinant son visage pour l'embrasser.

Charlotte gémit, laissant la douce attraction de sa bouche accélérer son cœur.

Sans personne pour vous voir, personne pour vous interrompre, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Et elle savait ce qu'il voulait ; elle. Et elle le voulait aussi, avec une force et une passion qu'elle ne pensait pas posséder il y a quelques semaines. Pourtant, si ses parents la découvraient…

-Est-ce sage ? Murmura t-elle en frissonnant à la caresse du lent déplacement de sa bouche le long de la ligne de sa mâchoire.

-Non, mais je ne peux pas m'en empêcher. Oubliez tout ce qui ce trouve à l'extérieur de ce lieu, Charlotte. Vous êtes juste avec moi. Si vous le voulez.

-Je le veux.

Quelque chose lui fit mal, et elle s'éloigna. Elle se souvint du collier de pacotilles dans son réticule et le retira.

-Lady Ibsen m'a recommandé ceci, dit-elle chancelante.

Il le prit dans des doigts.

-Jeannette ? Quand ?

-Il y a quelques jours. Herbert a déclaré qu'il était impudique, et elle lui a répondu que c'était son but.

Un sourire lent courba sa bouche sensuelle, il attacha le collier derrière son cou, et glissa son doigt le long de la chaîne jusqu'à atteindre l'émeraude qui reposait entre ses seins.

-Ce n'est pas encore tout à fait cela, lui dit-il en passant derrière elle.

-Que faites-vous…

Sa robe se desserra puis glissa de ses épaules. Haletante, Charlotte la retint devant sa poitrine. Que faisait-elle ? Elle avait perdu la raison, évidemment.

Mais toute pensée de fuite disparut comme il revint devant elle pour un autre baiser profond. Comme de leur propre volonté, ses doigts se détendirent, et sa robe glissa à ses pieds.

Dans le lointain, retentirent des cris d'acclamations et d'explosions, les acteurs de la reconstitution de Waterloo et le public, semblaient prendre du bon temps, mais elle doutait qu'il puisse être comparé au sien. Herbert devait probablement commencer à se demander où elle était, à moins que les brillantes lumières ne l'aient distrait, mais elle ne s'en souciait pas. Pas ce soir, pas maintenant. Pas quand elle était avec Xavier.

Se tenir presque nue dans la brise nocturne la bouleversait complètement. Elle s'attendait à avoir froid, mais au moment où il mit ses doigts sur ses épaules et les fit doucement glisser le long de ses bras, elle ressentit seulement de la chaleur, de l'excitation et de l'effervescence.

Ses baisers se durcirent et devinrent plus exigeants, et elle mit ses bras autour de ses épaules pour l'attirer plus près d'elle.

-Xavier, haleta t-elle, embrassant sa gorge de la même façon qu'il l'avait fait pour la sienne, je refuse d'être la seule à être déshabillée ici.

Il gémit.

-Je te veux, souffla t-il en lui permettant de repousser sa veste sur ses épaules.

Sa cravate suivit et tomba à terre en une masse défraîchie. Avec douceur, il tira les fines bretelles de sa camisole le long de ses bras, exposant ses seins puis son ventre et ses jambes au sombre clair de lune et aux éclairs des coups de feu.

Xavier toucha de nouveau le collier d'émeraude à l'endroit où il était suspendu, maintenant lourd et frais contre sa peau.

-C'est comme cela que tu devrais toujours le porter.

Ses doigts agiles caressèrent ses seins, et elle haleta encore, s'arquant vers la pression.

-Mon Dieu.

Xavier se mit à rire, roulant ses mamelons entre le pouce et l'index.

-Veux-tu pêcher ce soir, Charlotte ?

-C'est pour cette raison que je suis ici.

Elle poussa un autre gémissement.

-Mais s'il te plaît, dépêche-toi, car je ne veux pas que quelqu'un nous arrête avant…

Elle voulait dire avant qu'elle ne puisse être satisfaite, mais cela résonnait comme complètement dévergondé et scandaleux.

Elle tira sa chemise hors de son pantalon et mit ses mains sur la peau chaude de sa poitrine. S'était lisse, et pourtant elle pouvait sentir la dureté de l'acier en dessous. Ses muscles tressautèrent à son contact, et elle réalisa qu'elle l'affectait autant que lui l'affectait lorsqu'il la touchait.

Avec son aide, il tira sa chemise par-dessus sa tête, puis ils se laissèrent tomber sur la couverture qui recouvrait le sol. Cela l'excitait beaucoup de savoir qu'il était allé à de telles extrémités pour être avec elle.

Elle aurait voulu lui demander ce qui arriverait demain, après que son désir viril aurait été satisfait, mais comme il la positionna sur le dos et qu'ensuite il prit son sein gauche dans sa bouche, elle ne se soucia plus de ce qui pourrait arriver après cette soirée.

Elle ressentit une volute de chaleur à l'intérieur, qui se resserra de plus en plus, attendant quelque chose que lui seul pouvait lui offrir. Sa succion s'approfondit, et elle enroula ses doigts dans ses cheveux fauves, l'attirant plus fortement contre elle. Elle entendit à peine le son des faibles miaulements qu'elle poussa, mais rien de tout cela ne lui était familier.

Avec sa main libre, il défit son pantalon et le poussa vers le bas, puis se pencha sur elle pour l'embrasser profondément encore. Elle sentit son excitation forcir et s'agrandir contre sa cuisse, et elle se pressa encore plus étroitement.

-Xavier, maintenant, demanda t-elle, gênée de son autorité.

Il poussa du coude ses genoux pour les écarter et se glissa entre ses jambes.

-Dis que tu veux m'épouser, exigea t-il, sa propre voix tremblant un peu.

-Mais je…

-Je ne me soucie pas de ce que les autres pensent, Charlotte, l'interrompit-il, la soulageant de son poids sur l'avant pour qu'elle puisse sentir la pression intime entre ses jambes.

-Dis que tu m'épouseras.

Elle pouvait à peine former une pensée cohérente, encore beaucoup moins une phrase cohérente.

-Oui, dit-elle d'une voix rauque en plaquant ses hanches.

Lentement, il poussa vers l'avant, et entra. Charlotte gémit, mais il étouffa le bruit contre sa propre bouche.

-Chut. Détends-toi, ma douce. Il faut juste que tu te détendes.

La douleur diminua, et il reprit sa lente poussée. Rien de ce qu'elle avait ressenti auparavant ne pouvait se comparer à cette satisfaction, et pourtant ce n'était que le début de ce qu'elle avait toujours espéré.

-Xavier.

Au bout d'un moment il commença à bouger, d'un rythme lent et régulier s'insinuant de plus en plus profondément. Dans une vive acclamation, des coups de feu retentirent pour célébrer la fausse victoire. Elle gémit au moment d'une forte poussée, tandis les yeux cobalts clairs, presque noirs dans l'obscurité, la regardaient. Les coups de feu, les acclamations, la chaleur, la sueur, le poids de son corps musclé et chaud, la comblèrent jusqu'à ce qu'une surprenante vague de plaisir la bouleverse.

-Tu m'appartiens, grogna t-il, en la suivant dans la libération.

-Oui.

Pendant un long moment Xavier ne voulut plus bouger. Prévoir un plan semblait lamentablement stupide et désespéré. Pour ce faire, il avait planifié un rendez-vous dans une clairière isolée. Mais alors elle était apparue, le cherchant et il l'avait rejointe.

Pendant que sa respiration et son cœur revenaient à la normale et avant qu'il ne devienne trop lourd pour elle, il enfouit son visage dans ses cheveux à l'odeur de lavande.

C'est là qu'il était censé être, et non pas à la célébration de la gloire de Waterloo, au détriment de milliers de vies, ni de rester assis seul dans Farley Park à regretter qu'Anthony ne soit plus là pour endosser le fardeau du titre et des propriétés, ni de participer à de sombres paries, ni de commettre des pêchés avec quelqu'un juste pour ne pas faire face au fait qu'il devait rentrer seul chez lui.

Charlotte apportait quelque chose dans sa vie, quelque chose qu'il reconnaissait lui faire défaut, mais n'avait jamais été en mesure de mettre un nom dessus. En sa compagnie, avec elle dans ses bras, il se sentait complètement… satisfait et indescriptiblement heureux.

L'orchestre du pavillon commença à jouer la musique de Haendel en l'honneur du royal feu d'artifice, et les fusées multicolores commencèrent à être tirées dans le ciel.

Ils étaient restés trop longtemps ici. Alice devait certainement la chercher partout. Le problème, pensa Xavier, était qu'il ne voulait pas la laisser partir, même temporairement.

-Je ne pense pas que nous pourrions vivre ici dans les jardins de Vauxhall, dit-elle, faisant écho à ses pensées, tout en laissant glisser lentement ses mains sur son dos.

-Comme Robin des Bois et Marianne ?

Il gloussa en s'éloignant d'elle à contrecœur, et s'assit pour rassembler ses vêtements.

-Ce serait tentant, mais cela semble un peu trop extrême.

-Je suppose que oui.

Elle frissonna un peu, et il constata son changement de comportement.

-Nous devons partir avant que tu ne meures de froid.

-Retourner en compagnie d'Herbert ne va pas précisément me réchauffer le cœur, lui répondit-elle.

En entendant la pointe de frustration dans sa voix, il se pencha et l'embrassa longuement et profondément.

-Cela ne durera pas plus longtemps que cette soirée, dit-il. Tu m'as fait une promesse.

Les doux yeux bruns rencontrèrent son regard.

-Je cours à ma ruine complète, je ne vois pas comment ma promesse persuadera mes parents.

Charlotte effleura sa gorge de ses lèvres.

-Ca aurait probablement été beaucoup mieux si tu ne m'avais jamais remarquée.

Son cœur vacilla.

Cette pensée l'avait tracassé quelquefois, et il avait presque réussit à la chasser de ses pensées.

-Non. Tu vas t'unir à moi, Charlotte. Et c'est pour cette raison que je serai toujours reconnaissant envers Lady Neeley et du vol de son bracelet.

Il l'aida à remettre sa robe, et fut incapable de résister à son envie de l'embrasser sur la nuque comme il la lui attachait dans le dos.

-Oh, gémit-elle doucement, baissant la tête.

Le problème était là. Il se sentait incapable de se séparer d'elle.

-Charlotte, que faudrait-il vraiment faire, pour que tes parents arrêtent ce plan idiot avec Herbert ? A part assassiner ce bâtard, bien sûr.

-Je ne sais pas. Je suis à court d'argument, Xavier. Ils ne croient pas en moi. Et tu ne peux pas forcer la foi.

-Cependant, tu peux l'encourager, déclara t-il, en dégageant le collier d'émeraude de sous sa robe et en le remettant entre ses seins.

Elle l'avait acheté que parce qu'elle voulait être scandaleuse avec lui. Et il n'avait pas l'intention de la laisser retourner dans sa médiocrité.

-En ce qui me concerne, tu es déjà ma femme.

-Oh, Xavier, souffla t-elle, les yeux écarquillés, il semble qu'il y ait encore une fois de plus un gouffre énorme entre la réalité et la foi.

-Je construirai un pont, Charlotte. Je vais trouver un moyen.

Il se retourna et remit son pantalon.

-Je joue pour gagner.

-Mais mes parents…

-Je ne suis pas amoureux d'eux, Charlotte, dit-il tranquillement, l'observant comme elle décrochait son collier et le laissait tomber dans son réticule.

Elle était redevenue l'image type de la décence. Sauf qu'il la connaissait bien maintenant.

-Je t'aime toi.

-Tu…

Son souffle s'accéléra, et elle le regarda pendant un long moment.

-Je serai au bal des Frobishers demain soir, Xavier. Y seras-tu ?

-Et qu'est-ce qui changera entre aujourd'hui et demain ? Nous allons aller voir tes parents ce soir.

-Non. Donne-moi une chance de les raisonner.

-Charlotte…

-Ai foi en moi, Xavier, dit-elle en souriant doucement.

Si elle avait eu au moins confiance en elle, il aurait acquiescé sans hésitation.

Mais il pouvait voir dans ses yeux combien c'était important pour elle, qu'il prenne le risque de remettre cela à plus tard ; probablement même plus important qu'il ne le réalisait.

-J'ai foi en toi, Charlotte. C'est un fait.

Après un dernier baiser prolongé, il lui prit la main et la guida sur le chemin.

Son serviteur replia les couvertures et enleva toutes traces, comme-ci personne n'était jamais venu ici.

Alors qu'ils approchaient du bout du chemin, la lueur du feu d'artifice et le bruit de la foule augmenta.

-Regarde, ils ont mis le feu à la pagode, commenta t-elle, se penchant sur son épaule avec une facilité qui la fit hésiter de renoncer à aller rejoindre Herbert même pour instant.

-Cela aura certainement réchauffé la soirée. Charlotte, je peux aller parler à tes parents ce soir, si tu le veux.

-Je sais. Mais tu as tellement fait pour moi. Maintenant c'est mon tour.

Elle se pencha pour murmurer à son oreille :

-Je te verrai demain soir.

-Je serai là.

Chapitre 9

Bien que la pagode en flamme ait attirée beaucoup d'attention la nuit dernière (votre dévouée chroniqueuse a bien peur que ce ne soit plus que la reconstitution elle-même), votre dévouée chroniqueuse ne pouvait pas s'empêcher de tenir compte que Lord Herbert Beetly, était assis complètement seul dans sa loge pendant le spectacle, avec une expression de colère sur son visage.

Et dans une démonstration d'émotion décidément peu habituelle de sa part, Lord Herbert a soulevé une chaise et l'a brisée par terre, puis s'est éloigné à grands pas. Son grand départ fut seulement gâché par sa démarche incertaine, qui le fit s'affaler dans l'herbe, et puis, il fut malheureusement la cible d'une tourte à la viande.

Il a été rapporté à votre dévouée chroniqueuse que l'offensive tourte avait été projetée par un cockney tumultueux.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

-Evidemment, la solution serait de ne plus vous laissez aller quelque part sans que l'un d'entre nous ne vous chaperonne, dit Lord Birling, remettant son manteau à l'un des valets des Frobishers. Et se perdre à Vauxhall aurait pu être grave. Il y a des pickpockets et des voleurs de grands chemins partout le long des chemins de promenade, vous savez.

-Et cette pagode chinoise qui a brûlée ! Dieu merci vous ne vous trouviez pas à proximité, dit sa mère.

Charlotte ferma les yeux pendant un moment. Ils lui avaient rabâché ce même sujet toute la journée. Elle avait osé être directe en déclarant qu'elle n'avait pas l'intention d'épouser Lord Herbert Beetly, et que quelqu'un d'autre avait pris son cœur. Sa mère semblait comprendre, mais aucun de ses parents ne semblait en mesure de croire que quelqu'un d'aussi important que Xavier Matson pouvait lui rendre ses sentiments.

Elle se sentait moins compatissante vis-à-vis de leur panique absurde et de leurs doutes maintenant, sachant combien les attentions de Xavier étaient honorables. Un gentleman –ce gentleman était autant concerné qu'elle- la désirait, la voulait dans sa vie, autant qu'elle voulait faire partie de la sienne.

Et puisque la logique n'était pas venue à bout de leurs réticences, des mesures plus énergiques étaient devenues nécessaires. Bien sûr, ces mesures nécessitaient la présence de Xavier –et à ce moment là, elle le vit.

Il se tenait debout sur un des côtés de la salle bondée et la regardait. Le bleu profond de sa redingote faisait ressortir le bleu de ses yeux, et il ressemblait à un dieu grec, oublié depuis longtemps, venant se promener au bal des Frobishers.

Son cœur se mit à battre. Il avait dit qu'elle lui appartenait, mais l'inverse était vrai aussi. Il lui appartenait.

-Charlotte, je vous avertis encore une fois. Ne vous approchez pas de cet homme.

-Oui, maman, dit-elle distraitement, en remontant son châle et en traversant la salle pour aller vers lui.

Elle lui avait dit que c'était à son tour d'agir et c'était probablement maintenant le bon moment pour le faire.

Dès qu'elle se mit à avancer, il quitta son poste et vint à sa rencontre. Ses parents ne pouvaient pas comprendre qu'elle ne souciait pas d'un stupide bracelet, du scandale de Sophia ou de l'opinion des autres personnes.

Elle se comportait ainsi parce que c'était la meilleure chose à faire, pas parce que sa mauvaise conduite attirait les foudres de la société londonienne ou de la famille Birling.

-Bonsoir, dit-elle en ralentissant au moment où ils se rejoignaient au milieu de la salle de bal.

-Bonsoir, lui répondit-il, son regard la balayant de la tête aux pieds.

-As-tu eu plus de chance que moi ?

-Non, lui répondit-elle.

Une brève irritation de frustration étincela dans son regard.

-Alors peut-être que tu devrais m'attendre ici pendant que j'irai bavarder avec tes parents.

Charlotte secoua la tête.

-J'ai une meilleure idée.

Il leva un sourcil.

-Et qu'est-ce que ça pourrait être ?

-Je t'aime, murmura t-elle, en s'approchant plus près, son cœur battant si fort qu'elle pensait qu'il allait éclater dans sa poitrine.

Tu peux le faire, se dit-elle. Elle devait le faire. Pour lui, pour eux, pour elle.

-Je t'aime, répondit-il, en inclinant un peu la tête, essayant de deviner ce qu'elle avait à l'esprit.

Elle prit une grande inspiration pour se maîtriser, se mit sur la pointe des pieds, accrocha ses doigts le long de ses épaules pour maintenir son équilibre, et l'embrassa.

Tous les invités autour d'eux haletèrent, puis se mirent à rugir ou à ricaner dans une assourdissante cacophonie.

Elle ne s'en souciait pas. Elle le sentit se raidir de surprise et ensuite lui répondre immédiatement en approfondissant le baiser, puis il lui leva la tête pour qu'elle puisse voir ses yeux brillants.

-Tu t'es mise dans de gros problèmes, lui chuchota t-il, puis il lui sourit. Mais si prometteurs.

Xavier prit sa main, et la fit pivoter pour faire face à ses parents.

-Lord et Lady Birling, merci de ne pas nous faire attendre pour annoncer nos fiançailles, dit-il d'une voix enjouée, puis se tournant dans sa direction, et je veux vous remercier aussi de me donner Charlotte. Elle est…

Sa voix vacilla un peu, et Charlotte le regarda en lui serrant la main.

-Nous sommes très heureux, finit-elle.

La bouche du Baron resta ouverte, et avec un effort visible il la referma.

-Oui, eh bien, nous savions que vous ne souhaitiez pas attendre pour faire une annonce, hésita t-il, le visage blanc.

-Nous ne souhaitons pas attendre pour nous marier, dit Xavier, un doux sourire se reflétant dans ses yeux. Je suis allé à Canterbury cet après-midi, pour obtenir une licence spéciale pour nous. Je voudrai qu'elle soit ma femme avant la fin de la semaine. J'aime Charlotte de tout mon cœur. S'il n'y avait pas eu son affection pour vous, je pense que nous aurions pu fuguer.

Sa mère revint à la réalité.

-Eh bien, Dieu merci, vous ne l'avez pas fait. Je n'imagine même pas le scandale.

Charlotte ne put s'empêcher de sourire. Elle avait gagné. Oui, ses parents ou du moins son père, seraient en colère, mais elle avait le sentiment que Xavier pourrait être persuasif avec eux comme il l'avait été avec elle. Et rien de ce que quiconque pourrait dire ne les empêcheraient d'être ensemble.

-Charlotte, dit-il doucement, tandis qu'une foule de sympathisants commençait à les encercler et que ses parents semblaient s'être rapidement adaptés à la situation, tu es remarquable.

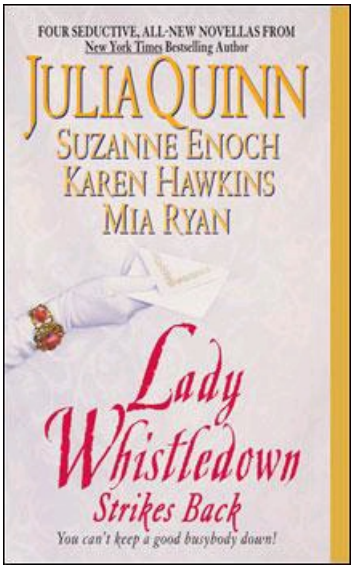
-C'est toi qui m'as fait devenir comme ça, répondit-elle.

Xavier secoua la tête.

-Peut-être que je t'ai aidée à le devenir, mais c'est tout. Tu m'exaltes et tu m'intrigues et je ne peux pas m'imaginer être quelque part sans toi.

-Tais-toi et embrasse-moi encore, exigea t-elle.

Et avec un petit rire, il se soumit.



Karen Hawkins

Lady Whistledown récidive

Le seul pour moi

Karen Hawkins.

Lady Whistledown récidive.

Le seul pour moi.

Chapitre 1.

On ne peut s'empêcher de remarquer que l'un des couples les plus assorti de la société ces derniers jours, est celui formé par Lady Easterly et Monsieur Riddleton. Ils pourraient en effet faire un beau couple, car tous les deux sont très charmants et ont toujours la même opinion, sauf que Lady Easterly est…comment cela peut-il être exprimé délicatement par votre dévouée chroniqueuse… mariée.

Ou ne l'est-elle plus ?

Mais si, et même très bien. Elle a épousé le Vicomte Easterly il y a près d'une douzaine d'années, et cette union ne peut être contestée par aucunes églises ou palais de justice.

Mais quelques mois seulement après leur mariage, le Vicomte a abandonné Lady Easterly et s'est enfui sur le continent après un horrible scandale impliquant une partie de cartes.

La dame s'est retrouvée complètement seule. Sa réputation est intacte et son comportement tout à fait normal, on peut seulement se demander… et si la dame tombait amoureuse ?

Mais alors ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

Le 23 Mai 1816.

-Ce serait un meurtre, alors.

Lady Sophia Throckmorton Hampton, Vicomtesse Easterly, regarda autour d'elle pour être sûr qu'aucun des autres invités de Lady Neeley ne l'avait entendue. Heureusement, presque tout le monde était de l'autre côté de la pièce, en train d'admirer le nouveau bracelet de leur hôtesse.

-Je vais l'embrocher par le sternum avec un tisonnier et ensuite tu pourras le faire rôtir sur une bougie.

Le frère de Sophia, John Throckmorton, le Comte de Standwick, regardait leur victime d'un air circonspect.

-Combien de temps devrais-je le faire cuire ?

-Pas plus que quelques minutes, je pense. L'animal de Lady Neeley n'est pas très gros.

-Exact. Lord Afton à un perroquet deux fois plus gros.

Dommage que l'on ne puisse pas le rôtir à la place.

John pencha la tête de côté.

-Je parie qu'il aurait le même goût que du poulet.

Sophia appuya la main sur son estomac.

-Je ne pense pas que Lady Neeley accepte qu'il soit servi pour le dîner, nous attendons déjà depuis une heure. Si elle ne fait pas quelque chose bientôt, quelqu'un d'autre que nous pensera à faire cuire son oiseau et personne n'aura rien à redire à ce sujet.

-Richard l'aurait certainement fait aussi, dit John avec une note de nostalgie dans la voix.

Richard était leur plus jeune frère, ainsi qu'une canaille, un vaurien et un charmant dépravé. L'année dernière, après avoir beaucoup bu, il était monté sur un cheval fougueux pour une chevauchée sauvage. Effrayé par l'allure désordonnée que lui faisait subir Richard, le cheval avait rechigné devant une clôture et Richard avait fait une chute horrible. Il était mort le lendemain.

Sophia s'éclaircit la gorge.

-Richard était un expert en connaissances inutiles.

Le sourire que lui renvoya John était aussi vulnérable que le sien.

-Bien que cela fasse déjà une année, il est difficile de croire qu'il ne passera pas la porte à tout moment, plein de malice.

Son sourire s'effaça.

-Il serait toujours en vie aujourd'hui si j'avais pu l'empêcher de sauter sur ce cheval.

Sophia toucha le bras de son frère.

-Il n'aurait pas écouté. Il n'a pas toujours été le meilleur des hommes, mais il n'a jamais échoué pour être le meilleur des frères.

John hésita, son regard oscillant à rencontrer le sien.

-Sauf une fois.

La poitrine de Sophia se contracta. Bien que tout le monde ait été attristé par la mort de Richard, cela n'avait surpris personne. Il menait une vie dangereuse depuis des années, mais ce n'est qu'au moment de sa confession sur son lit de mort, qu'ils avaient compris pourquoi, il avait été dévoré pas la culpabilité.

Des années auparavant, il avait triché aux cartes et laissé alors le tout nouveau mari de Sophia être blâmé à sa place. Cette partie de carte avait dévasté sa vie. Elle ne préférait plus penser au départ de Max dans le mois qui avait suivi l'incident –une période horriblement noire-, des jours infinis, des nuits blanches et un douloureux scandale, le tout agrémenté de la lourde puanteur de la fausse pitié.

Elle secoua la tête.

-C'était il y longtemps.

-Pas assez longtemps. Il a vendu son honneur et creusé un fossé entre toi et ton mari. Je ne peux pas cautionner un tel comportement.

-Si Max et moi avions été amoureux, ni Richard ni personne d'autre n'aurait pu nous séparer.

-Je suppose, même si j'ai toujours pensé que toi et Max…

John secoua la tête, sa bouche s'étira.

-Peu importe. Richard a été lâche de permettre à Max de prendre sur lui les accusations de tricherie.

-Au moins, Richard a épanché son cœur avant de mourir.

Allons, ne gâchons pas le reste de la soirée. Nous sommes tous les deux en proie à la faim ce qui nous rend quelque peu irritable. Parlons de quelque chose de plus agréable.

Il soupira.

-Bien sûr. De quoi allons-nous discuter ? Du temps ? Du nouveau bijou de Lady Neeley ? Demanda t-il.

Il mit une main sur son estomac en grognant et regarda autour de la salle.

-Je me demande si elle a d'autres animaux pour nos idées de grillade. Un caniche ne serait pas mauvais.

-Les oiseaux sont une chose, mais c'est une autre histoire pour un chien.

Les yeux bleus de John se posèrent sur son visage.

-En parlant de bichon, où est ton ami Monsieur Thomas Riddleton ? Je pensais que tu n'allais jamais nulle part, sans lui portant tes paquets. Ou plutôt ton réticule.

-Si tu veux le savoir, il est parti à la campagne pour rendre une visite à sa mère.

-Sans doute pour obtenir une bénédiction pour ses noces à venir.

-Ses Noces ?

-La rumeur dit que ton ami Thomas a décidé de se marier. En fait, selon les derniers potins, il a décidé de t'épouser.

Le cœur de Sophia se serra.

-Tu écoutes trop de ragots sur sa personne. Nous ne sommes que des amis.

Le regard de John devint solennel.

-Tu devrais faire attention Sophia. Même si je connais tes sentiments, les gens peuvent rapidement supposer qu'il y a quelque chose de plus.

-Je n'encourage rien de tel.

Du moins pas intentionnellement. Sophia se retint de soupirer.

Peut-être qu'elle avait passé trop de temps avec Thomas. Il était beau, bien éduqué et plutôt maladroitement galant, pas du tout menaçant dans son comportement ou ses actions. Et dernièrement, elle avait été si seule. Pourtant, mieux valait être seule plutôt qu'avec la mauvaise personne.

-Je vais parler à Monsieur Riddleton dès qu'il reviendra.

-Bien, John hésita, puis il ajouta : j'ai eu peur que tu ne commences à trop t'attacher à lui.

Elle leva les sourcils.

-Je pensais que tu aimais Thomas ?

-De tous les ânes pompeux que je connaisse, il est mon préféré.

John croisa les bras et se balança d'avant en arrière sur ses talons, une habitude qu'il avait prise dans sa jeunesse et qu'il n'avait pas tout à fait abandonnée.

-Tout ce que je sais, c'est que tu ferais mieux de laisser Riddleton avant le retour de Max.

-Max ne reviendra pas.

-Tu lui as écrit pour lui demander une annulation du mariage. Il ne prendra pas cela de bon cœur.

-Il sera soulagé de me voir disparaître. Je ne veux plus de ce simulacre de mariage, et je suis certaine qu'il pense la même chose. Il n'a jamais été le genre d'homme à perdre son temps et son énergie pour quelque chose d'impossible.

-Tu sais, il a peut-être changé, Sophia.

-En mieux, je l'espère. Et oui, je suppose que Max a changé aussi. Cela fait douze ans, après tout.

Elle se tut un instant, plongée dans ses souvenirs.

-Je me demande s'il peint toujours. Il avait un véritable talent et…

Que faisait-elle ? Quoi que Max fasse maintenant, ce n'était plus sa préoccupation.

-Je n'ai vu qu'un de ses tableaux, se rappela John, mais j'ai entendu dire qu'ils sont tous très bon.

-Tu en a vu un ? Où ?

John cligna des yeux.

-Oh. Je ne sais pas. Lorsque vous vous êtes mariés, je suppose.

Avant qu'elle ne puisse répondre, il ajouta :

-Quand est-ce que Max recevra ta lettre ?

-D'un jour à l'autre maintenant. Dans une à deux semaines, nous aurons sa réponse et à la fin de l'été, je serai une femme libre.

Si bien sûr, son plan fonctionnait.

Pendant les années qui avaient suivi le départ brutal de Max, elle avait eu amplement le temps de passer ses nuits blanches à analyser tous les aspects du caractère de son mari disparu.

Et ce n'était pas les émotions qui avaient chassé Maxwell Hampton, mais l'orgueil. La fierté pure et sincère. Il verrait en lisant sa lettre, que c'est cette fierté qui l'avait poussé à demander l'annulation de leur mariage. Et elle se mit à sourire à cette pensée.

-Sophia ? Dit John en baissant les sourcils. Ce sourire… Je n'ai pas confiance. Qu'est-ce que tu as fait ?

-Rien vraiment… J'ai juste dit à Max que s'il ne m'accordait pas l'annulation immédiatement, je vendrai publiquement aux enchères le journal de son oncle Théodore.

Surpris, John se redressa.

-Max t'a laissé le journal ?

-Il l'a oublié dans sa hâte de quitter la ville. Je l'ai gardé pendant toutes ces années, pensant qu'il pourrait m'être utile.

Et c'est maintenant qu'il va me servir.

-Sophia, non ! Sais-tu quel scandale cela provoquerait ?

Théodore à couché avec la moitié des femmes de la haute société !

Elle sourit béatement.

-Disons simplement que c'est effectivement pour cette raison que le Comte de Bessington à les Easterlys dans le nez.

-Par l'enfer, Sophia ! Max va être furieux.

-Sa fierté sera piquée, approuva t-elle beaucoup plus calmement qu'elle ne l'était.

-Oui, mais…

John passa une main dans ses cheveux, oubliant le fait qu'il se décoiffait.

-Max ne répond jamais à tes missives.

-Non, il ne le fait pas. Mais cette fois il sera forcé de le faire. Je ne lirai pas une seule note de son avocat en réponse à cette question.

Tristement, il se dit que c'était de cette manière que Sophia et son mari communiquait jadis : elle lui écrivait à chaque fois qu'une question impliquait leur propriété commune -

généralement sur des questions d'affaires, de la vente de terre ou sur le rendement d'un investissement ou autre chose du même genre- et jamais il ne lui répondait. Chaque fois qu'elle était sur le point de prendre les choses en main, elle recevait une note de Monsieur Prichard disant que quelque fut la question, on s'en était occupée.

L'estomac de Sophia gronda de nouveau.

-Où est notre hôtesse ? Je suis affamée.

John leva la tête et regarda à travers la pièce.

-Lady Neeley est à côté de la porte, elle parle avec Lady Mathilda. Et…

Ses sourcils s'abaissèrent et il se pencha en avant, clignant rapidement les yeux, comme s'il essayait de s'éclaircir la vue.

-Qu'est ce qui se passe ? Demanda t-elle.

Lentement ses sourcils reprirent leur place comme il se tournait vers elle avec un regard sérieux.

-M'Dame, ta missive est bien arrivée, même très bien. Il est ici, Sophia. Max est de retour.

La bouche de Sophia s'ouvrit, puis se referma, puis ensuite s'ouvrit de nouveau, quoique, aucun son n'en sortit. Tout se qui se trouvait autour d'elle disparut comme le sang afflua à sa tête, son cœur s'affola comme si elle s'était mise à courir et qu'elle ne se trouvait pas dans une des meilleures salles de réception de la ville. Elle ne pouvait tout simplement pas y croire. Ses pensées tourbillonnaient dans son esprit, s'agitaient dans tous les sens, mais refusaient de prendre conscience de la réalité.

John plaça ses mains sur ses épaules, et l'obligea à le regarder dans les yeux.

-Sophia ? As-tu entendu…

-Oui, haleta t-elle, plaçant une main tremblante sur son front.

Max était ici. Mon Dieu.

-Mais, comment ? Il n'aur… aurait pas dû avoir la lettre…

-Je ne sais pas, dit John.

Il tourna la tête dans la direction où il avait vu Max, puis lui serra les épaules avant de la libérer.

-Tu ferais mieux de te ressaisir. Il vient dans notre direction.

Sophia se retourna et regarda, et elle oublia qu'elle avait faim, oublia que son frère était à ses côtés, oublia que ses chaussures la serraient et qu'elle avait mal aux pieds d'être restée debout si longtemps.

Tout ce qu'elle savait était que Max, l'homme qu'elle pensait avoir aimé, l'homme qui avait promis de ne jamais la quitter, mais l'avait fait, l'homme qui avait été son mari pendant deux merveilleux mois et puis était parti sans un mot, traversait la pièce, s'approchant d'elle.

Il était si grand et large d'épaules, son épaisse chevelure toujours aussi sombre que la nuit, ses yeux du même gris tranchant que ceux qu'elle voyait toujours dans ses rêves.

L'émotion la submergea, serrant sa gorge douloureusement.

Depuis le temps qu'elle avait imaginé ce moment, elle n'avait jamais pensé que cela impliquerait une telle houle écrasante de sentiments.

C'est juste le choc, se dit-elle désespérément. Oui, c'était juste le choc. Une fois que je serai capable de me faire à l'idée qu'il est vraiment là, qu'il marche vraiment vers moi, j'agirai correctement.

John lui toucha le bras.

-Est-ce que ça va ?

En utilisant chaque once de force qu'elle possédait, elle arracha son regard de Max.

-Je vais bien.

Elle jeta un regard autour de la salle et réalisa avec le cœur serré qu'elle n'était pas la seule personne qui avait remarqué Max. Plusieurs autres personnes l'avaient vu et regardaient dans sa direction en chuchotant.

Sophia savait ce qui allait suivre, tous ces gens se souviendraient qu'elle était ici aussi, et elle devrait faire face de nouveau à un tourbillon de rumeurs et d'insinuations.

-Je regrette que nous ne puissions pas partir.

-Nous pouvons le faire. Personne ne trouverait à redire que tu refuses d'être dans la même pièce que ton ma…

Sophia coupa son frère d'un virulent regard furieux.

-N'appelle pas Maxwell Hampton mon mari. Il n'a jamais été mon mari, même si au premier abord, j'ai cru qu'il m'aim…

Une brutale émotion la saisit de nouveau et cette fois humidifia ses yeux de larmes. Elle n'avait pas envie d'avoir les larmes aux yeux lorsqu'elle parlerait à Max, et surtout pas avec tant de gens qui la regardaient.

La colère serait là pour la protéger des larmes. Elle se força à se rappeler toutes ces années, quand Max l'avait quittée. Elle se souvint des commérages, des regards de pitié, d'être seule, de dormir seule, de se réveiller seule, de déjeuner seule, d'aller à l'église seule. Toutes ces choses qu'elle s'était forcée à faire parce que son mari, dans un accès de dépit, avait quitté leur maison et n'était jamais revenu.

La colère familière réapparut et s'agita dans ses veines.

-Bonjour, Standwick.

La voix profonde de Max semblait remplir l'air et la réchauffer.

John inclina brièvement la tête.

-Easterly. Comment allez-vous ?

Si poli, et si formel. Ce qui était une bonne chose, car plusieurs personnes s'étaient légèrement approchées, espérant entendre leur conversation. Tout ce qui se dirait serait répété, discuté et analysé.

Prenant une grande inspiration, Sophia se força à répondre au regard gris de Max, et regretta immédiatement de l'avoir fait.

De loin, il semblait être sensiblement le même. Mais de près, elle pouvait voir que son visage était plus dur maintenant, le galbe de ses pommettes plus arrogant, si cela était possible. Sur ses temples des fils d'argent striaient ses cheveux, qui lui donnaient un aspect légèrement amer. Il était mince, et en quelque sorte plus grand, en même temps, comme s'il avait grandi en présence.

Mais il était plus que cela. Derrière son regard poli on pouvait discerner une ardente colère qui la brûla à travers son corps, chauffant sa peau comme un feu de cheminée.

-Max, réussit-elle à dire à travers ses lèvres soudainement sèches. C… comme c'est agréable de vous voir.

Il hocha la tête une fois, son regard voyageant lentement sur elle, s'attardant sur ses cheveux, ses yeux et ses lèvres. Un sursaut de déjà vu vacilla en elle, un feu rampant qui la fit frissonner et fit fondre sa détermination à paraître indifférente.

Elle dut lutter contre l'impulsion de faire un pas en avant, vers l'homme qui l'avait quittée si durement, vers l'homme qui, si elle lui en donnait la chance, la rejetterait rapidement une fois de plus, de sorte que, son cœur finirait par se briser définitivement.

Prenant conscience de cela, sa colère se ralluma et son irritation s'attisa comme par le passé. Qu'il soit damné. Tout ce qu'elle pouvait faire c'est se forcer à sourire et dire à travers ses lèvres toujours aussi sèches :

-Cela fait longtemps.

Il inclina la tête avec brusquerie.

-Très longtemps.

Juste le fait d'entendre le son de sa voix la fit frissonner. Il tendit la main et prit la sienne. Puis il s'inclina et frôla de ses lèvres le dessus de son gant. A sa plus grande consternation, une secousse de désir la frappa, attisant sa peau, faisant dresser les petites perles de ses seins dans l'attente.

Elle ferma les yeux et se laissa transporter par une vague de désir. Comment avait-elle pu oublier tout cela ? Il y avait toujours eu quelque chose de cru et de physique entre eux. Une relation de la plus vile espèce, et elle réalisa qu'elle devait lutter pour contrôler son corps perfide et chercha quelque chose à dire pour couper court au silence qui s'éternisait.

Parle, se dit-elle.

Chacun regarda l'autre, attendant. Mais d'une façon ou d'une autre, son corps et son esprit ne devaient plus agir de leur propre volonté, alors, elle serra les doigts, comme pour ne pas se laisser aller. Et ils se firent face, se regardant, leurs mains toujours jointes, sans parler, avec une quantité égale de colère et de pulsions de désir entre eux.

John se racla la gorge.

-Ah… Sophia ?

Un éclat de chaleur inonda ses joues et Sophia retira sa main et la laissa retomber sur le côté. Bon Dieu, elle se comportait comme une parfaite idiote.

Elle évita de jeter un coup d'œil à Max, elle ne pouvait pas supporter de voir le sourire narquois qui devait être maintenant sur son visage.

-Je… je suis désolée. J'étais juste… j'ai peur… je suis juste…

-Affamée, déclara doucement John. Comme nous le sommes tous. Je me demande quand le dîner va être servi ?

-Bientôt, je l'espère, répondit Max, sa voix était plus profonde qu'auparavant, comme si, lui aussi, avait été ébranlé.

Son regard resta sur Sophia.

-Vous avez changé vos cheveux ? Dit-il brusquement.

Sa main se déplaça vers sa tête. Bien sûr. Il avait toujours voulu qu'elle laisse pousser ses cheveux, mais elle avait toujours refusé, prétextant que cela prenait trop de temps pour les coiffer. Mais après qu'il soit parti, elle avait constaté que son excuse avait été ridicule.

-Je ne les ai pas coupés depuis…

Elle se rattrapa juste à temps. C'était une ruse, une tentative pour qu'elle mette son cœur à nu, afin qu'il puisse le mettre à terre et le piétiner. Mais elle n'était pas une imbécile.

-Ils sont plutôt longs.

Elle déglutit.

-Alors. Max. Qu'est-ce qui vous amène à Londres ?

Quelque chose dans ses yeux s'enflamma, un éclair de colère fermement contrôlé qui était effrayant par son intensité.

-Vous savez très bien ce qui m'amène ici. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, tous les deux. Je viendrai vous voir dans la matinée. Gronda t-il.

Avait-il parlé d'une façon si péremptoire ?

Sophia releva le menton et dit d'un ton glacial :

-Je ne serai pas à la maison demain matin.

Son regard rétrécit et il se rapprocha, ses larges épaules bloquant la lumière du candélabre.

-Je serai là à dix heures.

-J'ai des visites à dix heures.

-Alors je viendrai à neuf heures. Nous pourrons prendre le petit déjeuner pendant que nous parlerons.

Sophia se raidit d'indignation et un sourire sans humour toucha ses lèvres.

-Vous attendez-vous à ce que l'on bavarde aimablement ? Si c'est ce à quoi vous vous attendez, vous vous trompez largement. Je ne prends pas les menaces avec le sourire.

-Je pensais vous contraindre à me répondre rapidement, pas à une visite. Par ailleurs, ce n'était pas une menace. C'était une promesse. Et je n'aime pas non plus ce genre de promesse.

-Oui, eh bien, ce n'est pas grave, car vous ne pouvez pas venir demain. Je ne serai pas à la maison à neuf heures, non plus.

Il leva les sourcils.

-Vous oubliez quelque chose.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Je vous connais. Vous ne vous levez pas si tôt le matin. Vous aimez rester au lit…

Sa douce voix s'arrêta, elle était profonde et chaleureuse, c'était à la fois une menace et une promesse profondément dissimulées.

John se racla de nouveau la gorge.

-Oui… eh, bien… euh, je…

Il jeta un regard impuissant à Sophia.

-Je… je…

Damnation. Que pouvait-elle dire ? Peu importe, elle devrait rencontrer Max face à face tôt ou tard.

-Très bien. Je vous verrai au petit déjeuner. Mais je mange très, très tôt.

Son regard se s'assombrit.

-A quelle heure ?

Elle commença à dire six heures mais se reprit juste à temps.

Etre gêné par la présence de Max était une chose, mais se lever avant qu'il ne fasse jour en était une autre.

-Huit heures, différa t-elle.

C'était quatre heures plus tôt qu'elle ne mangeait normalement.

Ses serviteurs seraient scandalisés.

-Très bien. Ce sera huit heures.

Il reprit sa main, seulement cette fois, le baiser qu'il posa sur ses doigts était plus appuyé, elle ressentit la chaleur de sa bouche brûlante à travers le tissu de son gant.

Le souffle de Sophia s'accéléra, ses jambes tremblèrent. Après toutes ces années, après tout le mal qu'elle s'était donnée pour construire un solide mur de colère, le scélérat avait encore la capacité de transformer ses jambes en coton simplement en la touchant. Qu'il aille au diable.

Lady Neeley poussa un cri, quelque chose au sujet du fermoir de son bracelet qui était cassé. Max libéra sa main à contrecœur, salua respectueusement John, puis partit en direction de l'hôtesse. Dès que Max fut hors de portée de voix, John dit :

-Sophia, nous pouvons partir si tu le désires. Je suis sûr que tout le monde comprendra.

Non, ils ne le comprendraient pas. Oh, ils feraient semblant de comprendre et lui offriraient leur soutien, et pendant ce temps ils riraient derrière leurs éventails.

Sophia savait exactement ce que le monde pensait avec un horrible mélange de pitié et de supériorité, d'une femme qui avait été abandonnée, d'une femme laissée pour compte. Avec l'amertume que rien de tout cela n'était acceptable.

Elle leva le menton.

-Il n'est pas encore arrivé le jour où l'on dira qu'un simple Hampton a fait fuir un Throckmorton du champ de bataille.

John rajusta sa cravate comme si elle était devenue un cran trop serrée.

-Penses-tu qu'il va t'accorder l'annulation ?

-Ce ne sera pas sans en payer le prix.

John parut troublé.

-Quel prix ?

-Cela, déclara sinistrement Sophia, est toute la question.

Chapitre 2

Et comme si l'excitation du bracelet volé n'était pas suffisante pour remplir cette chronique, votre dévouée chroniqueuse se permet d'être la première à vous informer, que le Vicomte Easterly est de retour à Londres !

En effet, le noble prodigue est apparu de façon tout à fait inattendue au malencontreux soupé de Lady Neeley et il aurait été sûrement la source principale des commérages si le bracelet de Lady N n'avait pas si inopportunément disparu.

Selon toutes apparences, Lady Easterly ignorait que son mari ferait une apparition, et selon plusieurs témoins, le couple se jetait des regards assassins tout au long du dîner, ou plutôt au cours du potage, ce qui est tout ce que les invités ont été autorisés à manger avant que la soirée ne s'arrête tout à fait inopinément.

En effet, comme l'aura fait remarqué une Lady (assez cyniquement, de l'avis de votre dévouée chroniqueuse) on était dans l'obligation de mettre fin prématurément à cette très mauvaise soirée. Les Easterlys auraient certainement fourni un excellent spectacle si on avait permis à leur fureur de s'exprimer d'une manière incontrôlée. Il ne manquait plus que la Lady citée ci-dessus ne fasse un scandale pour mettre un point final à tous les autres scandales de la soirée.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

Le 29 Mai 1816.

Le lendemain matin, Monsieur Prichard rentra dans l'antichambre très peu meublée de son bureau. Il s'arrêta à la vue d'un visiteur debout à côté de la fenêtre, le visage incliné vers le bas observant la rue. Un grand chapeau à larges bords ombrageait son visage, sa forme large bloquant la lumière du petit matin.

-Je suis désolé, déclara Prichard, en essayant de paraître surpris.

Il était rare que quelqu'un arrive à son bureau avant lui.

-Puis-je vous aider ?

L'homme tourna la tête, la lumière du matin obliquant sur son visage. Prichard fit un pas en avant, une expression de surprise sur le visage.

-Milord ! Quelle joie, quand êtes-vous arrivé… je…

Il s'arrêta.

Un rire profond s'échappa du Vicomte, remplaçant sa sombre expression en un sourire doux. Il ôta son chapeau, le soleil illumina les lignes de son visage et ses cheveux noirs.

-Je suis venu vous informer de mon retour précipité.

Il étendit les bras.

-Voyez, le fils prodigue est de retour.

Cela faisait des années que l'avocat était parti rendre visite au Vicomte Easterly en Italie. Les années passées avait changé l'homme, il était plus large d'épaules et d'apparence plus mince. Il y avait une certaine dureté dans la ligne droite de sa lèvre et son front était très assombrit pour un homme qui n'avait seulement que trente-deux ans.

Bien sûr, c'était naturel, compte tenu de tout ce qui s'était passé pendant toutes ces années. L'indignation emplit le cœur de Pichard.

-Vous n'auriez jamais du être contraint de partir. C'est une honte que…

Il balbutia et s'arrêta. Le Vicomte venait de tendre la main, comme pour serrer la sienne.

Monsieur Prichard déglutit.

-Je… ce serait inconvenant, si je devais…

Max prit la main de l'homme et la serra fermement. La vie lui avait appris plusieurs choses, et l'une d'elle était de savoir évaluer une personne qui avait du cœur.

-Eh bien, Prichard ! Je vous ai confié mon âme, pour ainsi dire.

Le moins que je puisse faire est de vous serrer la main.

Le visage mince de Monsieur Prichard s'échauffa.

-Votre père n'aurait jamais approuvé de…

-Mon père a perdu la fortune familiale quand j'avais seize ans.

Alors que j'estime ses nobles qualités, il y a des choses qu'il a faites que j'ai décidé de ne pas répéter.

Autrefois, Max se serait coupé la langue plutôt que d'admettre une telle vérité sur son père. Mais le temps du respect était passé depuis longtemps.

-Si vous aviez été un homme mal intentionné, vous auriez pu me voler aveuglément pendant que j'étais absent. Vous ne l'avez pas fait et pour cela, je vous remercie.

Prichard s'abreuva de cette déclaration avant de faire un geste pour se diriger vers son bureau. Max mit son chapeau sous son bras tandis qu'il précédait l'avocat dans la salle chaleureusement éclairée et trouva une chaise proche du bureau.

Comme il s'asseyait sur la chaise, son regard erra à la fenêtre, vers la vue familière des bâtiments couverts de suie de Londres et des chaleureux saluts anglais qui s'élevaient des vendeurs qui bordaient les rues pavées.

Prichard prit son siège derrière le bureau, la curiosité brûlant vivement dans son regard.

-Milord, je suis si heureux de vous voir ! Avez-vous été voir la Vicomtesse ?

-Nous avons dîné ensemble hier soir, après de brèves salutations.

Et quelle pagaille cela avait été. Le bracelet cassé de Lady Neeley avait été volé et elle avait fait un scandale si inconvenant que tout le monde avait quitté précipitamment le dîner. Qui était excellent, de l'avis de Max.

Cela avait été un véritable enfer d'être assis dans une pièce si proche de Sophia, et pourtant d'être dans l'incapacité de pouvoir la regarder. Il changea de position sur la chaise, la nervosité lui faisait mal au genou.

-Elle avait l'air d'aller bien.

Plus que bien. Elle avait l'air rayonnante.

-Donc, la Vicomtesse était heureuse de vous voir ?

-Elle n'a pas fuit la réception. J'ai pris cela comme un signe d'encouragement.

Il fouilla dans sa poche, en sortit une missive pliée et la tendit à Prichard.

-Lisez ceci.

L'avocat prit une paire de lunette de sa poche et les posa sur son nez, puis lut la lettre.

-Elle a le journal de votre oncle ? L'oncle qui a eu soit disant une liaison avec la reine ?

-Oui. Le journal était enfermé dans le coffre et je n'ai pas pensé à l'emmener avec moi lorsque je suis parti si rapidement.

Apparemment Sophia l'avait trouvé. Si le journal était publié, la filiation de la moitié de la haute société pourrait être remise en question.

L'avocat remit la missive à Max.

-Pourrait-elle faire une telle chose ?

Max sourit faiblement.

-Elle est aussi têtue que moi.

-Vous semblez être le couple parfait. Je me suis souvent demandé si vous ne vous étiez pas trop précipité en décidant de quitter la Vicomtesse.

-Que pouvais-je faire ? L'emmener avec moi en exil ? La condamner au même enfer auquel elle m'avait condamné ? Je ne pouvais pas…

Il serra la mâchoire. Bon sang, cela faisait douze ans. Il aurait du être habitué à cette sensation, ce sentiment de perte et de trahison. Mais d'une certaine façon, il ne l'était pas.

-Lady Easterly à pris sa décision et j'ai pris la mienne.

-Milord, je ne vous blâme pas d'être parti, vous aviez tous les droits.

L'avocat changea de position.

-Quelles que soient les circonstances, je dois dire que vous avez été plus que généreux dans l'attribution des fonds pour votre épouse. J'ai toujours trouvé cela curieux la façon dont vous avez réussi à vous procurer de telles sommes d'argent en ces temps incertains. Vous ne me l'avez jamais expliqué.

-Non, répondit tranquillement Max, je ne l'ai jamais fait.

Prichard pinça les lèvres et dit alors d'une manière lente et prudente :

-Le mois dernier j'ai rendu visite à Lord Shallowford. Sa Seigneurie à une vaste collection d'art.

Max garda une expression parfaitement insipide.

-Quel plaisir pour lui.

-Il est très fier de sa collection. Pendant que j'étais dans sa propriété, j'ai vu un tableau qu'il avait récemment acquis.

Prichard fit une pause significative.

-En Italie.

-De nombreuses peintures viennent d'Italie.

-Pas comme celle-ci. C'était une scène champêtre, exactement comme l'une des peintures que j'ai vu une fois chez vous, il y a dix ans de cela. Si je me souviens bien, la peinture était encore humide. En fait, je crois que vous vous débattiez sur l'endroit où vous vouliez placer un certain arbre.

Damnation. C'était une bourde de sa part.

-Lord Shallowford m'a dit que le peintre s'appelait Bellacorte.

Prichard toussa délicatement.

-Bellacorte est l'un de vos noms de famille, je crois.

-Celui de mon arrière grand-mère italienne. Mais je pense que vous le savez.

-Bien sûr, déclara Prichard avec un air de dérision. Lord Shallowford a aussi mentionné la valeur de la peinture. Puis-je me permettre de vous dire que vous avez certainement réussi dans le monde de l'art ?

-Je réussis bien, merci.

Plus que bien. Et en tout point, sauf sur une seule chose.

L'avocat se racla la gorge.

-Allez-vous accorder l'annulation à Madame ?

-Non, pas encore, en tout cas.

Max se pencha en arrière et croisa les jambes.

-J'ai des choses à découvrir avant de prendre des mesures.

-Mais le journal ?

-Tant que je serai ici, il n'y a aucun danger qu'elle agisse. Tant qu'il y aura l'espoir que je puisse coopérer cela l'empêchera d'être imprudente. Pendant ce temps…

Max pinça les lèvres.

-Que savez-vous au sujet d'un homme du nom de Riddleton ?

Le regard de Prichard s'assombrit.

-Pas grand-chose. Il est très apprécié par ses pairs.

-Je pense que c'est un orateur de mauvais augure. Et son orthographe est atroce.

-Orthographe ? Voulez-vous dire que Riddleton vous a écrit ?

-Quatre longues pages décrivant pompeusement toutes les raisons pour lesquelles je devrai accorder l'annulation à ma femme.

Max se frotta distraitement la poitrine, où une petite douleur s'était formée. Il savait que le jour viendrait où Sophia souhaiterai reprendre sa liberté. Il l'avait su le jour où il l'avait quitté. Mais lorsque ce jour arriverait, et si Sophia avait jeté son dévolu sur un autre homme, Max s'assurerait que c'était quelqu'un de digne.

-Milord, si vous êtes préoccupé par le fait que Lord Riddleton pourrait être un chasseur de dots, vous pouvez dormir tranquillement. C'est un homme riche.

Le regard de Max se rétrécit.

-Vous semblez déjà avoir examiné cette question.

Prichard se colora légèrement.

-Lorsque j'ai entendu dire qu'il s'était fréquemment trouvé en présence de la Vicomtesse Easterly, j'ai fait certaines recherches. Je pensais que c'est ce que vous auriez voulu.

-Qu'avez-vous découvert ?

-Pas grand-chose… En fait, il semble dévoué à la Vicomtesse.

Bien sûr, le fou s'est épris d'elle, qui ne le serait pas ?

Sophia était une femme intelligente, dynamique et belle. Une femme trop bien pour un homme à qui il fallait quatre pages pour poser une fichue question. Et une question qu'il n'avait aucun droit de lui poser. Cette impertinence avait poussé Max aux limites de la patience.

-Mince, mais je suis très en retard pour mon rendez-vous.

Son regard s'était posé sur l'horloge près de Prichard.

-Je dois y aller si je veux rejoindre mon épouse pour le petit-déjeuner.

Il se mit debout. Le notaire fit de même.

-J'espère vraiment que vous avez l'intention de rester en Angleterre.

-Cela dépendra seulement de ma femme, répondit brièvement Max.

Si en ce moment il fermait fermement les yeux, il savait ce qu'il verrait, la même chose que la nuit dernière. La même chose que la nuit précédente, et la nuit d'avant : le visage de Sophia, ses yeux lumineux bordés d'épais cils bruns, ses lèvres douces légèrement ouvertes.

Quand il l'avait vue chez Lady Neeley, il avait fait tout ce qu'il pouvait pour se retenir de la prendre contre lui et de l'embrasser intensément, de se délecter de ses lèvres, de lui provoquer des frémissements au contact de ses cils sur ses joues, pour la mener –pour les mener tous les deux- au bord de la passion et même au-delà. Il avait toujours réagi de cette façon, depuis la première fois qu'il l'avait vue, c'était pourquoi il avait exigé qu'ils se marient très vite.

La nuit dernière, en la voyant embellie par les années, son corps délicieusement arrondi, son menton toujours levé dans une attitude ridiculement fière… à cet instant même, Max avait dû faire face à la vérité.

Il s'était convaincu qu'il revenait en Angleterre pour voir si ce Riddleton était assez bien pour Sophia, mais ce n'était pas du tout le motif du retour de Max. Il était rentré à la maison pour exprimer une revendication. Sophia lui appartenait et à personne d'autre et il serait damné s'il n'agissait pas en voyant un tel bouffon essayer de prendre sa place.

S'il apercevait un signe -juste un- que les sentiments de Sophia à son égard ne fussent pas entièrement éteints alors il modifierait le cours de leur vie et la reconquérait.

Remerciant chaleureusement l'avocat, il prit congé et prit le chemin de la maison de Sophia.

A huit heures passées de quinze minutes, Sophia était assise à la table du petit déjeuner, habillée d'une de ses plus belles robes de jour en mousseline bleue, coiffée à la perfection, son assiette remplie à ras bord d'un échantillonnage de chaque plat qui était disposé sur le buffet. Elle pressa la main sur son estomac, elle était trop nerveuse pour manger quelque chose, mais elle refusait de paraître autrement que complètement à l'aise quand Max arriverait. S'il arrivait.

Elle regarda l'horloge avec un regard plein de ressentiment. Il était en retard de quinze minutes. Cela n'aurait pas dû la surprendre, mais elle était tellement nerveuse. Pensait-il vraiment qu'elle attendrait éternellement alors qu'il venait…

Un léger coup résonna à la porte. Le cœur de Sophia battit trois fois plus vite. Elle remplit à la hâte sa fourchette de jambon.

-Oui ?

La porte s'ouvrit et le majordome entra, son frère marchant nonchalamment derrière lui.

-Le Comte de Standwick.

Sophia replaça sa fourchette dans son assiette.

-Je vous remercie, Jacobs.

Elle attendit à peine que la porte se soit refermée avant de jeter un regard tranchant comme une lame de rasoir sur John.

-Que fais-tu ici ?

-Je suis venu pour manger ta nourriture.

John se dirigea vers le buffet et commença à soulever les couvercles en argent, les doux bruits métalliques remplirent l'air.

-Il n'y a pas de harengs.

Elle refusa de se laisser distraire.

-Je peux affronter Max toute seule.

-Bien sûr que tu le peux.

Il replaça les couvercles et se tourna ensuite vers la table, faisant une pause quand il aperçu son assiette. Ses yeux s'élargirent devant la quantité excessive de nourriture.

-Bon Dieu ! Vas-tu manger tout cela ?

-Chaque bouchée.

Il se laissa tomber sur une chaise en face d'elle.

-Crois-le ou non, je suis trop nerveux pour manger. J'ai même très mal dormi.

-Oui, eh bien, j'ai dormi comme une souche, mentit Sophia, coupant allègrement son jambon en petits morceaux.

-Lorsque j'ai enfin trouvé le sommeil, je me suis mis à rêver de cette nuit là. Tu sais, quand Max est parti.

John appuya ses coudes sur la table.

-Il est impossible de décider ce qui est le pire… la culpabilité ou la colère.

Sophia savait exactement ce qu'il voulait dire. Quel que soit le sentiment, ce ne serait pas agréable. Mais elle ne souhaitait pas discuter de la question. Elle avait besoin de l'ensemble de ses facultés pour être prête lorsque Max arriverait.

-Peut-on parler d'autre chose, s'il te plaît ?

-Bien sûr.

John frotta une main sur son visage.

-Le pire dans mon rêve était que cette fois, je savais que Max était innocent, mais je ne pouvais rien dire. C'était comme si ma langue était collée à mon palais et…

-John. Je ne veux pas parler de cette question. Pas encore.

-Oh. Bien sûr.

Il retourna immédiatement dans ses sombres pensées, avec une expression lointaine.

Un silence régna. Sophia traça des formes dans ses œufs avec les dents de sa fourchette, se souvenant d'un autre moment ou elle avait attendu Max à une table de petit-déjeuner, un peu comme celle-ci, seulement il n'était jamais venu. Sa gorge se serra.

On avait du mal à imaginer qu'un souvenir pourrait vous blesser, mais elle savait par expérience que les souvenirs pouvaient trancher son cœur aussi aisément que le couteau le plus aiguisé.

-Mon Dieu, Sophia !

John se pencha en arrière, sa chaise grinçant au geste brusque.

-Nous devons parler à ce sujet. Quand je me rappelle les événements de cette nuit là, certaines choses prennent un tout autre sens. Mais à l'époque, lorsque Lord Chudrowe abattit ses cartes et qu'il regarda Max comme si… et bien, tout le monde savait qu'il avait gagné. Nous avons tous soupçonné que c'était Max. Et il est resté à sa place, froid et glacial, le dos raide comme une planche, sans dire un mot. C'était comme s'il défiait quelqu'un de dire quoi que ce soit.

John se remit sur ses pieds avec colère et marcha à pas mesurés à travers la pièce.

-Pourquoi n'a-t-il rien dit ?

-La fierté, dit Sophia d'un air las. Il n'y a rien à dire de plus.

-Merde ! Un mot, c'est tout ce qu'il avait à dire. Et Richard…

John s'arrêta et pinça les lèvres. Sophia replaça sa fourchette à côté de son assiette.

-Je suis autant fautive que Richard. Lorsque Chudrowe a dit que Max était un tricheur, j'aurais eu l'occasion de faire changer les choses. J'aurais pu dire quelque chose pour défendre Max. Au lieu de cela, je lui ai demandé pourquoi. Pas si. Mais pourquoi. Ce qu'il l'a vraiment accusé.

-Sophia, même si tu avais soutenu Max, tout le monde aurait supposé que tu le faisais parce que tu étais sa femme.

-C'était parce que j'étais sa femme que ce que j'ai dit a eu autant d'effet. Moi, qui aurais dû avoir plus de foi, plus de confiance…

A sa plus grande horreur, une larme commença à couler sur sa joue.

John vint instantanément à côté d'elle, et lui mit son mouchoir dans la main.

-Je te remercie.

Sophia essuya ses yeux. Elle n'aurait jamais pensé qu'elle verserait encore des larmes.

-Il n'y a aucune raison de reparler de tout ceci. Ce que Max et moi éprouvions l'un pour l'autre a disparu, si cela a un jour existé.

Au fil des ans, elle avait même fini par douter de cela. Jusqu'à hier. Leur rencontre avait suscité… quelque chose. Le reste d'un sentiment peut-

être, le souvenir de ce qui avait été. Mais sûrement rien de plus que cela.

John fronça les sourcils.

-Bien que Max ait été soumis à un traitement brutal, cela n'excuse pas la façon dont-il t'a abandonné. Tu étais également seule face au scandale.

Sophia ouvrit la bouche, mais on frappa à la porte. Le son sembla résonner dans la petite pièce. Jacobs entra et Sophia s'empressa de glisser le mouchoir hors de vue.

-Oui ?

-Il y a un Monsieur qui demande à vous voir…

Jacobs fronça les sourcils.

-Milady, il dit qu'il est le Vicomte Easterly.

-Faites-le entrer.

Jacobs leva les sourcils, mais s'inclina et fit ce que l'on lui demandait. Sophia se leva et courut pratiquement jusqu'au miroir au-dessus de la cheminée. Elle rajusta ses cheveux et pinça ses joues pour y remettre de la couleur.

-Que fais-tu ? Demanda John d'un ton amusé.

-Rien. Tu peux partir maintenant. Je vais m'occuper de cette affaire.

-Evidemment que tu peux t'en occuper.

John marcha vers le buffet. Il prit une assiette chaude et la remplit de jambon et d'œufs.

-Je partirai dès que j'aurai mangé.

-John, dit-elle, plissant les yeux.

Elle aimait beaucoup John, mais c'était l'homme le plus obstiné qu'elle connaissait, excepté Max.

-Je ne veux pas…

La porte s'ouvrit et Max entra, ses larges épaules et son physique musclé contrastait nettement avec la beauté longiligne de John. La pièce semblait s'être réchauffée et Sophia constata qu'elle devait haleter pour remplir ses poumons d'air. Il était habillé d'un ensemble de jour, et semblait encore plus élégant qu'il ne l'était la veille.

Il attendit que Jacobs ait fermé la porte avant de se tourner pour faire face à Sophia, ses sourcils sombres accentuaient l'argent de ses yeux.

-Je vous présente mes excuses pour ce retard. Il y a tant de chariots et de voitures sur la route que l'on peut à peine circuler en ville.

-Oui, bien sûr. J'espère que vous n'objecterez pas que nous ne vous ayons pas attendu.

Le regard argent de Max se posa sur elle puis sur son assiette remplie de nourriture qui était sur la table. La gaieté étincela dans ses yeux.

-Oui, je vois.

Son regard revint sur elle.

-Vous ne semblez plus détester le fait de vous lever le matin.

-Cela fait plusieurs années que je ne dors plus jusqu'à midi, dit-elle noblement, ignorant le rire étranglé de John.

Elle envoya un coup d'œil discret à son frère.

-un autre changement, dit Max. J'oserai dire qu'ils sont nombreux.

-Oh, oui, dit John. Maxwell, je tiens à dire combien nous sommes désolés à propos de Richard…

-Il n'est pas nécessaire de déterrer les histoires passées. Je n'y pense jamais moi-même.

Il paraissait à l'aise, si… calme. Sophia aurait souhaité pouvoir en faire autant. Son cœur battait mille fois plus vite que la normale, et son corps était déstabilisé par sa présence.

Comment pouvait-elle avoir oublié combien Max était attrayant ? Si masculin et manifestement sensuel ?

Particulièrement quand l'humour persistait dans ses superbes yeux gris. Sophia se rendit compte que c'était à ce moment là qu'il était le plus dangereux.

-Sophia ?

La voix de John la fit revenir sur terre.

- Peut-être pourrions-nous nous asseoir.

-Oh. Oui.

Elle rassembla ses pensées, souhaitant pouvoir atténuer un peu la chaleur de ses joues.

-Max, aimeriez-vous déjeuner ?

-Non, merci. J'ai mangé il n'y a pas longtemps.

Il attendit qu'elle s'asseye avant de prendre la chaise à sa gauche. John les suivit, en plaçant son assiette devant lui et prit sa fourchette et son couteau.

-Vous allez manquer un somptueux repas. Le cuisinier de Sophia fait des merveilles avec les œufs.

-J'en suis sûr, dit Max doucement, sa voix de velours glissant comme une caresse sur sa peau.

Sophia se débattit contre un frisson.

John prit la parole.

-Vous savez Easterly, vous êtes chanceux que Sophia veuille bien vous parler. Vous l'avez quitté et elle a parfaitement de droit d'être furieuse. C'est pour cette raison qu'elle souhaite une annulation.

Sophia mit un coup pied à John sous la table.

-Aïe !

Il regarda attentivement sous la nappe.

-Par l'enfer, qu'est-ce qui a fait cela ?

Sophia souhaita que son frère aille en enfer ou dans un autre endroit aussi inconfortable, comme Leeds ou Harrowgate.

-J'ose dire que tu t'es cogné le genou sur quelque chose.

John se frotta le tibia.

-Quoi que ce fût, c'était tranchant et pointu.

-Un peu comme ta tête, lui répondit-elle.

-Je vois que certaines choses n'ont pas changé du tout, dit Max d'un ton pince-sans-rire.

-Sophia a toujours eu une humeur de diable, ajouta John, revenant à son assiette.

Max sourit.

-Vous devriez lire quelques-unes des missives qu'elle m'a envoyées. Ma préférée est celle où, sans le moindre doute, elle a établi que les origines de ma famille remontaient directement à un ver. Elle a même utilisé de l'encre de couleur. Je l'ai faite encadrer.

Sophia étrécit le regard.

-Vous avez fait cela.

-Effectivement, je l'ai fait, répondit-il doucement. Elle a été accrochée sur le mur de mon bureau, d'ailleurs elle s'y trouve encore.

Elle renifla.

-Il est possible que certaines de mes premières lettres puissent avoir un style un peu irrité…

-Furieux, corrigea Max.

Il croisa les bras et se renversa dans son fauteuil.

-Furieux. Fumant. Enragé…

-Irrité, répéta t-elle fermement.

John ouvrit la bouche.

-Non, lui dit Sophia en lui adressant un regard féroce. Si tu ne souhaites pas quitter ma maison avec une cuillère enfoncée dans le front, tu restes en dehors de cette conversation.

John referma la bouche, quoiqu'une lueur d'humour dansait dans ses yeux.

-Je te remercie.

Elle regarda alors Max, qui les regardait avec un léger sourire.

-Puisque John a lancé le sujet… Allez-vous accepter l'annulation ?

Son regard glissa sur son visage, s'attarda sur ses lèvres. Après un moment, il dit d'une voix calme.

-Peut-être.

-Peut-être ? Quel genre de réponse est-ce ? J'ai le journal.

-Je sais. Je n'aurais pas dû vous le laisser, mais qui aurait cru que vous l'utiliseriez de manière infâme.

-Infâme !

Ses joues se colorèrent.

-Je veux mettre un terme à cette farce de mariage.

Son expression se glaça.

Après un moment il dit :

-Je vous donnerai une réponse quand j'y aurais réfléchi.

Sophia s'efforçait de ne pas être impatiente. Et vraiment, elle n'était pas tout à fait sûre de savoir pourquoi elle l'était. Après tout, elle avait attendu douze ans. Mais d'une certaine façon, elle voulait agir maintenant.

-Je n'attendrai pas plus d'une semaine. Et ensuite le journal de votre oncle ira aux enchères.

La colère brilla dans les yeux de Max.

-Sophia, ne me poussez pas à…

-Doucement, tout les deux, dit John en coupant son jambon.

Max, vous devriez peut-être savoir que Sophia veut l'annulation parce qu'elle a un soupirant.

Sophia serra les mains sur le bord de la table pour éviter de sauter et frapper sur les oreilles de John. Qu'est-ce qu'il faisait ? John n'avait jamais été un modèle de décence, mais cette fois-ci il dépassait les bornes.

-Un soupirant ?

Une touche d'accusation teinta les mots de Max.

-Un peu tôt, n'est-ce pas ?

-Cela fait douze ans, répondit-elle sèchement.

-Il y a seulement une semaine que j'ai reçu votre demande d'annulation.

-Je ne demande pas l'annulation parce que je veux me remettre avec quelqu'un d'autre. Je souhaite juste être libre.

-Pour vous remarier ?

Remarier ?

-Ha ! Je préfèrerais plutôt être poché comme un œuf ou laissée pour morte sur les rives d'une rivière à sec !

Le visage de Max s'éclaircit, pendant que John s'étouffa en gloussant puis ensuite serra sa serviette sur sa bouche. Après un moment, il enleva la serviette et dit d'une voix enrouée :

-Dieu que je t'aime, Sophia. Personne ne sait jouer avec les mots autant que toi.

-Je déclarais juste un fait, dit Sophia sur la défensive.

De temps en temps, quand elle s'y attendait le moins, un souffle de colère s'échappait du plus profond de son âme, et la surprenait autant que les personnes qui se trouvaient autour d'elle. C'était très déconcertant.

John eut un petit rire, puis regarda Max.

-Alors, Max ! Combien de temps resterez-vous avec nous ?

Max haussa les épaules.

-Je ne sais pas. Le dîner d'hier soir m'a fait réaliser à quel point la haute société m'a très peu manquée. Lady Neeley m'a fait regretter les rivages de l'Italie.

-Moi aussi et je n'y suis jamais allé. Elle a l'habitude d'organiser les dîners les plus exquis et chacun s'y précipite bien qu'elle soit une vieille chauve-souris grossière.

-Je ne peux pas croire qu'elle ait fait fouiller son propre neveu.

-Je sais. Elle semblait déterminée à prouver qu'une personne qui se trouvait au dîner avait volé son ridicule bijou. Vous savez, Max, étant donné que vous ne connaissez pas du tout Lady Neeley, je suis plutôt surpris qu'elle ne vous ait pas accusé.

-Accuser Max ? Dit instantanément Sophia d'un ton cassant.

Elle n'oserait pas !

Deux paires de yeux se fixèrent sur elle.

-Sophia, dit John en levant les sourcils, aussi haut qu'il le pouvait.

Bon sang, elle passait vraiment pour une idiote.

Sophia s'éclaircit la gorge.

-Je suis désolée, mais tout cela est grotesque. Toutes ces choses que John et moi avons essayé de redresser après la mort de Richard seront réduites à néant si Lady Neeley commence à rependre ces horribles rumeurs.

-C'est exact, approuva John, en plaçant se fourchette et son couteau à côté de son assiette vide et en regardant celle-ci avec un air de regret.

-Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, dit Max. Je ne me soucie pas de l'avis des autres.

-Vous devriez vous en soucier, dit John en jetant un regard irrité à Max. Ce que les gens pensent de vous, ils le pensent aussi de ma sœur.

-Balivernes, dit Sophia. Je ne veux pas que les gens pensent des choses qui ne sont pas vraies. Nous avons assez souffert d'une telle folie.

-Malheureusement, je suis d'accord, dit John.

Il s'essuya la bouche avec sa serviette la mit à côté de son assiette, puis se leva.

-Sophia, ma douce. J'aimerai rester mais je suis attendu au White.

Max se leva aussi.

-Permettez-moi aussi de prendre congé. J'ai un rendez-vous moi aussi et je dois vraiment y aller.

C'était fini, réalisa Sophia avec un sentiment d'angoisse subite.

Max avait accepté de réfléchir plus ou moins à l'annulation.

D'une certaine manière, elle avait accompli ce qu'elle voulait.

Alors pourquoi se sentait-elle tellement perdue ?

Silencieusement, Sophia se leva et les suivit jusqu'à la porte, en saisissant distraitement sa serviette dans sa main.

-John, tu repasseras plus tard.

John se pencha et baisa la joue de Sophia.

-Je le ferai. Bonne journée, ma chérie.

Il lui fit un clin d'œil puis s'en alla. Sophia l'entendit réclamer son manteau à Jacobs. Max le suivit, mais juste au moment où il atteignait la porte, il s'arrêta et se retourna.

-Il y a une encore une chose que je dois vous demander.

Pour cacher ses mains tremblantes, Sophia les serra derrière son dos, la serviette froissée entre ses doigts.

-Bien sûr.

Max réduisit l'espace entre eux. Il leva la main et toucha sa joue du bout de ses doigts, la faisant glisser jusqu'à son menton. Son regard s'approfondit. Son contact envoya des vibrations à travers son corps.

-Qu… qu'est-ce que vous voulez me demander ? Balbutia telle.

La question plana dans l'air pendant un petit moment, puis Max se pencha et pressa ses lèvres sur les siennes.

C'était un chaste baiser, un simple contact de lèvres à lèvres.

Mais il ne resta pas chaste bien longtemps. Comme ça faisait très longtemps que Max ne l'avait pas touchée, les choses commencèrent à basculer.

Sa peau s'échauffa, son souffle se raccourcit, son corps s'amollit dans un désir ardent. C'était si bon. Si incroyablement bon. Cela faisait si longtemps qu'un homme ne l'avait pas touchée comme cela, ne l'avait embrassé, ne l'avait fait fondre de l'intérieur.

Sophia se précipita dans le baiser, s'y impliquant corps et âme.

Ses bras se glissèrent autour de son cou, sa bouche s'ouvrit sous ses lèvres.

Max gémit sourdement, et puis il approfondit le baiser. Sa bouche taquinant et tourmentant, sa langue glissant entre ses lèvres. Ses mains maintinrent ses fesses en coupe à travers sa robe et la pressèrent solidement contre lui.

Un gémissement sourd s'éleva dans la gorge de Sophia. Dieu, il était si bon à ce jeu là. Et combien ça lui avait manqué, il lui avait manqué. Elle l'attira plus près, essayant d'être plus proche de lui coûte que coûte, quoiqu'il n'y ait plus rien entre eux que leurs vêtements.

Ses jambes puissantes s'appuyèrent contre les siennes au travers de sa jupe, lui envoyant des légères étincelles à travers son estomac et plus bas… Juste au moment où le corps de Sophia commença à frémir, Max rompit le baiser et la lâcha.

Sa poitrine montait et descendait précipitamment, sa peau avait rougi. Le corps entier de Sophia était en feu. Que le ciel lui vienne en aide, mais elle le voulait. Elle appuya sa main sur sa joue, consciente qu'elle tremblait de la tête aux pieds.

Bon Dieu, ceci n'était pas une bonne chose. Bien sûr, c'était purement physique. Oui, se dit-elle désespérément, c'était juste une réaction, comme un tressaillement lorsque vous touchez un charbon ardent.

Elle était consciente de son regard et réalisa qu'elle avait besoin de dire quelque chose. Trouver les mots qui provoqueraient le moment du départ. Mais elle ne pouvait pas bouger les lèvres.

-Je pense que cela a répondu à ma question, dit-il de sa rugueuse voix de velours qui contrastait avec ses nerfs à vifs.

-Question ? Quelle question ? Que j'aime toujours vos baisers ?

Ce n'était rien.

Il lui jeta un regard brûlant.

-Ce n'était pas rien et vous le savez.

-Oh ? Et comment pouvez-vous dire une telle chose ?

-Vous avez laissé tomber votre serviette.

Son regard suivi le sien sur le plancher. Une forme blanche était étendue à ses pieds.

Zut. Elle avait dû tomber quand ses doigts avaient commencé à s'animer.

-Cela ne prouve rien, dit-elle enfin. Ma main s'est engourdie.

Cela… cela m'arrive souvent.

Oh là là, comment avait-elle pu inventer une chose pareille ?

Elle pouvait dire à son regard stupéfait qu'elle l'avait au moins impressionné. Une étrange petite pointe d'humour réchauffa ses yeux.

-Votre main s'engourdit ? Depuis combien de temps cela se produit ?

-Oh… quelques semaines, dit-elle avec désinvolture, déterminée à rester sur sa position. En fait, cela m'est arrivé si souvent que je ne le remarque à peine désormais.

Il gloussa.

-Vous préfèreriez vous faire couper le nez plutôt que d'admettre que je vous ai affectée, n'est-ce pas ?

Elle essaya de rassembler ses pensées, son esprit dispersé dans des milliers de directions différentes.

-J.. J'espère que vous ne pensez pas que je vous donnerai le journal juste parce que vous m'avez embrassée. Je suis tout à fait sérieuse dans ma requête, Max. Je veux une annulation, ou je vendrai le journal aux enchères au plus offrant.

Sa bouche se courba dans un sourire arrogant et suffisant.

-Serez-vous au grand bal des Hargreaves ?

Pourquoi lui demandait-il cela ?

-Peut-être, répondit-elle prudemment.

-Alors je vous verrai là-bas et nous discuterons de ceci plus sérieusement.

Son regard s'accrocha encore une fois sur elle, l'argent en fusion brûlait de plaisir.

-A bientôt, Sophia.

Il lui fit un dernier sourire, puis se retourna et sortit.

Sophia se retrouva seule au milieu de la salle, une main sur ses lèvres qui la picotaient encore, son corps frissonnant, son esprit tourbillonnant à la dure réalité que, après toutes ces années, après toutes les blessures, après tout ce qui avait été dit et fait, Max avait encore la possibilité de la faire fondre jusqu'au tréfonds d'elle-même dans une flaque de désir avec rien de plus que le contact de ses lèvres.

Ses pensées étant trop chaotiques pour qu'elle puisse se prêter à quelque chose d'aussi banales que les visites du matin, Sophia se retira dans la solitude de sa chambre.

Mais une fois là-bas, elle trouva le silence trop lourd. Elle allait et venait lentement entre le lit et la cheminée, son esprit palpitant. Pourquoi avait-elle réagit aux baisers de Max d'une telle manière ? Elle était censée rester distante, composée. Mais tout s'était évanoui sous la force de la passion.

Elle pressa ses mains sur ses joues. Il y avait toujours eu un lien physique entre eux. Mais elle avait oublié la force de ce lien et combien il affectait ses émotions.

-Ce n'est rien, se dit-elle en marchant à pas mesurés, essayant d'ignorer ses lèvres gonflées de baisers et sa peau rougeoyante.

-Il va repartir et tout sera oublié.

Tout comme Max.

Elle pressa sa main sur sa poitrine, à l'endroit où elle ressentait une douleur face à la fureur de sa réponse. Honnêtement, tout cela était vraiment ridicule. Son cœur n'était pas encore lié à Max, il ne pouvait pas l'être. Elle avait juste été surprise et avait donc réagi beaucoup plus fortement que ce qu'elle avait prévu.

Après tout, leur union antérieure avait été extrêmement passionnée et délicieusement physique. Ajouté à cela, douze longues années de solitude depuis la dernière fois qu'elle avait expérimentée les merveilles de l'amour authentique, quelque chose qu'elle avait adoré. Bien sûr, son corps avait réagi de manière excessive au toucher de Max.

Le caractère raisonnable de l'explication la calma. Sophia passa le bout de ses doigts sur ses lèvres, où la pression de sa bouche persistait encore. Cette partie de leur relation lui manquait, la joie et l'intimité d'être complètement sans inhibitions avec un homme.

Les souvenirs refluèrent, plus clairs et plus poignants que jamais. Elle s'arrêta dans le milieu de la pièce, se souvenant avec une vigueur renouvelée de la sensation à couper le souffle de ses mains, la chaleur de sa bouche délectable, du goût délicieusement subtil de sa peau dénudée…

-Non !

Elle baissa la tête et se mit à arpenter plus furieusement que jamais la pièce. Tout cela appartenait au passé, et il n'y avait aucun intérêt à se remémorer de telles pensées. Si elle voulait à nouveau la chaleur d'une vraie relation, elle devait trouver le moyen d'obtenir l'acceptation de Max pour l'annulation. Son avenir se trouvait ailleurs, avec quelqu'un qui ne serait jamais capable de la quitter. Quelqu'un qui ne serait pas seulement revenu parce qu'elle menaçait d'exposer sa famille au ridicule.

En vérité, ce subterfuge l'avait blessé, qu'elle soit obligée d'avoir recours à une telle bassesse. Mais elle était si fatiguée d'être liée à un homme qui ne souciait de rien. Qui ne semblait capable d'aucune compréhension.

Son esprit s'envola vers le baiser, vers la tendresse profonde qu'elle avait ressenti. Qu'avait-il essayé de prouver ? Quelle était toujours victime de son charme sensuel ?

Zut, elle espérait qu'elle n'avait pas montré sa faiblesse.

Sûrement que ce baiser ne l'amènerait pas à une si rapide conclusion.

Sophia se laissa tomber lourdement sur le bord de son lit, croisant les bras comme si elle avait pris une décision. Quel que soit, ce qui était arrivé ce matin, jamais plus elle ne serait si faible. La prochaine fois qu'elle rencontrerait Maxwell Hampton, elle serait… parée pour n'importe quoi.

Chapitre 3

Votre dévouée chroniqueuse prouve une fois de plus, qu'elle est la journaliste la plus intrépide et méticuleuse de Londres.

Voici la liste des invités du catastrophique dîner de Lady Neeley :

Le Comte et la Comtesse de Canby, avec leur fille Lady Mathilda Howard.

Le Comte de Standwick, frère de Lady Easterly.

Lord et Lady Easterly (bien qu'ils soient arrivés séparément).

Lord et Lady Rowe.

Lord Alberton.

Lady Markland.

L'honorable Benedict Bridgerton.

L'honorable Colin Bridgerton.

Monsieur Brooks, le neveu de l'hôtesse.

Monsieur Thompson, de la cinquante deuxième garde d'infanterie, fils de Lord Stoughton.

Monsieur et Madame Dunlop, avec leur fils Monsieur Dunlop Robert, également de la cinquante deuxième garde d'infanterie.

Madame Featherington, veuve, avec sa fille Miss Featherington Pénélope.

Miss Martin, dame de compagnie de l'hôtesse.

Et, bien sûr, Lady Neeley.

Les noms cités ci-dessus ne doivent pas être interprétés comme une liste de suspects, même si bien sûr Lady Neeley insiste sur le fait qu'elle le soit. On serait négligent, pourtant, si on ne remarquait pas que le nom de Lady Neeley est aussi sur la liste.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Mai 1816.

Puisqu'elle ne reverrait pas Max avant le grand bal de Lady Hargreave, cela laissait un peu plus de temps à Sophia pour prouver son indifférence. Il était donc logique qu'elle cherche à se mettre à son avantage pour prouver un point si important.

Alors lorsque le grand jour arriva, elle revêtit une ravissante robe bleue recouverte d'un filet de soie blanche, ses cheveux blonds furent savamment torsadés au-dessus de sa tête avec des petites mèches bouclant devant chacune de ses oreilles, ses pieds furent chaussés d'une paire de magnifiques pantoufles blanches garnies de perles qui étincelaient à chacun de ses pas.

Elle sut qu'elle était à son avantage lorsqu'elle vit la bouche du valet de pied s'abaissé un peu alors qu'elle marchait dans le hall d'entrée pour rejoindre la voiture.

Elle arriva exactement à dix heures, derrière une longue file de voitures qui remplissaient la rue où se situait la maison, dont les lumières brillaient dans l'obscurité.

Lady Hargreaves organisait un seul et unique bal au plus fort de la saison, une tentative très dérisoire et sobre de récompenser les nombreuses invitations qu'elle avait reçue au cours de l'année. La vieille femme n'aimait pas dépenser sa fortune que ce soit dans la splendeur, le luxe ou le confort, donc elle faisait un petit effort sur les rafraîchissements et les divertissements.

Pourtant, les gens affluaient toujours à son grand bal, pour voir comment se portait le vieux vautour, d'autres pour deviner lequel de ses nombreux petits-enfants avait actuellement ses faveurs.

Depuis que Lady Hargreaves avait pris l'habitude déconcertante de s'offenser au moindre excuse, chaque année on pouvait voir un petit-enfant différent tenant la place de favori. Il avait été dit que quiconque aurait sa préférence lorsque la vieille dame serait morte, hériterait d'une fortune.

Tout compte fait, c'était le jeu plutôt macabre des chaises musicales.

Sophia arriva dans la salle de bal principale et constata que Lady Hargreaves avait embauché un orchestre insuffisant. Les conversations des invités dominaient les efforts presque chaotiques des musiciens, ce qui rendait la danse presque impossible.

Les salles étaient déjà très surchauffées, et l'odeur de moisi qui imprégnait faiblement toute la salle de bal, en raison du fait qu'elle était utilisée uniquement pour cet événement une fois par an, s'ajoutait au malaise général des nombreux invités, qui s'étaient éparpillés tout autour, bavardant avec une fiévreuse détermination dans un effort pour surmonter leur ennui.

Sophia traversa la salle, hochant la tête pour saluer cette connaissance, ou souriant à cette autre. Ses joues se colorèrent lorsqu'elle croisa le

chemin de Lord Roxbury, et qu'il la gratifia d'un clin d'œil.

L'homme était un déplorable gredin. Il avait tenté de flirter avec elle à plus d'une occasion, après que Max l'eut quittée, mais à ce moment là, Sophia avait durci son cœur contre tous les hommes et l'avait éconduit. Pourtant, elle ne put s'empêcher de lui jeter un regard appréciateur, c'était un homme très séduisant.

Elle se retrouva de l'autre côté de la salle, près des portes qui donnaient sur la terrasse, aperçut son frère appuyé contre un mur, qui regardait avec une certaine crainte le contenu de son assiette qu'il tenait à la main.

Comme elle le rejoignait, il tendit l'assiette pour qu'elle y jette un œil.

-Je n'ai jamais vu de gâteau aussi rassis.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour regarder fixement le morceau.

-Cela semble plutôt sec.

Il essaya de le piquer de sa fourchette.

-Dur comme du roc. Si un morceau tombait sur mon pied, il pourrait meurtrir mon petit orteil.

Sophia secoua la tête tristement.

-J'ose dire que Lady Hargreaves n'a pas dû dépenser plus de vingt livres pour toute la réception. Elle est invitée par tous à cause de sa fortune et pourtant elle n'a pas la courtoisie d'offrir des gâteaux frais à ses invités.

-La musique est épouvantable, les salles étouffantes, et la nourriture…

Il regarda autour de lui et puis subrepticement retira un flacon de sa poche intérieure et le tint au dessus du gâteau, le liquide dégoulina sur toute l'assiette. Une fois qu'il eut fini, il prit une gorgée du flacon et puis le remit dans sa poche. Soupirant avec entrain, il prit une bouchée du gâteau imbibé.

-Mmmm ! Du gâteau au rhum. Un de mes préférés.

-Comment peux-tu manger cela ?

-Facilement, répondit-il avec le même entrain, en finissant le gâteau avec délectation.

Dès qu'il eut terminé, il posa son assiette vide sur une table voisine, en regardant autour de lui avec expectative.

-As-tu vu Max ? Je pensais qu'il viendrait.

Elle aussi l'espérait. Mais pour que John ne se doute de rien, elle haussa les épaules comme si elle ne s'en souciait pas.

-Je ne l'ai pas vu.

-Vraiment ? J'aurai plutôt pensé…

John pinça les lèvres.

-Tu pensais quoi ?

-Rien. Rien du tout.

Il mit ses mains dans ses poches, et inclina son corps mince contre le mur.

-Sais-tu ce que j'ai entendu dans le hall lorsque je suis arrivé ?

Lady Neeley était là et disait à toutes les personnes présentes, qu'elle avait bien réfléchi et qu'elle savait qui avait volé son bracelet.

Sophia resta immobile. Quelque chose dans la façon dont John la regardait lui disait que les paroles semblaient éminemment importantes.

-Qui ? Dit-elle.

-Je ne sais pas, car la foule nous a séparés. Mais ça ne me surprendrait pas qu'elle ait désigné Max. Il m'a semblé qu'elle se dirigeait dans cette direction.

Sophia se raidit, l'indignation étincelant à travers elle.

-Si Lady Neeley pense qu'elle peut propager de si malfaisantes rumeurs, elle se trompe complètement. Max était simplement un invité, comme nous l'étions tous, et…

-Doucement, ma chérie ! Ne te fâche pas après moi, je te dis simplement ce que j'ai entendu.

-Eh bien, elle a tort.

-Bien sûr.

-Max ne ferait jamais une telle chose.

-Je ne peux pas me l'imaginer non plus.

-Elle doit vraiment être abattue pour porter de telles accusations.

-Je peux t'aider à charger le pistolet.

Il sourit.

-Tu dois certainement être irritée à cause d'hier. Est-ce que ton compagnon, le caniche Riddleton ne te manquerait pas un peu ?

-Thomas n'est pas mon caniche, dit-elle, une légère teinte d'irritation colorait son cou. C'est un ami et une personne merveilleuse.

John pinça les lèvres dans un sifflement silencieux.

-Pauvre bougre. Décrire un compagnon comme « une personne merveilleuse » c'est porter le coup fatal à une parade de séduction.

-Ce n'est pas une parade ! D'ailleurs, que sais-tu de la séduction. Tu passes tout ton temps pendu auprès des femmes grassouillettes qui sont notoirement bonnes cuisinières, plutôt que d'avoir n'importe quelles relations sérieuses.

-Je suis un membre du White, dit-il avec hauteur. Je connais tout de la souffrance masculine. J'en entends parler tous les jours.

-Tu écoutes beaucoup de balourds ivres se plaindre des choses qu'ils chérissent secrètement.

-Il n'y a pas de balourds ivres au White. Des pairs ivres, oui.

Mais des balourds ivres, non. Ils ont un processus d'admission très stricte.

-Ils ne doivent pas être trop stricts, s'ils t'autorisent à entrer.

-Tu…

Le regard de John vacilla au-dessus de sa tête et se fixa dans la salle.

-Biennnn…

-Sophia

La voix de Max vint de derrière elle. Sophia blêmit de la tête aux pieds.

Cela ne doit pas m'affecter, se dit-elle pour se ressaisir. Agit comme si cela n'avait aucune importance pour toi. Comme si tu n'avais jamais eu de l'affection pour lui. Comme si jamais plus tu n'aurais de l'affection pour lui. Affichant un sourire résolument décontracté sur ses lèvres, elle se tourna vers lui.

Sa tenue était à la pointe de la mode ce soir, sa redingote noire s'ajustait parfaitement, ses cheveux avaient été coupés. Mais peu importe la façon dont Max était habillé, il y avait toujours un côté dangereux qui émanait de lui, comme si les vêtements civilisés cachaient un cœur sauvage.

-Easterly, dit-elle avec une douceur qu'elle ne ressentait pas, comme c'est agréable de vous voir.

-Vous aussi.

Il s'inclina, puis son regard vacilla sur John.

-Standwick. Comment allez-vous ?

-Très bien. J'étais en train d'apprécier une part de gâteau au rhum et de parler à ma sœur. Ne pensez-vous pas que nous avons de la chance de profiter d'un lieu si agréable, avec un service de tout premier ordre ?

-Il est sans comparaison et ce sera encore mieux une fois que j'aurai eu un peu de gâteau au rhum et que j'aurai aussi eu la chance de parler avec votre sœur.

-Eh bien, vous n'aurez pas de gâteau au rhum. J'ai eu le dernier morceau. Il était diablement très bon.

John se redressa contre le mur.

-Mais si vous souhaitez parler à Sophia, elle est à vous. Je vais aller jeter un œil dans la salle des joueurs de cartes et voir ce qui ce passe là-bas.

Sophia le regarda. Zut, qu'était en train de mijoter John ? Elle saisit son bras et dit à travers un faux sourire :

-La salle des joueurs de cartes ! Quelle merveilleuse idée ! Je crois que je vais t'accompagner. Je meurs d'envie de jouer au piquet.

John retira sa main de son bras.

-Tu détestes le piquet.

-J'aime le piquet.

-Non. Je t'ai entendu dire à la soirée des Remingtons que le piquet était pour les imbéciles et ceux qui sont trop stupides pour se lancer dans un vrai jeu de cartes. Cela ne résonnait pas comme de « l'amour » pour moi.

Elle allait le tuer, c'était son seul espoir pour garder une vie normale et agréable. Mais avant qu'elle ne puisse réfléchir comment elle allait s'y prendre dans un endroit aussi bondé, Max prit son bras.

-Allons-nous danser ?

Elle ignora les étincelles de chaleur qui coururent à travers elle à son contact et au lieu de cela elle inclina la tête sur le côté, tendit l'oreille pour essayer d'entendre le son de l'orchestre.

Rien ne vint.

-Je n'arrive pas à entendre la musique.

-Alors, allons prendre l'air sur la terrasse.

Mon Dieu, sur terrasse ! Elle ne pouvait pas rester seule avec Max.

Sophia se retourna vers John juste au moment où il lui tournait le dos et disparaissait dans la foule.

Que le diable l'emporte ! Elle aurait un mot bien carabiné à lui dire la prochaine fois qu'elle le verrait. Plusieurs mots, en fait, et aucuns d'eux ne seront agréables.

Max mit sa main dans le creux de son bras.

-Venez.

Elle ne bougea pas.

-Je n'ai pas envie d'aller sur la terrasse.

Un petit sourire s'afficha sur sa bouche.

-Non, même si je promets de parler de l'annulation ?

L'annulation. C'était ce qu'elle voulait. Peut-être que s'ils abordaient le sujet dans une simple conversation, elle pourrait obtenir son accord et il repartirait beaucoup plus tôt.

-Je suppose…

-Excellent.

Il la conduisit à la porte et l'ouvrit, la guidant vers l'extérieur dans un mouvement fluide. Le bruit de la salle de bal s'estompa lorsque la porte se referma, et l'air frais de la nuit les enveloppa. Pour son plus grand soulagement, Max la libéra et marcha simplement à ses côtés.

Le parfum frais des jardins humides vida son esprit et son cœur calma sa course. Elle se dirigea vers le haut du large escalier qui descendait dans le jardin et regarda le panorama éclairé par la lueur brillante de la lune.

-C'est très agréable ici.

Max se déplaça et vint se placer à côté d'elle, appuyant son épaule contre un pilier.

-Très joli, en effet, murmura t-il, et elle avait l'étrange sensation qu'il ne regardait pas les jardins.

Sophia déglutit, elle ressentait le besoin étrange de chuchoter.

Elle était si calme ici dehors, presque paisible. Ou c'est de cette façon qu'elle serait si elle n'était pas si douloureusement consciente de l'homme à côté d'elle.

Elle jeta un coup d'œil vers lui, un pincement de regret la frappa. Aussi étrange que cela puisse être, en se tenant là debout à côté de lui, elle avait l'impression que quelque chose lui manquait, quelque chose dont-elle avait pris goût durant ces brefs merveilleux mois qui avaient suivi leur mariage.

Il capta son regard et un froncement de sourcils vacilla sur son visage.

-A quoi pensez-vous ?

Elle soupira.

-Je me demandais où nous en serions si Richard n'avait pas menti à cette partie de cartes il y a toutes ces années.

La question flotta tranquillement dans l'air humide. Max la regarda. Le clair de lune caressait délicatement les différents niveaux de son visage, touchant la ligne de sa joue et de sa gorge, montrant clairement la pointe de regret dans ses yeux.

Sa poitrine se contracta et il se tourna pour ne plus lui faire face complètement.

-Je crains que si ça n'avait pas été la trahison de Richard, quelque chose d'autre nous aurait déchirés. Nous étions trop jeunes et trop stupides.

Elle jeta un coup d'œil dans sa direction, laissant ses yeux dans l'ombre pour qu'il ne puisse pas voir son expression.

-Vous pensez que nous avons fait une erreur en nous mariant.

-Nous avons fait une erreur en nous mariant si rapidement, rectifia t-il. Nous ne nous connaissions pas. Pas assez. Cela a été prouvé par notre incapacité à gérer l'adversité. Si nous nous étions aimés, nous aurions fait face. Nous n'éprouvions que de la passion et rien d'autre.

Sa bouche se courba en un sourire amer qui approfondit sa douleur.

-C'est ce que vous m'avez dit lorsque vous avez fait vos bagages. Je ne l'oublierai jamais.

-J'aurai préféré que vous l'oubliiez. Sophia, je ne pensais pas ce que j'ai dit ce soir-là. J'étais blessé. Peiné que vous, la femme que j'adorais, ayez eu une si mauvaise opinion de moi pour croire que j'ai pu tricher.

Elle secoua la tête.

-Je ne voulais pas y croire, c'est juste que… John et moi avons pratiquement élevé Richard. Et vous ne daigniez pas répondre aux accusations. Cela semblait…

Elle se mordit la lèvre, un frémissement passa sur son visage.

-Max, je suis désolée de ne pas vous avoir soutenu. J'aurai du le faire. Si c'était à refaire, je le referais différemment.

-Vraiment ? Si c'était à refaire, je referais exactement la même chose. Je n'ai pas à réfuter les allégations de fous ou d'imbéciles.

-M'auriez-vous quitté aussi ?

-Je ne pouvais pas vous imposer l'embarras d'être bannie.

C'était le fardeau que je devais porter, et non pas le votre.

-Je ne suis pas d'accord. Je vous ai demandé de m'emmener avec vous. Je… Je vous ai même supplié.

Même dans la lumière pâle, il pouvait voir ses joues qui commençaient à se colorer.

-Quel genre d'homme j'aurai été si je vous avais exilée avec moi ? Pour vivre sans maison, sans votre famille, vos amis. Je ne pouvais pas faire cela. Sans compter… que vous aviez fait votre choix.

Elle rougit.

-Je suis désolée pour cela. Je sais qu'il ne sert à rien de continuer de le dire. C'est juste que… vous ne pouvez pas laisser quelqu'un si vous l'aimez.

- Vous l'auriez fait si le fait de rester lui avait fait plus de mal.

Je vous aimais, Sophia. C'était juste dommage que vous ne ressentiez pas la même chose pour moi.

Il lui sembla dans la lumière incertaine qu'elle avait pâli avant qu'elle ne se détourne.

-Ne vous méprenez pas, j'avais de l'affection pour vous.

Le mot « avait » lui déchira le cœur, et il réalisa à cet instant combien il la voulait et la désirait encore. Toutes ces années, il s'était dit maintes et maintes fois qu'elle n'était pas pour lui.

Qu'il pouvait vivre sans elle. Qu'il était bien mieux seul.

C'était un mensonge. Et maintenant, debout ici sur la terrasse baignée de la lumière de la lune, seulement à quelques pas de Sophia, il savait ce qu'il voulait vraiment… Elle.

Mais était-il trop tard ? Pourrait-elle à nouveau avoir les mêmes sentiments pour lui ? Est-ce que cet amour serait plus sincère ? Ou convaincant, tout comme elle avait été convaincante ?

Il soupira, sachant qu'il connaissait au moins une partie des réponses.

-J'ai toujours su qu'un jour vous m'écririez pour demander l'annulation.

-Je n'ai pas eu besoin de le faire jusqu'à maintenant.

-Qu'est-il arrivé ?

Elle haussa les épaules d'un geste gracieux.

-Je ne sais pas. Je me suis juste rendue compte que les années passaient.

-Et en ce qui concerne Riddleton ?

-C'est juste un ami, pas plus.

-Bien, dit Max rapidement. Ce n'est pas un homme assez bien pour vous.

Elle prit une profonde inspiration, soulevant sa poitrine contre la soie fine de sa robe.

-S'il vous plaît, ne dénigrez pas Thomas. Il a été gentil avec moi.

Max ne répondit rien. Il était trop occupé à essayer de contrôler l'agitation de son corps, qui avait été provoquée par la vue de ses seins alléchants…

Il se souvenait de ses seins, de sa peau et du goût de ses lèvres.

Chaque partie de son corps avait été à lui. Max mit ses mains dans ses poches pour s'empêcher de la prendre dans ses bras.

Elle fit un geste impatient.

-Le sujet est clos. Nous sommes venus ici pour discuter de l'annulation et du journal de votre oncle.

-De la vente aux enchères du journal.

Max haussa les épaules.

-Je ne m'en soucie pas.

Elle se mit à bafouiller.

-Vous ne vous… vous devriez vous en soucier !

-Si je ne me suis jamais soucié de ce que les gens pensaient de moi en tant que tricheur, pourquoi me soucierais-je de ce qu'ils penseraient de mon oncle décédé.

-Alors… pourquoi êtes vous ici ?

-Pour me prouver que tout est fini entre nous.

-Comment allez-vous le prouver ?

Il s'avança.

-Embrassez-moi, Sophia. Montrez-moi que vous m'êtes indifférente.

Sophia dû utiliser chaque once de sa volonté pour ne pas se jeter dans ses bras. C'était presque comme la fois ou elle avait rêvé, Max revenait pour lui déclarer son amour. Seulement… il ne l'aimait pas. Il n'avait pas une seule fois utilisé ces mots.

Elle se raidit.

-Non, vous ne pouvez pas revenir dans ma vie et ensuite exiger que je vous donne ce que vous avez une fois rejeté. Je veux ma liberté et je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que je l'obtienne.

Sa mâchoire se serra et il passa ses mains derrière son dos pour l'attirer contre lui. Il était aussi solide que le rock, ses muscles étaient fermes et sa virilité se pressait contre elle. Sa bouche s'incurva en un sourire de raillerie.

-Auriez-vous peur de m'embrasser ? Peur de voir ce qui pourrait arriver ?

Le cœur de Sophia lui intimait de ne pas relever le défi, mais son corps déloyal réagissait déjà.

-Je vous ai déjà embrassé une fois. N'était-ce pas assez ?

Il se pencha en avant, sa bouche à quelques pouces de la sienne.

-Je ne sais pas. Etait-ce assez ? Pensez-vous…

-Aïe ! Vint une douce voix féminine derrière eux.

Max libéra instantanément Sophia, et ils se retournèrent vers la voix. Ils purent discerner Lady Mathilda Howard et Monsieur Peter Thompson qui se tenaient debout dans la pénombre.

Un silence embarrassé s'ensuivit, s'interrompant quand Monsieur Thompson offrit vaillamment un joyeux :

-Bonsoir.

Max prit une profonde inspiration.

-Euh, beau temps.

Sophia dû ravaler un gros fou rire au stupide commentaire.

Max n'avait jamais été très fort pour trouver un sujet de conversation.

-En effet, déclara Monsieur Thompson, à peu près au même moment où Lady Mathilda lâchait gaiement :

-Oh oui !

Les pauvres chéris, pensa Sophia. Il n'était guère étonnant qu'ils se trouvent ici sur la terrasse. C'était diablement difficile d'obtenir quelques moments seuls, surtout à un bal bondé. Et puisque Lady Hargreaves n'avait pas la décence de fournir au moins un orchestre convenable pour danser, les plus jeunes avaient recours au jardin pour se divertir.

Sophia sourit gentiment à Mathilda.

-Lady Mathilda.

La jeune fille la salua en retour, d'une voix un peu essoufflée.

-Lady Easterly. Comment allez-vous ?

-Très bien, merci. Et vous ?

-Très bien, merci. J'avais juste, euh, un peu chaud.

La jeune fille agita la main vers le jardin.

-J'ai pensé qu'un peu d'air frais pourrait me raviver.

-Tout à fait, déclara Sophia, se demandant si c'était Monsieur Thompson ou la salle de bal surchauffée qui était responsable de la couleur des joues de la jeune fille. Nous avons eu la même idée.

Son mari grogna son assentiment.

-Euh, Easterly, déclara Monsieur Thompson profitant d'un moment de pause. Je dois vous avertir de quelque chose.

Max inclina la tête en le questionnant, son regard fixé sur le visage du jeune homme.

-Lady Neeley vous a accusé publiquement de vol.

-Quoi ? Demanda Sophia, l'indignation se reflétant à travers elle.

Max lui envoya un coup d'œil tranchant avant de revenir à Monsieur Thompson.

-Publiquement ?

Thompson acquiesça sèchement.

-En termes non équivoques, je le crains.

Lady Mathilda ajouta d'une voix enthousiaste :

-Monsieur Thompson vous a défendu. Il était magnifique.

-Tillie, murmura Monsieur Thompson, clairement embarrassé.

-Merci d'avoir pris ma défense, dit Max. Je savais qu'elle me soupçonnait. Elle l'a montré très clairement. Mais elle n'avait pas encore été jusqu'à m'accuser publiquement.

-C'est fait maintenant.

-Je suis désolée, dit Lady Mathilda. Elle est plutôt ignoble.

Horrible ne décrivait pas complètement la femme.

Sophia dit aigrement :

-Je n'aurais jamais accepté son invitation si je n'avais pas tellement entendu parler de son chef.

Max dévia un regard sur Monsieur Thompson.

-Merci pour l'avertissement.

Monsieur Thompson lui répondit par un hochement de tête.

-Je dois reconduire Lady Mathilda à la réception.

-Peut-être que ma femme serait une meilleure escorte.

Sophia leva les yeux vers Max, choqué d'entendre les mots

« ma femme » sur ses lèvres. Cela paraissait… intime en quelque sorte. Elle ouvrit la bouche pour parler, puis réalisa qu'elle ne pouvait rien dire en face de l'autre couple.

Par ailleurs, Max avait raison en suggérant qu'elle devait escorter Lady Mathilda pour la ramener à la réception. Il y aurait sûrement eu des commentaires si Monsieur Thompson le faisait lui-même.

-Vous êtes plus que bon, Milord, déclara Monsieur Thompson, en tirant doucement sur le bras de Lady Mathilda et en ajoutant à voix basse : je vous verrai demain.

Les yeux de Mathilda se mirent à briller, et elle dit d'une voix adorablement haletante :

-Vous viendrez ?

-Oui.

Il lui jeta un dernier regard, puis il mit le bras de Mathilda sur celui de Sophia et elle la conduisit vers les portes de la terrasse.

Comme elle se tenait en arrière pour permettre à la jeune fille de rentrer, Sophia se retourna et regarda Max. Il l'observait de ses yeux cernés, son visage inexpressif.

C'était bien de Max de s'inquiéter de la réputation du nom de quelqu'un d'autre et de ne pas se soucier du fait que Lady Neeley renversait quelque part du poison sur le sien. Eh bien, si Max ne s'en souciait pas, alors Sophia le ferait.

La détermination la saisit. Par Dieu, cette fois elle ne laisserait pas tomber Max. Elle arrêterait les attaques de Lady Neeley sur sa réputation, peu importe ce que cela lui coûterait. A ce moment là, Sophia sut comment elle compenserait ses erreurs passées. Elle se rachèterait auprès de lui et plus encore.

Rougissante à l'idée du nouveau but qu'elle s'était fixée, elle se retourna et entra dans la salle de bal, dit un au revoir précipité à Lady Mathilda et partit ensuite à la recherche de John.

Chapitre 4

Et pour conclure l'analyse de la liste des suspects de Lady Neeley (ou du moins de cinq d'entre eux ; votre dévouée chroniqueuse a été incapable d'offrir une description sur les vingt-deux), il faut mentionner l'invité surprise de la soirée : Lord Easterly.

Le Vicomte n'est pas très connu étant donné qu'il a passé ces douze dernières années sur le continent, plus précisément en Italie. Il y a, bien sûr, ce répugnant scandale dans son passé, qui a nécessité son exil à l'étranger, mais même si Lord Easterly a souffert de sa disgrâce dans cette partie de cartes, il y a rien à l'heure actuelle qui indique qu'il soit à court d'argent.

En effet, il est difficile d'imaginer pourquoi le Monsieur pourrait désirer un bracelet de rubis. Peut-être pour faire revenir sa femme ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

31 Mai 1816.

Après une nuit entière à se tourner et se retourner dans son lit et à essayer de ne pas penser à Max, Sophia formula le début d'un plan. A la plus grande surprise de ses serviteurs, elle se leva avec le soleil et était habillée et prête pour le petit déjeuner à l'heure invraisemblable de sept heures.

L'esprit en ébullition, elle sortit de sa chambre et gagna la salle du petit déjeuner, sublimement inconsciente que le cuisinier avait été hâtivement convoqué et était maintenant dans la cuisine, attachant un tablier sur sa chemise de nuit et murmurant des commentaires vils sur les gens qui se levaient avant que le soleil ne soit bien fixé dans le ciel.

Sophia prit un siège devant la longue table en acajou et demanda à Jacobs de lui rapporter du papier et une plume. Le maître d'hôtel fit ce qu'elle lui avait demandé, mais on pouvait remarquer que sa perruque était de travers et sa cravate nouée à la hâte.

Sophia, cependant, ne remarqua pas grand-chose. Faisant attention de ne pas faire de coulure avec l'encre sur le nouveau papier, elle fit la liste des vingt-deux invités qui étaient présents au dîner de Lady Neeley. Ensuite, en mordillant le bout de sa plume, Sophia considéra chacun des noms.

La liste elle-même rendait hommage au merveilleux chef cuisinier de Lady Neeley, pour sa cuisine de haute qualité qui faisait venir des personnes si importantes à ses dîners.

Sophia trempa la plume dans l'encrier. Le fait de la présence de tellement de gens hauts placés à cette soirée, rendait son travail d'autant plus facile. Tout ce qu'elle avait à faire était de cocher ceux qui auraient pu avoir une raison de voler le bracelet. Et cela voulait dire des personnes qui avaient besoin d'un financement rapide de toutes sortes. Quand Sophia eut fini, ses soupçons tournaient autour de cinq noms.

Jacobs frappa et annonça que non seulement le petit déjeuner était prêt, mais que son frère était dans l'entrée, et demandait à être reçu.

Sophia leva les sourcils, il était trop tôt pour que John soit debout. Comme elle l'avait deviné, il était en réalité sur le chemin de sa maison. Toujours paré de son costume de soirée, il était passé devant chez elle, avait vu les lumières vaciller dans les pièces principales, et avait hardiment conclu que le petit déjeuner était peut être prêt.

-Tu es un porc, lui dit-elle comme il remplissait son assiette de harengs fumés, d'œufs et de bacon. Et tu vas devenir gras.

-Pas moi. J'ai une santé de fer. En plus, c'est un risque que je suis prêt à prendre quand des harengs sont impliqués.

John s'assit à côté d'elle, son regard se posant sur la liste à côté de son coude.

-Qu'est-ce que c'est ?

-La liste des noms des invités du dîner de Lady Neeley. Je suis en train de cocher les noms de ceux qui auraient eu un motif pour voler le bracelet. J'ai pensé que je pourrais parler avec eux -sans divulguer mes soupçons, bien sûr- et voir s'il pourrait y avoir des indices pour découvrir qui aurait pu prendre ce stupide objet.

-Merveilleuse idée ! Dit-il, en salant ses œufs. Par qui vas-tu commencer ?

Sophia soupira.

-Je suppose que je dois commencer par Lady Neeley, mais dans quel but, je ne suis pas sûr. Elle est tout à fait décidée à blâmer Max.

-Peut-être qu'elle a de nouvelles informations.

-Elle n'en avait aucunes pour commencer.

Sophia examina sa liste.

-Après Lady Neeley, je rendrai visite à Lord Rowe.

Lord Rowe était un homme loquace, chaleureux et plein d'humour, et notoirement un joueur médiocre. Lorsque certains hommes voulaient réduire leurs pertes et s'éloignaient d'une possible ruine, il était connu pour sa stupidité à continuer, amenant sa famille à plus d'une occasion, aux portes de l'hospice des pauvres.

Heureusement, toutes les fois qu'il avait perdu sa fortune, il réussissait également à la regagner, son obstination lui permettant de surmonter une mauvaise passe à laquelle d'autres Gentlemans se serait soumis.

-Rubber Rowe, hein ?

John termina ses œufs et commença à attaquer ses harengs fumés.

-Il a si souvent rebondi entre la richesse et la pauvreté, que je ne sais jamais si je dois lui offrir une place en partance pour la Guinée ou lui emprunter de l'argent.

John mâcha pensivement, puis hocha la tête.

-Si sa fortune est de nouveau à la baisse, il pourrait faire un très bon suspect.

-Peut-être. C'est un joueur, mais pas un voleur, et c'est un homme terriblement agréable. J'espère vraiment qu'il ne l'a pas volé, mais je ne peux vraiment pas écarter aucune piste.

Elle se leva.

-J'ai beaucoup de personnes à rencontrer avant qu'il ne soit trop tard. J'ai beaucoup à faire.

-Va, ma chérie, déclara John, faisant des gestes expansifs avec sa fourchette et son couteau. Je vais terminer ici. Sauf, bien sûr, si tu as besoin de moi pour t'accompagner.

-Tu t'endormirais dans la voiture avant que l'on n'ait atteint la maison de Lady Neeley.

-Balivernes, dit John d'un ton doux. Il me reste deux bonnes heures avant que je ne tombe dans un état de torpeur.

-Deux minutes, serait plus probable. N'hésite pas à utiliser une des chambres si tu es trop fatigué pour regagner la tienne.

Elle se pencha et l'embrassa sur la joue, et ensuite le quitta pour demander sa voiture.

Son entrevue avec Lady Neeley fut aussi désagréable que Sophia l'avait prévu. La femme fut horrible, et répéta vivement ses accusations sans un signe de remord ou de reconsidération.

Sophia fut contrainte de serrer les dents avant de répondre à de telles sornettes non fondées.

-Lady Neeley, je ne peux pas croire que vous fassiez de telles accusations sans preuve.

-Preuve ?

Lady Neeley tendit un biscuit à son perroquet. Il poussa un cri rauque et siffla, et se détourna d'une façon arrogante de la friandise.

-Pauvre oiseau ! Je ne sais pas ce qui cloche chez lui pour qu'il ne veuille aucunes de ces friandises ! Il n'est plus le même depuis ces deux dernières semaines. Toujours à voleter et à pousser des cris rauques et à essayer de voler mes plus beaux rubans.

Sophia, qui ne connaissait rien au sujet des oiseaux, préféra garder son opinion sur le sujet, et dit simplement :

-Le temps nous affecte tous. Lady Neeley, je tiens à vous parler du vol de ce bracelet. Pourquoi pensez-vous que Lord Easterly l'ait prit ?

-Peut-être parce qu'il avait besoin d'argent, répondit Lady Neeley.

Sophia pensa à la rente généreuse que Max lui avait donnée au fil des ans.

-Non, il n'a pas besoin d'argent.

-Oh. Alors peut-être qu'il collectionne les bijoux des dames.

J'avais une cousine qui volait les chemises des femmes. A sa mort, elle en avait plus de cent cinquante en sa possession.

Lady Neeley se pencha en avant.

-A l'enterrement, j'ai entendu ma tante dire qu'elle avait demandé à être enterrée avec l'une d'entre elles, mais que l'église ne l'avait pas permis.

-Lord Easterly ne collectionne pas les bijoux d'autres personnes. Et il ne collectionne pas les chemises non plus.

Pas à sa connaissance, en tout cas.

-Alors peut-être qu'il a pris le bracelet simplement parce qu'il était à sa portée, déclara Lady Neeley, visiblement indifférente.

Qui sait comment fonctionne l'esprit d'un criminel ?

Sophia se mit sur ses pieds.

-Lord Easterly n'a pas l'esprit criminel !

Il eut un moment de stupéfaction, puis le perroquet se mit à crier. Lady Neeley se mit à rire d'une façon incertaine.

-Ma chère, vous avez un remarquable mérite d'avoir attendu Easterly…

-Je n'ai pas attendu Easterly. Je suis à la recherche de la vérité.

Lady Neeley, je vais trouver votre bracelet et prouver à quel point vous avez tort. En attendant, vous n'avez aucune preuve et vous ne devriez pas propager d'horribles rumeurs à propos de mon mari.

-Comment pouvez dire cela alors que Easterly vous a presque abandonné devant l'autel…

-Ma relation avec Lord Easterly ne vous regarde pas.

Les mots avaient été dits doucement, mais la colère de Sophia l'avait figé dédaigneusement comme un rock glacé. Se cramponnant aux rebords irréguliers, l'audacieuse Lady Neeley se rapprocha. Ses joues s'étaient colorées d'un rouge profond.

-Bien sûr, je ne dirai plus rien à ce sujet. Du moins, pas tant que l'on ne m'interrogera pas sur celui-ci.

Sur ce, elle retourna son attention sur son perroquet. Bien que Sophia ait souhaité une promesse plus substantielle, elle savait que c'était tout ce qu'elle obtiendrait. Aussitôt qu'elle le put, elle s'excusa et partit pour la maison de Rowe.

Sophia sortit de sa voiture dans un vent vif qui agita ses jupes.

La lumière du soleil commençait juste à se montrer entre les nuages, un chanceux hasard qui remonta largement le moral de Sophia.

Elle trouva Lord et Lady Rowe chez eux, quoiqu'il régna un horrible désordre dans la maison. Ils étaient en train de donner des ordres à de vigoureux valets de pied qui s'efforçaient de transporter un nouveau piano-forte dans une pièce. Comme Lord Rowe souhaitait le mettre près de la fenêtre et que Lady Rowe le préférait dans un coin près de sa harpe, loin de la lumière brûlante de l'après-midi, les valets de pied étaient tiraillés entre une série d'ordres contradictoires.

Tout le monde s'arrêta lorsque le piano-forte arriva dix minutes plus tard. L'instrument était une exquise pièce d'art qui répondait efficacement à la question de Sophia. Les Rowes étaient effectivement au sommet de la vague, et, à en juger par les nouveaux tapis et les autres meubles fraîchement acquis, ils connaissaient une période de chance depuis un bon moment.

Ce n'était certainement pas avec un unique bracelet que l'on pouvait se permettre toutes ces choses.

Sophia fit ses adieux et partit rendre visite à la personne suivante sur sa liste. Madame Warehorse, une veuve qui augmentait son mince revenu en échangeant des invitations à dîner à des courtisanes.

La veuve âgée vivait avec un cousin éloigné très bavard, dans un ensemble de pièces qui auraient pu être décrits comme clairsemés. Sophia essaya de faire clairement comprendre qu'elle était pressée, mais le cousin de Madame Warehorse était déterminé à la faire prisonnière, du moins pour une tasse de thé tiède.

Après beaucoup d'allusions, le cousin révéla finalement que Madame Warehorse était partie chercher quelques rubans pour refaire un chapeau.

Sophia ordonna que sa voiture soit conduite sur Bond Street, et elle se mit à espionner sa proie qui sortait d'un magasin, ses maigres achats serrés dans une main. Madame Warehors s'illumina lorsqu'elle la salua, et la veuve accepta avec empressement de marcher jusqu'au bas de la rue et de profiter ensuite du confort de la voiture de Sophia pour retourner chez elle.

Une invitation que Sophia regretta immédiatement, comme la vieille femme ne pouvait pas s'empêcher de parler sans prononcer une avalanche de compliments simulés, mêlés à des soupirs profonds sur sa propre situation critique, de façon évidente (et irritante) afin de susciter la sympathie et recueillir en même temps des faveurs.

Serrant les dents devant une telle sournoiserie, Sophia l'interrompit avec une question habilement formulée au sujet de la soirée de l'infortuné dîner. La veuve raconta ce dont elle se souvenait. Malheureusement, la plupart des souvenirs de Madame Warhorse étaient centrés sur la belle robe que Sophia portait ce jour là. Sophia serra les lèvres contre de tels propos stupides, déterminée à la laisser continuer son bavardage au cas où elle lui fournirait une information importante.

Mais rien n'arriva. Et enfin, son papotage sans fin s'arrêta, c'était plus que Sophia ne pouvait en supporter. Elle coupa court à la veuve et suggéra qu'elles retournent sur leurs pas vers la voiture comme le vent s'était remis à souffler.

L'entretien avait prouvé au moins une chose : Madame Warehorse était un suspect peu probable. La femme n'avait ni l'assurance, ni l'intelligence pour entreprendre un vol si audacieux. Sophia mena sa compagne sur le chemin de la voiture, le vent chaud ébouriffant leurs jupes et malmenant la plume du chapeau de Madame Warehorse.

Elles venaient d'arriver juste en vue de la voiture quand, du coin de l'œil, Sophia aperçut un cabriolet flambant neuf dirigé par un ensemble stupéfiant de chevaux bais. Elle devait s'arrêter pour admirer la voiture, ce qu'elle fit. Du moins, jusqu'à ce qu'elle vit qui dirigeait les rênes…

Max, vêtu d'une nouvelle redingote avec des boutons en laiton, un élégant chapeau posé sur le siège à côté de lui. Le vent ébouriffa ses cheveux noirs au moment où son regard rencontra le sien, un soupçon d'arrogance minutieusement tapi dans ses yeux argent.

Pendant un bref instant d'égarement, la joie bouillonna en elle, l'illuminant de la tête aux pieds avec la rapidité d'un coup de foudre. Un large sourire accueillant lui échappa presque.

Heureusement, Madame Warehorse choisit cet instant pour s'écrier :

-Ma chère Lady Easterly ! Ne serait-ce pas votre mari ? Oh !

Attendez ! Je ne pense pas que vous lui donniez le nom de

« mari », pas après qu'il vous ait laissée seule pendant toutes ces années. Et c'est une bonne chose, aussi, en considérant qu'il n'est rien de plus qu'un voleur.

Sophia se raidit en faisant une halte si soudaine que l'homme qui marchait derrière elle se heurta presque à son dos. Elle ignora les protestations de celui-ci et dit à sa compagne d'une voix glaciale.

-Etes-vous en train d'accuser Lord Easterly de vol ?

Le sourire de la veuve s'effaça face à un vent si glacial.

-Je… je… tout le monde le sait…

-Tout ce que tout le monde sait, c'est que le bracelet de Lady Neeley a disparu et il n'y a aucune preuve que quelqu'un l'ait pris. Personne du tout.

-Oh ! Bien, oui… oui. Bien sûr. Je… je répétais juste ce que Lady Neeley… c'est-à-dire, je n'avais certainement pas l'intention d'impliquer qui…

Le regard désespéré de Madame Warehorse se fixa au-dessus de l'épaule de Sophia.

-Oh ! Lord Easterly fait demi tour.

Sophia se retourna pour voir Max tenter de manœuvrer le cabriolet vers le trottoir à travers la rue bondée. La brève poussée de joie qu'elle avait ressentie en le voyant revint en force, et elle serra les dents pour la repousser.

Elle n'avait aucun désir de voir son récalcitrant mari, pas maintenant. Pas avant qu'elle n'ait quelques preuves qui montreraient, que les accusations de Lady Neeley contre Max, étaient fausses. Sophia ne savait pas pourquoi il était important pour elle qu'elle le prouve ; peut-être que c'était juste une tentative de rembourser une dette de longue date. Oui, c'était cela, une tentative de rembourser Max pour son indécision pendant toutes ces années. Et elle était déterminée à réussir.

-Ma chère Lady Easterly, dit Madame Warehorse avec un sourire stupide, il semble que Lord Easterly ait trouvé une brèche dans la circulation. Pensez-vous qu'il va venir ici…

Sophia saisit le bras de Madame Warehorse et accéléra le rythme, traînant pratiquement la pauvre femme dans la rue.

-Ce n'est pas Lord Easterly. Ce doit être quelqu'un d'autre.

-C'est certainement quelqu'un qui lui ressemble, dit Madame Warehorse, en la suivant maladroitement, essayant de tenir son paquet dans sa main.

Elle laissa Sophia l'entraîner, jetant un regard par-dessus son épaule, ses yeux bleus aqueux aiguisés par la curiosité.

-Qui que se soit, il semble s'être aperçu que nous nous précipitions dans la direction opposée.

Sophia accéléra son allure, même quand Madame Warehorse se mit à haleter en étant ainsi traînée dans la rue bondée. Sophia poussa un soupir de soulagement quand elles atteignirent finalement la voiture.

-Où allons-nous Milady ? Demanda le laquais en aidant Madame Warehorse à prendre place dans son siège.

-N'importe où sauf ici !

Sophia grimpa prestement sans donner le temps au laquais de l'aider à monter, puis elle recula dans la voiture et claqua la porte.

-Allons !

Le ton coupant de sa voix fit accélérer le laquais.

-Oui, Milady !

Il courut jusqu'au devant de la voiture, donna les instructions de Sophia au cocher, qui d'un coup de fouet, s'engagea dans la voie bondée de voitures et de charrettes, laissant Max loin derrière.

Après avoir déposé Madame Warehorse chez elle, Sophia voulut tenter de rencontrer Lord Alberton. Etant donné que s'était un grand sportif et que la journée était particulièrement belle, il s'était déjà avéré très difficile de localiser Lord Rowe ou Madame Warehorse.

Sophia se déplaça donc d'un endroit à un autre, seulement pour constater qu'elle avait dix à vingt bonnes minutes de retard sur Alberton partout où elle allait. En fin d'après midi, fatiguée et affamée, Sophia abandonna la chasse et regagna son domicile.

Elle était à l'étage dans le salon, parcourant sa liste et profitant des propriétés revivifiant du thé et des gâteaux, quand Jacobs vint à la porte.

-Milady, Lord Easterly demande à être reçu.

Sophia mit sa tasse sur sa soucoupe en un clin d'œil.

-Informez-le que je ne suis pas à la maison.

-Oui, Milady.

Jacobs s'inclina et retourna en bas.

Sur ce. N'en parlons plus. Elle leva sa tasse à ses lèvres, s'arrêtant au son de l'ouverture de la porte d'entrée et puis de la fermeture indiquant que Max avait quitté la maison, consciente que sa main tremblait. Un sentiment de vague soulagement, troublé par un élan amer de déception, lui fit reposer sa tasse thé sur le plateau qui était sur la table à côté de la liste froissée des suspects.

Elle ne s'attendait pas à ce que Max prenne une telle rebuffade si docilement. Autrefois, il se serait montré à la hauteur et aurait relevé le défi. Autrefois… elle s'arrêta. Autrefois, il l'avait aimée. Où du moins c'est ce qu'il lui avait dit.

Elle soupira, soudainement agitée, son regard posé sur la liste à côté de sa tasse. Peut-être qu'elle devrait demander son aide à John pour localiser Lord Alberton. Si quelqu'un savait où un homme qui s'adonnait aux activités sportives pouvait aller, c'était bien John.

Sophia se leva et se tourna vers la porte, puis haleta.

-Max !

Sombre et dangereux, il s'appuya contre le chambranle, les mains enfoncées dans ses poches. Il haussa les sourcils.

-Vous avez l'air surprise.

-Moi ? Oh ! Non, je veux dire, je ne savais pas que vous étiez là, je pensais que… Balbutia t-elle, puis elle fit une pause. Je suppose que je suis surprise.

-Vous ne devriez pas l'être.

Son regard se baissa sur elle, s'attardant ici et là.

-Comment allez-vous aujourd'hui ? Pas trop fatiguée par votre course folle sur Bond Street ?

Même si elle portait une robe décente, la mode permettait toujours de montrer certaines parties du corps, son décolleté était un peu échancré, ses bras étaient pratiquement nus à part les fines manches bouffantes. Sur le regard délibéré de Max, chaque pouce de sa peau exposée se mit à la picoter et à l'échauffer, comme s'il avait osé la toucher. Sophia lissa sa robe nerveusement.

-Bond Street ? De quoi voulez-vous parler ?

L'amusement se reflétait dans ses yeux argent.

-Vous savez ce que je veux dire. Je vous ai vue, traînant une pauvre femme sur toute la longueur de la rue.

Sophia releva le menton.

-Je suis certaine de ne pas savoir de quoi vous perlez. Non pas que cela ait de l'importance. Pourquoi êtes-vous ici, de toute façon ?

Il inclina la tête de côté, ses cils baissés teintant ses yeux argent en un gris orageux.

-Je ne suis pas sûr. Je vous le dirai quand je serai revenu à la raison.

Jacobs apparut derrière Max, son visage mince complètement bouleversé.

-Milord ! D'où êtes-vous arrivé ? Comment êtes-vous entré ?

-Simplement, dit Max, imperturbable.

Il fouilla dans sa poche et en tira une grande clé en laiton. Il la fit se balancer doucement sur son doigt, le soleil étincelant sur le filigrane.

-La clé ?

Jacobs regarda Sophia, évidemment choqué.

-Où l'avez-vous eu ? Exigea Sophia.

Max sourit, ses dents blanches tranchant sur son visage bronzé.

-Avec les papiers que j'ai signés pour l'achat de la maison.

Il devait y avoir une clé de secours.

-Vous auriez dû la retourner.

-J'ai retourné celle que j'avais de la maison qui nous appartenait lorsque je suis parti.

Son regard se rétrécit.

-Une maison qui n'était plus assez bien pour vous.

Ses joues s'échauffèrent.

-N'était plus assez bien pour moi ! Je ne pouvais simplement pas supporter les souvenirs. Je vous ai donc écrit pour vous demander la permission de la vendre, et vous avez accepté.

-Oui, je l'ai fait.

Il regarda autour de lui d'un œil appréciateur.

-Je dois vous féliciter, ma chère. Cette maison est beaucoup plus lumineuse que la dernière. Plus grande aussi.

Sophia essaya de ne pas regarder la clé qu'il tenait avec trop de regret. C'était vraiment une idée misérable de la part de Max d'avoir accès à sa maison jour et nuit. Surtout la nuit. Max remit la clé dans sa poche.

-Donc voilà pourquoi j'ai une clé.

Jacobs s'avança, l'indignation se reflétant sur chaque fibre de son corps mince.

-Milady, dois-je faire appel aux valets de pied pour faire sortir Lord Easterly ?

C'était une idée tentante. Sophia capta le regard de Max. Il sourit, haussant ses larges épaules.

-Ils pourraient essayer, dit-il doucement.

Il avait raison, les valets de pied pourraient essayer, et ils pourraient même réussir. Mais seulement pour le moment. Max pourrait simplement revenir une fois que la voie serait de nouveau libre. Max était comme cela, s'il choisissait de faire quelque chose, il le faisait, sans se soucier des conséquences.

Elle soupira et fit un geste vers la chaise en face de la sienne, en disant avec irritation :

-Oh très bien. Vous pouvez aussi bien rester.

-Merci, dit Max, un léger sourire sur ses lèvres.

Jacobs fronça les sourcils, mais il n'était pas d'accord avec sa maîtresse. Il salua avec raideur.

-Très bien, Milady.

La tête haute, il envoya à Max un regard de réprimande, puis tourna les talons et sortit.

C'était exactement ce que Max voulait. Depuis le grand bal, il désirait encore une fois goûter Sophia. La goûter longuement, lentement cette fois.

Une fois qu'il s'était rappelé le goût de ses baisers, il avait voulu ensuite voir si ses autres souvenirs étaient tout aussi fidèles que dans sa mémoire. Le contact de sa peau sous ses doigts, la courbe de ses hanches, la chaleur de sa jambe jetée sur les siennes pendant qu'elle dormait. Toutes ces choses qu'il se rappelait douloureusement dans le moindre détail, désormais à sa portée. C'était atroce.

Il marcha vers elle, notant comment elle humectait nerveusement ses lèvres. Le soleil d'après-midi attrapa l'humidité et les fit briller d'une façon attrayante. Bon Dieu, à quoi avait-il pensé, pour laisser une femme comme elle ? Mais à ce moment là, tout n'était pas aussi simple que cela. Avec Sophia, ça ne l'avait jamais été.

-Je vous en prie, prenez place, dit-elle.

Max s'assit, ses longues jambes frôlant ses genoux. Elle les retira comme si ce faible contact l'avait brûlé.

-Que voulez-vous ? Demanda t-elle sans ambages.

-Je suis venu voir quels plans vous êtes en train de manigancer.

Une délicate rougeur lui colora les joues et lui donna envie d'y presser les lèvres.

-Qu'est-ce qui vous fait dire que je manigance quelque chose ?

-Vous ne pouvez pas vous en empêcher, c'est en vous. Comme utiliser le journal de mon oncle contre moi.

Ses joues se colorèrent de plus belle.

-J'utiliserai seulement ce journal pour que vous ne vous opposiez pas à l'annulation, mais pour aucune autre raison.

Il était difficile de croire qu'il s'était écoulé douze longues années avant qu'il ne se permette le plaisir de la revoir. C'est drôle, il lui semblait qu'il n'y avait pas si longtemps que cela qu'elle était assise à la même place devant lui, sa peau rosée s'enflammant, ses yeux bleus pétillants avec suspicion, ses cheveux d'or épinglés sur sa tête dans une profusion d'affriolantes boucles douces.

Mon Dieu, qu'elle était belle. Belle et intelligente et quelque chose de plus… quelque chose qui l'avait captivé dès le premier jour où ils s'étaient rencontrés. Qu'était-ce ? Se demanda t-il. Qu'est ce qui rendait chaque femme qu'il rencontrait aussi fade et insignifiante à côté de Sophia ?

Il vit son regard tomber sur la poche qui contenait la clé.

-Je ne l'utiliserai pas sans votre permission.

Ses cils se levèrent, et elle le regarda avec suspicion.

-Ah ?

-Si je voulais vraiment entrer dans cette maison, je n'aurai pas besoin d'une clé. Je pourrai entrer par effraction, ou tromper les domestiques en leur faisant croire que je suis le livreur de charbon ou quelque chose comme ça.

-Personne ne pensera que vous êtes le livreur de charbon, railla t-elle.

-Non, juste un voleur.

Ses lèvres luxuriantes grimacèrent. Max constata qu'il ne pouvait pas détourner les yeux de son visage, des émotions visibles vacillèrent dans ses yeux. Elle remit ses mains sur ses genoux.

-Max, je suis désolée…

-Ne le soyez pas. Je ne veux pas que vous soyez désolée.

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait, mais ce n'était pas de sa pitié ou de son inquiétude.

-C'est du passé et je ne souhaite pas en parler à nouveau.

Comme pour les accusations de Lady Neeley, ce sont des commérages stupides fait par des gens stupides, qu'il vaut mieux mettre de côté et auxquels il ne faut pas répondre.

Elle s'embrasa.

-Comme si une telle chose pouvait être mise de côté et rester sans réponse ! Dit-elle avec passion, ses yeux lançant des éclairs. Tout le monde en parle et vous condamne, et sans aucunes preuves. C'est plus que je ne peux en supporter !

C'était ça, réalisa soudainement Max, envahit par un sentiment d'émerveillement. C'est ce qui l'avait attiré chez Sophia dès leur première rencontre… sa passion. Et pas seulement pour lui, mais pour tout ce qu'elle considérait et estimait être juste.

Elle avait un caractère vif et exubérant, qui faisait chanter son cœur.

L'ironie ultime était que ce qui l'avait attiré chez Sophia, ce qui l'avait captivé si complètement, avait finalement conduit à la fin de leur union. Sa loyauté passionnée l'avait conduite à soutenir son frère au détriment de son propre mari.

-Ah, Sophia, nous sommes fous tous les deux.

-Balivernes. En parlant de cela, nous n'avons pas encore résolu le problème de la clé. Rendez-la-moi immédiatement, s'il vous plaît.

Il leva un sourcil.

-La clé m'a été envoyée, et je la garde.

-Pourquoi diable la voulez-vous ?

-Ah, dit Max fermement. Pourquoi je veux une clé de la maison où vous vivez ? Est-ce que ça pourrait être parce que je suis votre mari ? N'est-ce pas une raison suffisante ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine et se pencha en avant jusqu'à ce que leur nez se touche presque, son menton se tendant dans une posture querelleuse.

-Nous ne sommes mariés que de nom, et vous n'êtes pas autorisé à tous les privilèges d'un mari. Rendez-moi cette clé !

Se mouvant avec une lenteur délibérée, il tira la clé de sa poche et la posa sur la table.

-Je vous remercie.

Elle tendit le bras pour la prendre, mais juste au moment où ses doigts se refermaient sur elle, Max plaça sa grande main sur la sienne et l'emprisonna.

Sophia ne pouvait que regarder sa main emprisonnée dans la sienne. Elle nota distraitement qu'il avait une tache de peinture sur le bond de son pouce. Cela lui rappela les premiers mois de leur mariage quand elle devait inspecter les éclaboussures de peintures sur ses mains et ses chaussures avant qu'ils ne sortent. Cela l'avait toujours amusé que Max, habituellement si soigné de sa personne, puisse être si négligent quand il peignait.

Mais c'était il y a longtemps. Le cœur serré, elle tira sur sa main, mais il ne lui permit pas de bouger, tenant ses doigts très fermement.

-Arrêtez, siffla t-elle.

Il sourit alors, un lent et large sourire taquin qui lui rappelait d'autres sourires, d'un autre temps, des instants dans l'obscurité et des chuchotements entre les draps, deux cœurs battant sourdement et des jambes entrelacées.

Elle chassa ces souvenirs et balbutia :

-Arrêtez ça !

Il leva les sourcils.

-Arrêter quoi ?

-Arrêter ces… taquineries. Je ne le supporte pas.

-Très bien. Peut-être que nous pouvons marchander. La clé contre…

-Le journal.

-Non, contre un baiser.

-Un baiser ?

Elle fut consternée.

-Vous vous moquez de moi.

-Non. Un baiser, et la clé est à vous.

Elle se mordit la lèvre. C'était vraiment tentant. Mais avant qu'elle ne puisse parler, Jacobs frappa à la porte et entra.

-Le Comte de Standwick.

-Max, lâchez-moi, murmura Sophia dans un souffle, trop consciente du regard aigu du maître d'hôtel.

La grande main chaude était pressée sur la sienne, et elle ne pouvait pas bouger d'un pouce.

-Milady, est-ce que tout va bien ? Dit Jacobs, en hésitant un peu.

-Ce n'est rien, déclara Sophia. S'il vous plaît, veuillez rejoindre Standwick.

Dès que la porte fut fermée, elle se tourna vers Max.

-Vous devez me lâcher.

-Non.

-Mais John va nous voir et…

La porte s'ouvrit et John entra la porte se refermant derrière lui.

-Vous êtes là, Sophia ! J'étais juste…

John cligna des yeux.

-Je voulais dire, est-ce que tout les deux vous n'auriez pas besoin de, oh, vous savez, vous lever ou de faire une promenade ou autre chose ?

-Non ! Répondirent-ils en cœur.

John se mit à rire.

-Vous devriez vous voir, vous tenant la main en vous regardant comme des ennemis mortels.

Sophia secoua la tête.

-John, il a la clé de cette maison.

John regarda Max.

-C'est vrai ?

-La maison est à mon nom, dit Max imperturbable.

-Oh.

John se frotta le menton. Enfin, il dit :

-Sophia, je pense qu'il a raison sur ce point.

Elle se raidit.

-Comment peux-tu être de son côté !

-Je ne prends parti pour personne. Il possède la maison, donc il est logique qu'il ait la clé.

-Alors que je suis dedans ?

Il regarda Max avec un regard soupçonneux.

-L'utiliserez-vous ?

-Seulement si elle m'invite.

John regarda Max un peu plus longuement, puis parut enfin satisfait par l'expression sérieuse dans ses yeux.

-Sophia, il promet de ne pas l'utiliser. Et c'est un homme de parole, comme nous le savons tous.

Elle jeta un regard si brûlant à Max qu'il promettait de lui brûler jusqu'à ses bas, puis tira sur sa main.

-Au diable. Gardez là. Je ferai changer les serrures demain matin.

-Et je me servirai de n'importe quelle fenêtre avec un loquet ouvert pour entrer.

-Vous avez dit que vous demanderiez d'abord !

-C'était si j'avais la clé, dit-il avec un sourire suffisant. Si je ne l'ai pas, alors n'importe quelle fenêtre fera l'affaire.

-Essayez et on vous tirera dessus. J'armerai tous mes serviteurs.

-Balivernes, dit John.

Il prit une grande chaise somptueuse près du plateau à thé, s'assit d'une façon complètement désinvolte et croisa ses jambes au niveau de ses chevilles.

-Tu as dit, dix milles fois que tu ne faisais pas confiance aux armes, qui causent plus de tort que de bien.

Elle jeta un coup d'œil meurtrier à son frère, voulant que Max libère sa main pour qu'elle puisse boxer les oreilles de son frère.

-Quelqu'un t'a-t-il invité dans cette conversation ?

-En fait, oui. Tu l'as fait quand tu m'as demandé…

-Ne me rendez pas coupable de cela, alors.

Elle se tourna vers Max.

-Je vous ai offert de marchander la clé contre le journal.

-Je vous ai donné mon prix.

-Prix ? Demanda John.

Sophia lui envoya un regard menaçant.

-Max ne semble pas se rendre compte. Si ce journal est rendu public, son nom de famille sera le sujet des conversations de chaque salle et salon de la ville.

Max haussa les épaules.

-Ce ne sera rien de nouveau.

-Alors pourquoi êtes-vous revenu en Angleterre si ce n'est pour obtenir ce journal ?

-Je suis rentré parce que vous m'avez demandé de le faire.

Elle le regarda, trop surprise pour parler pendant un moment.

-C'est la seule raison de votre retour ?

-Oui.

-Oh !

Elle lui écrasa le pied et tira plus fort sur sa main.

-Je déteste ça !

Les sourcils de Max s'abaissèrent.

-Vous détestez quoi ?

-Que vous ayez fait tout cela par ma faute ! Non seulement vous êtes parti à cause de moi, mais maintenant, vous revenez à cause de moi ! Maxwell, vous êtes… vous êtes…

Elle ferma la bouche sèchement, prit une profonde inspiration, puis éclata avant de sortir :

-Vous êtes une bête !

Elle lui retira sa main, se leva, marcha et sortit de la salle en claquant la porte derrière elle.

Max regarda la porte avec étonnement. Tout ce qu'il avait dit était la vérité.

-Ouf ! Dit John, se redressant plus en avant sur son siège pour scruter le plateau de thé à moitié vide.

-Votre sœur est têtue comme une mule.

John prit un gâteau sur le plateau et mâcha pensivement.

-Je dirais, que vous l'êtes tous les deux. Vous n'êtes pas connu pour votre attitude tempérée, vous-même.

Le visage de Max devint soudainement sombre, puis il se reprit.

-J'ose dire que vous avez raison. Sophia et moi ne somment pas connus pour nos tempéraments raisonnables, même dans les meilleures circonstances.

-Non, dit John.

Il prit un autre gâteau et plissa le nez.

-Framboise. Jamais je n'ai pu tolérer cela.

Max regarda John par-dessous ses sourcils.

-Je ne suis pas venu ici pour la mettre en colère.

-Je sais. Sophia est juste un peu susceptible lorsque vous êtes là. Elle n'est pas du tout raisonnable, c'est pourquoi je suis inquiet qu'elle se soit lancée à la poursuite de ce damné bracelet.

-Elle s'est lancée à sa poursuite ?

-Elle veut attraper le voleur et réhabiliter votre nom.

-Tonnerre de Dieu ! Qui lui a demandé de faire cela ?

Cela ressemblait bien à Sophia de faire une chose aussi insensée.

-Personne. Je pense qu'elle essaie juste de réparer les choses.

-Ce n'est pas nécessaire.

-C'est Sophia.

John soupira et posa le bout de son doigt sur la feuille de papier pliée qui reposait à côté de la tasse de thé abandonnée par Sophia. Il toucha le bord pensivement.

-Il s'agit de la liste des suspects. Je crains qu'elle ne se retrouve dans une mauvaise situation si elle avait raison et que l'un d'entre eux ait vraiment volé ce bracelet.

Max murmura un juron.

-C'est vraiment une impétueuse idiote.

-En effet, déclara John, délaissant la liste pour prendre un sandwich à peine plus grand que son petit doigt.

Il regarda le sandwich avec incertitude, reniflant le dessus.

Max passa une main dans ses cheveux.

-Même s'il n'y a pas de danger, elle est susceptible de débuter un nouveau scandale alors que l'on essaye d'étouffer celui-ci.

-Exactement, dit John gaiement.

Il mit le sandwich dans sa bouche et sourit.

-Confiture de prune !

Le regard de Max se fixa sur le papier qui se trouvait sur la table.

-Je suppose que je devrai garder un œil sur elle.

-Quelqu'un le devrait.

John ramassa nonchalamment le papier.

-Voyons voir… Lord Alberton, Lord Rowe, Madame Warehorse, Lady Markland, le neveu de Lady Neeley Monsieur Henry Brooks.

-Henry Brooks ? Mais Lady Neeley l'avait fouillé à ce dîner.

-Sophia pense que quelque chose, aura été négligé. Je suis très heureux que vous vous proposiez de vous occuper de ma sœur, Easterly. Je n'aime pas la savoir là-bas, à mettre son nez partout et poser des questions embarrassantes.

Max lui jeta un regard aigu. John fit un geste avec son sandwich.

-Je le ferais bien moi-même, vous savez, mais je suis très occupé en ce moment. J'ai accepté un défi au Whist avec le Comte du Lac. Nous ne devons pas nous rabaisser devant ces vieillards, alors j'ai pensé que c'était le bon moment pour que je me remette à jouer. Donc je serai au Whist pour les deux prochaines semaines, au moins. En fait, je devrais être déjà parti.

John termina son sandwich puis passa son doigt sur plateau vide, soupirant avec regret quand les dernières petites tâches de confitures eurent disparues.

-Eh bien ! Je suppose que je dois y aller. Il n'y plus rien d'autre à faire ici.

Il se mit debout et tapota sur son estomac.

-J'adore le thé.

Max secoua la tête.

-Vous êtes incorrigible.

-Vous devriez en être heureux.

-Je le suis, dit rapidement Max.

Il alla à la porte et la tint ouverte.

-Battons-nous en retraite, Standwick ? Avec ce temps, Sophia devrait être en sécurité ici pendant un moment. D'ailleurs, j'ai le sentiment que nous serons plus les bienvenus au White. Je vais même vous offrir un délicieux carré d'agneau, s'il y en à disposition.

Les yeux de John s'éclairèrent.

-Agneau ? Vous n'avez pas besoin de me le redire deux fois.

Il franchit la porte, en fredonnant un air de fête. Max suivit John, souhaitant que Sophia soit dans de meilleures dispositions. Mais d'une certaine façon il savait très bien qu'elle ne changerait pas d'avis si facilement et surtout pour un carré d'agneau. Il devait découvrir ce qui pourrait lui faire ouvrir son cœur une fois de plus. Et Lorsqu'il aurait trouvé la clé secrète, il ne laisserait plus jamais la porte se refermer.

Chapitre 5

La tragédie continue pour Easterly. Selon l'opinion générale Lord Easterly poursuivait sa femme dans Bond Street samedi matin. Et si ce n'était pas suffisant pour provoquer des commérages, Lady Easterly traînait Madame Warehorse tout le long du chemin.

Bien que Lady Easterly et Madame Warehorse n'aient jamais été connues pour être des amies proches, la Vicomtesse tenait la main de la veuve comme si sa vie dépendait du fait qu'elles atteignent leur destination ainsi en un seul morceau.

Hélas, tout ne s'est pas passé sans un léger incident. Lady Easterly tirait Madame Warehorse avec une telle rapidité que la vieille dame a perdu sa chaussure en face de Prother & Co.

Peut-être que la bonne modiste lui confectionnera un bonnet assortit en contrepartie de son infortune ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

3 juin 1816.

Il fallut à Sophia un très long moment pour arranger une rencontre fortuite avec Lord Alberton. Il se trouvait à un lancement de montgolfière, assis dans son cabriolet dans un champ bondé de spectateurs.

Sophia demanda à son cocher de s'arrêter à côté de sa voiture afin qu'elle puisse se pencher à la fenêtre pour s'entretenir avec lui, sous prétexte de lui parler du lancement. Alberton semblait heureux de cette compagnie, parlant de sa vie avec très peu d'encouragement.

Pour son plus grand chagrin, Sophia à vite découvert que Alberton avait bénéficié de la même chance soudaine dont avait bénéficié Lord Rowe.

-Le nom du cheval était Cold Hearted Loser, dit Alberton avec un sourire béat. Comme Rowe, je me suis dit, comment pourrait-il perdre ?

Incapable de suivre cette logique plutôt alambiquée, Sophia hocha simplement la tête et sourit, tout en serrant les dents de frustration. La conversation porta ensuite sur la montgolfière, et Sophia en apprit beaucoup plus qu'elle ne le souhaitait sur le sujet. Elle fut excessivement heureuse lorsqu'un compagnon de Lord Alberton lui parla de l'autre fenêtre du cabriolet et lui épargna plus d'explications.

Se sentant un peu déprimée, elle était toujours assise dans sa voiture, regardant par la fenêtre la façon particulière dont-on remplissait le ballon, quand un cabriolet s'arrêta à côté d'elle.

Sophia reconnut la voiture avant de se retourner et constater que c'était Max. C'était la seule personne qui avait le pouvoir de provoquer une telle vulnérabilité dans son corps.

Elle se raidit avant de jeter un coup d'œil dans sa direction.

Max toucha le rebord de son chapeau, qui assombrissait son regard.

-Bonjour.

Sophia inclina la tête froidement, bien que son estomac se noua douloureusement. Elle n'avait pas revu ce misérable depuis qu'il avait emprisonné sa main dans la sienne.

Elle nota avec irritation qu'il était habillé à la pointe de la mode, son manteau était évidemment coupé par une main de maître, sa cravate avait été nouée d'une façon experte sur sa gorge et était ornée d'une épingle à cravate incrustée d'un saphir. Cela l'étonnait qu'il la porte si bien.

Le Max de sa jeunesse était toujours impeccablement soigné, mais n'était pas du genre à s'embêter avec la mode. Mais ce Max plus mince et plus incisif, celui qui avait des yeux cernés et un sourire plus dur, ce Max là, elle ne le connaissait pas du tout. Pour cacher son incertitude, elle dit sur un ton aussi décontracté qu'elle le put :

-Comment allez-vous ?

Les sourcils de Max se haussèrent.

-Comment faites-vous cela ?

Elle lui lança un regard soupçonneux.

-Comment je fais quoi ?

-Poser des questions banales avec ce damné ton vif. Qui me fait me sentir comme si je devrais répondre : bien, à part cette vilaine douleur dans ma poitrine. Pas sûr que je passe la journée.

Elle renifla.

-Si cela arrivait je n'y pourrais pas grand-chose.

-Non ?

-Non, votre cabriolet bloque le mien. Si quelque chose devait vous arriver, maintenant, je pourrais être coincée jusqu'à ce que quelqu'un se déplace.

Max soupira et leva les yeux vers le ciel.

-Voyez-vous avec quoi je dois lutter ? Faut-il s'étonner si j'ai évité de peindre le portrait des gens pendant un certain temps ?

Sophia fut vivement intéressée.

-Les gens ? Quand avez-vous commencé à faire des portraits ?

Il haussa les épaules et jeta un coup d'œil à la montgolfière qui se trouvait dans le champ, grossissant lentement en circonférence comme elle se remplissait.

-Il y a douze ans.

Elle aurait voulu lui demander plus de détails, mais elle ne savait pas de quelle façon le faire sans avoir l'air beaucoup plus intéressée pas sa vie qu'elle ne devait l'être.

-Je ne savais pas que vous aimiez ce genre de spectacle.

-Pas plus que cela. Je suis venu vous voir. Pourquoi êtes-vous ici ?

C'était exactement comme elle l'avait soupçonné : Jacobs avait dû dire à Max où elle se trouvait. Sophia aurait quelques mots bien tranchants à adresser à son majordome quand elle reviendrait chez elle.

-Si vous voulez le savoir, je suis venu pour parler avec Lord Alberton.

Max regarda Alberton qui se trouvait à côté de la voiture de Sophia, et qui était en grande conversation avec l'homme qui se trouvait dans le cabriolet d'à côté.

-Un peu vieux pour vous, n'est-ce pas ?

-Je ne voulais pas parler de quoi que ce soit de nature personnelle avec lui. Je voulais lui demander…

Elle se rattrapa juste à temps et regarda Max de sous ses cils.

-Lui demander quoi ?

Sa voix était riche et profonde, comme le miel de trèfle que son père avait l'habitude de fabriquer quand elle était enfant. Cela l'incitait à s'adoucir, pour tout avouer. Elle se mordit la lèvre, et le regarda pendant un long moment.

Dieu savait qu'elle avait besoin de toute l'aide qu'elle pourrait obtenir. Et ne faisait-elle pas tout ceci pour lui ? Et bien, en partie à cause de lui, de toute façon. Si elle était honnête, il y avait quelque chose d'attrayant de faire quelque chose avec Max. Non pas comme un couple, bien sûr, qu'ils ne pourraient jamais être de nouveau. Mais en tant que partenaires. Oui, c'est ce qu'ils seraient, des partenaires. De bons partenaires amicaux.

-J'essaie de découvrir qui a volé le bracelet de Lady Neeley.

C'est le seul moyen de l'empêcher d'entacher votre nom.

Max soupira.

-Vous ne pouvez pas vous empêcher de vous en mêler, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas la réaction qu'elle avait prévu.

-C'est pour vous aider.

-C'est une question d'opinion, répondit-il impitoyable.

-Quelqu'un doit agir puisque vous ne le ferez pas, répondit-elle vivement, en serrant les poings.

Il était si têtu !

-Je ne peux pas rester assise docilement pendant que d'autres se moquent de vous.

-Pourquoi vous en souciez-vous ?

La question flotta dans l'air, comme la détonation d'un coup de pistolet.

Sophia mouilla ses lèvres.

-Je n'ai pas dit que je m'en souciais.

-Vous devez, sinon vous ne feriez pas tout ceci.

-Je…

Sa voix resta dans sa gorge, enveloppée dans un enchevêtrement de pensées, qu'aucune personne cohérente ne prononcerait à haute voix. Oh, c'était génial ! Pourquoi s'embrouillait-elle à chaque fois qu'elle parlait avec Max ?

C'était idiot. Elle ne s'était jamais sentie de cette manière avec quelqu'un d'autre –nerveuse, bredouillante-, son esprit perturbé par des pensées chaotiques, et des souvenirs et son cœur battant fortement comme si elle avait couru. Pas un seul homme de sa connaissance n'avait ce pouvoir sur elle, pas même Thomas.

Elle fit une pause. Elle n'avait pas pensé à Riddleton du tout, non même pas une fois, depuis la soirée au grand bal des Hargreaves. Comme c'était étrange. Bien sûr, elle savait qu'il serait parti pour quelque temps, il allait chez sa mère chaque année à cette époque et restait toujours au moins un mois, parfois plus. Elle pensait qu'il lui aurait manqué, car ils avaient été ensembles si souvent durant les mois avant son départ.

Max la regarda d'un air résigné.

-Qui d'autre soupçonnez-vous, sans compter le pauvre Lord Alberton ? Le prince, peut-être ? Ou Wellington ?

-Ni le prince ni Welligton n'étaient au dîner de Lady Neeley.

Sophia regarda par-dessus l'épaule d'Alberton, qui était encore en pleine conversation avec son autre voisin.

-Et ce n'est pas du tout ce pauvre Lord Alberton. Lui et Lord Rowe viennent de faire fortune sur une course. En dehors de cela, ils étaient tous les deux de bons suspects.

Max leva les sourcils.

-Qui d'autre est sur votre liste ?

-Lady Markland.

-Impossible, dit rapidement Max. J'étais assis à côté de Lady Markland au dîner de Lady Neeley et elle m'a dit trois fois que son frère venait de mourir. Elle a hérité d'une importante propriété dans les Amériques. Elle s'attend à retirer un bon prix de la vente de ses terres.

Il soupira.

Il ne restait plus qu'un seul nom sur sa liste : Monsieur Henry Brooks. Sophia se mordit la lèvre, et baissa ses sourcils, comme elle envisageait cette possibilité. Est-ce que Lady Neeley avait eu raison quand son premier instinct avait été de faire fouiller son propre neveu ?

C'était un dépensier tristement célèbre et chacun savait qu'il avait vécu aux frais de la générosité réticente de sa tante pendant des années. Ajouté à cela, il y avait quelque chose en lui qui faisait que Sophia n'avait pas confiance… Elle n'était pas sûre que ce soit ses yeux plutôt protubérants ou son menton presque inexistant.

Quoi qu'il en soit, il fallait le surveiller. Elle devait trouver ce stupide bracelet, même si elle devait suivre le neveu de Lady Neeley jusqu'aux portes de l'enfer. Ce qui était, malheureusement, où il avait tendance à résider. Brooks était une figure bien connue de tous les endroits douteux où se déroulait l'enfer du jeu.

Elle pinça les lèvres et regarda Max. Elle supposa que si elle s'y prenait bien, elle pourrait trouver quelqu'un pour la conduire dans un de ces tripots. Certes, John ne le ferait jamais, mais Max n'avait jamais été aussi prude que…

-Je n'aime pas ce regard, dit brusquement Max, en s'adossant à son siège, croisant les bras et en plissant ses yeux argentés. Je me demande quels genres de problèmes vous allez encore inventer.

Un homme normal aurait instantanément offert de l'aider de n'importe quelle façon qu'il le pouvait. Bien sûr, « normal »

n'était pas un mot qui pouvait s'appliquer à ce grand escogriffe, musclé à côté d'elle. Max était beaucoup, beaucoup de qualificatifs, mais l'utilisation d'un mot aussi banal que

« normal » sur lui, semblait une profanation, en quelque sorte.

Une déclaration inexacte, un peu comme appeler un magnifique lion puissant un « petit chaton touffu ».

Elle soupira.

-Je n'ai plus qu'un seul nom sur ma liste.

-Henry Brooks.

-Oui, pourquoi. Comment saviez-vous ?

Il haussa les épaules.

-Qui d'autre cela pourrait-il être ?

C'était vrai. Il n'y avait tout simplement pas beaucoup de suspects.

-Je dois parler avec lui, mais je ne le trouverai pas dans les endroits que je fréquente habituellement. J'ai entendu dire qu'il était plutôt friand des endroits où régnait l'enfer du jeu.

-Oui, il l'est, dit Max sans hésiter. Et non, je ne vous escorterai pas dans un de ces endroits.

C'était excessivement handicapant de parler avec quelqu'un qui vous connaissait trop bien.

Sophia fusilla Max du regard.

-Alors, comment puis-je m'entretenir avec lui ? Il fréquente très peu les mondanités décentes, à moins que sa tante ne le force à y participer.

-Peut-être que Lady Neeley vous invitera à un autre dîner.

Sophia se rappela son entrevue avec Lady Neeley.

-Je doute que cela arrive.

Max crispa les lèvres.

-Vous vous êtes encore brouillée, n'est-ce pas ?

-Non, je ne l'ai pas fait. C'est juste, que je n'aie pas envie de m'associer avec des gens qui jettent des accusations sans la moindre preuve pour appuyer leurs théories.

-Hm.

Max rassembla les rênes.

-Dites à votre cocher de rentrer à la maison. Vous venez avec moi.

Son cœur se mit à battre follement dans sa poitrine.

-Pourquoi ?

-Brooks est attendu à la représentation musicale des Tewkesberrys ce soir. Si nous partons maintenant, je devrais être en mesure de vous ramener chez vous pour que vous puissiez passer une robe plus appropriée, et alors nous pourrions faire une apparition à la représentation.

-Comment savez-vous tout cela ? Demanda t-elle, étonnée.

Max lui fit un sourire énigmatique.

-Quelle importance ? Nous devons nous dépêcher, cependant.

La représentation se termine à huit heures, puisque certains invités sont attendus au bal de Lady Norton.

Sophia considéra sa proposition. C'était une trop bonne opportunité pour la refuser.

-Pourquoi est-ce que mon cocher ne peut pas me ramener chez moi ? Vous avez besoin de vous changer vous aussi.

-Oui, mais je gagnerai deux fois plus de temps avec le cabriolet. En plus, je suis déjà habillé.

Il défit un des boutons de son manteau et lui donna un aperçu de son habit de soirée noire.

La suspicion assombrit son regard.

-Vous saviez qu'il était sur ma liste ! Est-ce que John…

-Si vous ne souhaitez pas y aller, n'y allons pas alors, dit Max rapidement. Bonne chance pour trouver Brooks et une escorte qui vous emmènera dans un de ses tripots. Mais je vous averti, ne buvez pas de sherry. Il est bien inférieur à ce que vous êtes habituée à boire et vous seriez ivre en un instant. Oh, et ne portez pas beaucoup de bijoux. Les tripots ne sont pas situés dans les meilleurs endroits de la ville, et il y a des voleurs dans tous les coins.

Elle le regarda avec des yeux inexpressifs.

-Et peut-être qu'un sanglier pourrait résider dans cette partie de la ville. Ou bien d'horribles gitans mal lavés pourraient venir et m'emporter, aussi.

Il considéra ceci un moment, puis secoua la tête.

-Vous vous mettriez à crier et ils vous laisseront tomber. Les gitans n'aiment pas les bruits forts.

Un faible frémissement passa sur son visage, une étincelle d'humour qui fut rapidement effacée.

-Vous êtes incorrigible. Je suis certaine que je dois remercier John pour vous avoir divulgué mes confidences. Aussi sournois qu'il est, j'accepterai votre offre simplement parce que je n'ai pas d'autre choix. Je dois parler à Brooks.

Elle parla à son cocher du changement de ses plans, pendant ce temps Max attacha les rênes de son cheval et descendit d'un bond léger pour aller ouvrir la porte de sa voiture. Elle se leva et se pencha en avant, baissant la tête pour éviter de se cogner dans l'encadrement de la porte.

Il lui sourit, en lui tendant la main.

-Je savais que vous reviendriez à la raison. Réfléchir calmement n'a jamais été l'un de vos points forts.

Elle mit sa main dans la sienne, ses doigts se resserrant comme elle s'approchait de la porte.

-Essayez de me faire descendre gentiment, d'accord ?

Maintenant, je m'inquiète…

Max tira sur la main de Sophia. Elle haleta et vacilla vers l'avant, tombant hors de la voiture droit dans les bras de Max, ses cheveux blonds dorés s'écrasant contre son manteau noir.

Il resta dans cette posture pendant une seconde, répondant par un sourire à son air stupéfait, douloureusement conscient des courbes douces de sa poitrine. Il lui fallu toute sa maîtrise pour la reposer doucement sur ses pieds et s'éloigner d'elle.

Dommage qu'il y ait eu tant de regards indiscrets, il aurait bien aimé lui donner un autre baiser ou même une dizaine. Par l'enfer, il aurait aimé l'allonger sur l'herbe humide, relever ses jupes et arriver à ses fins avec elle, qu'ils soient tous maudits.

Reprenant son contrôle face au déferlement du désir brûlant qui faisait rage en lui, il l'aida à prendre place sur le siège de son cabriolet.

-J'ai le sentiment que je vais le regretter, murmura t-elle, le feu aux joues.

Il monta à côté d'elle et desserra les rênes.

-En effet, vous le pourriez. Mais il suffit de penser au plaisir que vous pourriez trouver sur votre route et que vous pourriez regretter.

Sans lui laisser le temps de réfléchir de trop près à cette remarque, il mit la voiture en mouvement et ils retrouvèrent bientôt sur le chemin.

Sophia et Max arrivèrent à la représentation musicale au moment où elle débutait. Sophia lui avait en quelque sorte, pardonné son égarement. Et pour une fois, Max fut d'une agréable compagnie, parlant avec décontraction aux gens qu'ils connaissaient tous les deux ou que l'on venait de leur présenter et elle fut surprise de le voir rire à plusieurs reprises. Mais sous l'attention calme et amicale bourdonnait un courant de sensualité qui la laissait brûlante et agitée.

Bientôt, ils furent assis côte à côte dans le grand salon des Tewkesberrys, écoutant un air italien exécuté par la très honorable Lady Maria Townsbridge. Mais Sophia entendit à peine les notes, elle et Max étant assis à seulement deux rangées de Brooks. C'était un homme insignifiant, avec très peu de particularités si ce n'est un menton presque fuyant.

La représentation musicale se termina rapidement à sept heures. Lady Tewkesberry annonça que les rafraîchissements seraient servis dans le salon vert. Du coin de l'œil, Sophia vit le neveu de Lady Neeley échanger un clin d'œil avec quelqu'un de fond de la salle. Elle se pencha vers Max et murmura :

-A qui fait-il un signe ?

Max regarda derrière elle.

-Lord Afton.

-Ah ! dit Sophia, en s'agitant d'excitation.

Lord Afton était un membre à peine accepté par ses pairs, connu pour ses hobbies excentriques, qui incluait sa collection de tabatières décorées de dessins lubriques, son élevage d'oiseaux rares et ses gilets recouverts de fanfreluches.

Il avait également la réputation d'entraîner pendant son temps libre, des aristocrates fortunés dans les pires tripots que l'on puisse trouver. La rumeur disait qu'il était personnellement responsable de la ruine de Lord Chauncy Hendrickson, qui s'était mis une balle dans la tête après avoir perdu toute sa fortune pendant une partie de cartes, dix jours avant son dix-neuvième anniversaire. Si Brooks était impliqué avec Afton, il y avait une chance qu'il soit complètement endetté, ce qui lui donnait un motif parfait.

Elle observa Lord Afton puis ensuite Brooks, qui traversaient tranquillement la salle jusqu'à la porte en se suivant l'un derrière l'autre. Coincée à cause des nombreuses personnes, Sophia ne put bouger. Frustrée et silencieuse, elle regarda sa proie s'échapper par la porte, pour rejoindre Lord Afton pour un échange privé. Cela stimula suffisamment pour la pousser à aller écouter la conversation. Si elle pouvait simplement se rendre dans hall, peut-être…

Une main se serra sur son coude. Elle jeta à un regard sur son bras et soupira. Elle savait à qui appartenait cette élégante main masculine.

-Max, lâchez-moi. Je dois aller dans le hall.

-Vous y êtes déterminée, n'est-ce pas ? Je suppose que je vais devoir vous aider.

-Je n'ai pas besoin de votre aide.

Et elle ne lui demanda pas. Même si elle s'interrogea sur le fait qu'elle se souciait tellement quand il n'insista pas. Etait-ce parce que le nom de Max était partiellement le sien ? Est-ce que c'était à cause de cela ? Ou est-ce que c'était quelque chose d'autre ? Quelque chose qui avait un rapport avec le fait qu'elle était debout ici à côté de Max, sa main chaude sur la peau nue de son bras, qui était la chose la plus naturelle, la plus juste qu'elle n'ait jamais connue ?

Au moment où elle s'interrogeait sur ce sujet, une grande matrone âgée avec un turban orange tapa sur l'épaule de Max avec son éventail.

-Easterly ! Vous êtes donc enfin revenu.

Max allait répondre, et quand il le fit, Sophia s'échappa. Elle se retourna un peu, tira sur son bras et disparut, se faufilant à travers la foule, avant que Max ne puisse faire autre chose que de jeter un coup d'œil surpris dans sa direction, la matrone lui rappelant immédiatement sa présence.

Sophia se glissa de l'autre côté de la porte, mais ne trouva aucun signe de Brooks ou de Afton. Marchant silencieusement, elle longea le hall, s'arrêtant çà et là pour écouter aux portes.

Enfin, elle entendit un léger murmure de voix d'hommes derrière une grande porte en chêne. Elle regarda à droite et à gauche, s'assurant que personne ne se trouvait à proximité, puis colla son oreille sur le panneau froid. Là, elle se tint parfaitement immobile, essayant de distinguer les paroles tandis que la froideur du sol en marbre s'infiltrait dans ses pantoufles.

Elle pouvait entendre le bourdonnement de voix masculines qui s'échauffaient, faibles et intrigantes mais rien d'autre. C'était exaspérant. Elle pressa plus fortement son oreille, bouchant l'autre avec un doigt dans l'espoir de mieux entendre, mais en vain. La porte était trop épaisse.

Quelque chose effleura son bras et elle sursauta. Max apparut devant –elle.

-Cela fonctionnerait mieux si vous utilisiez un verre et que vous le placiez contre la porte, murmura t-il.

Ayant un verre à la main, il le plaça contre la porte.

-Appuyez votre oreille dessus pour voir si cela fonctionne.

-Je n'ai pas besoin de votre verre, je vous remercie, chuchota telle.

-Etes-vous certaine ?

Son regard amusé se braqua sur elle.

-Essayez.

Elle regarda le verre qu'il tenait contre la porte d'une façon tentante. Cela fonctionnerait peut-être mieux.

Avec un soupir d'exaspération, elle lui prit le verre et le plaça contre la porte. Il sourit, s'appuya contre le mur à côté de la porte pour lui donner un meilleur accès.

-Je ne comprends pas pourquoi vous vous donnez tout ce mal, mais je dois admettre que c'est plutôt flatteur.

Elle ignora sa boutade et tint son oreille contre le fond lisse et froid. A l'intérieur, elle pouvait entendre la voix distincte de Brooks.

-Elle me tuerait si elle savait, dit-il.

-Sûrement pas. Répondit Afton.

-Après les cris qu'elle a poussés quand il a disparu ? Etes-vous raisonnable ?

Sophia cligna des yeux. Il parlait de Lady Neeley et de son bracelet.

-Ma tante est comme un chien avec un os dès qu'elle décide qu'elle aime quelque chose, poursuivit Brooks.

-C'est pourquoi je me suis procuré un faux, qui ressemble exactement à l'original.

Le cœur de Sophia se mit à battre plus vite. Un faux ? Est-ce qu'il y avait deux bracelets ? Brooks était-il censé les échanger, et les choses avaient mal tourné ?

Max se rapprocha et baissa la tête pour que, lui aussi, puisse écouter. Brooks soupira fortement, si près de la porte que Sophia sursauta presque.

-Etes-vous sûr que la boîte soit bien cachée ?

-Oh oui, déclara Afton, d'une voix apaisante. Sur mon honneur, personne ne pourra jamais la trouver. Je l'ai enterrée dans Hyde Park, derrière ce bosquet d'arbres à l'extrémité sud.

-Et vous êtes sûr que personne ne vous a vu.

-Pas une âme.

-Bon. Si ma tante venait à le découvrir, elle me retirerait de son testament, avant que je n'aie le temps de compter jusqu'à deux.

Ce qui est quelque chose dont mon cousin Percy aimerait être témoin.

-Votre tante ne le saura jamais. Il suffit de mettre le faux en face d'elle et avant qu'elle ne s'en rende compte, elle le trouvera aussi bien que l'autre.

-Si elle ne découvre pas la supercherie. Je suis désolé, je suis si inquiet en vérité, je vous suis si redevable, Afton. Je ne sais pas comment je peux faire pour vous rembourser.

C'était cela ! Sophia aurait presque sauté de joie. Brooks devait de l'argent à Lord Afton !

-Il est caché à Hyde Park, murmura t-elle avec enthousiasme.

Enterré derrière quelques arbres à l'extrémité sud.

La main de Max agrippa son coude.

-Quelqu'un vient.

Il désigna de la tête le fond du hall. Le léger claquement des talons de chaussures résonnait en se rapprochant.

-C'est Tewkesberry.

Sophia s'éloigna de la porte qui commençait à s'ouvrir. Son regard rencontrant celui de Max, ils étaient pris au piège.

Rapidement il saisit la main de Sophia et la tira au fond du vestibule et la guida jusqu'à une porte étroite. Il ouvrit la porte, révélant une sorte de placard. Sans un mot, il rentra dedans et attira Sophia contre lui, puis referma la porte derrière eux.

Il faisait très sombre, sans lumière, à part la ligne de lumière sous la porte qui soulignait le contour de leur chaussure en doré. L'espace était limité et ils étaient pressés l'un contre l'autre, leurs hanches se frôlant alors qu'Afton et Brooks s'arrêtaient dans le hall pour parler à Tewkesberry.

-Zut, chuchota Sophia, nous allons rester ici pendant des heures.

Max lui jeta un coup d'œil, incapable de discerner plus que le faible contour de sa joue. Il était avec Sophia depuis plus de trois heures maintenant, trois heures de torture. Son corps était déjà prêt, son sang en ébullition. Et maintenant, ils se retrouvaient là dans l'obscurité, avec une légère odeur de citron flottant légèrement dans l'air, les cheveux de Sophia lui chatouillant le nez.

Il se pencha et prit une grande inspiration, laissant la richesse du parfum de son savon l'imprégner. Elle remua nerveusement, ses hanches se frottant contre les siennes, le faisant grimacer.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle lui faisait subir. Pas du tout. C'était affolant et aussi séduisant que l'enfer.

-Oh non, murmura Sophia dans le silence. Je… je crois que je vais éternuer.

-C'est juste parce que vous ne pouvez pas le faire. Arrêtez d'y penser.

Elle se tut pendant un moment, puis éclata dans un chuchotement passionné :

-Je sais que je vais éternuer ! Nous allons être pris et ils voudront savoir pourquoi nous sommes ici et…

Max pencha son visage sur elle et l'embrassa. Ce n'était pas un baiser hésitant, une exploration comme le premier, mais une irruption sauvage de passion, de désir et de besoin. Il la moula à lui, la tenant serrée, et le baiser explosa en quelque chose d'intense.

Et Sophia, sa bien aimée Sophia, répondit avec toute la passion aveugle qu'il se rappelait, se raccrochant à son manteau, gémissant doucement. Elle ruinait sa cravate, il chiffonnait sa robe. Et il n'en avait rien à faire.

Il approfondit de plus en plus le baiser, en l'attirant et en la pressant. Sa langue s'aventurant de plus en plus loin, glissant entre ses dents, ses mains se mettant en coupe sur ses seins au travers de sa robe. Il passa ses pouces sur les petites pointes tendues. Elle haletât son nom et se courba contre lui, puis retomba. Contre la porte.

La porte se déverrouilla. L'instant d'avant ils étaient debout dans l'obscurité complète, leurs sens faisant rages, la minute suivante ils se retrouvaient dans le vestibule, leurs vêtements froissés et aveuglés par la lumière.

Afton, Brooks et Texkesberry se tenaient devant eux, clignant des yeux d'étonnement. Sophia s'attendait à être frappée pas un sentiment d'embarras, qui s'amenuiserait pour se transformer en humiliation. Mais pour une raison qui ne s'expliquait pas, tout ce qu'elle ressentit c'est une merveilleuse chaleur persistante de l'étreinte de Max.

Il se déplaça et se mit en face d'elle, ses mains lissant son manteau et rajustant sa cravate.

-Messieurs, dit-il doucement, comme s'il ne venait pas de sortir d'un placard à balais. Nous étions à la recherche de la salle réservée aux dames. Ma femme a déchiré son volant.

Tewkesberry fit un signe vers le fond du hall devant eux. Max s'inclina, puis prit la main de Sophia et la plaça au creux de son bras, et ensuite l'escorta jusqu'au la salle des dames, hors de la vue d'Afton et du neveu dépravé de Lady Neeley.

Le silence était tendu. Sophia risqua un regard vers Max et fut consternée de voir une expression sévère.

-Max, je…

-Allez à l'intérieur et rajustez-vous.

-Mais…

Il plaça ses doigts sur ses lèvres, ses doigts si chauds sur sa peau.

-Il n'y a rien à dire. Vous aviez envie d'éternuer. J'ai essayé de vous distraire. C'est tout.

Sa main retomba à son côté.

-J'ai compris votre situation. Il n'y a pas besoin d'explication supplémentaire.

Bien sûr, c'était tout ce que cela avait été. Comme c'était stupide de sa part de penser autrement. Soudainement désemparée, elle hocha la tête et rentra dans la salle, s'arrêtant quand elle aperçut son reflet dans le miroir.

Ses lèvres étaient gonflées, ses cheveux à moitié défaits, sa robe de guingois. Mais pour une raison quelle ne s'expliquait pas, sa vue la rassura. Elle se vit comme une femme qui avait été aimée. Et elle l'avait presque été.

Elle se rajusta comme elle le put, puis alla rejoindre Max. Ils partirent peu de temps après. Max l'aida à remonter dans le cabriolet, et il reprit les rênes. Il était étrangement silencieux, alors qu'elle tentait de faire la conversation.

-Cela ne me prendra qu'un moment de revêtir une vieille robe et d'aller chercher une pelle à l'écurie.

Il leva un sourcil.

-Vous êtes devenue folle si vous pensez que nous allons aller à Hyde Park en cette fin de soirée.

-Nous devons aller chercher le bracelet et…

-Demain, dit-il brusquement. Je viendrai vous chercher à onze heures.

-Onze heures ? C'est si tard ! Pourquoi pas vers huit heures ?

-Je ne vais pas me lever à huit heures pour creuser un trou dans le sol.

Il dirigea un regard dur vers elle.

-Et vous, Madame, vous n'irez pas sans moi.

-Mais si nous y allons si tard, il y aura beaucoup trop de monde !

-Pas derrière le bosquet d'arbres. Et même s'il y en avait, quelle différence cela ferait-il ? Nous leurs dirons que nous jardinons ou n'importe quel autre absurdité.

Elle poussa un soupir de déception. Il prenait tout le romantisme de l'aventure comme quelque chose de regrettable.

Ils arrivèrent bientôt à la maison et Max marcha avec elle jusqu'à la porte. Sophia lui tendit la main.

-Merci pour votre aide.

Il tint légèrement ses doigts.

-Merci de m'avoir permis de vous accompagner.

Sophia chercha les mots pour qu'il se détende, pour retrouver le compagnon chaleureux qu'il avait été avant la représentation, mais aucun ne lui vint à l'esprit. La porte s'ouvrit, et la lumière de la lampe se déversa sur eux.

-Eh bien. A demain alors. A huit heures.

-Onze heures.

Max s'inclina, puis recula, et regagna sa voiture. Il sauta sur le siège du véhicule et rassembla les rênes.

-Pourquoi pas neuf heures ? Lui demanda t-elle.

-Onze heures, retentit la réponse comme il mettait les chevaux en mouvement.

Beaucoup trop tôt, le cabriolet cliqueta en bas de la rue sur les pavés et disparut au coin de la rue.

En arrivant chez lui, Max constata qu'il ne pouvait pas dormir.

Son sang était toujours en ébullition, son esprit vibrant de la sensation d'avoir encore besoin de serrer le corps de Sophia contre le sien. Quelque chose de pire encore que le désir déferlait à travers ses veines, et il réalisa que si la porte ne s'était pas ouverte quand elle était retombée dessus, il aurait fait l'amour à sa femme directement dans ce placard étouffant.

Une femme qui avait tenté de le faire revenir à la maison avec une menace de chantage pour lui demander d'annuler leur mariage.

Plus Max était avec Sophia, plus il la voulait. Il soupira comme il se dirigeait vers sa chambre, se rendant compte qu'il ne pourrait pas dormir ce soir. Alors il fit ce qu'il avait toujours fait quand le sommeil le fuyait, il peignit.

Il se perdit dans les images qui apparurent sur la toile, les couleurs, les ombres et les lumières, le vent agitant une feuille, ou la courbe d'un brin d'herbe. Il travailla fiévreusement, tellement pris par son travail que le soleil était largement au dessus de l'horizon quand il réalisa qu'il s'était levé. Soudain épuisé, il chancela sur son lit, son esprit inondé de souvenirs et du goût de Sophia.

Max se réveilla quelque temps plus tard, s'étirant dans l'obscurité de sa chambre, les rideaux lourds bloquant tout sauf une petite portion de lumière. En soupirant, il regarda l'horloge sur le manteau de la cheminée et se mit rapidement debout.

Il était onze heures passé de dix minutes. Dieu seul savait dans quel état se trouvait Sophia. Il rejeta les couvertures, appela son valet de chambre. Il se lava et s'habilla en très peu de temps et descendit les marches en boutonnant son gilet en même temps.

Max alla directement au parc, et trouva la voiture de Sophia à côté du petit bosquet d'arbres sur le côté sud. Il sauta au bas de sa voiture, et jeta les rênes à son garçon d'écurie, puis se dirigea vers les bosquets taillées.

Il trouva Sophia complètement absorbée en train de creuser un trou. Elle était à l'opposé de la route et était vêtue d'une robe et de chaussures plus confortables. Ses mains étaient enfermées dans des gants de cuir d'équitation, et elle tenait une pelle à long manche. Elle eut un éclatant sourire quand elle le vit.

-Vous voilà !

Il refusa de reconnaître l'éclat de chaleur qui toucha son cœur à la vue de son sourire spontané.

-Je dormais.

-Oh, je n'avais qu'une seule pelle, donc cela n'avait aucune importance que vous veniez ou non.

Il fit un geste vers la pelle, mais elle ne fit aucun mouvement.

Elle regarda simplement sa main et leva les sourcils.

Il se mit à rire.

-Je suppose que vous allez me dire que vous êtes la Maîtresse de la pelle.

-Je pense vraiment que l'on devrait me permettre de creuser, puisque je suis celle qui a trouvé l'endroit où le bracelet a été caché.

-Je vois. Si vous finissez de creuser, que suis-je censé faire ?

Elle s'appuya contre la pelle et le considéra.

-Vous pouvez faire le guet.

-Faire le guet. C'est le rôle que je suis censé faire. Et qui suis-je censé surveiller ?

-Brooks ou Afton.

-Vous pensez qu'ils pourraient revenir chercher le bracelet ?

Maintenant ? En plein jour ?

Elle plissa le nez en considérant la question.

-Je suppose que vous avez raison.

Max croisa les bras et s'appuya contre l'arbre.

-Je me sens comme si je devais faire quelque chose. Je devrais peut-être vous diriger.

Elle fit une pause et repoussa ses cheveux de son visage, laissant une trace de saleté sur une de ses joues.

-Me diriger ? Je ne pense pas en avoir besoin.

Max cacha son sourire et dit d'une grosse voix de chef palefrenier :

-Hé la, creusez avec plus d'entrain maintenant !

-Oh, c'est charmant, dit-elle, lui envoyant un regard caustique, bien qu'un sourire se cachait derrière se grimace.

-J'espère vraiment que je creuse au bon endroit. C'est le seul emplacement où la terre était fraîchement retournée.

-Ce doit être le bon endroit alors.

-Bonjour ! fit une voix de l'autre côté du buisson.

John entra dans la petite clairière. Il était vêtu d'un costume d'équitation, d'un chapeau à la mode mis coquettement sur sa tête, son nez un peu rougi par le soleil.

-Je pensais bien vous trouver là tous les deux.

-Vous pouvez nous apercevoir du chemin ? Demanda Max.

-Vous n'êtes pas venus à cheval. J'ai pensé que vous pourriez avoir un pique-nique ou quelque chose dans le même genre.

John regarda autour de lui.

-J'aurai juré que je sentais la crème au citron.

-Toi et la nourriture, déclara Sophia dégoutée. Nous ne sommes pas en pique nique. Nous creusons pour retrouver le bracelet de Lady Neeley.

-En fait, dit Max, en s'excusant, votre sœur creuse. Je la dirige.

Il désigna le trou.

-Surveillez ce que vous faites, Sophia. Votre trou n'est plus rond mais ovale, attention…

Thunk !

Une pelletée de terre frappa dangereusement le sol près de ses pieds.

-Oh ho ! Dit John, en levant les mains et en s'éloignant. Prenez soin de ma sœur, Easterly. Il ne faudrait pas qu'elle jette ses saletés sur le prince ou quelqu'un d'important.

Avec un clin d'œil, John partit.

-Il est vraiment dérangé, dit Sophia.

Elle se remit à creuser et un confortable silence s'installa entre eux pendant ce temps. Soudain, un bruyant raclement résonna dans l'air. Sophia regarda Max, en écarquillant les yeux d'excitation. Max se redressa et se pencha en avant pour regarder fixement dans le trou. Le bord d'une petite boîte en bois était visible.

-Elle n'était pas enterrée très profondément, n'est-ce pas ?

-Non.

Elle rejeta la pelle sur le côté et s'accroupit pour retirer la saleté. Dès que la boîte fut entièrement visible, elle la saisit à deux mains et la sortit du trou. Tout ce qui ce trouvait à l'intérieur glissa sur un côté. Sophia fronça les sourcils en se remettant debout.

-Cela ne ressemble pas à un bracelet.

-Peut-être qu'il est enveloppé dans quelque chose. Ouvrez la boîte et vous verrez.

Elle tritura un peu gauchement le loquet.

-Mon Dieu ! Retentit un cri dans l'air.

Max se retourna et trouva Brooks debout devant lui. L'homme était ridiculement habillé d'un manteau de velours bleu avec des gros boutons en laiton. Sophia enroula ses bras autour de la boîte et recula.

-Nous savons au sujet de la boîte, Brooks. Et nous savons qu'Afton vous a aidé.

Le visage de Brooks passa du rouge au pâle.

-Tonnerre de Dieu ! C'est mon cousin Percy, n'est-ce pas ? Il vous a mis au courant de ceci.

Les épaules de l'homme s'affaissèrent.

-Zut, je le savais… J'ai demandé à Afton si c'était sûr… il m'a dit que ça l'était, mais… oh, maudit soit tout cela !

Il passa une main sur son visage.

-Je suppose que vous allez aller directement voir ma tante ?

-Nous le devons, déclara Sophia. Nous devons blanchir le nom d'Easterly.

Brooks cligna des yeux.

-Easterly ?

Il regarda Max, plein de confusion.

-Qu'est-ce que vous avez à voir avec le perroquet de ma tante.

Il y eut un moment de silence stupéfait.

-Perroquet ? Dit Sophia ;

-Eh bien, oui.

Brooks fronça les sourcils.

-De quoi pensez-vous…

Ses sourcils se redressèrent.

-Le bracelet ! Vous pensiez que le ridicule bracelet de tante Théodora était là-dedans !

Sophia regarda Max, embarrassé au-delà de l'entendement. Il s'avança.

-Si le bracelet n'est pas ce que vous cachiez, qu'est-ce qui se trouve dans la boîte ?

Sophia pâlit soudainement et repoussa lentement la boîte en avant et la tint à bout de bras.

-Ne me dites pas que le perroquet de Lady Neeley…

-Seigneur, non ! Dit Brooks. Ce serait une découverte horrible, n'est-ce pas ?

Max tendit les mains vers la boîte et la prit sans résistance des mains de Sophia, puis la posa sur le sol.

-Brooks, vous feriez mieux de vous expliquer.

-Oui, je pense que je le devrais. L'oiseau de tante Théodora avait la manie horrible de dormir entre les cousins sur le canapé. Ma tante m'a toujours mis en garde de tâter les oreillers avant de m'asseoir. Un jour, j'ai oublié de le faire et je me suis assis sur cette fichue chose. Cet oiseau s'est relevé en faisant une telle agitation ! Il a fondu sur moi et a essayé de m'arracher les cheveux.

Brooks frissonna.

-J'ai couru pour sauver ma vie. Je suis sorti de la salle et j'ai couru jusqu'à la porte d'entrée. Le problème est, que l'oiseau m'a suivi.

Max fronça les sourcils.

-Il vous a suivi ?

-Oui. Il m'a pourchassé presque sur un mile, en criant et en me picorant la tête. C'est un miracle que je n'ai pas perdu un œil.

-Alors le perroquet s'est échappé.

-Il a disparu. Je l'ai cherché partout, mais je ne l'ai jamais retrouvé.

Brooks soupira.

-Pendant ce temps, ma tante a découvert que son précieux animal avait disparu et elle a fait un énorme scandale. Personne ne savait que ce fichu animal m'avait suivi jusqu'à la porte et je n'allais certainement pas m'en vanter, surtout pas à mon cousin Percy.

-Qui aurait informé Lady Neeley, dit Sophia.

-Il l'aurait fait, mais je l'ai dupé.

Brooks se redressa, visiblement fier de lui.

-Je n'arrivais pas à mettre la main sur le vrai oiseau, quoique je l'eusse cherché pendant des jours. Donc Afton m'en a procuré un autre. Il possède beaucoup d'oiseaux de ce genre, et celui qu'il m'a donné ressemblait à celui de ma tante. Ensuite, j'ai ramené l'oiseau chez ma tante et je l'ai glissé par une fenêtre ouverte. Elle pense qu'il est revenu tout seul.

-Un plan parfait, dit Max.

-Eh bien. Non, dit Brooks mal à l'aise. Il y a eu un hic. Le nouvel oiseau est un peu cinglé, aussi. Il n'aimait pas ce qui appartenait à l'ancien oiseau, ni le perchoir, ni les jouets, ni même la cloche d'argent que ma tante avait acheté pour l'autre chose stupide.

Sophia posa le bout de sa chaussure sur la boîte.

-Donc c'est ce qui se trouve ici ?

-Tout les jouets de l'oiseau, sa literie, tout. Je n'ai pas osé les enterrer près de la maison de ma tante. N'hésitez pas à regarder si vous le souhaitez.

Sophia leva le loquet et ouvrit la boîte.

-Mon Dieu ! Dit-elle en regardant l'enchevêtrement d'objets.

-C'est triste de voir tout ce qu'elle dépense pour cette chose, dit Brooks en hochant sa tête avec regret. Ce qui a été le pire c'est lorsque j'ai du acheter exactement les mêmes objets pour le nouvel oiseau, ce qui a été pénible, permettez-moi de vous le dire.

Sophia ferma la boîte, ses bras soudainement fatigués.

-Je suppose que nous devrions remettre cette boîte à sa place.

Brooks eut l'air soulagé.

-Vous ne vous y opposerez pas ? Percy est un lâche et il fera tout ce qu'il peut pour me couper de l'héritage de ma tante.

-Bien sûr, dit Sophia, se rendant compte que Brooks était son dernier suspect.

Elle avait encore fois échoué vis-à-vis de Max. Réalisant cela, sa gorge se serra.

Elle ramassa la boîte et la remit à sa place dans le trou. Mais, au moment où elle s'apprêtait à le faire, la main chaude de Max se referma son bras.

-Permettez-moi, dit-il.

Et il prit la boîte et la remit à sa place, puis commença progressivement à pelleter la terre dans le trou.

Pendant ce temps, Brooks continua à parler encore et encore sur ses ennuis et les bizarreries du nouveau perroquet, et de quelle façon l'oiseau était tombé amoureux de la dame de compagnie de Lady Neeley, et la façon dont-il refusait maintenant de manger les biscuits pour le thé, bien que l'ancien oiseau aimait ces choses rassies.

Sophia écouta à peine. En soupirant, elle se tourna pour qu'elle puisse voir le chemin et tous les gens qui passaient à cheval. En pensa avoir aperçu sa cousine, Charlotte, les joues roses et l'allure raffinée.

Sophia s'illumina. Peut-être qu'elle devrait inviter Charlotte à dîner le temps d'une soirée. Peut-être que si elle restait occupée et qu'elle invitait des gens chez elle, elle ne penserait pas aussi souvent à Max et pourrait donc rompre le charme, qu'il semblait en mesure de jeter sur elle sans même le moindre effort.

Pour une raison étrange, plus elle voyait Max, plus le charme semblait s'intensifier, et cela commençait un peu à l'effrayer.

Max mit la pelletée finale sur le monticule.

-Là. Comme avant.

-Merci, dit Monsieur Brooks. Et puis, ah… ça ne vous dérange pas de ne pas ébruiter l'affaire ?

-Bien sûr que non.

Max prit Sophia par le coude puis, fit un signe de tête à Brooks, et l'escorta à sa voiture. Max remit la pelle au laquais et aida Sophia à prendre place sur son siège, puis resta debout à côté de la fenêtre ouverte, le regard interrogatif.

Elle n'avait pas le courage de lui expliquer qu'elle se sentait misérable.

-Je dois rentrer à la maison et me laver.

Elle fit un geste évasif vers sa robe.

-Je crains qu'elle ne soit ruinée.

Elle voulait dire « ma robe ». Mais les mots restaient coincés dans sa gorge.

Max fit un soupir d'impatience ;

-Sophia, ne prenez pas cet air si misérable. Le bracelet de Lady Neeley n'a aucune importance…

-C'était important pour moi. C'était ma seule chance de prouver que je ne suis pas ce que j'étais, que je…

Elle s'arrêta, réalisant soudain ce qu'elle avait presque failli dire.

-Quoi, Sophia ? Demanda t-il tranquillement, d'une voix résolue.

Mais son orgueil ne lui permettait pas de dire les mots douloureux. Les mots qui la laisseraient à nue, exposée, vulnérable, en quelque sorte ; un objet de pitié. Ces années de solitude lui avaient appris une chose : si elle voulait éviter la pitié, elle ne devait pas admettre sa faiblesse.

Inspirant, elle s'arma de courage pour répondre à son regard tranquille.

-Ce n'est pas rien, Max. Vous semblez oublier que vous n'êtes pas le seul à porter le nom d'Easterly. C'est mon nom aussi que je protège.

Le visage de Max se durcit.

-Vous voulez toujours annuler le mariage.

La douleur qu'elle ressentait en elle, s'intensifia, et elle se força à étirer ses lèvres en un sourire fragile.

-Bien sûr, que je le veux ! C'est tout ce que j'ai toujours voulu.

Et aussitôt que vous me l'accorderez, je recommencerai à vivre ma vie et trouver l'amour.

Des lignes blanches apparurent de chaque côté de sa bouche.

-Je pensais que nous allions commencer un nouveau départ.

Recommencer en sachant que chacun…

-Je veux l'annulation, répéta t-elle.

Pour sa plus grande déception, il s'écarta de sa voiture.

-Alors c'est ce que vous aurez.

Il hocha sèchement la tête, puis tourna les talons et s'éloigna.

Sophia le regarda partir, son cœur versant les larmes que ses yeux ne pouvaient pas verser. Avec les yeux complètement secs, elle fit signe au cocher de prendre le chemin de la maison.

Chapitre 6

Il est difficile de l'imaginer, mais Lady Easterly a été vue dans Hyde Park, hier matin, avec une pelle. Plus étrange encore, en s'aidant de l'outil plutôt rustique, elle creusait un trou derrière de grandes broussailles sur le côté sud du parc.

Et si les commentaires n'étaient pas assez suffisants, Lord Easterly était là aussi, mais il ne faisait que rire et diriger la pauvre femme dans ses travaux.

Votre dévouée chroniqueuse n'a pas la moindre idée de ce qu'ils cherchaient, ou bien, s'ils l'ont trouvé.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

12 Juin 1816.

Le lendemain matin, Sophia se retrouva d'une humeur encore plus sombre. Elle resta à la maison et se promena longuement dans son salon, les mains jointes derrière le dos. Elle aurait dû penser au bracelet, car elle était encore une fois revenue au point de départ. Mais au lieu de cela, elle pensait à Max.

Qu'y avait-il en lui qui faisait qu'elle ne pouvait pas l'oublier ?

Elle était déchirée, écartelée entre jeter toute prudence au vent et la nécessité de se protéger contre plus de souffrance.

Ce dont-elle aurait eu besoin c'était d'avoir une promesse.

Non, est-ce que Max ne lui avait pas fait la promesse de ne jamais la quitter, pour ensuite partir quelques mois plus tard ?

Elle avait besoin de quelque chose de plus fort qu'une promesse.

Elle serra ses bras autour d'elle, consciente des larmes qui menaçaient. Elle voulait aimer de la même façon qu'autrefois, librement ouvertement sans un sentiment dissimulé de doute et d'effroi.

Mais comment le pourrait-elle ? Quelque soit ses sentiments pour Max, ils étaient dangereux pour la paix de son esprit. Etre avec lui c'était comme se mettre à nu, devenir vulnérable d'une manière qu'elle ne s'était pas permise depuis… et bien, depuis la première fois qu'elle l'avait aimé.

Jamais plus. Peut-être qu'il aurait mieux valu qu'elle le rencontre au milieu d'autres personnes. Bien sûr, la maison des Tewkesberrys avait été remplie de gens et cela n'avait pas semblé changer les choses.

Elle soupira. Elle avait besoin d'arrêter de penser autant à Max.

Peut-être devrait-elle inviter sa cousine Charlotte pour ce week-end. Oui, c'était exactement ce qu'elle ferait.

Sophia venait juste de se tourner vers son secrétaire pour écrire une note quand un léger coup précéda Jacobs.

-Milady, Monsieur Reddleton demande à vous voir.

Thomas ! Bon Dieu, elle avait presque oublié qu'il devait rentrer. Elle supposa qu'il lui dirait qu'elle n'avait pas mis beaucoup de temps pour l'oublier. Pourtant, ce serait agréable de voir un ami.

-Faites le entrer.

Quelques instants plus tard, Jacobs escorta Thomas jusque dans la salle, puis referma la porte. Thomas s'avança. Il était grand et beau, avec des épais cheveux bruns et une expression sincère. Il lui prit la main et posa ses lèvres sur ses doigts, un véritable sourire dans les yeux.

-Sophia. Vous êtes ravissante.

-Je vous remercie.

Elle retira sa main, un peu gênée par le geste. Pourquoi ne pouvait-elle pas tomber amoureuse d'un homme comme Thomas ? La vie n'était tout simplement pas si simple…

Elle fit un signe vers une chaise.

-Voulez-vous vous asseoir ?

Thomas la prit, la regardant d'un air complaisant, comme elle prenait la chaise en face de la sienne.

-Comment s'est passé votre séjour chez votre mère ?

-Très bien. Quoi qu'il aurait passé plus rapidement si vous m'aviez écrit plus souvent.

-Plus souvent ? S'exclama t-elle. Mais je n'ai pas écrit du tout.

-Exactement mon point de vue, dit-il d'une voix sèche.

Elle réussit à sourire.

-Je vous avais prévenu que je n'étais pas une correspondante très enthousiaste.

-Oui, vous l'aviez fait. Je suppose que j'ai juste pensé…

Son sourire s'effaça un peu, et son regard devint scrutateur.

-Sophia, je sais qu'Easterly est de retour.

Pour quelque raison que ce fut, elle rougit.

-Oui, il est revenu.

-Je vois. J'avais espéré qu'il ne reviendrait pas en personne…

mais là n'est pas la question. J'espère que vous lui avez déjà parlé au sujet de l'annulation ?

Oh oui, ils en avaient « parlé ». Ils s'étaient « parlés » et s'étaient embrassés et sur le point de faire autre chose, aussi.

-Nous ne nous sommes pas encore mis d'accord sur…

certaines choses.

Les sourcils de Thomas s'abaissèrent.

-Peut-être que je devrais lui envoyer mon avocat, cela suffirait à accélérer…

-Je vous demande pardon ?

Sophia cligna des yeux.

-Voulez-vous dire que je ne suis pas capable de gérer mes propres affaires ?

Il la regarda avec surprise pendant un moment, puis tout à coup se détendit et sourit un peu.

-Je vois ce que c'est. Vous êtes tendue. Et ce n'est pas étonnant. Vos émotions sont en plein désarroi depuis le retour d'Easterly, ce qui est naturel.

Vraiment ? Elle se demanda exactement quelle quantité de désarroi émotionnel avait été causée par le baiser qu'ils avaient échangé dans le placard sombre ?

-Je suis désolée, Thomas, mais mon désarroi est peut-être un peu plus…

Il leva la main.

-S'il vous plaît. Dans ce cas, je crois que je vous connais mieux que vous vous connaissez.

La bouche de Sophia s'ouvrit, puis se ferma. Quand Thomas était-il devenu si arrogant ! Assurément, il n'avait pas toujours été comme ça.

Elle changea de position sur son siège, elle se sentait inconfortable à cause de la tournure que prenait l'échange.

-Excusez-moi, mais je suis parfaitement capable d'interpréter mes propres sentiments et mes pensées. Il n'y a aucune raison, pour vous, de penser que vous avez besoin de le faire pour moi.

Elle avait essayé de le réprimander gentiment et elle espérait qu'il ne le prendrait pas mal.

Il eut un petit rire.

-Sophia, je crois que nous n'avons pas besoin de faire semblant de prétendre que nous ne nous connaissons pas plus que cela.

Maintenant, dites-moi tout sur le retour d'Easterly. Je jure que je n'aurais jamais pensé qu'il reviendrait en personne en Angleterre, mais je suppose que ma lettre lui a fait sentir…

-Votre lettre ?

-Eh bien, oui. J'ai pris la liberté de lui envoyer une missive qui lui décrivait comment ses initiatives en faveur de votre demande seraient à son avantage.

Sophia ne pouvait pas croire ce qu'elle entendait.

-Vous avez envoyé une lettre à mon mari au sujet de mes affaires personnelles…

-oui, bien…

Thomas se redressa un peu sur son siège.

-Je n'ai jamais pensé que vous objecteriez.

-Si vous pensiez que cela ne me dérangerait pas, pourquoi ne pas m'avoir demandé la permission ?

Il rougit.

-Voyez-vous, Sophia, j'y ai des intérêts aussi.

-Vous ? Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

-Quoi ? Voyons. Vous ne pouvez pas prétendre que nous ne sommes pas restés en compagnie l'un de l'autre depuis plusieurs mois.

-Je ne le nie pas. Nous sommes devenus de très bons amis, en tout cas c'est ce que je pensais.

Elle commençait à se demander s'il parlait d'elle de cette façon quand il était avec ses amis au White. Peut-être que c'était pour cette raison que beaucoup de gens chuchotaient sur eux.

-Des amis et c'est tout, déclara t-elle fermement.

-Chut ! Je ne veux plus entendre un mot.

Il sourit gentiment, comme pour atténuer des paroles un peu trop véhémentes.

-Je suis un homme patient, Sophia. J'attendrai jusqu'à ce que l'annulation soit prononcée et qu'Easterly ait quitté l'Angleterre.

Max repartir… Sophia dut avaler pour décontracter sa gorge. Il ne le ferait certainement pas. Plus maintenant qu'elle….

Plus maintenant qu'elle quoi ? Se demanda t-elle. Mais son cœur fut trop lâche pour lui répondre.

Thomas passa son pied botté par-dessus l'autre, son regard ne quittant jamais le sien.

-J'ai entendu parler de l'incident avec le bracelet. Une affaire inconvenante, quoique je n'aie pas été étonné, étant donnée la situation.

Ce fichu bracelet.

-Je ne sais pas ce que vous avez entendu, mais je vous assure que la vérité est très différente des rumeurs qui circulent.

-C'est dommage qu'Easterly ait une fois plus permis que l'on entache sa réputation.

Sophia ne pouvait plus le supporter. Dans le passé, elle appréciait plutôt l'air suffisant de Thomas. Mais maintenant, elle le trouvait suprêmement agaçant. Avait-il changé ? Elle se le demandait. Ou est-ce que c'était-elle ?

Thomas haussa ses larges épaules, qui se déplacèrent facilement sous l'excellente coupe de son manteau.

-Cela n'a pas vraiment d'importance qu'il ait pris le bracelet ou non. L'incident ne fait que souligner que, plus tôt il acceptera l'annulation, plus tôt il retournera en Italie, et ce sera mieux pour vous.

Il sourit.

-Pour nous, aussi.

-Attendez, dit Sophia. Thomas, je crains que vous n'ayez fait une erreur. Nous sommes des amis et rien de plus.

Son sourire faiblit un peu.

-Sophia ! Est-ce que nous nous entendons bien ?

-Habituellement, oui.

-Et n'apprécions-nous pas les mêmes choses, le théâtre, l'équitation, et bien plus encore ?

-Oui.

-Eh bien…

Ses yeux s'adoucirent.

-Pourquoi pas ? Je sais que votre cœur est resté sensible à cause des inconséquences de Max, mais je peux vous promettre ceci : je ne vous quitterais jamais.

Il voulait dire qu'elle pouvait avoir confiance en lui. Mais cela n'avait pas d'importance.

-Thomas, je ne ressens pas pour vous ce que je devrais. Et je ne pourrais jamais me marier sans amour, le véritable amour.

Vous et moi… nous ne pouvons pas être plus que des amis.

Elle pressa doucement sa main avec la sienne, puis la retira.

-Je ne peux accepter rien de moins que ce que j'avais avec Max lorsque nous nous sommes rencontrés. Je veux tout cela et encore plus.

-Je ne comprends pas.

-Vous n'avez pas besoin de le comprendre. Je crains que nous ne puissions plus nous voir. Je suis désolée, mais… c'est mieux pour nous deux. Au revoir.

Sans attendre plus de protestations, elle tourna les talons, et sortit, se sentant comme si un poids avait été ôté de ses épaules.

Les jours qui suivirent furent un dilemme d'émotion. Tout d'abord, l'homme à qui elle avait demandé de la laisser, ne le fit pas. Thomas vint chaque jour. Il lui envoya des lettres, des poèmes et des fleurs. Même une bague remarquablement jolie.

Sophia lui renvoya toutes ses gentillesses, mais avec une note clairement formulée.

Ce qui était pire que le refus de Thomas de tenir compte de ses demandes, c'était que l'homme duquel elle aurait aimé les visites, ne fit aucune apparition du tout. C'était exaspérant.

Après deux jours, elle demanda de l'aide à son frère.

-Il faut absolument que tu le fasses, insista t-elle.

John leva les yeux du fauteuil où il s'était étendu dans le salon, cassant des noix qui étaient disposées sur un plat à côté de son coude.

-Non, je ne le ferai pas, dit-il sans ambages. D'ailleurs, c'est une idée stupidement machiavélique, aller là-bas et frapper à la porte pour voir s'il va bien. C'est un adulte, pour l'amour du ciel. Il va penser que je suis devenu fou.

-Mais personne ne l'a vu depuis des jours.

-Il est probablement en train de peindre, dit John, ouvrant une autre noix. Tu sais ce qui arrive quand il le fait.

-Mais et s'il est blessé ? Ou s'il est tombé ? Tu peux au moins juste aller là-bas et voir…

Le froncement de sourcils de John la fit soupirer. Après un moment, elle s'illumina.

-Je sais ! Apporte-lui quelque chose en cadeau. Comme ça il ne trouvera pas cela étrange que tu te sois arrêté.

-Un cadeau ? Tu as vraiment des idées stupides.

-Non, non ! C'est l'excuse parfaite.

Son regard vola dans la pièce et atterri enfin sur une nouvelle bouteille de porto. Elle s'illumina et prit la bouteille.

-Prend ça ! Fais-le, s'il te plaît John. Pour moi.

-Non.

-Je demanderai au cuisinier qu'il te prépare de l'agneau avec une sauce à la menthe. Et du pouding aux prunes.

John jeta le casse noix dans le plat et se mit ensuite debout, la regardant avec un air dégoûté.

-Donne-moi cette satanée bouteille. Je te jure, toi et Max vous êtes la plus grande paire d'imbéciles que je n'ai jamais rencontrés.

Et il partit.

Il revint en un temps remarquablement court, avec un rapport très insatisfaisant. Oui, il était allé voir Max. Et oui, John l'avait vu, mais seulement pendant un court instant.

-Et laisse-moi te dire : une bouteille de porto n'était pas la chose qu'il aurait fallu lui ramener. Il était déjà suffisamment abattu, et recharger ses munitions n'était pas une bonne idée du tout.

Sophia saisit le dos du canapé, ses genoux soudainement faibles.

-Abattu ?

-Non ! Pas comme ça.

John pinça son nez entre le pouce et l'index, puis dit d'une voix tourmentée.

-Sophia, Max était ivre.

-Ivre ?

-Délabré. Imbibé. Désorienté.

-Mais il ne boit jamais !

-Il s'en est pris à moi, aussi, dit John.

Il secoua la tête.

-Mieux vaut le laisser seul. Il reviendra lorsqu'il ira mieux et qu'il sera prêt.

Sophia était bien forcée de se contenter de cela. Elle avait pensé à lui rendre visite, mais l'idée de se retrouver en face de lui, dans sa maison, alors qu'il était ivre, ne semblait pas être une chose très logique à faire. Alors, à la place, elle prévu une énorme journée très chargée, ce qui lui permettrait de maintenir son esprit occupé.

Pour sa plus grand satisfaction, elle se retrouva à ramper jusqu'au lit cette nuit là, complètement épuisée. Une bonne nuit de sommeil suivie d'une longue visite agréable de sa cousine Charlotte, la secouerait de sa déprime.

Mais si elle pouvait à peine garder les yeux ouverts, Sophia eut du mal à dormir. Entre chaque moment de sommeil, son esprit la taquinait. Une image de Max se pressait fixement dans ses pensées, où elle s'attardait, dansait sous ses paupières et se raillait d'elle de la manière la plus agaçante.

Parfois, c'était un souvenir du moment où ils s'étaient rencontrés et où leur passion s'était enflammée. Parfois, ce n'était pas un souvenir, mais un des moments qu'ils venaient de passer ensembles, mais qui étaient cependant aussi sensuels que dans ses souvenirs les plus fervents.

Sophia lutta pour endiguer ce flot de pensées et essaya de faire de son mieux pour s'endormir. Elle s'agaçait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle se redresse enfin, rassemble ses oreillers, et passe une dizaine de minutes à les marteler vigoureusement, en prétendant que s'était l'intégralité de sa vie avec Max. Les plumes volèrent, mais elle continua à les marteler jusqu'à ce que, finalement épuisée, elle retombe dans son lit.

Elle essuya le duvet de plume et pressa ses doigts sur ses yeux.

Mon Dieu, ils avaient presque fait l'amour, là, dans le placard.

Qu'est-ce qui n'allait pas avec elle, pour qu'elle n'arrive pas à se rappeler qu'elle était en colère contre lui, et qu'il l'avait pratiquement abandonnée ?

Elle soupira et laissa retomber ses mains. D'une certaine manière, au fil des ans, elle avait oublié la force de l'attraction physique entre elle et Max, ne se souvenant que de la douleur d'avoir été laissée. Mais il y avait quelque chose d'autre qu'elle avait oublié, combien elle avait aimé ces moments de passion à l'état brut, sa bouche chaude sur sa peau humide, la sensation de son épaule nue, pressée contre sa joue comme il s'enfonçait à l'intérieur de son…

Elle gémit, puis repoussa les couvertures. Stop, lui cria son esprit.

Sophia prit une profonde inspiration et commença à compter à rebours à partir de mille. Même si elle devait compter toute la nuit, elle ne s'en souciait pas. Elle était prête à faire n'importe quoi pour s'empêcher de penser à Max. Il lui fallut une heure et demie, mais finalement Sophia réussit à s'enfoncer dans un profond sommeil sans rêves.

Le soleil se leva, et, avec lui, les paupières de Sophia. C'était horrible d'être éveillé si tôt, mais elle ne pouvait rien y faire.

Donc elle se leva, se lava, s'habilla et fit des projets pour la journée.

Elle avait des courses à faire. Et peut-être qu'elle ferait quelques visites, aussi. Elle devait aller voir Lady Sefton.

Certes, elle pourrait rester occupée jusqu'à l'arrivée de Charlotte.

Quelques heures plus tard, Sophia rentra juste à temps pour saluer sa cousine. Charlotte était assez jolie dans sa robe de visite bleue et son chapeau avec des rubans de la même couleur. Sophia attendit à peine que le valet de pied la débarrasse avant de l'étreindre.

-Je suis tellement heureuse que vous ayez pu venir ! J'ai tellement besoin d'une bonne conversation féminine sensée.

Avez-vous encore faim ? J'ai commandé un dîner léger qui sera servi à sept heures.

-Très bien, dit Charlotte. Je prendrai juste du thé car je ne pourrais pas manger une bouchée.

-Excellent. Je vais le faire porter dans ma chambre. J'avais tellement hâte de vous voir, mais je dois dire que j'ai défini une règle pour cette visite.

Les sourcils de Charlotte se levèrent et elle la regarda d'un air interrogateur.

-Une règle ?

Elle avait grandi et était devenue une belle femme, pensa Sophia, serrant impulsivement sa cousine.

-Oui, une règle. Nous pouvons discuter de vêtements, chapeaux, gants, ourlets, bijoux, chaussures, voitures, chevaux, bals, de nourriture, des femmes que nous apprécions ou pas, et quelle dernière danse nous plaît le plus, mais nous ne dirons pas un mot au sujet des hommes.

Charlotte parut soulagée.

-Je pense que je peux le faire.

-Parfait !

Sophia prit le bras de Charlotte.

-Venez voir la nouvelle robe que je viens d'acheter. Elle est bleue avec des bordures russes, et elle est vraiment très jolie.

Oh, et j'en ai une en soie rose pâle avec de délicieuses rosaces rouges qui je pense serait très bien pour vous.

-Pour moi ? Mais je ne peux pas…

-Vous le pouvez et vous le ferez. Je l'ai acheté sur un coup de tête le mois dernier, mais elle n'est tout simplement pas faite pour moi, et je déteste gaspiller les choses.

Tranquillement, Sophia emmena Charlotte dans sa chambre pour aller regarder les robes.

Et ce fut le début. Elles passèrent plusieurs heures délicieuses à discuter de la mode, ce qu'elles aimaient et qu'elles ne pouvaient pas respecter parmi les dernières tendances, et qui, parmi leur connaissance avait mauvais goût. Elles sursautèrent toutes les deux lorsque la gouvernante vint annoncer que le souper était servi, car il était presque sept heures.

Une demi-heure plus tard, Sophia soupira de contentement, comme elle versait du thé dans les tasses, qui reposaient sur des soucoupes sur la table devant la cheminée.

C'était vraiment agréable de ne pas parler, de ne pas s'interroger, ou d'une certaine façon de ne pas prendre la peine de penser à Max, aussi grossier, vain et insensé qu'il était.

Vraiment, c'était exaspérant de repenser à la façon dont il avait permis à sa fierté de ruiner leur relation. Elle aurait presque pu avoir pitié de l'homme.

Elle ouvrit la bouche pour en parler à Charlotte, mais alors elle se souvint de la règle.

Charlotte avait du voir son expression, car elle fit une pause avant de prendre une gorgée de thé.

-Oui ?

-Rien. C'était juste… ce n'est rien.

Charlotte la regarda comme si elle était en désaccord, puis se ravisa. Elle se remit à boire son thé. Le silence s'installa.

Sophia décida que le fait de ne pas avoir de pensées à propos de Max lui rendait le monde meilleur. Dieu seul savait que l'homme avait occupé bien trop ses pensées ces derniers temps, particulièrement après sa bataille contre tous ses souvenirs qu'elle avait en quelque sorte conservés au fil des ans.

C'était vraiment incroyable de voir comment ses souvenirs étaient aussi vifs. Mais ce n'était que sur certaines choses. Par exemple, elle ne pouvait pas se rappeler la couleur des fleurs qu'elle avait tenues lors de leur mariage ou de ce qu'il avait dit quand il lui avait demandé de se marier avec lui, mais si elle fermait les yeux, elle pouvait clairement voir le brun hâlé de sa peau, pendant qu'il se penchait pour lui dire quelque chose alors qu'ils se promenaient à travers le parc. Elle pouvait se rappeler la courbe exacte de ses lèvres quand il lui souriait lorsqu'il se relevait du rocher où il s'était assis lors d'une de leurs nombreuses excursions dans la campagne.

Sophia soupira et ouvrit les yeux, son regard se concentrant lentement sur Charlotte, qui était assise et regardait fixement avec des yeux sans expressions sa propre tasse de thé, une apparence plutôt mélancolique sur son visage.

Sophia replaça sa propre tasse dans sa soucoupe avec un cliquetis sonore.

-A quoi pensez-vous donc de si sérieux ?

Le regard fixe de Charlotte se dirigea brusquement sur Sophia, et une légère rougeur colora ses joues.

-Je pensais…

Elle se mordit les lèvres.

-Rien, vraiment. J'étais juste en train de rêvasser.

-Vos parents on essayé à nouveau, n'est-ce pas ? Ils essaient de vous amadouer pour vous marier. Je jure, je secouerais ma tante Vivian jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent.

-Oh, c'est ce qu'elle essaie de faire, mais…

-Ils ont tous les deux de bonnes intentions, mais cela ne signifie pas qu'ils ont raison. Peut-être que je devrais parler avec tant Vivian et l'oncle Edouard sur les dangers d'être mariée trop tôt.

N'ont-ils pas pris ma triste situation comme un avertissement ?

Que chaque femme devrait attendre jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge d'au moins vingt-cinq ans avant de prendre une telle décision ?

Charlotte cligna des yeux.

-Vingt-cinq ans ?

-Ou plus.

-Plus âgée ? Que vingt-cinq ans ? Mais cela voudrait dire encore six ans ! Certainement… je veux dire, si vous aviez rencontré la bonne personne, c'est-à-dire, si vous pensiez que vous aviez rencontré la bonne personne, il n'y aurait aucune raison d'attendre.

Sophia digéra cela. Charlotte semblait… différente. Plus âgée, en quelque sorte.

-Non je suppose qu'il n'y aurait aucune raison d'attendre si vous aviez rencontré la bonne personne. Le problème est qu'il n'y a pas de garantis. Je me suis mariée par amour, vous savez.

Parfois ce n'est pas toujours facile.

Cela ne semblait pas assez fort pour la mettre en garde contre la douleur qu'elle avait ressentie.

-Peut-être que nous devrions suspendre notre règle et parler…

des hommes, et surtout d'un en particulier, juste pour donner un exemple.

-Pas de nom, cependant. Vous savez que ma mère déteste les commérages.

Sophia se sentit désolée pour sa jeune cousine. La pauvre fille était liée dans les mots aussi bien que dans les actions. C'était étonnant que Charlotte ne se soit jamais rebellée, car Sophia était certaine qu'elle, l'aurait fait.

Cependant, même sans citer son nom, il y avait beaucoup à dire sur Max. Il ferait une excellente leçon pour les jeunes femmes du monde, et étant donné qu'elle n'avait pas besoin de prononcer son nom à voix haute, elle n'aurait pas à s'embarrasser de ce petit sursaut que son cœur avait à chaque fois que son nom sortait de ses lèvres. Il serait sans nom, alors.

-D'accord.

Charlotte saisit les mains de Sophia et sourit légèrement.

-Quel plaisir de pouvoir parler franchement !

-Je le vois bien ! Je crois que c'est pour cette raison que les hommes parviennent à nous duper si souvent, nous pauvres femmes ; ils ne partagent pas leurs sentiments de façon honnête et franche.

Sophia rencontra le regard de Charlotte avec un regard significatif.

-Mais vous savez de quoi je veux parler quand je dis que les hommes sont des créatures orgueilleuses et difficiles.

-Oui. Oui, ils le sont.

-Tous, approuva Sophia.

Max était absolument le pire de tous. Il portait sa fierté comme une cape. Il était même fier d'en être fier, le chien.

-Et les hommes tenaces sont les pires.

Charlotte hocha la tête avec enthousiasme.

-Surtout ceux qui refusent d'entendre raison, même quand ils reconnaissent que c'est totalement logique.

C'était étonnant de voir combien Charlotte avait cerné Max.

-Vous avez totalement raison !

-Je crois aussi que certains hommes aiment causer des perturbations simplement pour qu'ils puissent se charger de remettre les choses à leur place. Ou penser qu'ils le peuvent, ajouta Charlotte, enthousiasmée par le sujet.

-C'est certainement vrai.

C'était horrible la façon dont Max était revenu, et non pas pour l'aider à obtenir une annulation. Non, il était venu bouleverser sa paix. Maintenant elle ne pouvait plus s'endormir sans penser à lui. Et pourquoi ? Elle se le demanda. Ce n'était sûrement pas possible qu'elle… qu'elle se préoccupe toujours de lui. Qu'elle l'aime encore ? Non, il s'agissait seulement d'une attirance physique et rien de plus.

-Je déteste aussi la façon dont certains hommes essayent toujours de nous faire…

Elle fixa le regard de Charlotte. Les joues de Sophia s'échauffèrent.

-Je suis désolée. Peut-être…

-Non, vous avez raison.

Les joues de Charlottes s'échauffèrent aussi, mais elle continua néanmoins.

-Ils nous volent toujours des baisers. Et dans des endroits les plus inappropriés. Et tout ce que vous obtenez d'eux, ce sont des mots qui ne signifient rien du tout.

Une sensation de désolation pesa sur la poitrine de Sophia, et elle fit un grand effort pour chasser se funeste sentiment.

-Je préfèrerais avoir l'horrible perroquet de Lady Neeley pour compagnon que n'importe quel homme que je connaisse.

-Ou le singe que Liza Pemberley emmène partout. Il paraît qu'il mord.

-Est-ce vrai ? Demanda Sophia, momentanément divertie.

-Je ne l'ai jamais vu faire, mais ce serait bien qu'il le fasse, dit rêveusement Charlotte. J'aimerai que ce singe morde une personne en particulier.

Sophia regarda sa jeune cousine avec surprise. Derrière ses manières calmes, Charlotte avait beaucoup plus d'esprit que Sophia ne l'avait pensé.

-Ce serait très utile d'avoir un singe formé pour attaquer sur commande.

-Ce serait mieux qu'un chien, parce que personne ne le verrait venir.

C'était sûrement vrai. Eh bien, Sophia était en train d'imaginer la tête de Max si, la prochaine fois qu'il essayait de la séduire, son singe normalement apprivoisé, sautait sur ses épaules et lui arrachait un morceau de son oreille.

Charlotte poussa un soupir.

-Je ne pense pas que les singes mordent vraiment. Ils m'ont toujours semblé être des créatures dociles.

-Oui, mais on ne sait jamais avec les singes. Ou les hommes.

-Oui, j'ai remarqué, dit Charlotte, en fronçant les sourcils comme si elle était plongée dans ses pensées.

-J'ai souvent pensé que les hommes… semblent toujours croire qu'ils en connaissent plus que nous.

-La fierté. Ils se croient plus important à cause d'elle, comme la Tamise après la pluie.

C'était tellement agréable de pouvoir dire de telles choses à propos de Max à quelqu'un sans être prise pour une personne excessive, ou être regardée avec pitié.

Plink !

Sophia regarda à la fenêtre. Ce devait être une branche d'arbre.

Elle se tourna vers Charlotte.

-Je déteste aussi quand certains hommes refusent d'admettre lorsqu'ils ont tort. Je…

Plink ! Plink !

Charlotte fronça les sourcils.

-Est-ce qu'il pleut ? Qu'est-ce que c'est ?

Plink ! Le bruit revint, mais cette fois il était plus fort. Plus insistant.

-Ce n'est pas la pluie. Il semblerait qu'un fou lance des pierres sur ma fenêtre.

-Ah, ce doit être Monsieur Riddleton. Il s'est entiché de vous, n'est-ce pas ?

-Je ne crois pas qu'il se soit aussi entiché de moi que vous le pensez.

Au moment où elle déclarait ces mots, une autre pluie de cailloux se mit à pleuvoir contre la vitre.

-Bonté ! S'écria Charlotte en fronçant les sourcils vers la fenêtre. Il semble quelque peu déterminé. J'ai l'impression qu'il utilise de gros cailloux.

Sophia soupira.

-Peut-être que je devrais aller voir ce qu'il veut, avant que la fenêtre…

Crack ! Une pluie d'éclat de verres se projeta contre le rideau et tinta sur le sol, suivis pas le bruit sourd d'une grosse pierre qui frappa les rideaux et roula jusqu'aux pieds de Sophia.

-Mon Dieu.

Sophia saisit la pierre et approcha de la fenêtre brisée, en faisant attention de ne pas marcher sur les éclats de verres. En atteignant la fenêtre, elle tira les rideaux et défit le loquet.

-Je ne peux pas croire que Thomas…

Elle s'arrêta et se pencha, ses doigts toujours enroulés autour du caillou.

-Qui est-ce ? Demanda Charlotte.

Sophia ouvrit la bouche pour lui répondre, mais elle n'arriva pas à faire sortir les mots. Se tenant sur la route, un autre caillou à la main, se trouvait Max. Il était nu-tête, le vent voletait dans ses cheveux, sa cravate avait été liée à la hâte et son menton était mal rasé. Elle se pencha.

-Au nom de Hadès, qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

Il avait l'air étrangement soulagé de la voir.

-Vous voilà.

Alors, comme s'il ne venait pas de casser une des fenêtres de sa chambre, il laissa tomber la pierre dans la rue et épousseta son manteau avec sa main, vacillant fébrilement, en le faisant.

-Vous êtes ivre.

-Non, je suis en pleine forme et je suis ivre.

Il sourit, ses dents étincelant dans son visage bronzé.

-C'est encore mieux.

Elle fit un bruit exaspéré.

-Vous avez cassé ma fenêtre !

-J'ai remarqué. Une partie du verre est tombé ici. C'est même étonnant que je ne me sois pas coupé.

Elle ne savait pas si elle devait être étonnée ou en colère. La colère prit le dessus.

- Regardez-vous ! Je ne sais pas qui vous pensez être, mais…

-Je suis votre mari. Et je suis venu pour vous parler, mais ce fichu majordome ne veut pas me laisser entrer.

-C'est parce qu'il est tard et que je reçois quelqu'un.

Son visage se durcit.

-Dans votre chambre ?

-Je suis avec ma cousine, Charlotte.

Sophia entendit Charlotte bouger sur le lit.

-Cela ne vous regarde pas.

-Si, ça me regarde. Tout ce qui vous concerne me regarde.

-Pas quand vous venez ici comme un bandit et que vous jetez des cailloux sur mes fenêtres.

Il haussa les épaules dédaigneusement.

-Vous devriez vraiment faire poser de meilleurs verres.

Qu'il soit damné, elle n'avait pas envie d'entendre qu'elle avait des verres de mauvaises qualités à ses fenêtres. Ce qu'elle voulait entendre c'était… elle fronça les sourcils, consciente d'un douloureux vide dans le fond de son cœur. Qu'est-ce qu'elle avait envie d'entendre ? Des mots doux ? Qu'il lui promette une passion éternelle ?

A une certaine époque, elle aurait refusé d'avoir quelque chose comme cela. Mais maintenant, en regardant Max, et en pensant à la façon dont-il avait passé ces derniers jours avec elle, à la recherche du maudit bracelet, elle dû admettre que quelque chose avait changé à ce moment là. Quelque chose…

d'important.

Elle nota les cernes sous ses yeux, dans quel état il était venu la voir chez elle… Le nœud de colère qui était logé profondément dans son cœur se

desserra un peu plus. En un sens, il semblait tellement désespéré. Il avait l'air si triste et en quelque sorte si… adorable, debout dans la rue sous sa fenêtre, la tête nue, les yeux sombres et graves.

-Max, dit-elle doucement, en secouant la tête. Je ne peux pas vous faire confiance.

-Et je ne peux pas vous faire confiance non plus, lui retourna t-il rapidement. Sophia, je tiens à m'excuser pour mon impertinence de l'autre jour.

Il fit une pause, sa mâchoire se serrant.

-C'est difficile de revenir et….

Il s'interrompit en voyant arriver un homme, un ouvrier ordinaire vu l'apparence de ses vêtements, qui tendait le cou.

Le regard de l'homme s'élargit d'admiration quand il aperçut Sophia qui était penchée à la fenêtre.

Max fléchit les épaules, son regard se rétrécit comme il faisait face à l'intrus.

-Qu'est-ce que tu regardes ? Dit-il d'un ton cassant.

L'homme s'arrêta, soudain incertain.

-Rien, patron ! J'étais juste en train de marcher…

Max avança d'un pas menaçant, et l'homme leva les mains.

-Mais je m'en vais maintenant, tu vois ?

-Tu ferais mieux !

Max fixa l'homme jusqu'à ce qu'il ait disparu avant de jeter un coup d'œil furieux à Sophia.

-Merde, ceci est inutile. Dites à votre maître d'hôtel d'ouvrir cette maudite porte.

Sophia regarda par-dessus son épaule, mais Charlotte n'écoutait plus. Au lieu de cela, elle était perdue dans ses pensées, son regard fixé sur la robe de soie que Sophia lui avait donné, ses doigts tournoyant distraitement sur l'une des rosaces.

Sophia se pencha plus en avant par la fenêtre et dit d'un ton plus bas.

-Max, vous savez ce qui se passe lorsque nous parlons. Cela finira comme dans le placard à balais.

Il rayonnait, aux anges.

-Je sais exactement ce qui se passera. Et c'est une très bonne chose.

-Non, ça ne l'est pas.

-Ca ne l'est pas ?

Il cligna des yeux à plusieurs reprises, puis un sourire éclaira son visage.

-Vous avez tort, dit-il, comme si cela résolvait tout.

Auparavant, j'avais tort. Et maintenant, vous avez tort.

-Je n'ai pas tort. Nous ne devons plus nous entretenir. Du moins pas tant qu'il n'y a pas d'autres personnes présentes.

-Il fait froid ici, dit-il d'une voix plaintive. Je devrais rentrer à l'intérieur.

-On est en juin et il ne fait pas froid. En outre, vous disposez d'un manteau.

-Il risque de pleuvoir et j'ai oublié mon chapeau.

-Alors vous feriez mieux de parler rapidement avant d'attraper la fièvre.

Il soupira de frustration.

-Pourquoi êtes-vous si têtue ?

-J'allais vous poser la même question.

Ils restèrent là, à se regarder l'un et l'autre pendant un long moment. La brise dansa sur le visage de Sophia, le rafraîchissant au moment même où son corps s'échauffait sous son regard intense.

Il avait l'air si masculin, debout tout ébouriffé, sa gorge brune exposée à cause du nœud lâche de sa cravate, et ses brûlants yeux argent.

La vérité était qu'elle l'aimait. Elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Mais elle l'avait aimé auparavant et avait eu confiance en lui de tout son cœur, pour être ensuite rejetée à cause d'une erreur de jugement. Elle ne serait plus jamais blessée comme cela. Jamais.

Ses doigts se crispèrent sur le rebord de la fenêtre.

-Max, s'il vous plaît, partez. Je ne vous parlerais pas aujourd'hui

Peut-être demain, ou la semaine prochaine, lorsque son traître de corps aurait reconstruit les murs qu'elle avait soigneusement érigé pendant toutes ces années. Quand elle pourrait lui parler sans se trahir plus qu'elle ne l'avait déjà fait.

De là où il se trouvait dans la rue, Max enfonça ses mains dans ses poches et essaya de faire fonctionner son cerveau engourdi.

Merde, tout ce qu'il voulait faire, c'était lui parler, vraiment parler cette fois, bien qu'il ne serait pas opposé à quelque chose de plus, si cela se produisait.

C'est ce qui se produirait. Elle avait raison à ce sujet. Chaque fois qu'ils avaient parlé, ils finissaient par s'embrasser passionnément. D'une certaine manière, il ne ressentait pas le moindre regret. Après tout, c'était un signe qu'il y avait quelque chose de bien dans leur relation. Un signe que peut-

être ils ne devraient pas renoncer. Pas encore.

-Sophia, je veux parler avec vous, si vous ne voulez pas que je rentre, alors je le ferai ici.

-Je vais vous envoyer un de mes valets pour qu'il s'assure que vous rentrez bien chez vous.

Max ferma ses poings.

- Envoyez-le-moi.

-Oh ! Pour l'amour de… Max, vous êtes ivre !

-Je suis peut-être ivre, mais je sais encore ce que je veux. Et je vous veux. Pour vous parler, je veux dire, modifia t-il à la hâte.

Son regard se rétrécit.

-Vous êtes en train de causer une scène.

-Je m'en fiche. Je resterais ici toute la journée s'il le faut.

-Max, non, je ne veux pas que vous…

Son regard vacilla par-dessus son épaule, un léger sourire toucha soudain ses lèvres. Il se retourna pour voir ce qu'elle regardait, mais sa voix attira son attention vers la fenêtre.

-Je voudrai que vous vous en alliez, dit-elle. S'il vous plaît.

-Non.

Il se redressa.

-Ouvrez la porte, Sophia. Maintenant.

Le dernier mot retentit avec force, même jusqu'à ses oreilles engourdies.

-Qu'est-ce que vous allez faire ? Demanda t-elle, un sourire irrésistible sur ses lèvres, celles qui avaient hantées les rêves de Max chaque nuits, pendant ces douze dernières années. Jeter un autre caillou ?

Le regard de Sophia le parcourut dans ce qui semblait être une dénigrante manière.

-Pas aujourd'hui, de toute façon.

Cela le blessa. Il se redressa et dit d'une manière déraisonnablement élevée.

-Ivre ou pas, je peux atteindre chacune des fenêtres qui se trouvent ici, et vous le savez.

-Les plus basses, peut-être.

Sa voix railleuse attisa son irritation en quelque chose de plus profond. Il attrapa un caillou.

-Ecartez-vous.

-Très bien. Si vous en êtes certain.

Sur ce, elle disparut de sa vue. Max regarda vers la fenêtre la plus proche de la sienne, c'était certainement son dressing, si elle était effectivement

dans sa propre chambre. Plissant ses yeux sur sa cible, il leva son bras et…

Des mains rugueuses saisirent ses bras et les mirent derrière son dos.

-Venez-vous de jeter des pierres dans les fenêtres de cette Dame ?

Trois hommes l'entouraient. Max cligna des yeux à la vue de leurs uniformes, c'était des hommes de la garde.

-J'étais juste…

-Oh, merci, officier ! Cria une voix joyeuse au dessus de la tête de Max.

Il leva les yeux et vit le regard satisfait de Sophia, Charlotte jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Cela prit juste un moment à Max pour réaliser la signification du regard brillant de Sophia.

-Vous m'avez trompé, vous…

-Pas maintenant, Monsieur ! Pas devant les Dames. Venez.

C'est à la prison que vous vous expliquerez.

-Savez-vous qui je suis ?

-Je ne me soucie pas de qui vous êtes. J'ose dire que j'ai déjà fait enfermer des gentlemans plus importants que vous.

L'homme hocha la tête vers ses compagnons.

-Emmenez-le maintenant. Et s'il se débat, donnez-lui un coup derrière la tête.

Max lança un regard furieux vers Sophia et constata qu'elle arborait un large sourire, ses yeux miroitaient et le vent avait fait s'échapper quelques mèches de ses cheveux et les rabattaient maintenant à travers son visage. A ce moment là, la folie de la situation le frappa, ainsi qu'autre chose.

Mon Dieu, nous nous convenons parfaitement bien. Elle était aussi têtue, insolente et insolite que lui. Il se demandait ce qui arriverait si jamais leurs orteils se retrouvaient l'un sur l'autre.

Est-ce que l'un des deux s'inclinerait ? Ou resteraient-ils plantés là, refusant de bouger jusqu'à ce que tous les deux meurent de faim ? N'avaient-ils pas, en quelque sorte, fait quelque chose de similaire de leur mariage ?

La pensée lui fit faire la grimace en retour. Il planta fermement ses pieds de façon à ce que ses ravisseurs soient contraints de cesser de le tirer.

-Je reconnais ma défaite, lui cria t-il à la fenêtre. Vous avez gagnez cette bataille, chérie. Mais pas la guerre.

Elle eut un petit rire, un son clair dans la nuit.

-Une bataille à la fois, alors.

-Et qu'est-ce que le vainqueur remporte ?

Ses yeux brillèrent en le regardant.

-Tout.

Son cœur s'affola.

-Vous le jurez ?

Elle fit une pause, le vent plaquant une de ses mèches de cheveux de la couleur du miel sur son menton. Finalement, elle acquiesça en hochant fortement la tête.

-Tout.

Sur ce dernier mot, elle ferma la fenêtre brisée et rabattit les rideaux. Pour la première fois depuis des semaines, l'espoir déferla sur Max. Souriant bêtement, il permit à la garde de l'emmener jusqu'à la prison. Mon Dieu, tout n'était pas fini.

Chapitre 7

Lord Easterly et Lord Riddleton continuent de séduire Lady Easterly avec des fleurs et des cadeaux, mais on pourrait penser que l'ancien bénéficie d'un avantage certain. Malgré son physique de débauché, il partage après tout, le même nom de famille que la Dame en question.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

Le 17 Juin 1816.

-Tu as fait quelques bêtises auparavant, mais ceci est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, déclara John. C'est une bonne chose que Max soit

si habile ou ces imbéciles l'auraient enfermé pour de bon.

-Tais-toi et mange ton agneau.

-Il est sérieux vis-à-vis de ses sentiments. Le hall d'entrée est rempli de fleurs, de cartes et…

-Certains sont de Riddleton.

John la foudroya du regard.

-Ils ne comptent pas.

Sophia posa sa fourchette qui résonna au bord de son assiette.

-John, ce n'est pas aussi simple que cela. Je… je voudrai faire confiance à Max, croire de nouveau en lui, mais…

Elle s'arrêta, et il vit avec effroi que les larmes menaçaient.

Enfin, elle éclata :

-Je ne sais pas si je peux !

John laissa tomber son regard sur son assiette. Sa gorge était trop serrée pour qu'il puisse manger une bouchée. Il soupira et replaça son couteau et sa fourchette sur la table.

-Je suis désolé. Je parle trop.

-Non, non, dit-elle, en reniflant un peu. Je refuse de m'attacher de la même façon qu'autrefois.

Ses lèvres tremblaient.

-Là, là, déclara John à la hâte.

Mon Dieu, il avait empiré les choses. Pourtant, quelqu'un devait parler à Sophia. Quelqu'un qui connaissait Max.

-Il a envoyé autant de cartes et de fleurs que cet idiot de Riddleton, et il est venu te voir chaque jour, quand tu voulais bien le recevoir. Par-dessus le marché, il t'a fait porter au moins une vingtaine de lettres et il séjourne presque dans le hall d'entrée. Que peut-il faire de plus ?

-Je ne sais pas. Peut-être rien.

Elle se leva et s'approcha de la table pour le thé, d'où elle prit un petit paquet.

-Penses-tu… penses-tu que tu pourrais donner ceci à Max de ma part ? C'est quelque chose qui lui appartient.

-Bien sûr.

John nicha le paquet dans la poche de sa redingote. Il soupira.

-Je suppose que nous devrions y aller. Nous devons rejoindre les Jerseys près du Grand Pavillon.

La célébration de l'anniversaire de la bataille de Waterloo à Vauxhall était censée être l'évènement à ne pas manquer, et John n'avait jamais manqué des feux d'artifice à moins d'y être forcé.

-Bien sûr, dit-elle, en se ressaisissant. J'ai juste besoin de récupérer mon châle. Cela ne prendra qu'un instant.

-Je vais t'attendre dans le hall.

Il lui fit un clin d'œil pour la rassurer et se dirigea vers le hall d'entrée. Un coup retentit à la porte au moment où John atteignait sa destination. Jacobs apparut et ouvrit la porte.

C'était Max. Il leva la main quand Jacobs commença à parler.

-Je sais que votre maîtresse ne reçoit pas d'invités. D'ailleurs, elle ne le fait jamais lorsque je viens. Mais je suis venu voir Standwick. J'ai vu sa voiture à l'extérieur, alors il doit être ici.

Jacobs jeta un coup d'œil vers John. Max suivit son regard.

-Vous êtes là ! Avez-vous le temps pour boire un verre de porto ?

John leva les yeux vers les escaliers.

-Si ce n'est pas trop long. Jacobs, si ma sœur descend, dites-lui que je suis parti vérifier les chevaux.

Le maître d'hôtel fit un petit hochement de tête, et ouvrit la porte de la bibliothèque. Max entra à l'intérieur, et attendit que la porte soit refermée

avant de dire :

-Je suis diablement heureux de vous voir.

-Comme je le suis aussi.

John hésita, cherchant ses mots. Enfin, il soupira.

-Je suis de votre côté, vous savez. Je le suis depuis le début.

-Oui, je le sais. Le jour où j'ai reçu la lettre de Sophia où elle me demandait l'annulation, j'en ai reçu deux autres. Une de Riddleton et une de…

-Riddleton vous a écrit ? Cet âne pompeux !

John fit une pause, puis sourit légèrement.

-Puisque je n'ai aucun droit de me mêler des affaires de Sophia non plus, je suppose que je suis un âne pompeux, aussi.

-Oh, pas pompeux, dit Max, le trait d'humour dissipant le regard tendu sur son visage.

-Merci, dit John avec un sourire ironique. Je ne pouvais tout simplement pas laisser les choses se poursuivent sans que vous ne sachiez que, depuis que vous êtes parti, Sophia a vécu dans une sorte de désert gelé. S'isolant d'une manière que je ne peux pas expliquer.

Max fit la grimace. Son fichu caractère.

-Quand je l'ai quittée, je me suis dit que c'était pour la protéger, mais maintenant… je ne suis plus sûr que mes motivations fussent aussi pures qu'elles auraient dû l'être.

-La seule personne à blâmer, c'est Richard. Mais c'est difficile d'admettre que votre propre frère était un…

John serra si fermement la bouche, que des lignes blanches apparurent de chaque côté.

-J'ai essayé de faire ce que j'ai pu pour arranger les choses. La vie a rattrapé Sophia et elle est restée là, sans rien faire, lui permettant de la dépasser.

La poitrine de Max lui fit mal. Il se redressa et dit d'un ton résolu.

-Mais je suis de retour maintenant, et que sa Beauté Royale le sache ou non, je suis ici pour le reste de sa vie. Si je dois attendre un an, dix ans, jamais… ce n'est pas grave. Je ne pourrai jamais abandonner, je ne cesserai jamais d'espérer. Je ne peux pas.

-Vous l'aimez.

-Je l'ai toujours aimé. Dans un premier temps, j'étais en colère, et puis je craignais qu'elle…

Max soupira et passa sa main dans ses cheveux.

-J'avais peur qu'elle ne m'aime pas de la façon dont je le voulais.

-Elle vous aimait et vous aime encore.

John prit le paquet dans la poche de sa redingote.

-Au fait, elle m'a demandé de vous donner cela.

Max prit le paquet et l'ouvrit. Il sut ce que c'était à la seconde où le papier fut retiré, et qu'un mince livret apparut avec des lettres dorées.

-Le journal de mon oncle.

-Je ne pense pas qu'elle ait eu l'intention de l'utiliser.

Non, elle ne l'aurait pas fait. Ce n'était pas la façon de faire de Sophia.

-Elle bluffait.

John inclina la tête pensivement.

-Elle est tellement devenue habile à ce jeu là, que je me demande parfois si elle sait qui elle est ou ce qu'elle n'est plus.

Max mit le mince volume dans sa poche.

-Merci, John. Je dois trouver un moyen de regagner sa confiance. Et je le ferai, peut importe ce qu'il faudra.

John poussa un profond soupir.

-Bon Dieu, comme je vous envie.

-M'envier ? Etes-vous fou ? J'ai complètement bouleversé le cours de ma vie.

-Tant de personnes cherchent l'amour. Vous l'avez non seulement trouvé, mais vous avez la force pour le reconquérir.

De l'autre côté de la porte, vint le doux murmure de la voix de Sophia. John tourna la tête et écouta un moment, puis son regard trouva celui de Max.

-Je dois y aller, mais je crois que vous vouliez quelque chose de plus qu'une conversation ?

Max esquissa un sourire.

-Suis-je si transparent ?

-Non, je sais juste que vous détester demander de l'aide. Rien sauf un plan quelconque vous aurait incité à faire une telle requête.

Max se mit à rire.

-Vous avez raison, j'ai besoin d'une faveur. C'est plutôt une grande faveur. Et j'ai bien peur qu'il faille tromper votre sœur…

-Tant mieux ! Dites-moi ce dont vous avez besoin et ce sera fait.

Vauxhall était bourré de monde. La célébration de l'anniversaire de la bataille de Waterloo avait été largement glorifiée, avec pour résultat, que tous les membres de toute les classes sociales, s'étaient réunies dans les jardins. Les modistes et les boulangers se promenaient sur les pelouses à proximité des Ducs et des Duchesses. Le mélange était enivrant.

Sophia était assise avec les Jerseys dans leur box privé. Le ciel brillait au-dessus d'elle, et l'air de la nuit ondulait sur son visage, le refroidissant, quoiqu'il n'y ait aucun espoir pour qu'il puisse atténuer son cœur.

-Sophia ?

Elle leva les yeux vers John qui se trouvait à côté de sa chaise.

Il regarda Lady Jersey, qui était en train de régaler Sophia avec les derniers potins de l'Almack. Il s'inclina pour la saluer.

-Lady Jersey ! Je ne vous reconnaissais pas dans cette faible lumière.

Il prit la main de la Dame âgée et planta un fervent baiser sur le dos celle-ci.

-Vous êtes tellement en beauté dans cette couleur bleue. Vous ne devriez jamais porter une autre couleur.

Sally leva les sourcils, les yeux brillants. Flirteuse invétérée, elle avait un petit faible pour les jeunes hommes qui excellaient dans l'art des compliments.

-Fie de vous, Standwick ! Je suis assez vieille pour être votre…

tante.

-Ne redites jamais cela, déclara John, d'une manière scandalisée. Ma sœur, peut-être, mais jamais ma tante !

Sophia dû cacher un sourire quand le rire enchanté de lady Jersey se termina dans un reniflement. Beaucoup de personnes n'appréciaient pas le caractère terre-à-terre de Sally Jersey, mais Sophia n'était pas l'une d'entre elles.

John attira son attention.

-Sophia, je suis désolé de devoir te voler à une compagnie aussi divertissante, mais j'ai pensé que tu aimerais venir faire un tour avec moi.

-Maintenant ? Mais le feu d'artifice…

-Oh, nous serons de retour avant qu'il ne commence.

Sophia haussa les épaules, et ramassa son verre de vin.

-Bien sûr. Lady Jersey, si vous voulez bien m'excuser.

-Allez-y, ma chère. Je n'ai pas envie de me promener dans des sentiers sombres à mon âge.

John prit un verre de vin sur un plateau à proximité et tendit son autre bras à Sophia. Lady Jersey hocha la tête d'approbation.

-Allez-y, mes enfants ! Standwick, j'espère que vous portez une petite arme sur vous. Elle a tant de prétendants aujourd'hui que vous êtes susceptibles de faire des jaloux.

John se mit à rire, en entraînant Sophia loin des Jerseys sur un chemin plus bas.

Dès qu'ils furent hors de portée de voix, Sophia leva les yeux vers lui.

-Eh bien ?

-Eh bien quoi ? Demanda t-il, regardant par-dessus sa tête, comme s'il cherchait quelqu'un.

-Tu ne gaspillerais jamais une telle promenade avec ta sœur si quelque chose n'allait pas.

-Bien sûr, mais j'étais juste inquiet. Par ailleurs…, il fit un geste vers son verre de vin, je préfère marcher sur ce chemin avec toi qu'avec une autre personne.

-Même pas avec Miss Moreland ? Elle est magnifique.

-Eh bien, à l'exception de Miss Moreland, tu serais mon premier choix.

Il se dirigea vers le fond d'un sentier plus sombre, redoublant son allure. Sophia le suivit avec facilité. Ils prirent différentes directions, l'air de la nuit était agréable et fraîche. Elle avançait en appréciant le calme, tout en sirotant son vin et en écoutant le murmure des voix.

Le chemin devint plus étroit, les haies plus hautes. Elle leva les yeux vers John.

-Tu sembles connaître le coin.

Il haussa les sourcils d'une manière désinvolte.

-Oui.

Ils empruntèrent un autre chemin et John s'arrêta. Ils se retrouvèrent dans un petit renfoncement qui ressemblait à une alcôve où se trouvait un banc lisse et arrondi ainsi qu'une petite fontaine représentant une statue Grecque dans le centre.

-Ah, dit John. Nous y sommes.

-Quel bonheur ! Dit Sophia.

-Oui, ça l'est, répondit John, en regardant autour comme s'il avait égaré quelque chose. Sais-tu ce qu'il nous manque ? Des rafraîchissements.

-Nous avons du vin. J'ai encore un demi-verre et le tien est presque plein.

-Mais rien de consistant.

Il lui prit la main et la fit asseoir sur le banc.

-Attends-moi ici et je vais chercher quelque chose pour nos estomacs qui grondent.

-Mon estomac ne gronde pas.

-Eh bien le mien si.

Il posa son verre à côté d'elle et sourit d'une manière séduisante.

-Je reviens tout de suite. Et si Miss Moreland venait à errer dans le coin, tu lui demanderas de rester, n'est-ce pas ? J'ai un chemin spécial, qui est interdit aux sœurs, qu'elle pourrait apprécier.

Avant que Sophia ne puisse répondre, il avait disparu. Elle regarda vers l'ouverture sombre, où il venait de disparaître.

Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Elle secoua la tête, le dos appuyé contre le banc et sirota son vin. C'était vraiment agréable d'être seule. Elle aimait le silence. Tout au moins, le quasi-silence. Plus elle restait là assise, plus elle était consciente de voix étouffées tout autour d'elle. Des voix d'amants, murmurant et chuchotant.

Se sentant mal à l'aise, elle se mit debout, se demandant où John pouvait être. Les minutes passèrent et John n'était toujours pas de retour. Sophia sirota son vin nerveusement. Elle était allée deux fois vers l'entrée du renfoncement, mais elle s'était contentée de rester devant pour jeter un œil vers le sombre sentier, se demandant si elle pourrait retrouver son chemin vers le box des Jerseys.

Bon Dieu, où était John ? Comme de nombreux coquins ivres erraient dans l'obscurité, elle n'osait pas s'aventurer seule.

Sophia termina son verre de vin et ramassa celui de John. Ce serait bien fait si elle buvait aussi son verre. Elle aurait beaucoup de choses à lui dire quand il reviendrait. Sans doute, avait-il été détourné devant la table du buffet et l'avait complètement oubliée.

-Misérable, dit-elle à voix haute.

-Ce n'est pas le message d'accueil que j'espérais, mais je m'en contenterais.

La voix fondit sur elle, chaude et soudaine. Sophia se retourna et vit Max, sombrement beau, dans l'entrée.

-Que faites-vous ici ?

Il avança, remplissant l'espace et en réchauffant l'air.

-Je suppose que je pourrais dire que je suis ici pour vous sauver. Que j'ai su, d'une façon inimaginable, que vous auriez besoin de moi.

-Mais ce serait un mensonge. John vous a dit où j'étais.

-Plus que cela. Il vous a emmenée ici, là où je lui ai demandé.

C'était vraiment audacieux. Sophia attendit un instant pour voir si elle était en colère. Elle fut surprise de constater qu'elle était seulement irritée, et surtout contre John.

Elle termina son vin et plaça le verre vide sur le banc.

-C'est en effet une journée de surprise.

-Sophia, nous devons parler.

Le vin la rendit audacieuse.

-Parler. J'ai assez parlé dans ma vie.

Son visage se rembrunit.

-Je ne mens pas. Je n'ai jamais manqué à ma parole. Jamais.

-Max, je ne…

Du fond du sentier s'éleva un intense fou rire, suivit d'une remontrance qu'une personne ivre essayait de faire taire. Les voix s'approchèrent plus près et Max poussa un fervent juron.

-Il semble que nous sommes sur le point d'être envahis.

Il lui offrit son bras.

-Nous allons devoir trouver un autre endroit.

Elle regarda son bras qui l'attirait. Après un moment d'hésitation, elle le prit et lui permis de la mener vers le chemin.

Ils marchèrent sur différents sentiers, tournant ici et là. Puis au bout d'un moment, ils se retrouvèrent dans une petite alcôve, un peu comme celle qu'ils venaient de quitter. A ce moment là, Max s'arrêta soudainement, surprenant Sophia qui se heurta à son dos. Il laissa échapper un léger « ouf », qui éloigna rapidement Sophia.

Comme elle se retournait, elle jeta un coup d'œil furtif par-dessus l'épaule de Max et vit un couple qui s'étreignait passionnément. Etrange, la robe de la jeune femme ressemblait étrangement à celle qu'elle avait donnée à sa cousine Charlotte.

Ce n'était sûrement pas…

Max fit demi tour et emprunta un autre chemin et s'arrêta encore soudainement. Il murmura des excuses, se retourna et repartit. Sophia, curieuse, tourna la tête et aperçut Lord Roxbury qui embrassait une mince jeune femme.

Bonté divine ! Est-ce que tout le monde à Vauxhall était enlacé dans une étreinte passionnée ? Tout le monde sauf elle ?

Soudainement, cela lui sembla être une chose injuste.

Ils continuèrent leur chemin, et se heurtèrent encore à trois autres couples et deux impasses. Max lui fit emprunter encore d'autres sentiers, tournant encore ici et là, mais au bout d'un moment, elle commença à se demander s'ils n'étaient pas perdus. Après plusieurs minutes, elle le fit s'arrêter.

-Max, savez-vous où nous nous trouvons ?

-Bien sûr que je le sais, grommela t-il.

Ils empruntèrent une autre embouchure et se retrouvèrent en face d'un mur de haies, une autre impasse.

Sophia soupira.

-Nous devrions demander à quelqu'un notre direction pour sortir de ce maudit labyrinthe.

-Non, je peux la trouver. Je sais où nous sommes.

-Vous ne savez pas. Nous sommes perdus. Et vous devriez l'admettre.

-Je ne vais pas admettre une telle chose.

Il lui prit la main et la tira vers un autre chemin.

-Je suis certain que si nous continuons de marcher, nous allons trouver un endroit pour parler et nous ne pouvons…

Ils furent soudainement à l'extérieur du labyrinthe et débouchèrent dans un grand terrain. Les gens gesticulaient, riaient et parlaient autour d'eux.

-Maudit enfer, dit Max.

Sophia cacha son rire derrière une toux.

-Je ne pense pas que nous aurons beaucoup d'intimité ici.

-Non, nous ne serons pas tranquilles. Nous ne pouvons pas parler ici du tout. La seule chose qu'il nous reste à faire c'est…

Il la regarda, une question se reflétant dans ses yeux.

Elle ne savait pas si c'était la proximité de Max, la morsure de l'air de la nuit, le murmure de la passion tout autour d'eux, ou la vue de tant de gens profondément amoureux, mais elle se sentait étourdie, comme si elle avait bu trop de vin. Peut-être que c'était le cas, quoique ce n'était vraiment pas ce qui la souciait.

Au lieu de cela, elle se pencha en avant, se rapprocha de lui, et demanda :

-Qu'est-ce que vous proposez ?

-Nous pourrions aller chez moi.

Sophia constata qu'elle ne pouvait plus déglutir. Son cœur, qui s'était accéléré depuis que Max l'avait trouvée dans l'alcôve, se mit à battre encore plus fort. Elle était tiraillée entre, aller vers lui, ou s'éloigner de lui. Elle joignit ses mains ensembles, forçant ses pensées à se calmer. Et ensuite, d'une certaine façon, quelque part, elle s'entendit répondre :

-Oui.

Le trajet jusqu'à chez lui se déroula dans un brouillard.

Lorsqu'ils arrivèrent, Max l'aida à descendre de la voiture, replia la couverture qu'il avait mise sur ses genoux et la donna à un laquais. Et puis, ils se retrouvèrent à l'intérieur et Max l'aida à retirer son châle.

-Allons-nous dans le salon ?

-Tout d'abord, je veux voir vos tableaux.

Il hésita.

-Je peins dans ma chambre à coucher. La lumière y est meilleurs qu'ailleurs.

Elle devait partir. Vraiment, elle le devrait. Mais elle ne le fit pas. Chaque pas qu'elle faisait la rapprochait de Max. Tout près de ce qu'elle voulait. Et si cette soirée n'aboutissait à rien d'autre qu'une déception, n'était-ce pas mieux d'avoir cela que le vide ?

-Cela ne m'ennuie pas d'aller dans votre chambre. J'y suis déjà allée auparavant.

Il jeta un coup d'œil à son visage et puis la conduisit tranquillement jusqu'en haut des escaliers, passant devant le salon, puis devant la grande horloge. Il s'arrêta devant une large porte en chêne et la regarda.

Le faux sentiment de bravoure la tenait sous son emprise, et elle mit sa main sur la poignée, ouvrit la porte, et entra. Max la suivit.

C'était une grande pièce, divisée d'une moitié en chambre et de l'autre en salle de travail. Un des murs étaient presque entièrement recouvert de fenêtres, où les rideaux avaient été tirés maintenant, mais elles devaient laisser passer une indicible lumière la journée.

Partout où elle regardait, il y avait de la couleur. De la précieuse couverture rouge sur le lit au riche vert des draperies qui recouvraient les peintures finies, au bleu profond du tapis sous ses pieds, la salle entière tourbillonnait de textures et de lumière.

-Je comprends pourquoi vous peignez ici.

-Vous devriez voir lorsque l'après-midi le soleil vient se refléter dans les fenêtres.

Il commença tranquillement à allumer les lanternes qui étaient disposées ici et là. Sophia marchait lentement autour de la salle, passant ses doigts sur la soie de la courtepointe du lit, le long du marbre lisse d'une grande table contenant un assortiment de nouveaux pinceaux, et à travers la surface rugueuse d'une toile nue.

A côté d'une des fenêtres se trouvait le tableau d'un champ inondé du soleil d'après-midi. Il apparaissait indistinctement dans la pièce, le remplissant avec des couleurs douces et une sorte de lumière diaphane.

-C'est beau, dit Sophia. Votre travail est différent. Plus profond.

-Personne ne reste le même.

Son regard s'accrocha au sien, une question silencieuse se reflétait dans la profondeur de ses yeux.

-C'est l'un des cadeaux de la vie.

Elle ne savait pas quoi répondre, alors elle se retourna pour examiner les autres tableaux. Ils étaient tous recouverts de tentures, par un pouce de toile peinte ne dépassait. Sophia leva la main vers une draperie pour la soulever. La main de max se referma sur son poignet.

-Non.

-Pourquoi pas ? Demanda t-elle, le regardant directement dans les yeux.

-Ils ne sont pas terminés.

Elle dégagea doucement son poignet, en se frottant à l'endroit où ses doigts s'étaient posés. Elle se dirigea vers une première tenture, puis une autre.

-Je ne vous ai jamais vu travailler sur autant de tableaux en même temps.

Il haussa les épaules, son regard ne quittant pas le sien.

-Certains tableaux ne sont pas finis. Il y a toujours un peu plus de texture à ajouter, une ombre pas ici, une touche de lumière par là. Ce sont des peintures qui ont leur propre vie.

-Je peux les voir.

-Un jour. Peut-être.

Un léger coup retentit à la porte et un serviteur apporta un plateau. Une bouteille de vin mousseux, avec deux coupes d'un côté, et une assiette de gâteaux placée près d'un petit plat de framboises et d'une coupe de crème sur l'autre.

Le serviteur mit le plateau sur la table, en déplaçant quelques pinceaux sur le côté, puis salua et sortit. Max attendit que la porte se referme avant de servir le vin.

-Qu'en pensez-vous ?

Même si elle savait qu'il parlait du vin, son esprit vagabondait ailleurs. Elle voulait le toucher, l'attirer contre elle. Elle voulait qu'il lui assure, qu'il ferait croire à son cœur toutes ces choses que sa tête ne permettait pas. Elle voulait l'impossible.

Sophia prit le verre de vin et le but. Il s'en versa un, la regardant pendant tout ce temps.

-Je pense que vous avez eu assez de vin pour ce soir.

-Où peut-être que je n'en ai pas eu assez, répondit-elle, rencontrant son regard par-dessus le rebord de son verre.

C'est à ce moment là que tout changea. Au moment où son esprit et le sien se rencontrèrent, se touchèrent. Un moment de pensée lucide. Elle sut alors qu'il la voulait. Qu'il avait mal autant qu'elle avait mal. Elle pouvait sentir l'oppression sur sa poitrine à la façon dont son cœur résonnait. Elle pouvait même sentir son incertitude, sa crainte qu'elle pourrait à tout moment se retourner et le laisser. Mais elle ne partirait pas. Pas encore, de toute façon.

Sans détourner le regard, elle posa le verre de vin. Puis elle leva le bras et retira lentement les épingles de ses cheveux.

Chaque mouvement qu'elle faisait la rapprochait. La rapprochait de son contact. Tout près de lui.

Il la regarda, ses yeux s'assombrissant jusqu'à ce qu'ils soient d'un gris aussi profond qu'une mer agitée. Au moment où la dernière épingle fut retirée, ses cheveux tombèrent sur ses épaules.

Max murmura dans un souffle :

-Sophia ?

Il s'agissait d'une question. En réponse, elle se leva et lentement repoussa sa robe sur ses épaules. Elle tomba à ses pieds, dans une flaque de soie rose et de dentelle blanche.

Le regard de Max la dévorait, la touchant sans la toucher, caressant chaque courbe, chaque ligne. Il s'approcha et glissa son doigt en bas du ruban de sa chemise.

-Puis-je ? Demanda t-il, sa voix rauque aussi brûlante que le feu qui brûlait en elle.

Elle hocha la tête et lentement, très lentement, il tira sur le ruban. Sa chemise se desserra et il laissa tomber le ruban pour repousser le tissu mince sur ses épaules, sur sa poitrine, au bas de ses hanches et sur le plancher. Il se déplaçait tranquillement, s'arrêtant à chaque fois qu'une nouvelle

partie de sa peau était révélée. Pourtant, il continuait de ne pas la toucher.

Sophia pensa qu'elle allait exploser de désir. Son corps tout entier se languissait de lui. Ses seins se gonflèrent, son estomac frémit, et l'intérieur de ses cuisses devint humide. Il se rapprocha en face d'elle, mais laissa un espace d'un pouce entre eux. Un pouce envahit d'air chaud qui balayait son corps comme un vent d'été.

-Couchez-vous, murmura t-il.

Retenant son souffle, Sophia gagna le lit et s'étendit à travers la courtepointe de soie rouge. Max regarda vers elle, ses yeux avaient la fluidité de l'argent, et ses cheveux noirs s'étaient teintés d'or à la lumière de la lampe.

-J'ai rêvé de ce jour depuis si longtemps que je…

Il s'arrêta et se dirigea vers la table. L'atteignant, il y ramassa un pinceau. Sophia le regarda, se tortillant nerveusement sur la couverture. La pointe du pinceau était épaisse, l'extrémité large avec des poils soyeux.

Max pris le bol de framboises et de crème et les apporta sur le lit. Il se mit à genoux sur le lit et plongea la pointe du pinceau dans la crème.

Le souffle de Sophia se suspendit pendant qu'elle regardait Max tendre le pinceau sur son sein gauche. Son regard rencontra le sien, une langoureuse chaleur miroitait dans les profondeurs de ses yeux.

Avec une lenteur exquise, il baissa le pinceau épais et soyeux et traça une ligne sur son sein, faisant le tour de l'aréole avec la crème froide et crémeuse. Son mamelon gonfla instantanément, chassant son souffle dans sa gorge comme son corps se mit à frissonner, contrastant avec le désir brûlant et la crème glacée.

Il regarda son mamelon parfaitement dressé puis se pencha et mit sa bouche sur le sommet.

La chaleur de sa langue était quasiment à la limite de l'insupportable pour Sophia. Elle s'arqua de plaisir, un profond gémissement s'élevant de sa gorge. Max intensifia sa caresse, léchant son mamelon avec sa langue chaude. Au moment où elle pensa qu'elle ne pourrait en supporter davantage, il s'arrêta et replongea le bout du pinceau dans la crème.

Cette fois, il traça une ligne entre ses seins, sur son estomac, terminant sur de duvet bouclé entre ses cuisses. Elle se mit à bouger sous le contact magique du pinceau, gémissant quand il suivit le chemin laissé par la crème sur son ventre avec sa bouche. Ses mains trouvèrent ses cheveux, et elle glissa ses doigts dedans.

-Beau, dit-il, en embrassant son ventre, ses hanches et sa poitrine. Très beau.

Il trempa de nouveau le pinceau dans la crème et cette fois, il se déplaça plus bas. Elle haleta quand il mit le pinceau à l'intérieur de ses cuisses. Lentement, avec des petites caresses, constamment intensifiées avec la crème et les framboises, il traça une ligne jusqu'à sa cuisse.

Le corps de Sophia se durcissait et se tendait à chaque coup exquis et tortueux du pinceau. Il fit glisser le pinceau plus haut sur sa cuisse, dangereusement près de sa féminité. Son regard se verrouilla au sien.

-J'ai rêvé de cela, mon amour. Rêvé de voir vos yeux comme ils sont en ce moment, brillants d'excitation. De voir votre peau de pêche rougit par la passion.

Il replongea une fois de plus le pinceau dans la crème, le leva à la hauteur de ses yeux pour qu'elle puisse le voir.

-Et j'ai rêvé de cela aussi.

Avant qu'elle ne puisse prononcer un mot, il mit le pinceau imbibé de crème entre ses cuisses, sur le renflement de sa féminité. La fraîcheur du liquide et la texture soyeuse de la caresse produisirent une sensation exquise.

Elle retint son souffle et se cambra dans un spasme déchirant de plaisir.

-Max ! Haleta t-elle, tellement gonflée de désir et de besoin.

Il la rendait folle, folle de plaisir, folle de désir. Elle le voulait.

-S'il vous plaît, Max…

-S'il vous plaît quoi ? Vous voulez plus ?

Il la caressa de nouveau, mais cette fois, il consentit à la pointe souple de son pinceau de s'attarder, tourbillonnant avec une torsion experte de son doigt et de son pouce.

Sophia saisit le drap de chaque côté, ses pieds plantés fermement, levant les hanches.

-Dieu, Max, s'il vous plaît ! Je veux…

Mon Dieu, que pouvait-elle dire ? Oserait-elle ? Et si…

Une autre caresse experte la fit crier. Son corps entier brûlait, se languissait. Et ce n'était pas pour le pinceau, mais pour l'homme. Elle voulait Max pour la remplir, pour la ramener à la passion qui avait été la leur. Elle rencontra son regard, ses yeux mouillés de larmes.

-Vous, murmura t-elle d'une voix entrecoupée. Je vous veux vous.

Les mots étaient à peine prononcés que Max était déjà debout, se dévêtant avec une rapidité qui dénotait son propre besoin.

Peu de temps après, il fut nu, debout à côté du lit.

Son regard erra sur lui, admirant la largeur sa poitrine, l'étroitesse de sa taille, et ses cuisses musclées. Mais ce fut sa virilité qu'elle contempla plus longuement. Epaisse et fière, elle se dressait devant-elle. Elle remua dans l'attente.

-Maintenant.

Puis il fut là, l'entourant, sur elle, écartant ses jambes comme il goûtait son cou, sa joue, ses lèvres. Ses mains parcouraient son corps, s'attardant sur un sein, caressant sa peau crémeuse, et puis…

Il fut en elle, l'élargissant, la remplissant, poussant vivement.

Le monde de Sophia se rétrécit et s'effondra à ce moment là.

Elle se souleva à sa rencontre, son corps désireux d'en avoir plus, même si elle frissonnait de plaisir. Plus il était en elle, plus elle le voulait. C'était une torture exquise.

Alors qu'elle pensait qu'elle deviendrait folle de désir, la passion monta, gonfla et ensuite éclata dans une poussée puissante qui la fit s'accrocher à lui, criant son nom dans l'obscurité de la chambre.

Il la tint fermement, attendant patiemment que la passion s'atténue et ensuite il l'embrassa, doucement d'abord, ensuite avec plus de pression, se déplaçant en elle de nouveau.

Cette fois ses coups furent plus longs, plus profonds, son corps se raidissant dans le désir de se contrôler. Elle leva les jambes et les referma autour de sa taille, le tenant plus près, plus serré, chuchotant son nom et mille paroles tendres et douces qu'elle ne pensait pas connaître.

Sa propre passion recommença à croître, son corps s'adoucissant une fois de plus. Ses mouvements augmentèrent plus frénétiquement, plus furieusement, son excitation piquant la sienne. Son excitation tourbillonna pour répondre à la sienne, et il s'arqua, en criant son nom, elle le rejoignit, le saisissant frénétiquement comme la passion montait de nouveau.

Ensuite, ils s'apaisèrent, faibles et humides à cause de leurs efforts. Sophia resta étendue, parfaitement immobile, frissonnante encore du plaisir qui avait vibré à travers elle.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis la dernière fois qu'elle avait ressenti quelque chose comme ça, se demanda telle hébétée. Douze ans, fut la réponse. La nuit avant que Max ne parte.

Après que le fragile moment de passion, qui les avait enveloppés comme dans un cocon, fut passé, la tristesse s'abattit comme une vague. Il y avait encore tellement de choses entre eux… pouvait-elle espérer ?

Elle ferma les yeux, écoutant son cœur pour savoir… mais rien.

Même après cette intense passion, elle était encore remplie de tous ces sentiments de doutes qu'elle avait auparavant. Les larmes menacèrent, et elle mit son bras sur son visage, pour essayer de les contrôler.

Elle sentit le souffle chaud de Max sur sa tempe.

-Sophia ? Est-ce que ça va ?

Elle ravala ses larmes et enleva son bras, puis esquiva un léger sourire.

-Je suis stupéfaite. Bouleversée. Trop fatiguée pour faire quoique ce soit de plus que, de rester étendue ici comme un bloc, et de combattre le désir de me lever et d'aller jusqu'à votre fenêtre, pour proclamer au monde entier que, ce qui vient de se passer était incroyable.

Un sourire le traversa, ce sourire particulièrement doux, sexy qui faisait le charme de Max.

-Vous, mon amour, dit-il, ponctuant ses paroles avec un baiser, qui provoqua un frisson sur son cou, vous n'êtes pas un bloc.

Dans le lit, vous n'êtes qu'une peau soyeuse et des désirs insatiables. Une palette de plaisir, une toile de couleurs riches.

Sophia, nous appartenons l'un à l'autre.

Elle repoussa ses cheveux sur son front dans une caresse timide, la tristesse l'envahissant soudainement.

-Faire l'amour n'a jamais été notre problème. Ce sont plutôt les sentiments qui l'ont toujours été.

-Nous pouvons résoudre ce problème. Je sais que nous le pouvons.

Sophia ferma les yeux. Réparer leur mariage ? Comme la roue brisée d'un chariot ? Ou le volant déchiré sur une de ses robes ? Non, elle ne pensait pas que c'était possible.

Ils pouvaient laisser leur colère et leur amertume derrière eux et peut-être apprendre à accepter les défauts de l'autre. Mais réparer son cœur ? Elle pensait qu'il ne pourrait jamais être réparé. Même ici, même maintenant, le goût de la tristesse la retenait, la séparait de lui.

Il soupira, en attirant sa tête sur son épaule.

-Reposez-vous, Sophia. Nous reparlerons lorsque vous ne serez plus fatiguée.

Elle était trop fatiguée pour protester, le vin qu'elle avait bu s'infiltrait dans ses veines, ses émotions étaient à vifs et trop près à refaire surface. Demain, elle pourrait penser aux choses douloureuses. Mais pas maintenant.

Elle se blottit plus profondément dans les draps, sa joue pressée contre sa poitrine. Il lui caressa les cheveux, sa chaleur la berçant dans un sommeil sans rêves.

Max resta dans cette position un long moment, savourant la sensation de Sophia contre lui. Elle bougea dans son sommeil, s'installant plus confortablement, sa hanche contre la sienne.

C'était si naturel de l'avoir contre lui. Comme cligner des yeux. Ou respirer. Il le faisait sans y penser, mais si jamais il s'arrêtait, tout son monde s'effondrait.

Il resserra son étreinte, appuyant son menton sur ses boucles soyeuses.

-Plus jamais ça, murmura t-il dans ses cheveux. Ceci, mon amour, c'est pour toujours. Je vais trouver un moyen de regagner votre cœur. Attendez de voir si je ne suis pas capable de le faire.

Les mots le réconfortèrent, et c'est avec un sourire satisfait qu'il tomba finalement dans un profond sommeil.

Chapitre 8

Concernant l'affaire opposant Lord Easterly à Lord Riddleton (sur la question de Lady Easterly), il apparaît que la victoire revienne au Vicomte.

Les Easterlys ont disparu tout d'un coup de la reconstitution la nuit dernière, et personne n'a revu ne serait-ce qu'un morceau de peau, ni de cheveux de l'un d'entre eux depuis.

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

19 Juin 1816.

Sophia se réveilla lentement, une chaleur délicieuse se répandant dans son corps. Max était à côté d'elle, sa jambe nue reposant sur la sienne.

Elle sourit contre l'oreiller et ferma les yeux, savourant la sensation de cette jambe masculine, et profitant même du son de sa profonde respiration. Son odeur s'attardait sur les draps et elle respira profondément, pour capturer chaque essence du moment.

Comme tout ça lui avait manqué, se réveiller autrement que dans une chambre vide. Elle se blottit plus profondément dans le lit, se tortillant pour y arriver. Bien qu'il soit encore endormi, Max se déplaça immédiatement, enlevant sa jambe et en l'attirant dans ses bras. Sophia se tenait encore, son dos appuyé contre son corps chaud. Elle se sentait si… aimée.

Elle retint son souffle. C'était exactement de cette façon qu'elle se sentait… aimée. Chérie, même. Mais elle avait déjà ressentit cela auparavant, et avait tout perdu en un seul instant, abandonnée comme si tout cela n'avait jamais rien signifié.

Sophia respira lentement, puis, se déplaçant très attentivement, elle se dégagea de l'étreinte de Max. Elle glissa vers le bord du lit et sortit, faisant attention à ne pas le réveiller.

Max fronça les sourcils dans son sommeil, puis roula, empoignant son oreiller, comme pour la remplacer.

Sophia regarda son profil, exposé si doucement contre les draps si clairs. Sa mâchoire était bleuie de barbe, ses cils épais formaient des ombres sur l'angle ferme de ses joues. Il était si beau, dormant du sommeil du juste.

Son cœur se réchauffa à sa vue. Qu'y avait-il en lui qui l'affectait autant que cela ? Un sentiment doux-amer l'inonda, et elle aurait souhaité de tout son cœur que les choses soient différentes, que Max et elle soient différents.

Mais ça ne servait à rien de penser, c'était du temps de perdu.

Ils étaient ce qu'ils étaient et ce qui avait été fait ne changerait pas.

Sophia réunit ses vêtements, puis se lava à la petite cuvette à côté du lit. Elle venait juste d'attacher sa robe quand elle vit le ruban de ses cheveux sur le plancher à côté d'une des peintures de Max.

Elle se pencha pour récupérer le ruban, lorsque le bord inférieur de la peinture attira son attention. La draperie recouvrait l'ensemble de la peinture sauf un petit coin. C'était la pantoufle d'une femme, une délicate cheville levée avec une chaussure de soie.

La main de Sophia s'immobilisa sur le ruban, son regard verrouillé sur le bord de la peinture. Max n'avait jamais peint personne. Elle avait l'habitude de le taquiner pour qu'il mette un personnage dans ses tableaux –une nymphe des bois ou un chevalier en armure brillante- mais il avait toujours ri et dit qu'il n'avait aucun talent.

Pourtant, à un certain moment, il avait apparemment trouvé le talent. Et un modèle consentant apparemment, pensa t-elle avec un soudain ressentiment. Qui était cette femme qui avait tant inspiré Max pour étendre son talent ?

Une certaine Comtesse Italienne éclatante, aux lèvres rouges ?

Une beauté française riante avec des yeux noirs et la peau blanche ? Qui qu'elle soit, Sophia ne voulait pas le savoir.

Elle se redressa, plia le ruban entre ses doigts avec des mouvements brefs et saccadés. En fait, ce n'était pas qu'elle ne voulait pas savoir, c'était plutôt qu'elle ne s'en souciait pas.

Pas même un peu.

Son regard toujours concentré sur le coin du portrait, elle se demanda si la femme était jolie ? Jeune ? Bien sûr, qu'elle l'était, se dit Sophia avec colère. Comme si Max aurait pu se contenter de moins qu'une belle jeune femme.

Elle accrocha le ruban dans ses cheveux, le nouant avec un semblant de nœud, et chaussa ses pantoufles. Pendant tout ce temps son regard était resté accroché au portrait couvert. Mon Dieu, qui était-ce ?

Elle jeta un regard sur le lit. Max dormait. Soudainement, elle aurait voulu qu'il soit réveillé pour répondre à ses questions, expliquer ses actions.

Oui, elle aurait voulu le réveiller. Mais… son regard vacilla sur le portrait drapé. S'il se réveillait, alors elle pourrait lui demander qu'il lui montre le portrait et il pourrait répondre non. C'était vraiment un dilemme.

Elle se tourna vers le lit et regarda Max dormir avec un regard spéculatif. Elle devrait au moins tenter de le réveiller.

Elle renifla bruyamment, mais il ne bougea pas. Eh bien. Cela ne fonctionnait pas. Elle s'éclaircit la gorge doucement, puis dit :

-Max.

Elle n'avait pas élevé la voix, ou forcer sur le mot. Elle n'avait fait que parler.

Il ne bougea pas du tout, et Sophia poussa un soupir de soulagement silencieux. Au moins, elle pouvait dire qu'elle avait essayé.

Bien sûr, il l'accuserait d'avoir seulement chuchoté ou une autre absurdité dans le même genre. Mais ce n'est pas ce qu'elle avait fait. Pas du tout même. En fait… elle pinça les lèvres. Elle devait être juste. Faire honnêtement les choses pour essayer de le réveiller.

Elle se pencha et enleva une pantoufle, la tint à bout de bras et la laissa tomber sur le plancher. Le bang qui en résultat fit remuer Max dans son sommeil, mais rien de plus.

Satisfaite, Sophia remit son pied dans la chaussure qui était sur le plancher. C'était fait. Peu importe ce qui arriverait, elle pourrait dire qu'elle avait essayé de le réveiller mais sans succès.

Sur la pointe des pieds et avec impatience, elle alla jusqu'à la première peinture et leva la draperie un tout petit peu. Le pli de la jupe d'une gracieuse robe blanche remplissait le bas de la toile, chaque coup de pinceau attirait l'œil, entraînant son regard sur le haut de la peinture.

Sophia retira complètement la draperie de la toile, jusqu'à ce qu'elle retombe sur le sol.

C'était elle. Max avait peint un portrait d'elle. Seulement dans ce portrait elle était grosse. Grosse ! Elle remit la draperie en place.

-Que faites-vous ? Dit Max d'une voix ensommeillée, qui la fit tressaillir de culpabilité.

-Je… j'étais juste… en train…

-De jeter un œil où vous n'avez pas eu la permission de regarder.

Il croisa les bras sur sa poitrine nue, les jambes écartées. Elle leva le menton, principalement pour éviter de le regarder.

C'était difficile de discuter avec Max quand il était nu et ébouriffé.

-Je vous ai demandé si ça ne vous dérangeait pas, mais vous n'avez pas répondu.

-Je dormais.

-J'ai essayé de faire de mon mieux pour vous réveiller. Ce n'est pas de ma faute si vous avez un sommeil profond. Par ailleurs…

Elle mit ses mains sur ses hanches, en commençant à s'indigner.

-De quel droit m'avez-vous peinte comme ça ?

Il fronça les sourcils.

-Comme quoi ?

-Grosse. Vous m'avez peinte comme si j'étais une grosse femme.

-De quoi parlez-vous ?

Ses sourcils s'abaissèrent.

-Je n'ai pas fait une telle chose.

-Je viens de le voir.

Son regard s'étrécit.

-Avez-vous vendu quelques tableaux ?

Il jeta un regard vers la peinture qui la représentait. Soudain il plissa les yeux.

-Oui. J'en ai beaucoup vendu.

Il se balança d'avant en arrière sur ses talons, regardant avec irritation.

-En fait, le prince vient de m'en acheter un la semaine dernière.

Le prince ! Bon Dieu !

-Est-ce une de vos idées de vengeance ? De vendre des tableaux de moi où je suis difforme pour que tout le monde puisse les voir ?

Son regard glissa sur elle, s'attardant sur ses seins.

-Oh non. Si je devais me venger, je le ferai de façon plus personnelle. Face à face, comme il se doit.

Malgré elle, elle rougit.

-Mais passons. Que voulez-vous dire par la façon dont je vous ai peinte ?

-Vous n'avez pas remarqué ce que vous avez fait ?

-Qu'ai-je dont fait ?

Il regarda à nouveau vers la peinture, puis haussa les épaules.

-Je suppose que cela ne nuira à personne, si vous voyez cette partie de mon travail. Mais je dois vous dire que c'est ma propre collection privée. La mienne et à personne d'autre.

Il souleva la draperie une fois de plus. Sophia dut se forcer à regarder, en commençant par le visage. Elle réalisa que, dans le portrait, elle était un peu plus jeune qu'elle ne l'était maintenant, et son visage avait une apparence insaisissable, une sorte de mystérieux sourire lumineux. Au moins, il ne l'avait pas peinte sans dents, ou ajouté quelques centimètres à son nez, ou quelque chose dans le même genre.

Serrant les dents, elle regarda plus bas sur la peinture. La femme du portrait avait une poitrine plus pleine et beaucoup plus ronde… Sophia s'arrêta. Cligna des yeux.

-Vous… vous m'avez faite enceinte !

Il leva les sourcils.

-Après la nuit dernière, j'espère que ce sera vrai.

Elle frappa du pied.

-Dans le portrait ! Vous m'avez faite enceinte.

Il recula, comme pour admirer la peinture.

-C'est la façon dont je pensais que vous auriez l'air si je n'étais pas parti et si nous étions restés ensembles. C'est beau, n'est-ce pas ?

Son regard se déplaça de la peinture à son visage.

-Vous avez toujours été la femme la plus belle au monde pour moi, Sophia. Vous le serez toujours.

Sa déclaration lui provoqua un choc. Comment pouvait-il dire de telles choses et leurs donner une signification si importante ? Tellement vrai ?

Son regard revint à la peinture. Elle avait eu tort, ce n'était pas une œuvre pour se venger. C'était une œuvre sur une émotion d'une puissance extrêmement importante.

Sophia se racla la gorge et fit un signe vers les autres peintures.

-Et celles-ci ? Puis-je… puis-je les voir ?

Il se tut pendant un moment, puis hocha la tête.

-Je suppose que oui.

Il recula et lui permit d'atteindre le portrait suivant. Dans le suivant, il l'avait peinte comme lorsqu'ils s'étaient rencontrés et qu'elle avait dix-neuf ans, les yeux brillants de bonheur et d'excitation. Il y avait quelque chose d'averti dans son expression, comme si tout ce qu'elle avait connu était le bonheur, qui était principalement vrai, se dit-elle avec une grimace.

Elle se regarda dans le miroir sur la cheminée, se comparant à l'image. Il y avait une sorte de timidité dans la Sophia de la peinture, une sorte d'interrogation mélancolique. Mais les yeux qui rencontrèrent les siens dans le miroir étaient sûrs, pas hésitants, et elle tenait sa tête bien haute.

Elle sourit. Elle aimait la nouvelle Sophia, qui était beaucoup mieux que l'ancienne, mais plaisait-elle à Max ?

Elle jeta un coup d'œil vers lui, mais son expression ne révélait rien. Un sentiment d'angoisse la gagna, elle s'avança vers le portrait suivant et retira le drap.

Elle retint son souffle, regardant avec étonnement. C'était encore elle, seulement cette fois, elle était plus âgée. Pas tout à fait l'âge qu'elle avait maintenant, mais approximativement.

Elle était assise dans un champ de fleurs, la lumière du soleil se reflétait dans ses cheveux.

Des larmes jaillirent dans ses yeux, elle tendit la main et posa ses doigts sur la peinture.

Quand avait-il fait ceci ? Et pourquoi ?

Lentement, elle laissa retomber sa main et regarda le portrait suivant, s'avança et retira la draperie. La peinture de celui-ci était fraîche, encore humide. Elle reconnut son visage, c'était celui qu'elle avait maintenant, elle était debout devant une cheminée dans une salle qu'elle reconnut…

Elle pencha la tête d'un côté, notant comment avait été placée une chaise à côté de la cage d'un oiseau…

Elle se redressa soudainement. Il l'avait peinte comme il l'avait vue chez Lady Neeley, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés après leur séparation.

Les larmes lui obstruèrent la gorge, et l'émerveillement s'épanouit dans son cœur. Avec les mains tremblantes elle fit le tour de la salle et retira toutes les draperies des autres tableaux.

Ils étaient tous d'elle. Dans toutes les positions, dans lesquelles, il l'avait imaginé… tantôt assise, tantôt debout, penchée sur une clôture ou immobile à côté d'un vase de fleurs.

Dans certains, elle était plus jeune, comme lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Dans d'autres elle avait l'âge qu'elle avait en ce moment, ou beaucoup plus vieille. Chaque image avait sa propre chaleur, sa propre magie. Son propre amour.

Quelque chose dans son cœur commença à fondre. Ses doigts effleurèrent la dernière draperie. Elle était plus grande que les autres, puis hésitante, elle s'arrêta quelques instants. Les mains tremblantes, elle tira sur la draperie et la fixa étonnée et perplexe.

C'était la façon dont il avait imaginé qu'elle serait vers soixante-dix ans, assise sur un banc en face d'un chalet idyllique. La lumière du soleil se reflétait sur ses cheveux blancs, mais ses yeux avaient toujours la même couleur et la courbe de ses joues était toujours visible sous la fine peau ridée.

Dans ce portrait, Sophia n'était pas seule. Assise à côté d'elle, la main sur la sienne, se tenait Max. Lui aussi, était âgé, la peau ridée, et les cheveux complètement gris. Pourtant on le reconnaissait bien avec son air fier et la ligne de sa mâchoire.

Mais c'était son expression qui la captivait. Il y avait tellement d'amour dans son regard, tant d'amour dans la façon dont sa main ridée reposait sur la sienne. Un sanglot s'échappa de ses lèvres, alors que ses joues étaient déjà inondées de larmes.

-Sophia ?

La main chaude de Max se referma sur son bras. Sans un mot, elle se retourna contre sa poitrine et pleura. Elle pleura et pleura encore, toute la douleur de ces douze dernières années, tous ces doutes qui revenaient à la surface et se ravivaient.

Il la tenait serrée, l'entourant de ses bras, sa poitrine nue sous sa joue humide. Il ne disait pas un mot, il caressait juste son dos, son autre main glissée dans ses cheveux, la maintenant contre lui.

Après un long moment, elle se recula un peu et dit d'une voix étranglée.

-Un… mouchoir.

Il s'éloigna pour aller en chercher un, puis revint immédiatement et l'attira de dos dans ses bras. Sophia essuya ses yeux, respira profondément, et enfouie sa tête contre son épaule.

Lentement, les larmes firent place à un hoquet, et le hoquet se transforma en un petit gloussement. Il se détacha d'elle et lui sourit.

-Qu'est-ce qui vous arrive ?

Elle essuya de nouveau ses yeux avec le mouchoir ;

-Je pensais que vous m'aviez peinte avec quelques kilos de trop juste pour m'irriter. Et lorsque je me retrouverai à un dîner, je serai là, haute de dix pieds et avec une centaine de kilos en plus, ornant la salle à manger de quelqu'un.

Il sourit.

-Pour être honnête, je n'y avais jamais pensé, mais si vous voulez que je vous peigne…

-Non.

Il rit et ensuite embrassa son front, son souffle chaud la caressant. Il la prit dans ses bras et la porta jusqu'au lit, l'installa entre les draps, puis grimpa à côté d'elle, et l'attira contre lui en murmurant :

-Nous avons tout le temps du monde.

Sophia sourit de nouveau, délicieusement échauffée par tous les sentiments qu'elle avait essayé de combattre.

Max lui rendit son sourire. Il s'était réveillé en croyant qu'elle était partie, et avait vécu un moment de pure panique, sans pareil, qui avait déchiré son cœur. C'est alors qu'il avait entendu son exclamation. Jamais il n'aurait pensé qu'un son soit autant le bienvenu. Elle ne l'avait pas quitté. N'avait pas disparu pour verrouiller son cœur une fois de plus.

Elle passa un bras autour de son cou.

-Oh, Max.

Un adorable petit hoquet modifia légèrement le mot.

Il la tenait serrée, caressant les cheveux sur sa joue.

-Il y a tellement de choses que j'aimerai vous dire.

Il esquissa un sourire triste.

-Je me suis même exercé à les dire, mais maintenant, je ne m'en souviens plus.

Elle leva son visage vers lui, une expression d'étonnement sur son visage.

-Vous m'aimez. Vous m'avez toujours aimée.

-Oui. Vous et personne d'autre. Jamais.

-Alors, pourquoi m'avez-vous quittée ? Vous m'avez dit une fois que c'était pour m'épargner l'angoisse d'un scandale, mais… ce n'était pas ça, n'est-ce pas ?

Il soupira, son souffle agitant les cheveux sur ses tempes.

-C'est ce que je me suis dit. Ca et que vous ne deviez pas m'aimer pour croire que j'avais triché aux cartes…

Elle ouvrit la bouche, mais il appuya son doigt sur ses lèvres.

-Je sais, je sais, dit-il. S'il n'y avait pas eu Richard, tout aurait été différent. Pour nous deux.

Elle hocha la tête. Il enleva son doigt.

-Maintenant que je suis plus âgé et moins amer, je pense que c'était la colère et la fierté qui m'ont gardé éloigné pendant toutes ces années. Ce n'est pas une chose facile à admettre, mais c'est comme ça.

Sophia semblait réfléchir sur ce qu'il venait de dire, ses dents pinçaient sa lèvre inférieure.

Il l'observa un long moment, admirant la façon dont ses larmes s'accrochaient à ses cils.

-Max, dit-elle enfin, quand avez-vous su que vous aviez fait une erreur ?

-Le premier matin où je me suis réveillé sans vous. Mais savoir que vous avez fait une erreur et le reconnaître sont deux choses différentes. Je savais que vous étiez en colère contre moi pour vous avoir quitté, et vous aviez le droit de l'être. Je pensais que je ne supporterais pas d'être rejeté de nouveau, alors j'ai attendu.

-Pour quoi faire ?

-Que vous me fassiez un signe qui me montrerait que vous m'aimiez encore. Au lieu de cela, tout ce que j'avais c'était vos lettres.

Un rire traversa son visage.

-Certaines d'entre elles n'étaient pas très agréables.

-Vous, ma chérie, vous êtes une femme passionnée. C'est ce que j'aime le plus en vous. Et que je crains. Je pensais que vous détestiez avec autant d'acharnement que vous aimiez et que j'avais perdu ma chance.

-Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

-John.

Elle leva les yeux sur lui.

-John ?

-Il m'a envoyé une lettre en même temps que la votre, seulement la sienne ne mentionnait pas une annulation.

Elle se releva sur un coude, son visage rougit.

-Comment à t-il osé.

Max la fit retomber doucement sur le dos, lui souriant comme elle atterrissait sur les oreillers, sa tête s'échouant sur son bras.

-Comment ose t-il prendre autant soin de vous alors qu'il risquait votre colère ? Vous êtes une femme chanceuse d'avoir un frère aussi dévoué.

-Je déteste que l'on me force la main.

Max leva une mèche de ses cheveux et l'embrassa.

-C'est quelque chose que nous allons devoir travailler, ma chérie.

-De quoi parlez-vous ?

-De notre fierté.

-Notre ?

-Nos. La vôtre et la mienne. Elles nous a rendus malheureux pendant de trop longues années. Dorénavant, chaque fois que vous me verrez agir avec fierté, vous devrez me le dire en des termes on ne peut plus clairs. Et je vous le dirais aussi. Et à cette minute, être en colère contre votre frère pour avoir simplement essayer de vous aider est de l'orgueil pur.

Ses sourcils se baissèrent.

-Je n'aime pas que l'on me le dise.

-Comme je n'aimerai pas quand vous me le direz, et je suis certain que vous le ferez, maintes et maintes fois. Si nous voulons que notre mariage soit un succès, nous allons devoir travailler ensemble. Etre honnête. Parler. Tout ce que vous avez à faire est de décider si vous pensez que ça en vaut le coup.

Son regard erra devant lui sur les toiles, une expression d'émerveillement assombrissant ses yeux. Enfin, elle se tourna vers lui et lui dit simplement :

-Tout ce que je peux dire, c'est oui.

Max ne pouvait plus parler. Tout ce qu'il put faire c'est de la prendre dans ses bras et de la serrer, mêlant leurs corps en un seul. Elle était tout ce qu'il voulait. Tout ce qu'il espérait.

Après un long moment, il soupira, le bonheur le réchauffant de la tête aux pieds.

-Je pense que…

-Oui ?

-Je pense que je suis affamé.

Elle eut un petit rire.

-Comme c'est romantique.

-Je suis affamé, et j'ose dire que vous l'êtes aussi. Nous avons eu une nuit très agitée.

-Oui, en effet.

Elle se tortilla joyeusement.

-J'ai besoin de rentrer à la maison pour me changer. Cette robe est froissée au-delà du réparable.

-Je vais vous en acheter une autre. Une vingtaine d'autres.

Sophia leva les sourcils.

-Vous en avez les moyens ?

-Je peux me permettre cela et plus encore. Mes peintures ont un très grand succès, ma chérie.

-Je ne suis pas surprise.

Elle regarda les portraits d'elle-même.

-Combien vont vous rapporter ceux-là ?

-Ceux-là, ma chérie, ne sont pas à vendre. Jamais.

Elle le regarda avec admiration.

-C'est très une très bonne réponse.

Il sourit.

-Je le crois aussi. Maintenant, venez, nous devons nous lever.

-Mais la chambre est si froide, murmura t-elle, les bras serrés autour de son cou.

-Je sais, mais outre la nourriture, nous avons aussi des courses à faire.

Elle recula.

-Des courses ?

-Des achats importants. Depuis douze ans maintenant, j'ai toujours voulu vous peindre vêtu seulement de perles et que je sois damné si je laisse passer une autre journée.

-Je vois. Je suppose qu'une fois que la peinture sera achevée…

Elle le regarda à travers ses cils.

-Je pourrai garder tous les bijoux.

Il se mit à rire et embrassa son nez.

-Vous seriez-vous transformé en pie depuis que je vous ai quitté ? Collectionnant les objets brillants et …

-Une pie ?

Sophia se redressa si vite qu'elle faillit se fracasser la tête contre son menton.

-C'est ça !

-Quoi ?

Mais elle se dégagea, sauta hors du lit et lissa sa robe froissée.

-Habillez-vous ! Nous devons partir !

-Mais où ?

Elle se tourna vers lui, les yeux brillants, un large sourire sur les lèvres.

-Chez Lady Neeley. Je pense que je sais où se trouve ce stupide bracelet !

Epilogue.

Le mystère Neeley est enfin résolu ! Ou pas ?

Lady Neeley affirme qu'elle a reçu une lettre énigmatique disant que son bracelet avait été retrouvé et qu'il serait livré

« en temps utile »

En temps utile ? Mais quand ?

Où pourrait-il être, et qui pour vous, chers lecteurs, serait supposé l'avoir trouvé ?

Chronique de la Lady Whistledown's Society.

24 Juin 1816.

La lumière du feu vacillait dans la chambre à coucher de Max, projetant des ombres taquines. Sophia était couchée sur la couverture d'un rouge éclatant étendue devant la cheminée, la lumière léchait délicatement sa peau, caressant chaque creux, chaque courbe, et étincelant sur le bracelet de rubis attaché à son bras.

Max n'avait jamais vu une vue si sensuelle, délicieuse et luxuriante de sa femme nue, aimée et amoureuse.

Max mit l'assiette de framboises à côté de la courtepointe et se glissa doucement à côté d'elle. Elle se redressa sur son coude et regarda l'assiette.

-Aucune crème ?

-Pas cette fois.

Il ramassa une framboise et la mit dans sa bouche. Dès qu'elle mordit dans le fruit charnu, il l'embrassa, savourant le baiser à la saveur sucrée de la framboise. La chaleur entre eux monta jusqu'à ce qu'ils mettent un terme à leur baiser.

-Je crois que nous devrions retourner dans notre lit, ma douce.

Elle eut un petit rire, un son étrangement doux couvrant le crépitement aigu du feu dans la cheminée.

-Je suppose que je peux renoncer à une partie de cette chaleur.

Sa main se referma sur sa virilité.

-Pour un autre type de chaleur.

Il retint son souffle. Elle était si belle, si passionnée. Et elle lui appartenait. Sans un mot, il se pencha et la souleva avec la couverture et l'emmena jusqu'au lit.

Elle s'installa sur les oreillers et il la rejoignit. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, s'enlacèrent, en savourant cette proximité. Après un long moment, elle leva le bras, faisant étinceler le bracelet de rubis à la lumière.

-Je suppose que nous devrions le retourner à Lady Neeley.

-Nous le ferons. Dès que nous en aurons suffisamment profité pour compenser le mal que ses allégations ont causé.

-Chaque jour qui passe, elle calomnie encore plus votre nom.

Il tourna la tête de telle sorte que sa joue se pressa contre ses cheveux soyeux.

-Cela la rendra d'autant plus idiote quand vous lui direz où vous l'avez trouvé et de plus, son neveu s'est proposé en tant que témoin. Je dois dire, Brooks était plutôt consentant de nous laisser prendre le bracelet et le lui redonner lorsque nous serions prêts.

Elle hocha la tête.

-Je pense qu'il craignait qu'en le lui rendant, son cousin Percy aurait essayé de l'accuser du vol du bracelet. Quoi qu'il en soit, je lui dois un verre de porto pour sa gentillesse. C'était une chance qu'il soit chez Lady Neeley quand nous sommes arrivés, sinon son majordome ne nous aurait jamais laissé rentrer.

Il leva la main pour tracer une ligne sur son poignet qui disparaissait complètement sous le gros bracelet de rubis.

-Quand je pense que le bracelet était dans le nid de cet oiseau de malheur pendant tout ce temps.

-Le perroquet essayait d'impressionner la dame de compagnie de Lady Neeley.

Max se mit sur un coude et lui sourit.

-Vous êtes brillante, ma chérie.

-C'était la seule explication. Puisque personne à cet horrible dîner ne l'avait volé et que Lady Neeley avait juré que tous ses serviteurs étaient dignes de confiance, ce ne pouvait être que l'oiseau.

Elle soupira de satisfaction.

-Allons-nous rendre le bracelet demain matin ?

-Bien sûr. Et dès que nous l'aurons fait, nous reviendrons ici.

J'ai développé une aversion à la vue des vêtements sur votre corps délicieux.

Elle lui jeta un coup d'œil qui lui fit perdre son souffle.

-J'ai l'impression que je ne vais pas passer beaucoup de temps de notre vie conjugale à porter des vêtements.

-Pas si j'ai mon mot à dire.

Max se pencha et captura sa bouche dans un baiser profond et prometteur. Le bonheur les submergea. Sophia soupira de joie, mais un moment plus tard, elle se souleva sur un coude et regarda le visage de Max.

-J'ai pensé…

-Plus de complot.

- Non.

Elle sourit.

-Pas cette fois. Pour le moment, je pensais que nous aurions besoin de quelques règles d'engagement. Quelque chose qui assouplirait nos caractères quand nous nous disputons.

-Vous pensez que nous allons nous disputer fréquemment ?

Elle leva les sourcils et se recoucha sur l'oreiller. Il rit doucement, frottant sa paume sur son ventre plat.

-vous avez raison. Autant je déteste l'admettre, il y aura forcément beaucoup d'arguments dans notre vie. Vous êtes, après tout, très têtue.

Elle fronça les sourcils.

-Nous sommes têtus.

-Oh. Bien sûr. Nous sommes têtus.

-Et à cause de cela, poursuit-elle, nous avons besoin de règles d'engagement, afin que nos disputes soient justes.

-Je vois.

Il déplaça sa main jusqu'à sa poitrine ;

-Quelles seront ces règles ?

Elle mit sa main sur son ventre.

-La première règle : toute dispute doit se faire nu.

Max cligna des yeux.

-Nu ?

-Oui. Vous et moi semblons avoir plus… la tête sur les épaules quand nous sommes nus.

Sa bouche s'étira dans un sourire.

-Je n'en savais rien.

-En outre, n'importe quelle dispute où il n'y aura aucun gagnant précis sera réglée par un combat de lutte.

-De quoi ?

-De lutte. Comme les Grecs de l'Antiquité.

-Devaient-ils se battre nus ?

-Je crois que oui. A ce que j'ai pu voir, ils n'étaient pas trop portés sur les vêtements.

Il mit sa main sur un sein.

-Dites m'en plus sur les Grecs.

Elle posa sa main sur la sienne et sourit.

-La troisième règle est que toute dispute doit se terminer par un baiser.

-Juste un baiser ?

Il avait l'air un peu déçu.

-Un authentique baiser. Un intense baiser. Le genre de baiser qui…

Il l'embrassa. Un long moment plus tard, il releva la tête.

-Comme ça ?

Clignant des yeux d'une manière confuse, elle hocha la tête.

-Oui. Exactement comme ça.

Sophia ne put contenir un soupir de satisfaction. Leur union ne serait pas toujours satisfaisante ; ils avaient tous les deux un trop fort caractère pour que cela se produise. Mais elle serait ardente. Et passionnée. Et tendre. Et elle décida pour cela, que tout ce qui comptait, c'était que son cœur soit toujours rempli d'amour.